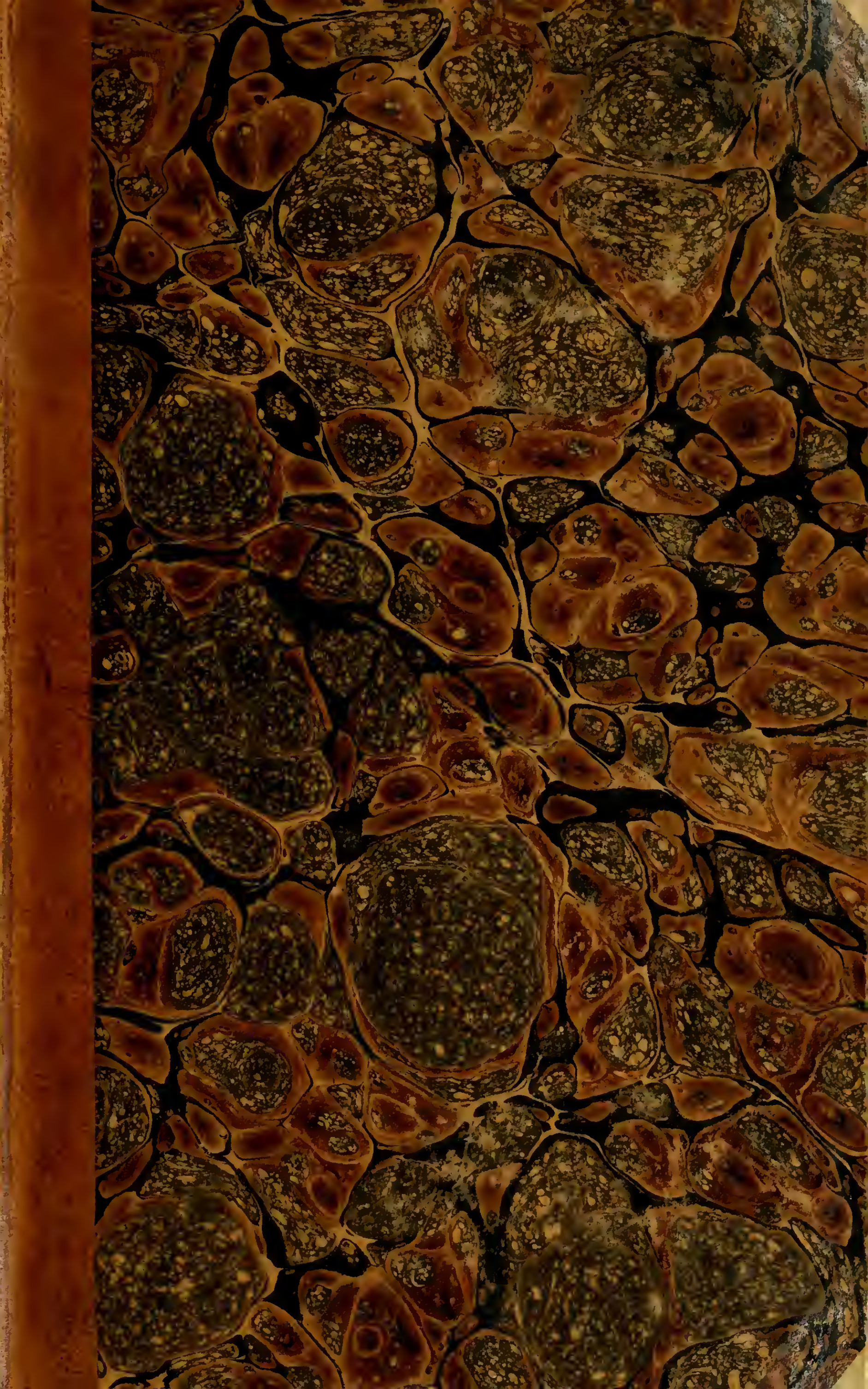
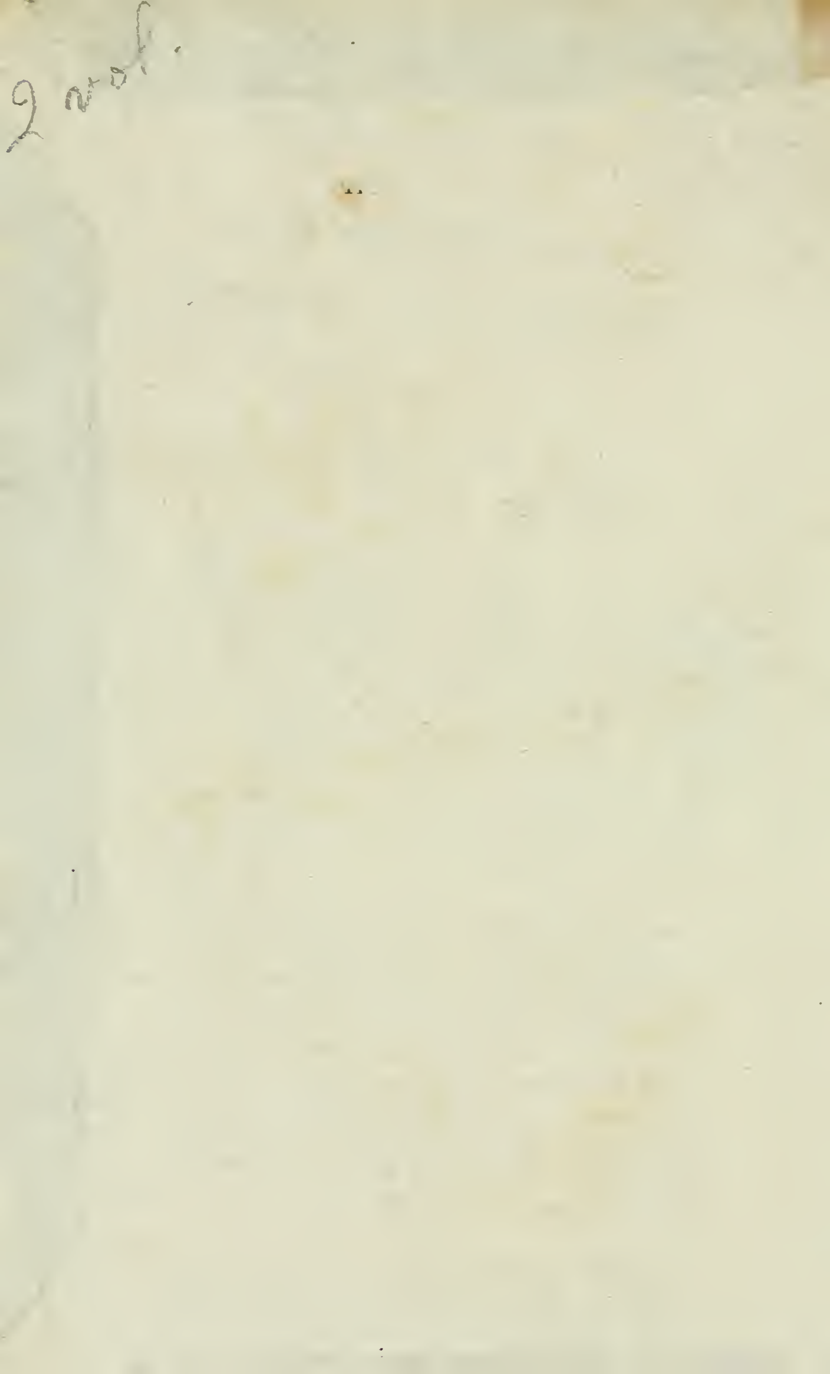




# VOYAGE
# EN ITALIE
## ET EN SICILE.

---

TOME I.

*A Bruxelles,*

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE,

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

---

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARENCIÈRE, N° 5.

# VOYAGE

# EN ITALIE

## ET EN SICILE;

PAR L. SIMOND,

AUTEUR DES VOYAGES EN ANGLETERRE ET EN SUISSE.

**TOME PREMIER.**

PARIS.

A. SAUTELET ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M. DCCC. XXVIII.

# PRÉFACE.

Dix années se sont écoulées depuis la date de ce journal d'un voyage en Italie, et le public trouvera peut-être qu'il eût fallu publier plus tôt ou ne pas publier du tout. Cela est facile à dire : mais un auteur ne se détermine pas, aussi aisément qu'un lecteur pourrait le croire, à sacrifier ainsi le fruit de ses longs travaux. Il publie aussitôt qu'il le peut, mais il publie à tout événement; et si cela n'a lieu qu'un peu tard, c'est qu'apparemment, pour bien faire, il ne faut pas se presser.

Dans le cas présent, l'auteur se flatte que l'on sera curieux de voir ce qu'était l'Italie à la veille des dernières révolutions qui l'ont agitée, et d'en chercher la cause dans les faits recueillis par le voyageur. Quant aux révolutions elles-mêmes, on n'en dira ici qu'un mot.

Les espérances du parti libéral, en Europe, étaient parvenues à leur plus haut degré d'exaltation, au printemps de 1820; l'auteur

n'était plus alors en Italie, et, s'il y eût été, il n'en aurait peut-être pas mieux connu les projets des Italiens: car ils n'ont point l'habitude de conspirer tout haut, dans les salons. Cependant, il y a lieu de croire que les niais de ce pays-là rêvaient, comme ailleurs, la république, tandis que le plus grand nombre des gens actifs en politique auraient préféré de voir renaître chez eux le système de la gloire militaire, dont chacun, excepté les morts, espère toujours tirer parti pour lui ou pour les siens.

L'on venait d'organiser, en Espagne, une sorte de monarchie démocratique, sans aristocratie constitutionnelle, sans chambre des pairs. Une telle monarchie ne pouvait manquer de conduire à l'anarchie d'abord, puis au despotisme; mais, sans attendre le résultat d'un essai aussi hasardeux, les libéraux de Naples se donnèrent la constitution d'Espagne, et ceux de Piémont les imitèrent. Malheureusement les Grecs prirent ce moment-là pour secouer le joug des barbares. Leur révolution n'avait aucun rapport avec les autres; néanmoins on crut y voir un accord universel. Justement alors, un fanatique de bonapar-

tisme commit aussi un épouvantable crime, qui, tout isolé qu'il était, combla la mesure des griefs et des craintes de la légitimité. Les souverains de toute l'Europe crurent leur vie non moins menacée que leur pouvoir, et, s'unissant, avec l'énergie de la peur, pour leur défense réciproque, ils attaquèrent l'ennemi partout à la fois, et le défirent du premier choc. On fut étonné de leur force et de sa faiblesse.

L'on avait vu, dans les années 1813, 1814 et 1815, les nations se lever en masse contre le commun oppresseur de leurs maîtres, plus encore que d'eux-mêmes. Il y eut, à cette époque, une grande alliance entre les rois et les peuples, par laquelle ceux-ci s'engagèrent à aider ceux-là, qui, en retour, leur promirent la liberté constitutionnelle. Le traité ne fut pas conclu dans des formes précisément diplomatiques, mais il fut plus que tacite; mille preuves en font foi. Rien, autrement, ne pourrait expliquer l'enthousiasme avec lequel se fit, spontanément et au premier appel, cette levée en masse de tout ce qui pouvait porter les armes. C'était une dette d'honneur, que les souverains avaient contractée; ils chica-

nèrent, au lieu de la payer; et lorsque, après cinq ans, le mécontentement vint à se manifester, ils déclarèrent, dans leur congrès de Troppau (1820), qu'ils réprimeraient, par la médiation ou par la force, les uns chez les autres, toute rébellion contre leurs gouvernements respectifs.

Les Italiens, ceux de Gênes et de la Sicile exceptés, n'avaient pas le même titre à faire valoir que les autres peuples; car on ne leur avait rien promis : mais toujours avaient-ils, en commun avec eux, le droit de résister, à leurs périls et risques, aux entreprises de la tyrannie. A Naples, il se fit une petite insurrection bénigne, qui dura sept jours (du 2 au 9 juillet 1820). Les forces révolutionnaires, ayant à leur tête le général Pepe et un prêtre, nommé Menichini, entrèrent en armes, mais sans violence, dans la capitale, portant solennellement, dans un fiacre, la nouvelle constitution (la constitution d'Espagne). Elles défilèrent, en bon ordre, devant le palais du roi, où le duc de Calabre (Sa Majesté actuelle) se tenait à la fenêtre pour les voir passer, et les saluait. Le vieux roi se fit présenter les chefs, qu'il reçut gracieusement, et il promit

tout ce que l'on voulut. Mais bientôt il partit pour Vienne, sans que l'on y mît obstacle, malgré les soupçons fondés que ce départ excitait; et une armée autrichienne ne tarda pas à marcher sur Naples. A son approche, tout rentra dans l'ornière accoutumée, devenue seulement un peu plus profonde.

Les libéraux napolitains eurent tort de choisir une mauvaise constitution; mais il fallait leur savoir gré de l'avoir établie sans violence, et de n'avoir point abusé du pouvoir passager que la révolution leur donna. Ils n'ont rien gagné à cette modération; c'est bien dommage, car l'exemple valait la peine d'être encouragé. Ils eurent tort surtout de se donner une constitution, non-seulement absurde en elle-même, mais inopportune, puisqu'elle devait leur attirer l'opposition étrangère; tandis que, s'ils se fussent contentés de demander d'abord *la giustizia francese*, comme ils appellent l'établissement judiciaire que les Français leur avaient donné, puis une législature composée de deux chambres, dans l'une desquelles la haute noblesse aurait siégé seule, ils auraient obtenu ces choses fondamentales, et, avec elles, la plupart des abus, dont on

se plaint, auraient disparu peu à peu. Le roi, content d'en être quitte à aussi bon marché, serait resté à Naples, où les Autrichiens ne seraient point venus. Mais ils voulaient la réforme radicale, ils voulaient surtout exclure l'aristocratie, et ils ont tout perdu.

L'on n'a jamais vu de gouvernement limiter, de lui-même, le pouvoir indéfini et arbitraire qu'il possède, et lui préférer le pouvoir constitutionnel. Des motifs de crainte, ou, si l'on veut, de prudence, peuvent seuls porter les souverains à se donner des entraves. Avant l'année 1820, cette prudence avait toute l'influence qu'elle doit avoir; les peuples auraient alors pu obtenir tout ce qui leur est réellement bon. A présent, ce frein salutaire n'existe plus, et le parti de l'absolutisme, enhardi par ses succès, ne se contente plus de reculer les bornes du pouvoir; il les voudrait renverser toutes, et ne voit pas que, pendant ce temps-là, ses ennemis se recrutent en silence de tous ceux dont les intérêts et les opinions sont journellement blessés. Si les partis devaient un jour mesurer leurs forces, celui de l'absolutisme pourrait de nouveau trouver que la fortune ne suit plus ses étendards.

Tel est l'état des choses en Europe. Mais l'Italie a des caractères qui lui sont propres. Ses habitants ne forment pas un peuple, quoiqu'ils parlent la même langue, et qu'ils aient, à bien des égards, les mêmes mœurs. Leurs longues rivalités intestines ont laissé des traces profondes; et, quoiqu'ils aient la passion de l'homogénéité politique, rien de plus hétérogène que leur ensemble. Sous Bonaparte, ils auraient pu acquérir cette homogénéité ; mais ils acquerraient bien mieux, sous un prince qui n'aurait pas d'autres états et qui demeurerait en Italie. Dans tous les cas, ce n'est qu'après avoir porté le joug d'un seul maître, au lieu d'être asservis à une demi-douzaine, que les Italiens pourront conquérir leur liberté. Il faut qu'assimilés par le malheur, ils apprennent à souffrir, à espérer, à se concerter ensemble, pendant la durée d'une ou deux générations, avant de pouvoir faire avec succès un effort général pour l'affranchissement commun. Il y a plus : lors même que l'Italie se trouverait, dès à présent, toute réunie sous un même gouvernement représentatif, les députés qu'elle enverrait à la législature nationale n'y apporteraient, la plupart, que des

vues tout-à-fait locales; et cette législature remplirait mal son objet.

Un auteur ne peut guère éviter, dans sa préface, de dire un mot de lui-même, et c'est une sorte de nécessité à laquelle ordinairement il sait se résigner. L'auteur donc fait au public la confidence qu'il ne voyagera plus dans ce bas monde. Mais, en lui adressant ses derniers adieux, il ne saurait se défendre d'un sentiment d'inquiétude sur le sort de l'ouvrage qu'il lui soumet : car, si cet ouvrage était moins favorablement reçu que les précédents, il ne pourrait plus espérer de regagner la place qu'il aurait perdue dans l'estime de ses contemporains et dans la sienne propre.

---

# VOYAGE
# EN ITALIE.

## DUOMO D'OSSOLA.

Lac Majeur, le 8 octobre 1817.

Le contraste le plus frappant qui existe peut-être au monde entre deux pays limitrophes, est celui que présente le passage du Simplon. De la profonde vallée où coule le Rhône (le Valais), le voyageur s'élève par une pente uniforme et douce jusqu'au sommet de l'énorme rempart qui sépare cette vallée de l'Italie; en peu d'heures il est transporté des rives du Rhône, souvent glacées dès le commencement d'octobre, sur celles de la *Toccia*, dont les bords fleuris connaissent à peine l'hiver. Au paysage borné du Valais, auquel la double chaîne des Hautes-Alpes ne laisse qu'une bande étroite du ciel, succède un pays ouvert et riant; au lieu de sales et sombres villages, il trouve une petite ville bien bâtie (Duomo d'Ossola), où retentit de toutes parts le maillet du sculpteur, et où il marche sur les éclats du marbre, sur la poussière des beaux-arts. En se retournant il voit les remparts de l'agreste Helvétie,

brusquement terminés en précipices qu'on dirait inaccessibles, mais qu'il vient pourtant de franchir en chaise de poste très-commodément. Devant lui, du côté du midi, s'étendent de vastes prairies couvertes de bestiaux : c'est la Hollande, sans marais, et côte-à-côte avec les Alpes. Les hauteurs boisées qui terminent ces prairies, du côté du levant, sont parsemées de maisons de campagne à toits plats en terrasse, environnées d'épais ombrages, où les riches Milanais passent la belle saison. Au milieu des arbres s'élèvent des tours carrées qui servent de clochers aux églises des villages. En faisant la comparaison qui précède, il faudrait pourtant bien se garder de rien conclure en faveur de l'Italie et contre la Suisse; car c'est la plus belle partie de l'une et la moins belle ou la moins agréable de l'autre qui se trouvent ici en opposition.

A *Baveno* nous prîmes un bateau pour nous conduire aux îles Borromées sur le lac Majeur. Nos quatre rameurs en guenilles montraient de la bonne humeur et du bon sens, et répondaient volontiers à nos questions dans un langage composé de mauvais français et de mauvais italien. Les célèbres îles Borromées sont au nombre de quatre. Laissant à gauche, sans y aborder, celles qui ne sont habitées que par des pêcheurs, nous nous dirigeâmes vers l'*Isola Bella* et l'*Isola Madre ;* le palais qui décore la première est entouré de vi-

laines maisons dont les habitants, mendiants la plupart, ne s'occupent de la pêche que pour leurs menus plaisirs. Des jardins en terrasse décorent ces deux îles; mais ceux de l'*Isola Bella* méritent, comme les plus beaux ou les plus extravagants, une description particulière.

Les vertus de Saint-Charles *Borromeo*, archevêque de Milan, ont plus contribué à l'illustration de sa famille que ses quartiers de noblesse, quelque nombreux qu'ils puissent être. Cent ans après la mort de cet archevêque, c'est-à-dire vers le milieu du dix-septième siècle, un autre individu de la même famille (comte Vitalian Borromeo), cherchant la renommée par une autre route, s'avisa de *bâtir* deux îles au milieu du lac. La plus grande, l'*Isola Bella*, est un *édifice* pyramidal et rectangulaire, composé de dix étages de terrasses, et terminé par une plate-forme sur laquelle s'élève la statue équestre du créateur de ces merveilles. Des orangers et des citronniers bordent les différentes terrasses dont les balustrades sont de plus ornées d'une multitude de mauvaises statues, d'obélisques, de vases et de figures bizarres qui ont beaucoup souffert des injures du temps et tombent en ruines. L'ensemble, vu du lac, a l'air d'un gros pâté parsemé de têtes de perdrix.

Pendant cent cinquante ou deux cents ans, c'est-à-dire depuis leur création, ces îles ont fait

l'admiration des voyageurs de toute l'Europe, comme elles l'auraient faite de toute l'antiquité, depuis Sémiramis, si elles eussent existé dès ce temps. Ce goût, qui maintenant paraît si mauvais, fut autrefois trouvé excellent; et si c'est nous autres, modernes, qui avons raison, il faut convenir que c'est contre tous ceux qui nous ont précédés dans ce monde. Ce n'était point du tout la nature que nos pères cherchaient dans leurs jardins, mais le triomphe de l'art sur la nature, et ils s'attachaient à montrer cet art avec autant de soin que nous en mettons à le cacher. Le *beau idéal* des jardins de l'antiquité ainsi que des temps modernes, jusqu'à nos jours, semble n'avoir été que la difficulté vaincue. Cependant le beau idéal des anciens, en fait de statues, ne ressemblait en rien à l'autre; c'était la réunion, en un seul et même sujet, des beautés de forme et d'expression intellectuelle que la nature ne produit guère qu'isolément, un heureux choix enfin de beautés naturelles sans mélange de rien qui fût arbitraire ou monstrueux. Si donc nos maîtres, dans les beaux-arts, eurent deux régles de goût opposées, qu'il nous soit permis de donner la préférence à celle qui est la plus simple, la moins susceptible d'abus, et qui enfin nous plaît davantage. Quant au créateur des îles Borromées, des deux règles de goût de l'antiquité, il fit choix de l'anti-naturelle pour ses statues comme pour ses jardins.

Il ne serait pas plus facile de mettre d'accord les amateurs du genre classique et ceux du genre romantique en fait de jardins qu'en fait de poésie, et c'est une affaire de goût dont il ne faut pas disputer. Les hommes de notre temps ne sont plus ce qu'ils étaient du temps d'Homère et de Virgile; les goûts, les sentiments, la manière de penser des poètes, comme de leurs lecteurs, ont changé; ils ne prennent plus plaisir aux mêmes choses, et il est par conséquent tout simple que ceux-là cessent d'écrire et ceux-ci de lire ce qui a cessé de plaire aux uns comme aux autres. Le romantique et le classique ne sont pas tant deux différents arts poétiques, que la poésie appliquée à des sujets différents, et seraient peut-être mieux nommés simplement goût antique et goût moderne; quant au meilleur, ce sera toujours celui qui plaira davantage et plus généralement : que la majorité en décide.

Les personnages mythologiques, créés par les premiers poètes de l'antiquité, furent chantés par leurs successeurs. Objets de la croyance populaire, ils possédaient l'attrait de la vérité ainsi que celui de la nouveauté; mais pour nous, modernes, c'est tout autre chose. Les flèches du dieu d'amour, le trident de Neptune, la ceinture de Vénus et les tresses d'Apollon, ne sont plus que des allégories rebattues, plates et ennuyeuses, qui sentent l'écolier ou le pédant de col-

lége, et dont il n'est plus permis de se servir.

Les anciens avaient au plus haut degré le sentiment de la beauté humaine; mais les beautés du reste de la nature ne faisaient pas la même impression sur eux; leurs imitateurs, parmi les modernes, n'ont certainement pas été ceux qui se sont distingués, par des descriptions justes, vives, originales, et profondément senties de ces objets naturels. Chez les anciens encore l'amour fut rarement une passion délicate. Il lui manquait l'égalité entre les deux sexes. D'autres idées et d'autres mœurs régnaient, à ce qu'il semble, parmi ces peuples du Nord, qui étaient demeurés étrangers aux Romains, non-seulement à l'égard des femmes, mais à l'égard de l'honneur personnel, de la dignité de l'homme et de son indépendance. Ils avaient une autre foi religieuse, d'autres traditions, d'autres fables, et lorsque, pendant la décadence de l'Empire, ces peuples vinrent en armes s'établir dans les provinces romaines, il dut en résulter un changement dans les mœurs et dans la manière de penser de leurs habitants. En effet, à la renaissance des lettres, une nouvelle poésie originale parut inspirer les premiers Bardes. Cependant les découvertes simultanées de divers manuscrits, restes précieux de la littérature antique, long-temps perdus ou négligés, et la juste émulation qu'ils excitèrent, firent trop tôt rentrer le goût dans l'ornière du classique. On voudrait maintenant en

sortir; et le genre que, faute d'autre nom, on appelle chevaleresque et romantique (1), paraît renaître, non comme le genre classique renaquit autrefois par la découverte d'anciens manuscrits, mais par la découverte de nouveaux aspects dans la nature, dans les hommes et dans les choses, de nouveaux ressorts, de nouveaux pouvoirs dans l'esprit humain et de nouvelles ressources dans le langage, que le besoin d'exprimer des choses inaperçues jusqu'alors, ou non encore senties, force à s'étendre et à s'enrichir. Malheureusement, sans doute, les amis du romantique, en Allemagne surtout, emportés par un zèle téméraire, voudraient contraindre le goût à rétrograder jusqu'au temps de *Shakespear* et de *Calderon* pour la poésie dramatique, comme jusqu'à celui de *Cimabue* et de *Giotto* pour la peinture : mais, s'il fallait ainsi toujours copier, pourquoi changer de modèle? Autant vaudrait laisser les anciens sur le chevalet que d'y placer ces modernes. Si Shakespear et Calderon revenaient au monde, ils brûleraient leurs ouvrages et en feraient de meilleurs, toujours d'après nature, comme les premiers; mais sans rejeter les amé-

(1) Le mot *romantique,* s'il est dérivé de *romance*, et *romance* de *romain,* semble assez mal appliqué à un genre qui est précisément contraire à celui des anciens, *Celtique* ou *scythique* lui aurait mieux convenu, à moins qu'on n'eût préféré *barbarique*, par manière de compromis avec le parti classique, à qui le nom aurait fait plaisir.

liorations de goût que le temps a amenées. Les modernes peuvent être aussi romantiques qu'il leur plaira, sans calembourgs, sans indécences, et même sans trop négliger les unités d'Aristote. Le Dante leur en a donné l'exemple.

Nous touchions à l'*Isola Bella*, lorsqu'un bateau drapé d'écarlate la quittait, portant, comme nous l'apprîmes de nos conducteurs, le comte Borromeo et sa famille, qu'une troupe de mendiants déguenillés avait accompagnés jusqu'au port. Il semble que la mendicité n'est point ici une calamité accidentelle, mais un état permanent comme un autre. Nous demandâmes à voir le palais, et un des domestiques se chargea de nous en faire les honneurs. Ses vastes appartements, mal meublés, sont pourtant revêtus de stuc et de marbre, et les plafonds peints et dorés. De toutes les fenêtres on jouit de magnifiques points de vue. Les murs de tout le rez-de-chaussée sont incrustés de petits cailloux de diverses couleurs unis, comme la mosaïque, par un ciment commun, et cette composition est solide et de bonne apparence. Dans le voisinage des Hautes-Alpes l'hiver est trop rigoureux pour les orangers; aussi la montagne de terrasses est-elle dans cette saison revêtue de planches.

L'auberge où nous dînâmes était occupée par les individus en guenilles que nous avions vus sur le port à notre arrivée. Les uns buvaient

ou jouaient aux cartes, d'autres dormaient couchés sur les bancs, les tables et le plancher, étalant, demi-nus, ces formes angulaires et ces teintes brûlées que Salvator aimait à représenter.

Nous aurions bien voulu prolonger notre navigation du côté du nord, où le lac Majeur pénètre jusqu'au sein d'une des plus belles vallées des Alpes, le val *Levantina*, si cruellement dévasté pendant la guerre. Pour son malheur, cette vallée conduisait à l'un des passages accessibles de la chaîne des Alpes, le Saint-Gothard, et les différentes armées poursuivantes ou poursuivies la traversèrent tour-à-tour, dépouillant chaque fois les malheureux habitants de tout ce qui pouvait être enlevé. Mais nous avions déjà vu tant de glaciers, de lacs et de vallées, tant de champs de bataille et de lieux rendus célèbres par leurs malheurs, nous en avions encore tant d'autres à voir, qu'il fallut faire le sacrifice du val *Levantina*, et, revenant à *Baveno*, nous poursuivîmes notre route. Nous cherchions des yeux dans la campagne la célèbre statue colossale de Saint-Charles, qui s'élève à peu de distance d'*Arona*, où nous devions coucher; mais l'obscurité nous en dérobant la vue, il fallut remettre au lendemain.

*Milan*, 9 *octobre*. — Le comte Charles Borromée, devenu cardinal et archevêque de Milan, à l'âge de 21 ans, renonça, dès ce moment, à tous les plaisirs que son âge, son rang et sa fortune

l'invitaient à goûter, pour se livrer à de grands devoirs; et les efforts qu'il fit pour la réforme de son clergé faillirent le rendre la victime d'un assassinat. Lors de la peste qui attaqua Milan, on le vit s'exposer aux plus grands dangers pour secourir les malades; et sa mort, arrivée en 1584, à l'âge de 46 ans, fut hâtée par la sévérité des devoirs qu'il s'imposait. Cent trente ans après la mort de cet illustre personnage, le peuple de Milan lui éleva une statue magnifique sur le lieu même où il était né; elle est de bronze, et a 66 pieds de hauteur; son piédestal, de granit, a 46 pieds, et l'élévation totale est par conséquent de 112 pieds. La tête, les pieds et les mains sont en fonte, tout le reste est forgé; l'expression de la physionomie est douce et mélancolique, l'attitude simple et belle, et les proportions si justes, que l'on ne s'aperçoit des dimensions colossales de cette figure, qu'en la comparant à d'autres objets; aux curieux, par exemple, qui s'en approchent, et dont la petitesse forme le plus singulier contraste avec elle. Au moyen d'un massif en maçonnerie, qui occupe l'intérieur de la statue, on monte sans grande difficulté jusque dans la tête, où les curieux peuvent se donner le plaisir d'ouïr par les oreilles du saint, de respirer par ses narines, et de voir à travers la prunelle de ses yeux comme si c'était une fenêtre. Je n'eus pas cet avantage.

D'Arona, petite ville, encore située sur le lac Majeur, jusqu'à Milan, le pays est tout-à-fait plat, point pittoresque, mais très-fertile, ce qui n'empêche pourtant pas d'y être volé en plein jour, tandis que, sur le sol ingrat de la Suisse, l'on dort sans inquiétude dans des maisons fermées d'un loquet de bois. Les nombreux chars de campagne que l'on rencontre, portant la vendange, ressemblent beaucoup à ceux de l'antiquité; montés sur quatre roues égales, basses et massives, et garnis d'une multitude d'anneaux en fer et de chaînes. Leur poids à vide semble à lui seul demander les forces de tout l'attelage, ordinairement composé de deux belles paires de bœufs portant des colliers tellement étroits, qu'ils étrangleraient l'animal assez mal avisé pour tirer bien fort. Le costume des femmes de la campagne est comme l'extérieur des chars, on ne peut plus classique; leurs cheveux tressés sont tournés en spirale à la romaine et retenus par une énorme broche d'argent. Les goîtres diminuent, mais la mendicité augmente à mesure que nous avançons. Milan est une magnifique ville, où les maisons de mauvaise apparence, sont aussi rares que le sont ailleurs les palais. Les voitures roulent sans effort et sans bruit sur deux lignes parallèles de pierres plates, disposées le long des rues, à la distance convenable pour recevoir les roues.

Le tableau de la sainte cène, par Léonard de

Vinci, dont tout le monde connaît la célèbre gravure, fut le premier objet qui attira notre curiosité; il est peint à l'huile sur le mur d'une salle basse, qui faisait autrefois partie du couvent des Dominicains, et en occupe tout un côté d'environ 30 pieds de longueur sur 15 d'élévation. La peinture, noircie par le temps, s'écaille, et, quoique l'on devine encore ce que ce tableau a pu être il y a trois cents ans, bientôt il n'en restera pas trace. Les Français sont accusés de s'être exercés au pistolet contre le mur, visant à Notre-Seigneur et à ses apôtres. J'ai en effet reconnu des empreintes de balles sur le mur, ainsi que des marques de coups de pierre ou de brique, et une femme qui, depuis nombre d'années, demeure tout à côté du local, m'a dit qu'on y avait logé des prisonniers de guerre, gardés par des soldats du 6e régiment de hussards français, et qui, les uns et les autres, ignorant le mérite du tableau, avaient en effet été coupables du sacrilége dont il est question. Bonaparte, étant à Milan, vint voir le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, et, le trouvant en si mauvaises mains, *il leva les épaules*, dit la bonne femme, *frappa du pied*, fit évacuer le local, murer une des portes, et enfin placer la balustrade que l'on voit à présent. Le niveau de cette salle est si bas, qu'elle est quelquefois inondée et toujours fort humide. En face de la sainte cène il y a un autre tableau à fres-

que, bien conservé, quoique un peu plus ancien, puisqu'il porte la date de 1495. Nous remarquâmes que les casques des guerriers étaient en relief sur le mur, afin probablement de leur donner un air plus martial, expédient digne du tableau qui est sans mérite. Deux figures, sur le premier plan, ont été peintes à l'huile, et, comme le tableau de Léonard de Vinci, elles sont fort noires et s'écaillent.

On opère dans ce moment une sorte de lente résurrection du tableau de la sainte cène; Rafaelli, célèbre artiste romain, et plusieurs autres, travaillent depuis huit ans à une copie en mosaïque, ou plutôt à la copie d'une copie à l'huile de ce tableau, par un artiste célèbre, *Lavalière Bossi*. L'émail coloré, dont ces artistes se servent, est disposé en petites verges carrées et assemblées par nuances, dont ils rompent des morceaux qu'ils incrustent dans le ciment commun qui les lie. La surface inégale est ensuite polie avec soin, et, en cas d'accident, peut l'être de nouveau et présenter ainsi toujours une surface neuve et des couleurs fraîches : c'est un ouvrage impérissable. Quoique l'art de la mosaïque soit antique, on peut dire que son application nouvelle en fait un tout autre art que celui des anciens. Par son moyen, les chefs-d'œuvre du seizième siècle, que le temps efface peu à peu, ne seront pas entièrement perdus pour la postérité. La mosaïque

du tableau de la sainte cène réunit la correction du dessin et la beauté d'expression que l'original possède encore, au coloris qu'il a perdu. C'est le dernier gouvernement qui l'a fait faire et l'a payée; mais on dit que c'est à Vienne qu'elle doit aller.

Leonardo de Vinci n'était pas seulement grand peintre; il cultivait aussi la littérature et les sciences. C'est d'après ses plans et sous ses ordres que les premiers canaux de navigation furent construits, et François I<sup>er</sup> l'en récompensa. Quoique le canal de Paderno, sur la rive droite de l'Adda, n'ait pas été exécuté pendant sa vie, au moins le fut-il d'après le plan qu'il en avait tracé. On trouve, dans la bibliothèque ambrosienne, des notes et manuscrits originaux de cet homme célèbre, la plupart sur des sujets scientifiques. L'écriture en est petite, régulière, un peu roide, quelquefois tracée de droite à gauche, afin, dit-on, que ses élèves ne pussent point facilement lire ce qu'il écrivait; précaution qui semblerait peu digne d'un homme tel que Léonard de Vinci, quoique assez digne de son siècle.

Cette bibliothèque ambrosienne fut mise à contribution en 1796, et ses plus précieux manuscrits ainsi que ses plus beaux tableaux furent envoyés à Paris. La lettre N, qui figure à présent sur la magnifique reliure des uns, et les cadres dorés des autres, attestera long-temps cet acte de violence et son dernier résultat. Nous

fûmes étonnés de voir un des bibliothécaires accepter plusieurs fois la prise de tabac que lui offrait trop familièrement notre guide (1). Ce n'est pas la seule fois que nous avons cru apercevoir dans les mœurs du pays une sorte de bonhomie et de simplicité peu communes. La cathédrale de Milan (il Duomo) était le premier édifice gothique, bâti en marbre, que j'eusse encore vu. Commencé dès l'année 1385, il n'est pas achevé, et ne semble pas devoir l'être encore de longtemps. L'ouvrage d'un si grand nombre d'architectes, qui se sont succédé pendant quatre ou cinq siècles, ne saurait avoir beaucoup d'ensemble et de régularité : en effet, l'on y trouve un peu de tout. Mais ce qui frappe le plus au premier abord, c'est l'éclatante blancheur du sommet de l'édifice, tandis que la partie inférieure est noire d'antiquité. Ce vaste édifice est comme hérissé de statues en marbre, dont la bizarre profusion ne laisse pas d'avoir sa magnificence. Elles ne sont pourtant ni assez bonnes ni assez mauvaises; car les figures en pierre des anciennes églises gothiques, rongées par le temps, sans nez, sans yeux, sans oreilles, et n'ayant plus ni pieds ni mains, reportent au moins l'imagination vers ce période extraordinaire pendant lequel l'antique civilisation grecque et romaine, oubliée

(1) On m'assure que je me suis trompé, et que mon bibliothécaire ne pouvait être qu'un assistant en sous-ordre.

du genre humain, n'avait pas encore été remplacée par celle des temps modernes. Le caractère barbare dont ces figures gothiques sont empreintes, donne à penser; tandis que de mauvaises ou de médiocres statues de beau marbre blanc, imitations manquées des chefs-d'œuvre de l'antiquité, présentent l'idée des beaux-arts travestis, pires que barbares, elles sont ridicules et vulgaires. Le corps de saint Charles Borromée est ordinairement exposé à la vue des fidèles dans la châsse qu'ils viennent baiser; mais on réparait la partie de l'église où il est placé, et leur dévotion, comme notre curiosité, ne furent point satisfaites.

Le dernier gouvernement avait donné deux millions pour faire achever cette église, qui maintenant n'avance guère, et notre guide disait en gémissant, *non c'è denaro!* (point d'argent). Mais d'où pensez-vous, lui observâmes-nous, que venait le *denaro* du temps de Bonaparte? n'était-ce pas de la poche des gens du pays? «Non pas de la mienne, par exemple, répliqua-t-il aussitôt; *i cavalieri* (les messieurs) payaient, et l'argent dépensé sur les lieux allait au contraire dans la poche de ceux qui, ainsi que moi, en ont besoin et travaillent, tandis qu'à présent il va à Vienne, et sert à rembourser aux Anglais l'argent prêté aux Autrichiens pour nous faire la guerre : il y a moins d'impôts et nous les sentons

davantage. » Je rapporte ces propos, parce qu'on en entend tous les jours de semblables, et qu'ils expriment l'opinion publique. Le gouvernement autrichien, essentiellement économe, ne dépense rien en objets de luxe et fort peu en objets d'utilité publique ; ses représentants vivent sans faste ; il n'y a point de cour où les femmes du pays puissent briller, point de places lucratives pour leurs maris ; enfin, le Corso et l'Opéra ne sont plus ce qu'ils étaient. A toutes ces plaintes on répond que, pendant les dernières années de Bonaparte, sous l'administration d'Eugène, les Milanais étaient tout aussi mécontents qu'à présent, et que, dans le fait, ils le seront toujours sous un gouvernement étranger, quel qu'il puisse être et quoi qu'il fasse.

Les voyageurs ultramontains sont naturellement fort impatients d'entendre de la musique italienne en Italie, et lorsque nous fûmes pour la première fois à l'Opéra de Milan (*la Scala*), notre curiosité était puissamment excitée. Le premier coup d'archet fut magnifique, mais on n'entendit que celui-là, à cause du bruit des portes de loges, des talons de bottes au parterre, et surtout du déchaînement des langues, tout le monde causant sans s'occuper du théâtre. Les chanteurs, la bouche béante, le cou enflé, le visage tout rouge de leurs efforts, ne pouvaient se faire entendre, et les cordes de cent violons vi-

braient en silence. La chose étant sans remède, il fallut bien en prendre notre parti, et, oubliant le théâtre, nous nous occupâmes des spectateurs. Les loges étaient comme autant de petits salons élégamment meublés et éclairés de bougies, où l'on recevait des visites, où l'on riait, jouait et prenait des rafraîchissements. Mais le ballet n'eut pas plutôt commencé, que le jeu et les conversations cessèrent d'un commun accord. Toutes les têtes se montraient à la fois; mais toutes rentrèrent, et le bruit recommença de plus belle, dès qu'il fut fini. Le triomphe de la danse sur la musique me parut complet, quoique celle-ci fût la meilleure du monde, et que celle-là ne se fît remarquer que par des tours de force sans grace. Il était près de minuit, et nous avions déjà passé plusieurs heures à voir de la musique en pantomime, lorsque nous nous retirâmes assez fatigués. Au théâtre *Re*, le lendemain, nous avons assisté à la représentation d'un mélodrame ultra-pathétique, dans le genre de Kotzebue, et, quoique les acteurs outrassent des rôles déjà outrés, l'attendrissement universel démentait la critique. Nous y fûmes pris comme les autres, du plus au moins, suivant nos différentes aptitudes sentimentales; et, comme le public milanais, il nous fallut tenir le mouchoir. Avec leur air commun et le manque de ce tact des bienséances théâtrales qui distingue les acteurs français, ceux d'Ita-

lie, en s'abandonnant gauchement, mais franchement à l'esprit de leur rôle, ne laissent pas d'être fort touchans, et enlèvent leur public d'emblée. Le théâtre *Re* est fort joli, extrêmement propre et bien tenu; n'étant éclairé que par les lampes de l'avant-scène, les spectateurs sont dans une sorte de clair-obscur, qui est fort bon pour voir, s'il ne l'est pas pour être vu. Sa forme est celle d'un fer à cheval, commune à toutes les salles de spectacle modernes; car on ne s'est encore avisé nulle part du demi-cercle, à la manière des anciens, et comme la chambre des députés à Paris. Cette forme placerait tous les spectateurs à égale distance et en face de la scène; elle aurait aussi l'avantage d'en admettre en plus grand nombre que la forme ovale.

Le *Foro Buonaparte* est une vaste esplanade plantée d'arbres, conduisant à la route du Simplon, par un très-bel arc de triomphe, monument incomplet du règne impérial. Les huit bas-reliefs en marbre blanc, autour de la base, sont admirables, et je prends sur moi de signaler trois d'entre eux comme supérieurs à ceux du Parthénon, que lord Elgin apporta, il y a quelques années, en Angleterre. Je n'ignore pas à quoi un tel aveu m'expose de la part même de ceux qui n'ont jamais vu ces débris du Parthénon. Mais, au reste, comme le ciseau de Phidias n'aurait pu suffire à orner cet édifice, les bas-reliefs en ques-

tion pourraient bien n'être pas de sa main, et ne sauraient être comparés aux admirables statues enlevées également au Parthénon. D'un côté du *Foro Buonaparte* on trouve l'imitation manquée d'un cirque antique. Les murs à la romaine menacent ruine déjà, et l'on est tout surpris de sentir trembler sous ses pas de grands blocs de granit qui probablement n'ont que quelques pouces d'épaisseur. Le palais cependant, qui occupe un des côtés de cette construction singulière, est réellement fort beau.

La *villa Buonaparte* est un autre beau palais bâti, il y a trente ans, par le maréchal comte Belgioioso; donné par la municipalité de Milan au général Bonaparte, et habité depuis par Eugène. Le jardin anglais, *à la parisienne*, qui en dépend, lequel a son pont, son roc, sa cascade et ses trois temples, sur deux arpents de terrain, est de plus surchargé de plantations et entrecoupé de sentiers qui se croisent en tous sens. On ne sait guère, hors de l'Angleterre, ce que c'est qu'un jardin anglais : c'est la chose la plus simple, du gazon souvent fauché, et quelquefois roulé, des arbres qu'on laisse croître comme il leur plaît, et quelques massifs de fleurs et d'arbrisseaux. Jamais de *fabriques*, jamais de pont qui ne soit obligé, jamais de rochers factices, rarement des pièces d'eau artificielles, plus rarement encore des ruines qui ne soient réelles. Les jardins an-

glais, en Angleterre, ne coûtent pas à faire et à entretenir le quart de ce que coûte un jardin français, non pas seulement à la *Louis XIV*, mais à la nouvelle mode, dite anglaise.

Je vais raconter une anecdote populaire, dont je suis loin de garantir l'authenticité, et que je ne répéterais même pas s'il était nécessaire qu'elle fût vraie pour en tirer la conclusion qu'on verra. Un frère de ce maréchal, comte Belgioioso, dont je viens de décrire l'ancienne demeure, général lui-même, et très-jaloux de paraître à son avantage les jours d'apparat, avait coutume de passer plusieurs heures ces jours-là (on m'a dit sept heures, ce qui est un peu fort) sous le peigne d'un perruquier. Celui-ci eut une fois la main malheureuse; il manqua la frisure du général, qui, furieux de ne pas se trouver au miroir aussi beau, ou aussi terrible qu'il l'aurait voulu, tua d'un coup de pistolet l'infortuné friseur. « Tuer son perruquier, m'écriai-je, frappé du dénouement! Eh! je vous prie, votre monsieur le général ne fut-il pas pendu? — Pendu, répliqua-t-on, avec non moins de surprise, vous n'y pensez pas! » Que l'histoire soit vraie ou fausse, il suffit qu'elle ne soit pas invraisemblable sur les lieux pour donner la mesure des notions existantes sur la justice criminelle et son application.

L'Italie vante ses hôpitaux, et Milan en possède plusieurs qui ont beaucoup de réputation. J'au-

rais voulu voir le *Spedale Grande;* mais une fièvre pétéchiale contagieuse, qui récemment a doublé le nombre de ses malades, en interdit l'entrée aux simples curieux. Cette maladie ne se manifeste au dehors que dans la classe pauvre, par suite de la disette des deux années précédentes, et surtout de l'hiver dernier. Il est assez remarquable que la plupart des fondations de charité datent de ces temps de barbarie où l'homme se montra d'ailleurs le plus cruel ennemi du genre humain. Vers la fin du quinzième siècle, Ludovico Sforza, duc de Milan, surnommé *il Moro*, prince qui n'était pas tendre de son naturel, fonda un asile magnifique pour la réception des pestiférés; ils y étaient logés, à part les uns des autres, dans un enclos de douze cents pieds en carré, égal aux deux tiers du jardin des Tuileries.

L'abondante moisson de cette année vient d'être célébrée dans la cathédrale de Milan avec beaucoup de pompe; mais la musique sacrée nous a paru peu digne de l'Italie, et tout-à-fait dénuée du caractère qui lui conviendrait. Le prédicateur, parlant de la rédemption, en appelait sans cesse au grand crucifix placé à ses côtés, le montrant d'un air de triomphe à son auditoire par manière de démonstration. J'ai observé qu'il y avait plus d'hommes que de femmes dans l'église. *Santa-Vittoria* est surnommé le petit Saint-Pierre, à cause de sa magnificence; l'intérieur est tout

doré; autels, piliers, murailles même. L'effet en est brillant plutôt que magnifique; point solennel, point religieux; c'est un grand salon plutôt qu'un temple. De tous les tableaux je ne me souviens que d'un seul, par Battoni, et que d'une seule figure dans ce tableau : c'est celle d'un prêtre, administrant les derniers sacrements à un mourant, d'un air si bon, si simple, si profondément touché, que sa physionomie m'est restée dans la mémoire. Telle est l'abondance des tableaux sur mur, sur toile, à l'huile, à l'eau, en mosaïque, dans toute l'Italie, qu'à notre auberge, qui, autrefois, fut un monastère, on voit encore de très-belles fresques, par Bernardo Luino. Comme elles se trouvaient dans une salle basse où l'on voulait mettre la cuisine, ces fresques ont été transportées ailleurs avec une tranche du mur : opération délicate, qui a coûté dix mille francs à notre hôte. Cette dépense royale était un peu alarmante pour des gens qui avaient leur compte à solder dans cette auberge pour une semaine de séjour; cependant le nôtre ne s'en est pas trop ressenti.

On ne saurait dire ce qui a pu déterminer le choix du site que Milan occupe : sans eau, quoique assez près de l'Adda, du Tesin et du Pô; sans beauté pittoresque, quoique non loin des plus beaux lacs du monde. Dans le douzième siècle, on fut obligé de creuser un canal de communication

avec le Tesin, et, dans le quinzième, avec l'Adda, pour lui donner de l'eau.

*Brescia*, 15 *octobre.* — A sept postes et demie, ou 60 milles de Milan (1). Ces deux villes sont séparées par une plaine fertile, dont le sol est composé de terreau rougeâtre, mêlé de cailloutage. De nombreux ruisseaux qui descendent des Alpes, pour aller grossir le Pô, arrosent en chemin les différentes cultures, au moyen de canaux d'irrigation, conduits avec beaucoup d'intelligence. Les armuriers de Brescia furent autrefois très-célèbres, et passent, en Italie au moins, pour faire les meilleurs pistolets du monde; mais nous trouvant déjà embarrassés de deux paires de ces instruments de mort, par un excellent faiseur, M. Le Page, de Paris, nous ne nous sommes pas arrêtés pour les pistolets non plus que pour les églises de Brescia. Il n'y a pas de ville ici qui n'ait ses objets de curiosité, et s'il fallait tout voir, on n'arriverait jamais au terme de son voyage.

*Verona*, 16 *octobre.* — Une heure après notre départ de Brescia, nous retrouvâmes une autre *Isola Bella* sur terre ferme; mais deux fois plus haute que celle du lac Majeur, et *bella* en raison

(1) Une poste italienne est de huit milles, de soixante au degré; une poste de France est de cinq milles. Le tarif, en Italie, est de 55 sous, monnaie de France, par cheval, et l'on donne 40 à 60 sous au postillon. Ainsi la dépense est à peu près la même.

inverse. Le palais du créateur de cette autre merveille s'élève tout à côté, et ce qui le distingue en Italie, où depuis long-temps on ne bâtit plus de palais, et rarement des maisons, c'est qu'il est tout neuf.

De Vérone à Bologne, et de Turin à l'Adriatique, la vallée entière du Pô, comprenant la Lombardie et le Piémont, Parme, Modène et une partie des États du Pape (près de la sixième partie de toute l'Italie), est formée d'un terrain alluvial de couleur rougeâtre, mêlé, près des montagnes, de cailloutage, et sans mélange, dans le milieu de la vallée. Partout fertile, ce terrain est partout amélioré par un bon système d'agriculture, qui lui fait produire trois récoltes par an sans l'épuiser. On a souvent trouvé des corps marins sous cette couche alluviale, et récemment des ossements de baleine, à la profondeur de cent pieds, tandis que, près de la surface du sol, au même lieu, on trouvait des ossements de *mammouths*. Malgré l'état florissant de l'agriculture et l'excellence des routes, qui rendent les communications si faciles, la plupart des maisons de campagne ou châteaux paraissent abandonnés. Nous avons remarqué que les fenêtres, jusqu'au second étage, étaient pour la plupart garnies de barreaux de fer, assez minces pourtant, et plus propres à retenir des femmes prisonnières qu'à résister aux entreprises des voleurs; c'est proba-

blement un reste des mœurs jalouses de l'ancienne Italie. Les paysans, rarement propriétaires, sont en général métayers héréditaires. Quoique mal vêtus et mal logés, ils nous ont paru forts et bien portants; mais leurs femmes, vieillies par le travail, sont de plus défigurées par des goîtres.

De la rive méridionale du lac *di Garda*, que nous avons côtoyée aujourd'hui, on voyait, du côté du Nord, ce beau lac pénétrer au sein des Alpes tyroliennes, dont les sommités neigeuses étaient réfléchies par le miroir tranquille de ses eaux. Rien de si délicieux que ce point de vue; mais l'air de cette rive méridionale est si malsain, que, du temps des Français, les régiments, à ce que l'on assure, tiraient au sort pour former la garnison de *Peschiera;* c'était à qui n'y irait pas. L'anecdote, peu probable en elle-même, sert au moins à faire voir la mauvaise réputation du pays. Pour la première fois, depuis notre entrée en Italie, nous avons vu aujourd'hui un verger d'oliviers, dont le triste et rare feuillage ressemble assez à celui du saule.

De vieilles murailles flanquées de tours forment, autour de Vérone, une enceinte que la ville ne remplit pas comme autrefois. Du côté du Nord elle est dominée par une chaîne de collines d'une teinte brune tachetée de blanc; ce sont les nombreuses maisons de campagne des habitants de Vérone, qu'ils occupent pendant les vendanges

seulement; car on n'a pas dans ce pays beaucoup de goût pour la vie rurale. La beauté, chez les femmes, est incompatible avec les travaux de la campagne, surtout en Italie, sous l'influence d'un soleil brûlant; aussi ne trouve-t-on les agréments de la figure qu'à l'ombre des villes. A Vérone, le grand voile blanc couvre souvent de fort belles têtes.

L'amphithéâtre romain existe encore, percé d'innombrables fenêtres, pour donner du jour aux appartements pratiqués dans l'intérieur, et habités par la basse classe du peuple. Comme les gradins de pierre de taille servent seuls de toit à ces repaires, l'humidité y pénètre aisément, et l'on voyait partout aux fenêtres les guenilles des habitants suspendues à l'air pour sécher. Tel est enfin le caractère de pauvreté de tous les détails de cet édifice, qu'il est grand sans grandeur. Ce fut par la boutique d'un marchand de vieux habits que nous pénétrâmes jusqu'à l'arène, où l'on distingue encore des passages étroits à l'usage des malheureux qui étaient destinés au combat; d'autres plus grands pour leurs adversaires, les bêtes féroces, et d'autres enfin par où les victimes de ces jeux cruels étaient emportées mortes ou mourantes. Soixante vomitoires donnaient accès aux soixante mille spectateurs, que les gradins pouvaient recevoir; c'est du moins ce qu'on apprend des guides, quoiqu'il soit évident que la moitié

de ce nombre aurait eu peine à s'y placer. L'arène est un ovale de deux cent dix-huit pieds de long sur cent vingt-neuf de large, et du sommet des gradins elle paraîtrait bien petite s'il ne s'y trouvait pas une maison, très-singulièrement placée, qui sert d'échelle pour mieux juger de sa grandeur. Près de l'amphithéâtre, on voit deux beaux édifices du seizième siècle, bâtis sur les dessins de Michel-Ange. Le temps en a déjà émoussé les angles, et a répandu sur toute leur surface des teintes en harmonie avec celles de l'amphithéâtre; ainsi, sans trop d'opposition, l'antiquité et les temps modernes se trouvent placés face à face, comme pour provoquer la comparaison. La hardiesse, la grace, les belles proportions sont d'un côté; la force et l'immensité, de l'autre. Aucune symétrie n'a été observée dans la situation respective de ces deux édifices; mais cette irrégularité ajoute à l'effet général, plutôt que de lui nuire.

Du haut de la tour des prisons de Vérone la vue embrasse une vaste étendue de pays, et plonge sur les tristes toits de la ville, ses rues étroites et profondes, ses palais et ses ruines. L'édifice lui-même sur lequel nous étions placés donnait lieu à de tristes réflexions. En effet, la politique et la famine ont concouru à rassembler dans son enceinte un millier de détenus, entre lesquels six doivent être exécutés (*appiccati*) demain.

Près de Vérone, sur la montagne de *Monte Bolca*, ainsi que dans la vallée *di Ronca*, adjacente, on trouve des pétrifications diverses, de poissons surtout, en grande abondance, très-parfaites et bien conservées; la plus grande partie a une élévation d'environ cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. De la lave, ou plutôt du basalte en fusion, est venu ensuite, on ne sait d'où, rompre et bouleverser ces formations sous-marines, et prendre en grandes masses la figure prismatique qui le caractérise. On trouve ici plusieurs collections de ces pétrifications.

*Padoue*, 18 *octobre.* — L'Italie n'est pas un pays où l'on puisse impunément s'arrêter partout pour passer la nuit. Tout village isolé est regardé comme un coupe-gorge, où l'on n'est pas sûr de sortir sain et sauf du lit dans lequel on s'est endormi la veille. De Vérone à Venise, par exemple, personne ne songe à coucher autre part qu'à Vicenza ou à Padoue; cependant, nous nous arrêtâmes hier au soir à *Monte-Bello*, au pied de *Monte-Bolca*, ayant l'intention d'y monter ce matin. L'auberge était un palais à colonnes de marbre, à plafond peint, et pavé de marbre; mais d'ailleurs plein de gens en guenilles, qui, la plupart, demandaient l'aumône. A l'aide d'un peu de feu dans le grand appartement délabré qu'on nous donna, du souper, de quelques livres, et de la rédaction du journal des événements de la journée, nous

trouvâmes le moyen de passer fort bien la soirée. Mais, au moment de se coucher, trouvant que la porte ne fermait point, l'on s'arrêta à l'expédient de placer contre cette porte une vieille armoire qui se trouvait là. Ce meuble, resté encore debout des grandeurs vénitiennes, fut transporté, sans accident; mais, en lui cherchant le meilleur point d'appui, un faux mouvement disloqua inopinément deux de ses pieds vermoulus, et voilà l'armoire tombant tout de son long sur le carreau avec un bruit dont tout le *palazzo* retentit, et que répéta de chambre en chambre l'écho d'une longue suite d'appartements dévastés. Nous crûmes que la maison entière accourrait à ce fracas. Personne ne vint; aucun bruit ne succéda à celui que nous venions de faire: tout dormait, et, comme on sait, *le crime veille.* Il ne se tramait donc rien contre nos jours, et il fut en conséquence décidé que l'armoire serait incontinent réintégrée dans le lieu qu'elle avait si long-temps occupé. Quoique relevée avec précaution, chaque tenon criait dans sa mortaise, et l'on voyait la poussière s'échapper partout du bois vermoulu; mais une fois le meuble rajusté sur ses pieds, on n'aurait pas cru qu'il lui fût rien arrivé. Le matin il pleuvait; la pluie était de la neige sur les hauteurs, et, toute espérance d'accomplir notre projet s'étant évanouie, nous résolûmes de partir. Pendant ces délibérations, notre

hôte entra tout-à-coup ses clefs à la main. Nous le vîmes s'approcher de l'armoire fatale. Il va l'ouvrir : lui tombera-t-elle sur la tête ? Nous en tremblions. Elle s'ouvrit pourtant sans accident, quoique avec peine; mais, quel fut son étonnement, pas un seul article à sa place! tout était bouleversé. Quelle main avait osé !... Un sombre regard fut dirigé sur nous; puis de compter et recompter, et d'examiner à plusieurs reprises. Il ne manquait rien dans l'armoire; toutes ses guenilles s'y trouvaient. Plus surpris que jamais, il tourne de nouveau ses regards sur nous; car enfin on avait fouillé son armoire, et qui avait pu le faire que nous, et pourquoi, et comment? Le problème était impossible à résoudre, inutile en outre, puisqu'il ne lui manquait rien. Ainsi, après avoir soldé notre compte, et souhaité le bonjour à notre hôte, nous partîmes, emportant notre secret, mais laissant derrière nous, peut-être, une réputation un peu équivoque.

En traversant Vicenza, sans nous y arrêter, nous avons entrevu seulement les beaux palais, ouvrages de Palladio, et tout à côté les demeures de la plus abjecte pauvreté; des statues de marbre et d'innombrables mendiants; des fainéants de soldats, couchés au soleil, et de longues files de malheureux veaux suspendus, la tête en bas, aux chevaux qui les portaient au marché, dans les horreurs d'un long et cruel supplice. Les routes

sont partout ici excellentes, et le pays, qui n'est point beau, est du moins très-fertile. Partout les pampres, chargés de raisins, au point de paraître tout noirs, pendent en festons d'un mûrier à l'autre; et dans la saison, le maïs et le blé croissent entre les rangées de ces arbres. Le peu de prairies qui se sont offertes à nos yeux étaient arrosées avec beaucoup de soin, par le moyen des nombreux ruisseaux qui descendent des Alpes.

Le lit des rivières de la Lombardie, continuellement exhaussé, ainsi qu'encaissé par les pierres qu'elles charrient, finit par se trouver si fort au-dessus du niveau des terres, qu'on pourrait dire de ces rivières qu'elles coulent sur la crête d'une muraille. Cet état n'est pas seulement dangereux : il contrarie les fins de la nature; car les rivières encaissées sont forcées de porter à la mer le limon que, dans leurs inondations, elles auraient déposé sur les terres basses de manière à élever peu à peu leur niveau au-dessus de celui de l'eau, et à les mettre à couvert d'inondations futures. Il est encore à remarquer que c'est de la terre fertile et non des pierres que ces inondations répandent; car celles-ci sont déposées sur les rives du torrent qui les charrie, tandis que les parties terreuses sont portées au loin et sur toute l'étendue de l'espace inondé. Le bassin du Pô (la Lombardie), ainsi que celui du Bas-Rhin (la Hollande), ont malheureusement été habités trop

tôt, et avant que la nature eût achevé son ouvrage, de manière que ces eaux limoneuses qui auraient élevé et assaini le pays, forcées, par leurs digues, de porter directement à la mer les corps étrangers qu'elles charrient, y ont formé et forment encore des bas-fonds d'abord, et enfin des marais infects. Au cinquième siècle de Rome, la plus grande partie de la Lombardie était, nous dit Polybe, une forêt marécageuse qui nourrissait un nombre prodigieux de cochons, ou, si l'on veut, de sangliers. Il serait à désirer qu'elle eût plus long-temps demeuré dans cet état.

Les moutons, de ce côté des Alpes, ont plusieurs points de ressemblance avec ceux de l'antiquité, le nez arqué, les oreilles pendantes; ils sont hauts sur jambes, et tels enfin qu'on les voit représentés dans quelques bas-reliefs. Le manteau des bergers, rejeté sur l'épaule gauche, a aussi quelque chose d'antique.

On rencontre les notables du pays (les messieurs et les dames) en cabriolets dorés, usés, jamais lavés, et que tire un malheureux cheval de l'apocalypse, attelé de cordes qui lui déchirent les flancs, et que l'on roue de coups de fouet. C'est le petit laquais monté derrière, mal vêtu, les jambes nues et toutes rouges de marc de raisin, qui les administre par-dessus la tête de son maître et de sa maîtresse, en poussant des cris de charretier. Nonobstant ce portrait, on voit ici

une assez belle race de chevaux de trait, noirs, à tous crins, à l'encolure forte et au trot élevé, véritables descendants du cheval antique qui ne ressemblait guère à celui d'Arabie. Ces pesants chars à l'antique, que j'ai déjà décrits, sont maintenant encore en pleine activité, portant un seul tonneau rempli de raisin, et pourtant attelés de trois fortes paires de bœufs, quelquefois de quatre, tant le char lui-même et son attirail de chaînes sont pesants. On voit rarement ailleurs un tel luxe de moyens déployé pour si peu de chose. Ces bœufs sont d'un beau gris cendré; la pointe de leurs immenses cornes est ornée d'une boule d'acier poli, et, ce que l'on croira difficilement, pour garantir leurs flancs des mouvements de leur queue, qui pourrait les salir, on l'assujétit de côté avec des rubans et même avec des guirlandes de fleurs artificielles.

Les saules et les peupliers, dont les branches, mises en coupe réglée, fournissent tout le bois de chauffage, contribuent pour leur bonne part à la laideur du paysage. Nous ne vîmes sur la route qu'un seul établissement d'agriculture considérable, situé quelques lieues au-delà de Vicenza, encore la physionomie des paysans, leurs vêtements et leurs maisons, n'indiquaient pas l'aisance.

*Venise*, 19 *octobre*. — L'herbe croît dans les rues de Padoue, et cet antique berceau des sciences paraît bien déchu. Les guenilles des habitants

pendaient partout aux fenêtres, et la mauvaise santé, comme la mauvaise fortune, semblaient peintes sur tous les visages. Ce matin, dimanche, les femmes, établies à leurs portes, s'entr'aidaient amicalement l'une l'autre dans les soins les plus élémentaires de la toilette. Chacune tenait sur ses genoux la tête de sa voisine, et l'on voyait assez, à certains mouvements rapides des doigts, et surtout des pouces, que leurs soins n'étaient pas infructueux.

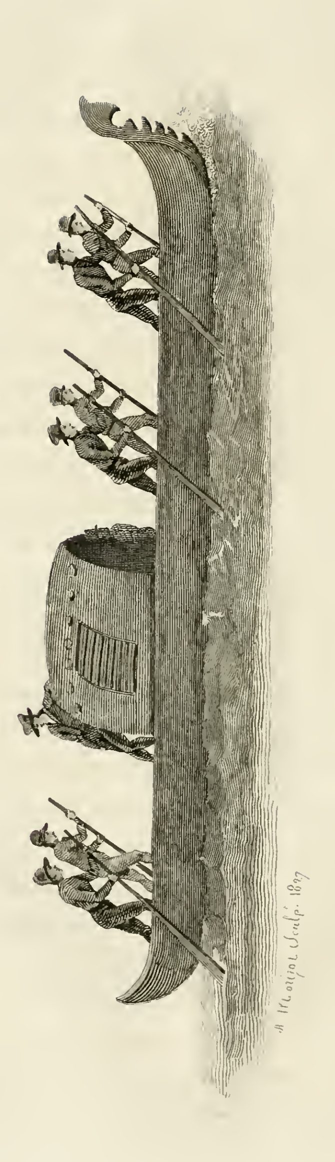
De chaque côté des principales rues de cette ville, règne un portique ouvert, où l'on marche à l'abri des injures du temps, et il en est ainsi dans la plupart des villes lombardes. L'usage passa à Berne il y a cinq siècles, et commence à s'introduire à Londres et à Paris. Nous nous proposons de voir Padoue un peu plus à loisir en revenant.

La route de Venise suit le cours de la Brenta, dont les eaux jaunes et troubles coulent entre deux chaussées plus élevées de beaucoup que les campagnes où l'on voit un assez grand nombre de palais vénitiens, la plupart abandonnés; et, comme si la fameuse bande noire étendait ses ramifications jusqu'ici, on en démolissait plusieurs. De grandes barques prenaient leur chargement de marbre, de plomb et de fer à l'endroit même où le noble propriétaire avait coutume de monter dans sa gondole. Sur la rive gauche, nous

remarquâmes le palais *Pisani*, qu'occupait le vice-roi Eugène, et qui maintenant est habité par le gouverneur autrichien. Situé dans un fond, comme les autres, sans vue, sans beautés naturelles et sans autre eau courante que celle de la Brenta, qui se trouve au niveau du toît, il donne cependant quelque idée de l'ancienne magnificence vénitienne. Quelques beaux arbres, bien rares ici, ombragent le jardin. Les postillons s'étant d'eux-mêmes arrêtés un moment en face du palais Pisani pour nous donner le temps de le voir, une troupe de ces épouvantables gueux qu'on ne rencontre qu'en Italie nous assaillit à l'instant, et il fallut fuir. C'est ce pays, le moins poétique du monde, que lord Byron a choisi pour sa demeure ; il habite un village poudreux, traversé par la grande route.

A mesure que nous approchions des lagunes, l'eau, sans écoulement, formait des mares stagnantes toutes vertes. Les maisons devenaient de plus en plus rares et plus pauvres, et leurs habitants plus pâles et plus languissants. A la fin, le monotone horison des terres basses devint celui de la mer, et à peine les distinguions-nous l'un de l'autre. Une longue ligne de tours, de clochers, de dômes et de maisons parut en sortir lentement : c'était Venise !

Laissant voiture et bagage à *Fusina* pour y attendre notre retour, nous nous embarquâmes



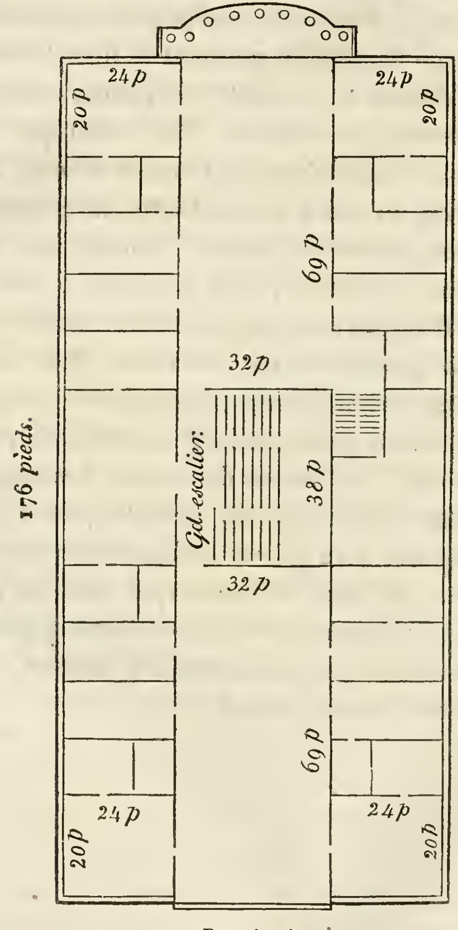
dans la gondole de poste, mais non sans entendre les criailleries accoutumées entre notre *corriere* et les postillons, maître d'auberge, porte-faix, etc., etc. En dépit des réglements les plus exacts, rien ne se fait en Italie sans débats à tue tête, accompagnés de gestes forcenés. Les gondoles vénitiennes ressemblent beaucoup aux canots des sauvages indigènes de l'Amérique septentrionale, et je ne doute pas que le type original de la gondole n'ait été un tronc d'arbre creusé. La nôtre, d'une construction gracieuse, solide et légère, avait vingt-six pieds de long sur quatre et demi de large au milieu; ses bords relevés à l'avant et à l'arrière, le fond plat, et, par manière d'ornement, la proue armée d'un grand fer de hache et de six pointes d'acier. Une espèce de dunette, couverte de drap noir, et dans laquelle quatre ou cinq personnes pouvaient s'asseoir commodément, occupait le milieu de la gondole, qui était noire aussi. Les gondoliers, au nombre de six, portaient un uniforme jaune; ils poussaient la rame en se tenant debout, et la dernière rame dirigeait le bateau, qui n'avait pas d'autre gouvernail. Pas un souffle de vent n'agitait cette mer tranquille, et les rides légères qui s'élevaient autour de la gondole marquaient son cours rapide et doux un quart de lieue à l'arrière. En moins d'une heure nous atteignîmes la cité célèbre épouse de l'Adriatique; mais nous ne la vîmes

pas d'abord par son beau côté, celui-ci ne présentant qu'un assemblage confus de vieilles bicoques sales et pauvres, dont les fenêtres étaient encombrées de matelas étalés à l'air pour sécher. Elles étaient cependant décorées d'ordres d'architecture, et de beaux marbres sculptés, reposant sur des pilotis, servaient de seuils aux portes de ces demeures de l'indigence, dont les murs chancelants s'inclinaient l'un vers l'autre des deux côtés d'un étroit canal. Cependant nous glissions toujours avec rapidité de canal en canal, tournant des coins à droite, à gauche, comme autant de rues étroites et sous l'eau; sans communications à pied sec d'une maison à l'autre. De loin à loin d'autres gondoles nous croisaient, toujours en silence; car leurs conducteurs ont oublié, depuis que la patrie n'est plus, ces chants nationaux, si long-temps célèbres. Aucun métier bruyant ne se faisait entendre; point de voitures ébranlant le pavé, nul être vivant ne se faisait voir; il régnait un silence universel, et, sans quelques figures qui de temps en temps paraissaient aux fenêtres, s'avançant pour nous voir passer, on aurait pu prendre Venise pour les catacombes de tous les poissons de l'Adriatique. Sortant à la fin de ce labyrinthe d'eau, nous nous sommes trouvés sur le canal par excellence qui a deux lieues de long, et qui traverse toute la ville en serpentant. Il m'a paru plus large que le grand canal d'Amsterdam;

mais ce qui lui donne un caractère tout particulier, c'est qu'il est bordé de palais de marbre bâtis dans la mer même qui baigne leurs murs. On voyait autrefois de nombreuses gondoles, chacune montée d'un leste équipage de gondoliers, pourvus de flambeaux pendant la nuit, s'arrêter à la file devant la porte de ces palais, comme le font ailleurs les voitures. C'est ainsi que nous abordâmes à l'*albergo della Gran-Bretagna*, beau palais dont on a fait une auberge. Une immense salle basse, pavée de marbre, conduit à un double escalier intérieur, tout de marbre aussi, et orné de fresques, représentant divers sujets d'histoire. Au premier étage, on trouve deux autres immenses salles ou galeries, ayant chacune 69 pieds de long, sur 32 pieds de large; le plafond peint, doré et orné de lustres de cristal. Les appartements sont distribués de chaque côté. Une légère esquisse fera mieux comprendre cette distribution, et, sans prétendre que tous les palais de Venise se ressemblent, celui-ci donnera quelque idée des autres. Il appartenait à la famille, maintenant éteinte, des *Falseti*.

*Balcon sur le grand canal, et l'entrée au-dessous.*

80 *pieds.*




*Rue étroite.*

Prenant, bientôt après notre arrivée, un guide et une gondole, nous nous fîmes conduire, par d'assez longs détours, à San-Marco. Ce temple célèbre n'est pas tout-à-fait dans la mer, mais trois ou quatre pieds au-dessus de son niveau, et sur l'île de Venise proprement dite. Quoique isolé, il forme l'un des côtés d'une grande place longue de 800 pieds sur 350 de large, qui est pavée de grandes pierres plates ou dalles; les trois autres côtés sont composés d'édifices réguliers, sur arcades, comme celles du Palais-Royal à Paris, et occupés par des cafés.

Cette église de San-Marco ne ressemble à rien au monde; sa façade, longue et basse, présente d'abord cinq grandes arcades en ligne, comme celles d'un pont, et fermées de portes de bronze. Une tribune, ou balcon, règne au-dessus de ces portes, sur toute la largeur de l'édifice, et l'on y voit caracoler les quatre célèbres coursiers grecs, récemment de retour d'un voyage à Paris. Cinq portes plus petites s'ouvrent sur cette tribune, surmontées chacune d'un fronton triangulaire, et plus haut encore s'élèvent quatre dômes couverts deplomb (trois de front en avant, et le plus grand en arrière); tout le faîte de l'édifice est hérissé de mauvaises statues, de pyramides et d'autres ornements bizarres. Par une espèce de tour de force en architecture, répété dans plusieurs endroits de l'édifice, on voit quatre co-

lonnes groupées, qui reposent sur une seule. L'enlèvement du corps de San-Marco, apporté d'Alexandrie, est représenté en mosaïque sur la façade. En voici l'histoire : Comme les Turcs ont le porc en horreur, les Chrétiens imaginèrent d'intercaler leur saint entre deux pièces de lard, pensant bien que les douaniers musulmans n'y toucheraient pas, et cette fraude pieuse eut un plein succès. Notre guide nous fit remarquer l'air benêt des infidèles qui s'étaient laissé attraper, et la mine joyeuse des Chrétiens qui leur avaient joué ce tour. Le marbre, la brique et la pierre sont entremêlés dans la construction de cet édifice, où tous les ordres et tous les genres d'architecture ont également été confondus. L'intérieur ressemble à une vaste caverne taillée dans le roc et toute dorée. De grandes figures en mosaïque en garnissent les parois, et l'ensemble est à la fois ridicule et sublime. Ce célèbre édifice, bâti tout exprès pour recevoir le corps du saint à son arrivée d'Égypte, antérieurement à l'introduction du style gothique en Europe, date de l'époque la plus obscure du moyen âge, le neuvième siècle. Sur les pierres sépulchrales qui lui servent de pavé, on voit gravés les noms de quelques-uns des morts de la période glorieuse de Venise, les onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles. Son grand autel est celui même de sainte Sophie, qui, avec ses co-

lonnes de marbre, fut apporté de Constantinople, lors de la prise de cette ville. En voyant à la tribune et de près, les célèbres chevaux du quadrige grec, je n'ai point changé l'opinion que j'en avais déjà formée ; leur plus grand mérite est d'être venus de loin et d'avoir duré long-temps. D'Athènes, leur pays natal, ils passèrent à Rome, sous Néron, accompagnèrent Constantin à Bysance, et, après la chute de cette ville, au treizième siècle, ils suivirent les vainqueurs à Venise. De notre temps, on sait qu'ils ont encore vu du pays, ce qui ne les empêche pas d'être toujours gros et gras ; ce serait d'excellents limoniers pour la poste. Le jour de leur arrivée à Venise, par le Pô et la mer, ayant été débarqués à deux cents pas de San-Marco, on les vit caracoler (c'est leur allure), tous quatre de front, jusque sous la tribune, où ils furent bientôt élevés aux acclamations du peuple, auquel l'empereur François fit un discours qui fut fort applaudi. Ce même peuple, cependant, murmura beaucoup lorsque certaine statue colossale de Bonaparte fut renversée quelques jours après. En signe de domination universelle, le héros était représenté portant d'une main le globe de la terre, tandis qu'il étendait l'autre sur la mer. Un gondolier s'écria, dans son langage : *Volteghe le man* (tournez-lui les mains); l'une laissera tomber le globe, et l'autre demandera l'aumône.

De la tribune extérieure de San-Marco, du côté du Midi, la vue domine la *piazzetta* ou petite place, et la mer. Cette piazzetta a, d'un côté, le *palais ducal*, de l'autre le *palais royal*. Le premier est, dans son genre, tout aussi étrange que l'église de San-Marco. Les murs, extrêmement élevés, sont bizarrement ornés de compartiments en mosaïques de diverses couleurs. De gros piliers courts, en pieds de marmite, leur servent de base, et le sommet est bordé de figures grotesques. Quel que soit le mauvais goût de cet édifice, il imposa long-temps le respect et la crainte; car c'est là que, pendant quatre cents ans, siégea l'inquisition d'état, et les têtes, que ce terrible tribunal faisait tomber, étaient ordinairement accrochées à la balustrade même de cette tribune extérieure de San-Marco, sur laquelle nous étions tranquillement accoudés. Il en reste même encore une que le temps a respectée, attendu qu'elle est de pierre (de porphyre rouge); elle avait été substituée, on ne sait pourquoi, à celle d'une des victimes de la vengeance politique. On y a vu la tête d'un doge (Marino Faliero). Ce premier magistrat de la république fut exécuté l'an 1348, justement au-dessous de la tribune, entre les deux piliers carrés, couverts d'inscriptions syriaques, qui furent apportées de Saint-Jean-d'Acre.

Quant au palais royal, régnant de l'autre côté

de la *piazzetta*, et dont la belle apparence, toute moderne, semble insulter à la déchéance de son antique voisin, le palais ducal, tout impérial qu'il est (c'est le palais de l'empereur d'Autriche), je ne pouvais m'empêcher de lui trouver l'air d'un parvenu. Au bord de la mer, qui forme le quatrième côté de la *piazzetta*, s'élèvent deux magnifiques colonnes de granit, chacune d'un seul bloc, apportées de Constantinople, mais qui semblent égyptiennes. Au sommet de l'une de ces colonnes, le lion de San-Marco, en bronze, que leurs seigneuries y avaient placé, a l'air d'un ramoneur colossal sortant de sa cheminée.

C'était jour de fête lorsque nous arrivâmes à Venise, et le peu de terre ferme qui s'y trouve fourmillait de promeneurs cheminant sans bruit sur les grandes dalles polies d'un pavé qu'aucune voiture n'ébranle, et qui n'a pas été refait depuis des siècles. Le bruit de Venise, au milieu du jour, ressemble au silence de la nuit dans d'autres grandes villes.

Nous allâmes le soir à l'Opéra, qui commence à neuf heures, et, autant que l'obscurité des loges permettait d'en juger, la salle nous parut pleine. On donnait *il Barbiere di Siviglia.* Rosine, dans cet opéra, n'est pas la fine mouche de Beaumarchais, mais une dame de la halle qui, les poings sur les côtés, fait assaut d'injures avec son tuteur Bartholo. L'orchestre, pour qui aurait pu l'en-

tendre, était sans doute excellent, mais il n'est pas plus question de musique à l'Opéra de Venise qu'à celui de Milan. En revenant de bonne heure, nous traversâmes encore la place de San-Marco éblouissante de lumière. Les cafés d'alentour, au nombre de 375 (1), étaient pleins de beau monde des deux sexes, fort posément assis autour de leurs petites tables et prenant des glaces; car bien que les Italiens, et surtout les Vénitiens, passent pour être très-vifs, cette vivacité, fort différente de la vivacité française, ne se manifeste pas à l'extérieur. Ces cafés, déjà remplis de monde, devaient, nous dit-on, l'être bien davantage après l'opéra; chacun s'y rendant pour achever de ne rien faire avant de s'aller coucher, ce qui, en été, a lieu à l'approche du jour. Les différentes classes ne se mêlent point; il y a les cafés des nobles, ceux des juifs, ceux des Turcs, ceux des courtiers de change, ceux des musiciens, ceux des *ritirate*, ou femmes sur le retour, qui ont quitté le monde; ceux des *fringantes*, qui en jouissent encore. Le plus grand nombre occupe des chambres ou cabinets particuliers, appelés *casini*. On calcule qu'il n'y a guère moins de quarante mille personnes qui passent ainsi leur soirée sous les

(1) C'était sous les portiques de la place San-Marco, où ces cafés se trouvent, qu'autrefois les patriciens se rassemblaient pour parler entre eux politique et intrigues, d'où vient le nom du lieu (il Broglio).

portiques de la place San-Marc, sans compter celles qui fréquentent les cafés du reste de la ville, non moins nombreux que ceux-ci. La population tout entière vit hors de chez elle.

Le palais ducal était la demeure du doge, le lieu de réunion des conseils, et tous les bureaux de l'administration y trouvaient place; les moins importants occupaient l'étage inférieur, les autres s'élevant par degrés dans l'ordre des dignités et du pouvoir jusqu'au grenier où siégeait le triumvirat des inquisiteurs d'état. Inaccessibles dans leur retraite à toutes autres personnes qu'aux exécuteurs de leurs décrets, ils ne voyaient pas même leurs plus proches parents durant les quatre mois que chacun d'eux était en fonction. La fameuse gueule de lion, à la porte de la chambre des inquisiteurs, n'existe plus; mais on distingue encore l'ouverture dans la muraille : dépouillée de ses terreurs, elle a tout simplement l'air d'une boîte aux lettres pour la petite poste de Paris. Il y avait plusieurs autres dépôts semblables dans les différents quartiers de la ville, pour la plus grande commodité des délateurs. Les prisons de l'inquisition étaient séparées du palais ducal par un canal que le célèbre *Ponte di Sospiri* traversait, et par lequel les prisonniers étaient conduits au tribunal. Le mode de procédure, infiniment simple, était de mettre le prévenu à la torture pour lui faire avouer ce dont il était accusé, mais

sans le confronter avec son accusateur ni avec aucun témoin. Du premier jusqu'au dernier des citoyens de Venise, nul n'était un instant hors d'atteinte de l'inquisition d'état, pas même les inquisiteurs eux-mêmes, car deux d'entre eux réunis au doge pouvaient faire étrangler ou noyer leur collègue sans avoir à en rendre compte à personne. Ce tribunal pouvait réprimander le doge, le faire arrêter, le déposer. Pour bien comprendre ce singulier état de choses, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les événements qui l'avaient amené.

Ce fut environ l'an 402, lorsqu'Alaric et ses Visigoths ayant passé les Alpes Juliennes répandaient la terreur en Italie, que les petites îles du golfe de Venise devinrent de quelqu'importance, comme lieux de refuge pour les habitants des côtes voisines. Rome elle-même ayant bientôt après été prise d'assaut et saccagée, ceux de ses malheureux habitants qui avaient pu échapper à la mort ou à l'esclavage, allèrent en grand nombre partager l'exil des lagunes avec les provinciaux du nord de l'Italie. Chaque invasion subséquente, celle d'Attila et de ses Huns d'un côté, puis celle de Genséric et de ses Vandales de l'autre, vint ajouter à leur nombre. La colonie naissante fut d'abord gouvernée par les magistrats que Padoue lui envoyait, mais Padoue à la fin partagea le sort du reste de l'Italie; alors chaque

île devenue indépendante élut ses propres magistrats appelés *tribuns*. En 697 les îles réunies se donnèrent un duc ou doge, dont plusieurs moururent successivement de mort violente, car nos insulaires n'étaient pas dociles. Aux doges succédèrent les maîtres de la milice, puis on revint aux doges. Pendant près de trois cents ans le gouvernement, quoique arbitraire et violent, comme il l'est toujours parmi les barbares, fut cependant très démocratique, car les magistrats étaient élus par le peuple à l'universalité des suffrages, et pour un temps limité. A mesure que la colonie prenait de l'accroissement, les anciens habitants devenaient de plus en plus jaloux de leurs droits politiques, qu'ils ne voulaient point partager avec de nouveaux venus, regardant ces droits comme leur propriété individuelle. Telle a toujours été la tendance des démocraties, et ces nouveaux venus n'ont aucun droit de s'en plaindre, mais il n'en est pas ainsi de leurs enfants; aussi les républiques qui veulent être justes, et en même temps tranquilles, ne doivent recevoir dans leur sein que ceux qu'il leur convient d'admettre dans la suite à la participation de tous les droits civils et politiques. Les demi-citoyens, et surtout leurs enfants, forment nécessairement une population dangereuse. A Venise, cependant, on ne se borna pas à l'exclusion des nouveaux venus et de leurs descendants, car vers le com-

mencement du quatorzième siècle, une portion de l'aristocratie prononça arbitrairement la déchéance de l'autre portion qui formait pourtant la majorité, et qui comprenait même quelques-unes des familles les plus anciennes et les plus illustres; cette minorité de la noblesse se constitua ainsi, de sa propre autorité, souverain héréditaire. Plusieurs conspirations ayant éclaté contre les usurpateurs, ceux-ci nommèrent une commission permanente de dix membres d'abord, ensuite de dix-sept, appelée le *Conseil des dix*, spécialement chargée de surveiller les mécontents, de prévenir ou de punir sommairement et avec la plus grande rigueur, toute entreprise contre l'état, c'est-à-dire contre ceux qui s'étaient emparés du gouvernement de l'état. Dans la suite, afin d'assurer à ces mesures plus de promptitude et de secret, le conseil des dix délégua ses pouvoirs à trois de ses membres appelés *inquisiteurs d'état;* mais cette commission d'une commission devint bientôt indépendante, et forma un tribunal permanent. La jalousie extrême, et la haine qui nécessairement subsistèrent entre l'aristocratie en pouvoir, composée d'environ six cents chefs de famille, et l'aristocratie sujette, beaucoup plus nombreuse, fit naître à Venise le système perfide de gouvernement par espionnage et guet-à-pens. Les agents du gouvernement empoisonnaient, poignardaient, noyaient de nuit dans les canaux

les gens suspects qui leur étaient désignés. L'assassinat faisait partie du code criminel de Venise; il y était légalement organisé.

L'économie politique a fait du pouvoir une science, au lieu d'un dogme qu'il était autrefois. C'est un mécanisme où la division des pouvoirs, leur influence réciproque, le choc et l'action composée des intérêts divers et toutes les garanties constitutionnelles agissent à la manière des leviers, des poids et des ressorts. En politique, aujourd'hui, on n'en appelle plus guère, avec succès, de la raison à l'imagination et au sentiment; le merveilleux et le sacré ont perdu leur influence sur la foi politique des peuples; mais à Venise, ce pouvoir invisible et tout puissant à qui rien n'était caché, qui ne laissait aucune erreur politique impunie, et auquel il était impossible de se soustraire, parut long-temps plus qu'humain : on admirait et l'on obéissait sans murmure à *ceux d'en haut!*

Les hommes, en général, ont un penchant décidé à chercher des raisons pour ce qu'ils voient faire, lorsqu'on ne leur en donne point, et à soutenir ensuite ces raisons qu'ils ont trouvées, parce que ce sont les leurs. Tandis qu'au contraire si vous entrez en explication sur les motifs de vos mesures, elles sont immédiatement attaquées avec tout le zèle qu'autrement on aurait mis à les défendre. Dans ce sens on pourrait croire que

4.

l'art de gouverner doit essentiellement consister dans le mystère, tandis qu'au contraire s'il fallait absolument généraliser, on pourrait dire qu'il est tout dans la publicité (1).

(1) L'auteur s'est expliqué, dans un ouvrage précédent (*Voyage en Suisse*, 2e édition, 1er volume, pages 609 à 614), sur les effets de la publicité, qui ne doit pas être la même dans tous pays, mais qui doit certainement être moindre dans un petit état que dans un grand. Il ajoutera, à ce sujet, les réflexions suivantes. La publicité a deux objets : faire connaître les faits, raisonner sur les faits. Le premier est toujours sans danger ; il est constamment utile, et ne devrait jamais être restreint. Mais le raisonnement sur les faits est sujet à erreur ; il est souvent de mauvaise foi, et ses conséquences sont alors dangereuses. Sans doute il stimule la paresse et hâte la formation de l'opinion publique, que la seule connaissance des faits formerait plus sainement, mais quelquefois trop lentement. Dans un grand pays, la population disséminée a besoin d'être aidée, dans la formation de son opinion, par des plaidoyers de journaux. Dans un petit pays les habitants, presque tous citadins, en ont beaucoup moins besoin : la proximité des individus rend la discussion plus active ; la conversation tient lieu de gazettes ; les stimulants politiques n'y manquent pas. Si l'Angleterre, avec ses journaux, était toute dans Westminster, son gouvernement ne survivrait pas à la violence de deux ou trois élections. Si elle était toute dans un des grands comtés agricoles, ce seraient les élections qui ne survivraient pas long-temps à l'apathie des électeurs, sans les journaux qui les stimulent ; là on aurait bientôt une démocratie, ici une monarchie absolue ; d'où il suit qu'il eût fallu, là des faits sans discussion, ici des faits et des discussions, et il est précisément du domaine de la législation de régler et de limiter la discussion. C'est méconnaître l'objet de la liberté des journaux que d'en faire une application uniforme, sans égard aux

En effet, point d'esprit public sans publicité; sans elle, point de crédit public, on le sait assez, et les frondeurs de l'opposition constitutionnelle que l'on voit donner en même temps et leurs critiques et leur confiance, démentent eux-mêmes, par ce qu'ils font, la sévérité de ce qu'ils disent. Quant à Venise, son gouvernement reposait sur des bases toutes particulières. C'était simplement une famille de grands seigneurs, très désunis entre eux, mais dont les nombreux serviteurs étaient traités avec la plus grande indulgence. Enrichie par le commerce du monde connu, par les colonies et par la guerre, la noblesse vénitienne ne demandait rien à ce peuple, et l'on sait qu'un peuple sans impôts fut toujours sans liberté.

Lorsque les Français, sous le général Baraguay d'Hilliers, prirent possession de Venise, on fut surpris, et peut-être même un peu fâché, de ne trouver dans les prisons de l'inquisition d'état,

localités; je me permettrai d'invoquer encore ici un passage de M. de Gérando, déjà cité dans une autre occasion : « Rien ne ressemble plus, dit-il, à l'ignorance d'un principe que son excessive généralisation. » Je sens bien tout le parti que l'on peut tirer de la distinction que je viens d'établir, soit dans l'intérêt du pouvoir absolu, soit dans l'intérêt de l'anarchie populaire; mais de quoi ne peut-on pas abuser? Je suis également convaincu de toutes les difficultés que présente la législation sur les délits de la presse : c'est du danger dont il est ici question, non du remède.

comme à la Bastille, que trois détenus; il est vrai que l'un d'eux y avait été vingt-deux ans, ce qui dédommageait du petit nombre; ce malheureux, Dalmatien de naissance, parut effrayé lorsqu'on vint le tirer de son cachot, pour lequel la longue habitude lui avait donné une sorte d'attachement; il résistait même à ses libérateurs et s'écriait : *Qu'est-ce? que voulez-vous? laissez-moi, vous me faites mal!* Le général, à qui on le conduisit, lui fit donner une tasse de chocolat, du vin et d'autres friandises dont il avait oublié le goût. On le promena par la ville, dans son costume de cachot, et portant une longue et vénérable barbe. Fêté, comblé de caresses, son triomphe dura quatre jours: quatre jours de joie inattendue, de bonne chère, d'air et de liberté, tranchèrent le fil d'une vie qui avait résisté à vingt-deux ans de désespoir. J'ai vu le cachot, et je l'ai mesuré; il avait dix pieds de long, sept pieds de large, et la voûte sept pieds de haut, au milieu seulement. Les planches dont la muraille avait une fois été revêtue tombaient en morceaux; une sorte d'estrade de bois, longue de six pieds, et large de trois, servait au prisonnier de couche, de siége et de table; c'était là tout l'ameublement. Par une petite ouverture, il recevait ses aliments une fois en vingt-quatre heures, éclairé seulement de la lumière d'une chandelle. Ce cachot n'était pas fort humide, mais il y en avait d'autres sous

terre où les détenus perdaient bientôt l'usage de leurs membres, et finalement la vie. D'autres enfin sous les plombs de la couverture du bâtiment, où au contraire ils expiraient de chaleur. Un des individus détenus dans les prisons souterraines se trouva doué d'assez de force de santé et de persévérance pour travailler pendant trois ans à se creuser un passage sous terre, et à travers d'épaisses murailles, au moyen duquel il parvint à s'échapper. Une chambre de cette prison est encore meublée de divers instruments de torture autrefois en usage.

Le réservoir d'eau douce destiné à l'usage de la ville était placé dans l'enceinte du Palais Ducal, et leurs seigneuries sérénissimes s'étaient ainsi ménagé la faculté de faire mourir de soif des sujets rebelles, tandis qu'un arsenal bien garni leur fournissait d'autres moyens de se faire obéir. Enfin rien ne manquait à l'organisation de leur despotisme.

De grands talents se développent toujours, ainsi que certaines vertus, au milieu des dissensions politiques; les arts mêmes et l'industrie souvent prospérent; aussi voyons-nous les Vénitiens devenir riches et puissants de fort bonne heure. Dès l'année 558 ils eurent une marine considérable pour ce temps-là, et lorsque, dans l'année 804, ils furent attaqués par Pepin, nous les voyons équiper de grands vaisseaux de guerre. Dans le

dixième siècle ils en avaient à trois rangs de rames de douze cents et même de deux mille tonneaux; et le code maritime qu'ils rédigèrent en 1255 passe pour être le plus ancien de l'Europe, quoique celui de Richard Ier, roi d'Angleterre (les lois d'Oleron), soit plus ancien encore de soixante-cinq ans. Au faîte de leur grandeur, lors de la découverte du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance, ils eurent trois cent trente vaisseaux de guerre, vingt-six mille matelots et seize mille ouvriers employés dans le plus bel arsenal de l'Europe. Vers le milieu du treizième siècle, le célèbre Marco Polo, marchand vénitien, voyageait à la Chine et en Tartarie, ainsi que son père et son oncle avaient fait avant lui. Bruce trouva les poids et mesures de Venise en Arabie, comme Vasco de Gama avait trouvé les ducats de la république en circulation à Calicut. Les belles glaces de Venise et ses étoffes de soie étaient connues et admirées en Europe dès le treizième siècle. Mais les beaux arts n'y étaient pas cultivés avec moins de zèle que les arts utiles. Dès l'an 829 il y avait un orgue à Venise. Palladio naquit sur son territoire, et c'est à lui qu'elle doit ses plus beaux édifices. Lorsque les peintres étrangers copiaient encore Cimabue et Giotto, les siens copiaient la nature, car l'école vénitienne, malgré les défauts qu'on lui reproche, est au moins originale. Enfin Venise dégénérée, et réduite à n'être

plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois, a donné naissance au Phidias moderne, à l'illustre Canova, et l'un des premiers fruits de son génie, le groupe de Dédale et Icare, mis en vente par lui-même à la foire annuelle de l'Ascension, existe encore à Venise dans le palais Pisani. Lorsque tout le reste de l'Europe était encore plongé dans la barbarie du moyen âge, on vit Pétrarque distingué à Venise. A l'occasion d'une fête publique, ce créateur de la littérature moderne fut placé à la droite du premier magistrat de la république, qui, en conférant cet honneur au poète, s'en fit plus à lui-même. Pendant neuf cents ans, c'est-à-dire du septième au seizième siècle, les richesses et la civilisation de Venise étonnèrent toute l'Europe, qui n'offrait alors rien de comparable; et sa marine rivalisa avec celle des plus puissants états. Soumis à un gouvernement qui réunissait tous les pouvoirs créés arbitrairement, mais dont la tyrannie ne pesait que sur les hautes classes de la société, le peuple vénitien ne savait pas qu'il était esclave. Ses maîtres lui rendaient bonne et prompte justice, dans tout ce qui ne concernait pas la politique, et, sous leur bon plaisir, il était libre de fait, sinon en droit. Loin d'en exiger des services onéreux, ou d'en tirer un revenu, l'aristocratie faisait refluer sur lui les immenses richesses qu'elle tirait de sources étrangères. Au reste, tout ceci n'a rapport qu'à la cité de Ve-

nise et à quelques parties de son ancien territoire, car la plupart des provinces, et surtout celles de l'autre côté de l'Adriatique, étaient durement traitées. C'était à leur égard, mais plus encore à l'égard de ses propres membres, que l'aristocratie exerçait un affreux despotisme. Des rivalités de famille, des bruits vagues, de faux rapports, quelquefois le seul désir de se débarrasser du fardeau de la reconnaissance, fournissaient les motifs secrets d'un arrêt de mort.

On est surpris du dévouement héroïque dont les victimes mêmes de cet ordre de choses monstrueux lui donnèrent si souvent des preuves. Le doge Foscari vit, sans se plaindre, son propre fils appliqué à la torture trois fois en sept ans, par les ordres du tribunal auquel il présidait. Pisani, tiré de la prison où l'ingratitude du gouvernement l'avait jeté pour prendre au jour du danger le commandement général des forces de la république, oubliant son injure, servit son pays et ne punit point les tyrans. Zeno, au faîte de la gloire, se soumit à un long emprisonnement, et l'on en pourrait citer bien d'autres. Au premier coup d'œil, ces hommes-là semblent avoir été dupes d'un sentiment erroné; mais, si ce mauvais gouvernement, auquel ils faisaient de tels sacrifices, avait après tout fait la gloire et la prospérité de leur patrie; si, pendant les douze cents ans de sa durée, le peuple avait joui de beaucoup

d'aisance et de bonheur; si une multitude de grands hommes fleurirent sous ses auspices; s'il avait mis Venise au premier rang de la civilisation, pourquoi nous étonnerions-nous de leur dévouement? A Rome et à Lacédémone on se dévoua pour ce qui ne valait guère mieux. Incapables, comme nous le sommes souvent, de distinguer ce qui est vraiment digne d'inspirer l'enthousiasme et le dévouement, de ce qui ne l'est pas, c'est dans le sentiment même qui fait faire de grands sacrifices, quel qu'en soit l'objet, qu'il nous faut chercher le mérite. Point de vertus sans sacrifices, a-t-on dit, mais aussi point de sacrifices sans vertu. Le dévouement sincère est toujours juste. Les martyrs ont toujours raison; et lors même qu'il y aurait quelques abus à craindre, c'est encore la règle morale la plus sûre que de reconnaître la vertu dans tout ce qui nous élève au-dessus des calculs personnels.

Le gouvernement de Venise, qui s'était montré si jaloux de son pouvoir, et l'avait gardé si long-temps, l'abandonna sans résistance à la première sommation; il fut renversé d'un souffle, et le peuple vénitien, autrefois si dévoué, n'essaya même pas de le défendre, lorsque rien n'eût été plus facile. Les ouvriers de l'arsenal, réputés braves et dévoués, auraient seuls suffi pour équiper une flotille très-supérieure à tout ce que les assaillants avaient d'embarcations. Mais il leur fal-

lait un premier exemple de courage que leurs maîtres ne surent pas donner. C'est à eux-mêmes que les nobles vénitiens doivent tous leurs malheurs. Ils irritèrent l'ennemi par la haine et le mépris qu'ils lui montrèrent de loin, et l'encouragèrent par leurs soumissions dès qu'il les menaça de près. Accoutumés à une vie toute sensuelle, sans culture d'esprit, sans élévation, sans énergie, ils ne purent endurer l'idée de perdre les revenus de leurs terres du continent, qui eussent été séquestrées, tout au moins, à la première démonstration de résistance. Ils craignirent la fatigue et les dangers de cette résistance, longtemps soutenue contre un ennemi tel que Bonaparte se montrait déjà; ne voyant pas qu'ils ne pouvaient faire de paix avec lui, ou avec ceux qu'il servait, qui ne fût pire que la guerre (1).

(1) Parmi les pièces justificatives qui accompagnent l'*Histoire de Venise,* par M. Daru, on trouve (vol. 7, page 360) une lettre officielle de Bonaparte au nouveau gouvernement de Venise, du 26 mai 1797, où il lui disait : « Dans toutes les circonstances je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, pour vous donner des preuves du désir que j'ai de voir se consolider votre liberté, et de voir la misérable Italie placée enfin avec gloire, libre et indépendante des étrangers, sur la scène du monde, etc. » Et cependant Bonaparte, ce jour-là même, 26 mai 1797, écrivait à son propre gouvernement : « Vous trouverez ci-joint, citoyens directeurs, le traité préliminaire et les ratifications de l'empereur, etc. » Or, le premier article de ce traité disait : 1° *Venise à l'empereur*. Bonaparte s'expliquait sur le compte de ces Vénitiens, à qui il venait de donner de si

Les Français, au nombre de cinq à six mille hommes, traversèrent sans opposition les lagunes en bateaux découverts, le 15 mai 1797, et prirent tranquillement possession de Venise où jamais auparavant aucun ennemi n'avait pu aborder. Baraguay d'Hilliers, qui les commandait, en montra beaucoup de surprise. Le dernier acte public de l'ancien gouvernement fut de proclamer l'installation de la municipalité démocratique qui devait donner le *dernier degré de perfection* à l'antique république. Il annonçait en même temps que le général français faisait cette visite amicale au peuple vénitien « *seulement pour son bien.* »

Il faut toute une journée pour voir, même en courant, les curiosités du Palais Ducal. La première qui s'offre à vos yeux est l'escalier des géants, tout de marbre et décoré de statues colossales. On y remarque le panier de nèfles couvert de paille, (en marbre) symbole de la jeune noblesse longtemps *gardée* sous ce toit mystérieux dans des emplois subalternes pour la mûrir et la rendre propre

belles assurances de *son désir de les voir libres et indépendants des étrangers*, et disait au Directoire : « C'est une population inepte, lâche, et nullement faite pour la liberté ; il paraît naturel qu'elle soit laissée à ceux à qui nous donnons le continent. Nous *prendrons* les vaisseaux, nous *dépouillerons* l'arsenal, nous *enlèverons* tous les canons, nous *détruirons* la banque, et nous garderons Corfou et Ancône, etc. »

au gouvernement. Cet escalier conduit à une suite de vastes appartements. La salle du grand conseil a 150 pieds de long sur 74 de large. Les plafonds sont couverts de dorures, de sculptures, de peintures. Des tableaux d'histoire peints sur place et de dimensions colossales couvrent partout les murs; on y lit les noms de Tintoretto, de Calliari, de Zuccari, de Bassano, de Paul Véronèse et de plusieurs autres grands maîtres de l'école vénitienne. Le tableau derrière le trône du doge représentant le jugement dernier et la gloire des élus par Tintoretto a environ 60 pieds de long sur une hauteur proportionnée. Les exploits des grands hommes de la république ont fourni presque tous les sujets de ces tableaux; par exemple ceux de Sébastiano Ziani, d'Andrea Contarini, de Dominico Micheli, de Francesco Morozini, etc. La prise de Constantinople et la restauration de l'empereur Comnènes y sont représentées ainsi que la prise de Zara, la conquête de la Morée et une bataille navale contre le calife d'Égypte dans laquelle le vénitien Marco, ayant perdu son drapeau, coupa la tête d'un capitaine égyptien, et arborant le turban sur sa lance, traça avec cette tête sanglante un cercle rouge sur le nouvel étendard; il en reçut le surnom de *Barbaro* que ses descendants portent encore. Les principaux événements des guerres longues et sanglantes que se livrèrent les deux républiques rivales, Venise et Gênes, se

retrouvent ici, ainsi que la guerre avec Barberousse, la soumission de cet empereur au pape et la réception du roi de France Henri III, à son retour de Pologne en 1574. Ce prince, ayant accepté le titre de noble vénitien, son nom avait été inscrit dans le célèbre *Livre d'or*, lequel fut publiquement jeté au feu à l'entrée des Français avec la couronne du doge; mais le nom de Henri ne s'y trouvait déjà plus, car un descendant de ce prince l'avait biffé de sa main royale, l'année d'auparavant, indigné de se voir forcé par les craintes du gouvernement vénitien à chercher plus loin un autre asile. La majesté royale en fuite ne voulait pas que des *Serenissimi signori* eussent peur aussi. On découvre, dans la longue suite des portraits des doges, une place vide avec cette inscription : *Locus Marini Falieri decapitati!*

L'opéra ayant ici comme ailleurs trompé notre attente, nous avons essayé d'un autre théâtre, où, à défaut de chant, nous puissions au moins entendre parler, et ce fut un drame sentimental à la Kotzebue que l'on nous donna. Un meunier et sa famille sauvent, sans le connaître, leur prince près de périr dans un orage. Ces bonnes gens se trouvent être l'objet des persécutions d'un personnage puissant. Le prince, témoin de ce qui se passe, prend le plus grand intérêt à leur malheur; mais, sans vouloir d'abord en interrompre le cours, il se contente de repéter à chaque nouvel acte

d'oppression : *Va bene! va bene! Benissimo! mais ne vous inquiétez pas!* On le croit fou, jusqu'à ce que, se découvrant à la fin, le tyran subalterne pris sur le fait est sévèrement puni. Ce cadre usé n'était rempli que de lieux communs assez plats, ce qui n'empêcha pourtant pas la pièce d'être applaudie avec transport par le public vénitien; et j'en fus charmé; car le bon goût en morale vaut mieux que l'autre bon goût, et je m'attendais peu à le trouver en ce pays aussi général et aussi vif.

Le chantier et les arsenaux de la marine dont l'enceinte a près d'une lieue de tour, étaient autrefois ce qu'il y avait de mieux en Europe; il ne s'y fait plus rien maintenant; un morne silence règne dans son intérieur qui paraît vide; en effet, les Français à leur première visite firent disparaître tout ce qui pouvait être converti en argent, et comme en Suisse on avait envoyé de Paris le citoyen *Rapinat* pour organiser le pillage, ici on envoya le citoyen *Forfait*. Mais lorsqu'ensuite le Directoire crut pouvoir faire de Venise une conquête permanente, il n'épargna rien pour remettre l'ordre et remplacer ce qui avait été dilapidé. Il fit équiper les vaisseaux déjà construits, il en mit d'autres sur le chantier, et Venise, entre les mains de ceux qui venaient de la mettre au pillage et de lui ôter son indépendance politique, semblait renaître! « Les Français, me disait un » Vénitien, nous prirent 45 millions de francs,

» mais ils nous rendirent 30 millions sous la forme
» de salaire aux ouvriers; ce qu'ils prirent aux
» riches fut en grande partie distribué parmi les
» pauvres. Nos maîtres actuels, les Autrichiens,
» nous demandent peu, mais ils gardent tout, et
» le peuple, qui détestait les Français, commence
» à les regretter. »

Non contents des biens meubles, les vainqueurs démolissaient les églises et les couvents, pour en vendre les matériaux. Il est vrai qu'avec le déblai ils comblaient des endroits bas et malsains, où ils plantaient des arbres et semaient du gazon. Venise eut ainsi un peu de verdure et d'ombrage pour reposer les yeux fatigués de la vaste monotonie des lagunes. Des monuments du génie de Palladio, tels que l'église de *San-Giorgio Maggiore* et celle d'*il Redemptore* auraient été renversés comme les autres et leurs marbres mis à l'enchère, si la nouvelle municipalité n'eût trouvé moyen de les racheter à l'aide d'un emprunt que les Juifs fournirent, et pour le remboursement duquel les vaisseaux paient maintenant certains droits. De tous les couvents on ne respecta que celui des Arméniens, qui fut même doté de toute la boue, tirée des canaux qu'on nettoyait. Cette boue versée à l'entour de leur demeure amphibie construite sur pilotis dans la mer, lui assura un petit territoire. Nous avons rendu visite à ces pères, qui ne sont que six et ressemblent à des capucins.

Outre l'arménien ils parlent fort bien l'italien, un peu le français et le latin; l'un d'eux entend même l'anglais, et c'était, nous dit-il, lord Byron qui le lui avait appris en échange de sa propre langue, dont il avait donné des leçons au poète. Le couvent, d'une propreté scrupuleuse, sert d'école ou de collège à de jeunes Arméniens envoyés par leurs parents. Ces moines ont quelques instruments de physique et d'astronomie et une bibliothèque; ils impriment eux-mêmes en arménien leurs propres traductions d'ouvrages européens. Nous les trouvâmes occupés d'une édition de l'histoire de Rollin très-bien exécutée. On compte, à ce qu'ils nous dirent, cinquante mille mots dans leur langue (1), d'autant plus concise qu'elle est plus riche. L'ouvrage du bon Rollin, à la vérité un peu verbeux, se trouvait beaucoup plus court dans leur traduction. Apprenant que l'un de nous était arrière-neveu du docteur Franklin, ils le complimentèrent sur les découvertes en physique de son parent, qu'ils paraissaient bien connaître.

Le nombre des palais qu'il faut absolument voir quand on est à Venise est fort grand; mais, dans la relation d'un voyage, le lecteur n'est pas d'ordinaire exigeant à cet égard, et je ne dirai que quelques mots sur deux ou trois d'entr'eux. Le

(1) Le dictionnaire de l'Académie française contient 29,712 mots, et le dictionnaire anglais de Johnson 36,784.

vaste et somptueux palais *Grimani* est celui qui m'a paru donner la plus grande idée de l'ancienne magnificence de Venise, non-seulement par son ensemble, mais par la richesse des détails et le luxe bizarre qui y domine. Plusieurs meubles sont revêtus de lapis lazuli, d'améthistes et d'autres pierres précieuses. Dans quelques-unes des salles, des proues de galères dorées sortent en relief de la muraille. On montre dans le palais *Barbarigo* la chambre qu'habitait le Titien et où il mourut; elle est encore ornée de ses ouvrages. La fameuse Hébé de Canova que l'on voit dans le palais *Abbresci* n'est qu'une jolie petite fille; c'est la nature même, mais le beau idéal de l'antique ne s'y retrouve pas. La draperie paraît avoir été imitée de celle de Niobé, qui ne me semble pas un bon modèle à suivre.

Voici comment tous ceux qui ne travaillent pas pour vivre passent le temps à Venise, de leur propre aveu. Ils se lèvent à onze heures ou midi, font quelques visites ou se promènent par la ville jusqu'à trois heures, ils dînent, dorment quand il fait chaud une heure, s'habillent et vont au café ou *Casino* jusqu'à neuf heures, puis à l'Opéra qui est un autre casino, puis encore au café une heure ou deux, et ne se retirent en été qu'au point du jour. Personne ne lit. Les nobles vivent obscurément et pauvrement dans un coin de leur palais; beaucoup d'entre eux dînent chez le restaurateur

à deux francs par tête, et les plus économes à seize sous monnaie de France. Je me suis fait donner la carte de leur repas, que voici : pain deux sols, vin quatre sols, soupe six, bouilli quatre (1). Tel est aussi l'ordinaire de leurs maîtres, les officiers autrichiens, dont l'économie est fort critiquée par les Vénitiens, bien qu'eux-mêmes soient au même régime et qu'ils ne donnent jamais à dîner. Il y a une bibliothèque publique très-peu fréquentée, et plusieurs cabinets de lecture où l'on trouve de mauvais romans. La musique est le seul talent tant soit peu cultivé par les femmes, le seul plaisir un peu intellectuel dont elles soient susceptibles (2).

Depuis la révolution les *Aristocrates* ou *anti-Gallicans*, ou *cagots*, comme je les ai entendu

(1) Voici le prix courant des principaux comestibles, qu'il n'est pas inutile de comparer avec ceux d'autres pays et d'autres temps, ainsi que le salaire du travail. La livre est de 12 onces, et la monnaie celle de France. Pain 4 sous la livre (ordinairement 3 sous); bœuf 12 s. la livre; mouton 9 s.; veau 16 s.; riz 4 s.; jardinage 3 s.; macaroni 7 à 8 s.; vin 6 à 7 s. la bouteille; un dinde 6 francs; un poulet 1 à 2 fr. Un journalier gagne 30 à 40 sols; un charpentier ou maçon 3 fr.; gondolier 2 fr.; domestique à l'année 2 fr. par jour, et se nourrit; un valet de place 5 fr. par jour. Une gondole bien équipée coûte d'achat 50 à 55 louis.

(2) Il y a quatre conservatoires ou écoles de musique, pour les femmes, qui sont sur le meilleur pied. C'est dans un de ces établissements que le talent extraordinaire de madame Catalani reçut son premier développement.

désigner, n'étant pas les plus forts, se tenaient à l'écart, s'effaçaient autant que possible. Maintenant ce sont les *Bonapartistes* ou *Parvenus* ou *Libéraux* qui se cachent dans les coins, d'où les autres viennent de sortir. De part et d'autre les dénominations odieuses ou ridicules ne sont pas épargnées, mais c'est tout ce qu'on ose. Il n'y a pas assez de vigueur intellectuelle pour alimenter les factions; on n'a d'énergie que pour les plaisirs sensuels, tout au plus, et de passion que pour le jeu : aussi les nouveaux maîtres de Venise n'ont-ils rien à craindre. Voilà ce que les Vénitiens un peu éclairés disent d'eux-mêmes et de leur pays.

On comptait à Venise neuf cents familles nobles, et la généalogie d'un certain nombre d'entr'elles remontait aux croisades; quelques-unes, bien plus anciennes encore, avaient pour ancêtres les fondateurs de la république. Il ne reste de toute cette noblesse que quinze familles à leur aise, et trente qui sont dans l'indigence. La fortune des premiers est en terres, cultivées par des métayers à moitié produit; le blé et le maïs, reçus en nature, sont versés sur le pavé de marbre du maître, dans sa galerie de tableaux et parmi ses statues. Il vend lui-même ses denrées, habite un recoin mal meublé de ce palais et se nourrit de macaroni au fromage, s'il veut économiser le restaurateur. N'ayant aucun goût pour la campagne, ces

nobles propriétaires n'y vont qu'aux vendanges et à la moisson, traînant à la ville leur obscurité pendant toute la belle saison. On les accuse de se montrer aux étrangers en souliers poudreux, pour faire croire qu'ils arrivent de la campagne et que leur demeure en ville est fermée, afin qu'on n'aille pas les y trouver.

Chaque corporation de métier entretient une école; il y en a seize ou dix-huit dont le local est somptueux; on y voit même des statues et des tableaux; mais il est douteux que l'organisation intérieure réponde à ces beaux dehors. Cependant il est de fait que la plupart des gondoliers et des ouvriers, de la ville seulement, non de la campagne, savent lire et écrire. Il est vrai que les gens d'un rang supérieur, surtout les femmes, à peu d'exceptions près, n'en savent guère davantage (1). Venise n'a point de grande rivière qui lui assure le commerce de l'intérieur, point de manufacture, point d'industrie. Elle n'est plus une capitale, n'a plus de carnaval, plus d'inquisiteurs d'état, plus de doge qui épouse la mer. C'est un officier étranger qui a pris sa place dans cette cérémonie annuelle, devenue tout-à-fait burlesque. Le *Bucentaure* même n'existe plus; car les Français

(1) La signora Giustina Benior Micheli a fait un livre *sur l'origine des fêtes vénitiennes*, qui contient beaucoup de faits curieux, et suppose une grande connaissance de l'histoire de son pays.

le brûlèrent pour profiter de la dorure (1); s'il n'eût pas été trop vieux, ce monument flottant de la grandeur nationale aurait été envoyé par mer à Rouen et de là à Paris pour y figurer parmi les autres fruits de la victoire; ce qui après tout n'aurait pas été plus insolent que d'y faire venir le doge de Gênes comme un grand monarque avait fait cent ans auparavant. Les passages navigables, par lesquels les bateaux chargés peuvent encore traverser les lagunes, se comblent tous les jours faute de soins. Le limon de la Brenta, de la Piave et d'autres rivières augmente les bas-fonds. Le temps approche où Venise ne sera plus qu'une grande ruine au milieu de marais pestilentiels, et déjà l'air n'est pas sain en automne; il y meurt alors douze personnes par jour sur une population réduite à moins de cent mille ames. Sous l'influence des causes de décadence actuelles, on peut assez prévoir sa destinée.

Tout le monde sait que le doge de Venise épousait solennellement la mer tous les ans; mais l'origine et les circonstances de cette singulière coutume ne sont pas également connues. Dans l'année 997 les Vénitiens subjuguèrent le peuple de *Narenta*, ville située de l'autre côté de l'Adriatique et habitée par des pirates, dont les Vénitiens, qui probablement ne valaient guère mieux,

(1) Cette dorure avait coûté, quarante ans auparavant, la somme énorme de 60,000 sequins d'or (780,000 francs.)

avaient à se plaindre, ou dont ils étaient jaloux. La flotte victorieuse avait fait voile de Venise le jour de l'Ascension, et l'anniversaire en fut depuis célébré d'une manière simple et grossière, conforme aux mœurs de ce temps-là. Environ deux cents ans plus tard, le pape Alexandre III, fuyant les persécutions de l'empereur Barberousse, vint chercher un asile au milieu des lagunes, et les Vénitiens, étant parvenus à concilier les différents de ces deux grands personnages, virent l'empereur recevoir à genoux, dans leur église de Saint-Marc, l'absolution du pontife fugitif. Celui-ci s'acquitta envers eux d'une manière caractéristique en leur donnant l'investiture de l'Adriatique, et le jour choisi pour cette cérémonie fut l'anniversaire de la victoire navale remportée sur les pirates de *Narenta*. Or le symbole de l'investiture féodale, semblable à celui du mariage, est un anneau, et de là l'idée populaire, qui s'établit dans la suite, des épousailles du doge ainsi que les mots sacramentaux introduits dans la cérémonie : *Mare! noi ti sposiamo in segno del nostro vero e perpetuo dominio!* Le bâtiment, à bord duquel cette cérémonie avait lieu, ne fut point d'abord le *Bucentoro*; car l'arrêté du sénat vénitien, qui en ordonnait la construction, date du commencement du XIV$^{e}$ siècle et il est ainsi conçu : *Quod fabricetur navigium ducentorum hominum*, etc. *Ducentorum* devint ensuite par corruption *Bucentoro*.

Le vaisseau avait trois ponts de cent pieds de long sur vingt-deux pieds de large, il était mis en mouvement par 168 rameurs placés sur le pont inférieur et par un grand nombre de barques qui le remorquaient.

L'entrepont, couvert de velours cramoisi et de dorures, était orné avec profusion de figures allégoriques et de trophées divers, assemblage hétérogène où les dieux et les déesses du paganisme, les saints, les saintes et les madones se trouvaient confondus. Tous les grands dignitaires de la république et toute la noblesse étaient assemblés autour du doge assis sur son trône. Il en descendait au signal du légat du pape, et tandis que ce représentant de sa sainteté aspergeait la mer d'eau bénite et lui donnait sa bénédiction, le vénérable époux y laissait tomber son anneau.

Les ambassadeurs de toute l'Europe étaient présents à cette cérémonie, et il ne paraît pas que ceux des puissances maritimes en témoignassent de la jalousie.

*Padoue, le 23 octobre.* — Nous voici revenus à Padoue, par la même route, le long des eaux si troubles, et pourtant si tranquilles, de la Brenta. Quelques maisons de campagne, que nous n'avions pas remarquées en allant à Venise, ressemblaient beaucoup aux *lust-huysen* du canal d'Utrecht. Il me semblait voir sortir de leurs allées de charmille, le propriétaire hollandais, en robe

de chambre de damas à grandes fleurs, perruque bien poudrée et chapeau à trois cornes, décoré de la cocarde orange, marchant gravement la pipe à la bouche, ou goûtant le repos (*rust*) au bord des eaux stagnantes de son jardin, les yeux fixés sur une grenouille. Mais les habitants de ces *lust-huysen* vénitiennes semblent être allés jouir de leur *rust* dans un lieu où il ne peut plus être troublé. Les paysans alertes et vigoureux que nous rencontrions ne paraissaient cependant pas partager cette décadence. Le grand chapeau militaire qu'ils portaient, probablement par économie, pour l'user, leur donnait un certain air *sacripant*, peu en harmonie avec la tournure distinguée de leurs femmes, enveloppées du gracieux *zendaletto*, ample voile qui marque la taille et descend de la tête aux pieds.

Palladio était l'architecte par excellence des États vénitiens; une multitude de beaux édifices ont été construits d'après ses dessins. Ici nous avons admiré la simplicité, la grandeur, ainsi que les beautés de détail de l'église de Sainte-Justine; ses huit dômes même ne font pas le mauvais effet que l'on pourrait en attendre. L'on trouve dans cette église une magnifique descente de croix, groupe colossal en marbre, dont la composition, le dessin, mais surtout l'expression, ne laissent rien à désirer. Les pleurs de la mère du Christ en font répandre. La cathédrale de Padoue est

une autre belle composition de Palladio, comme l'autre église légèrement défigurée par ses dômes qui sont ici au nombre de sept. C'est sans doute un goût asiatique que les Vénitiens auront importé des grandes Indes avec le poivre et la canelle.

Toutes les églises d'Italie furent méthodiquement pillées lors de l'invasion française; cela se faisait par commisssaires. Ici ce fut un Français nommé *Fortis*, à qui on avait associé l'Italien *Sibo* qui, étant du pays et prêtre, connaissait mieux les êtres. Deux énormes candelabres d'argent massif nous parurent leur avoir échappé, mais on nous montra le prix de la rançon gravé sur chacun d'eux; elle s'élevait à la somme de 15,600 francs, 1450 onces à 5 francs pour l'un, et 1670 onces à 5 francs pour l'autre.

Parmi le grand nombre de fidèles qu'à toute heure on voit à genoux dans les recoins obscurs des églises italiennes, on remarque autant d'hommes que de femmes pour le moins, ce qui n'est pas ordinaire ailleurs. Ces sentiments religieux sont sans doute assez peu dignes de leur objet; ils peuvent manquer de pureté ou d'élévation, et la conduite de ceux qui en sont animés peut souvent n'être pas d'accord avec leur profession de foi; cependant je la croirais sincère. Je n'imagine pas ce que ces malheureux en guenilles qu'on entrevoit prosternés dans l'ombre, inconnus de tous, hormis de Dieu et de leur cons-

cience, peuvent faire là si ce n'est prier, prier la madone, il est vrai, ou le crucifix attaché à la muraille, leurs idées ne s'élèvant guère plus haut; mais elles sont néanmoins en rapport avec ce sentiment intérieur de quelque chose existant audelà de cette vie, qui semble être né avec nous, qu'au moins nous nous souvenons d'avoir éprouvé dès la première enfance et sous des formes souvent très bizarres. Sans cesse obscurci et dénaturé, mais jamais détruit, ce sentiment mystérieux reparaît sous toutes sortes de formes, chez tous les hommes, parmi tous les peuples et dans tous les âges. Il nous accompagne à notre dernière heure et semble triompher de la mort.

L'université de Padoue est un édifice vénérable, intérieurement décoré d'une fort belle colonnade à deux étages. Les murs sont couverts d'armoiries et de noms illustres d'étudiants autrefois envoyés à Padoue des extrémités de l'Europe; mais ces temps sont bien changés.

L'on montre une ancienne cour de justice construite au XII^e^ siècle sur le modèle des basiliques romaines, laquelle a 300 pieds de long, 100 pieds de large et environ 100 pieds de hauteur. Ses quatre murs isolés, sans appuis extérieurs ni rien qui les lie entre eux, ont depuis six cents ans soutenu le poids d'une toiture énorme et les secousses de plusieurs violents tremblements de terre, sans en être le moins du monde ébranlés.

*Rovigo*, 24 *octobre.* — Nous avons voyagé une grande partie de la journée pour faire très-peu de chemin, tant la route est mauvaise; c'est une fondrière, presque impraticable, qui contraste avec le bon état des routes du Milanais. Le pays, monotone et plat, a d'ailleurs la même apparence de fertilité et de bonne culture. On voit partout des vignes entrelacées aux mûriers, et, dans la saison, du maïs entre les rangs de ces arbres; les fossés d'eau stagnante sont bordés de saules et de peupliers ébranchés. Enfin, de loin à loin, apparaissent quelques vieux châteaux abandonnés, toujours sans portes ni fenêtres, à moins qu'ils ne se soient trouvés assez près de la grande route pour avoir été transformés en cabarets.

Une autre espèce de voile succède ici à l'élégant *zendaletto* des Vénitiennes; c'est tout simplement un jupon blanc, que les femmes se mettent sur la tête, montrant le nez par l'ouverture de la poche; d'autres, sans voile, laissent voir un corset enfoncé sur l'estomac, relevé en pointe dans le bas, et présentant dans le haut une saillie exagérée, et ordinairement vide, qui sert de poche au beau sexe; j'en ai vu tirer un gros morceau de fromage, du pain et un couteau. A ce costume, il faut ajouter un vieux chapeau d'homme et des pantoufles à hauts talons pointus, lesquels ont une telle affinité avec la boue épaisse du grand chemin, qu'il n'est pas toujours

facile de les en extraire. Pendant que ces pauvres femmes vont à pied, leurs paresseux de maris, enveloppés d'un grand manteau brun, cheminent sur des ânes, touchant des pieds la terre de chaque côté. Le grand luxe du pays est celui des bœufs de travail; nous avons vu cinq paires de ces magnifiques bêtes attelées à un char de médiocre grandeur, et quatre paires à une seule charrue.

On ne comprend pas comment des métairies de 50 à 60 arpents, telles qu'on dit être les fermes de ce pays-ci, et sans prairies, peuvent nourrir une telle surabondance d'animaux de trait, que l'on pourrait les appeler des animaux de luxe.

*Rovigo* est une ville malsaine et pauvre, où l'on nous a fait payer exorbitamment cher un mauvais gîte.

*Bologne*, 25 *octobre*. — Les routes sont tellement négligées, que, voyager ici, c'est labourer. Nous avons fait 55 milles en douze heures avec un double attelage, à travers la même interminable plaine, voyant toujours de la vigne sur les arbres, des rivières encaissées au-dessus du niveau des terres adjacentes, des châteaux en ruine, de sales chaumières, d'innombrables mendiants, et cependant des paysans à leur aise. Telle est l'absence de tout objet proéminent dans le paysage, qu'un grand arbre, que nous avons jugé être un orme, s'est, pendant deux heures, mon-

tré sur l'horison, devant nous d'abord, puis derrière. Cette partie basse de la Lombardie pourrait être comparée au Delta d'Égypte, avec cette différence que le Nil, par ses inondations, ne fertilise pas seulement le pays, mais en élève par degrés le niveau au-dessus des inondations futures, tandis qu'ici le limon du Pô, artificiellement porté jusqu'à la mer, ne sert qu'à former de nouveaux marais, au lieu d'assainir les anciens. Tout le pays que nous avions, cette après-midi, à notre gauche, entre l'embouchure du Pô et Ravenne, noyé, fiévreux et stérile, n'est ni mer ni terre, et fait assez voir ce que les lagunes de Venise deviendront un jour; mais, du côté opposé, l'intérieur des terres est au contraire salubre et très-productif. Malheureusement, la saison est trop avancée; nous sommes trop nombreux et trop chargés de bagage pour nous éloigner du droit chemin; aussi nous contentons-nous, pour le présent, de lire, dans les lettres intéressantes et instructives de M. Lullin de Châteauvieux, la description de ce pays et de la partie la plus pittoresque et la moins connue des Apennins, qu'il a parcourue.

On traverse le Pô sur un grand bateau plat amarré par un cable fort long à une ancre au milieu du fleuve, de manière à se présenter obliquement au courant qui le chasse d'une rive à l'autre alternativement, comme un pendule. Bientôt après on

arrive à Ferrare, où nous apperçûmes en passant, de longues lignes de palais déserts. La misère d'un peuple est incurable, lorsque pour lui le temps n'a point de valeur. Partout ici, lorsqu'on change de chevaux, les passants s'arrêtent par pur désœuvrement et se forment en groupe, pour voir faire ce qu'ils ont déjà vu cent fois. Ferrare est encore plus malsain que Rovigo et marche plus rapidement vers sa décadence. Les villes que nous traversons sont à moitié désertes, et les châteaux en ruines sans que les chaumières en soient pour cela plus nombreuses, plus propres ou mieux soignées; la basse classe ne s'est ni recrutée ni enrichie des pertes de la haute; cependant l'Italie est encore le pays le plus peuplé de l'Europe, quoique l'Europe ait doublé en population depuis un siècle. Qu'était elle donc autrefois?

Il faut qu'une maison neuve soit un objet bien rare dans cette partie de l'Italie, car nous avons été tout surpris d'en voir une aujourd'hui, un peu au-delà de Ferrare. Elle paraissait appartenir à un vaste établissement agricole fort bien soigné

Nous traversâmes le Reno, comme nous avions traversé le Pô, au moyen d'un bateau qui va et vient autour d'un point fixe. Aux approches de Bologne la route est, dit-on, plus sûre; cependant le groupe de fainéants déguenillés que nous trouvâmes assemblés devant la maison de la poste, de plus mauvaise mine encore qu'à l'ordinaire, ne

promettait rien de bon aux approches de la nuit. Une jeune fille maigre et pâle, accompagnée d'un petit garçon qui n'avait pour tout vêtement qu'une grande veste d'homme serrée par un brin d'osier autour de la ceinture, demandait la charité avec l'air d'en avoir grand besoin. On pria le postillon de changer un écu, il n'avait point de monnaie. J'en trouverai, dit-elle, tendant la main avec confiance; le postillon se mit à rire, pensant bien qu'on ne s'y fierait pas, mais il y avait dans la physionomie de cette jeune fille quelque chose de rassurant et l'on s'y fia. Aussitôt elle part à toutes jambes, ses guenilles flottant au gré du vent, et disparaît. Un quart-d'heure s'écoule, nous partions quand on la vit revenir hors d'haleine; point de monnaie, et elle jette en hâte l'écu dans la voiture qui déjà roulait; on le lui rejeta; je la vis le baiser après l'avoir ramassé.

Un des chevaux qu'on nous donna ici n'allait pas exactement comme son conducteur aurait voulu, et celui-ci faisait pleuvoir les coups de fouet si violemment et si maladroitement, que la mèche s'accrochant à tout moment, l'obligeait à descendre quelquefois pour la dégager; et le malheureux cheval d'être fustigé de plus belle; il ruait alors, passait ses jambes par-dessus les traits et rompait les cordes, auxiliaires obligés des harnais d'Italie; nouveaux délais, nouvelles fureurs, autre grêle de coups. Le fouet à la fin se cassa; mais le postillon

frappait du manche sur la tête de l'animal qui retentissait sous ses coups. On aurait ri, si l'indignation causée par un tel exès de brutalité l'eût permis, d'entendre des soliloques tels que le suivant: *Briccone! come ardisci tu di guardarmi in viso!* Tout ce que le barbare comprenait à nos plaintes, c'est que nous étions mécontents des délais; cela va sans dire, car il n'entrait pas dans sa tête que des voyageurs pussent l'être d'autre chose, et lui de redoubler ses coups. A la fin on fit passer cette voiture derrière l'autre, et l'arrangement eut quelque succès. Un de nous ayant observé que peut-être le cheval était *ammalato*, cette idée, je ne sais pourquoi, fit partir le postillon d'un grand éclat de rire; l'idée que la maladie d'un cheval pût ou dût l'empêcher d'aller, ou que ce fût une raison de l'épargner, lui semblait on ne peut pas plus ridicule; demi-heure après, le mot *ammalato* qu'il répétait encore à mi-voix en riant, montrait qu'une si bonne plaisanterie n'avait encore rien perdu de son sel. Il y a quelques mois qu'un autre cheval de poste, s'étant abattu de fatigue, gisait tristement dans la boue et semblait près de sa fin. Le postillon, homme à ressources, trouvant les stimulants ordinaires sans effet, coups de fouet, coups d'épingles sur le garrot blessé, (cela se pratique en Italie) coups de pieds et coups de poing, court au champ voisin, en rapporte une brassée de paille, la jette sous le ventre du cheval,

y met le feu avec sa pipe, et dans peu d'instants, l'animal est sur ses jambes et se traîne jusqu'à la prochaine poste. Notre *corriere* de qui je tiens cette anecdote, quoique assez bon homme d'ailleurs, trouvait l'expédient admirable et s'en divertissait beaucoup en le racontant. Le bas peuple n'est nulle part fort tendre à l'égard des animaux; mais la même classe, en Italie, est tout-à-fait sans pitié, et cette disposition plus ou moins cruelle fournit des données assez sûres pour juger du degré de civilisation d'un peuple.

A la lueur d'un beau clair de lune nous découvrions des champs inondés; c'étaient des rizières, culture très lucrative, puisqu'elle rend net jusqu'à 6 ou 7 louis par arpent chaque année. On l'accuse d'être très mal saine, mais cela est contesté et l'on trouve même que la mortalité a sensiblement diminué dans les lieux où la culture du riz est introduite. Voici le fait : on ne met en rizières que les terrains déjà très humides et par conséquent mal sains; ils y gagnent, car on les inonde, et quelques pouces d'eau sur la surface d'un marais suffisent pour en intercepter les miasmes dangereux, ou les empêcher de se former; mais comme les terres adjacentes, et qui auparavant n'étaient point marécageuses, le deviennent par infiltration, l'inconvénient du mauvais air ne fait que changer de localité et s'étendre; ainsi, considérant la chose en grand, il

est vrai de dire que l'introduction de cette culture est nuisible à la salubrité. Les maisons de Bologne comme celles de la plupart des autres villes lombardes, sont bâties sur des arcades à colonnes, à la beauté desquelles le clair de lune qu'il faisait à notre arrivée ajoutait son prestige ordinaire. A peine étions-nous établis à l'auberge autour d'un bon feu, car il ne fait pas toujours chaud en Italie, discutant les aventures de la journée, que les postillons sont venus faire des plaintes amères contre notre *corriere* qui les payait mal; ils avaient reçu pourtant 55 sous par poste au lieu de 35 sous *secondo l'ordinanza;* mais ils s'étaient imaginé que des gens assez dupes pour avoir pitié des chevaux, devaient être traités en conséquence.

*Bologne*, 26 *octobre*.—Accompagnés d'un guide, nous sommes dès le matin sortis en quête des curiosités de la ville; c'était un dimanche, et les rues pleines de monde présentaient un spectacle dont il ne serait pas aisé de se faire une idée. Les mendiants s'attachent de préférence aux étrangers; aucun refus ne les décourage, et l'aumône donnée à un, nous en attirait dix autres. Quelques-uns semblaient mendier en amateurs plutôt que par besoin; mais la plupart exhibaient leurs preuves. Un malheureux, sans mâchoire inférieure, marchait à reculons devant nous, pour mieux montrer son affreux râtelier de tête de mort, et faire entendre les mugissements confus qui sor-

taient de son gosier. Un autre avançait son bras décharné, couvert d'ulcères, jusque sous nos yeux, et un sourd-muet nous poursuivait de ses articulations discordantes. Les *niente!* de notre guide, quoique prononcés d'autorité, restaient sans effet, lorsque de notre part un seul regard de pitié ou de dégoût annonçait qu'il faudrait finir par se rendre. Arrivés devant la prison avec notre cortége, tout ce que les intervalles des barreaux de fer pouvaient laisser passer de mains suppliantes, de bonnets ou de débris de chapeaux, s'avançait pour demander l'aumône avec des cris véritablement infernaux. Partout les yeux rencontraient des modèles tels que Salvator Rosa les eût choisis. La cathédrale, où l'on nous conduisit, était tendue de damas rouge, non point disposé en draperie, mais ajusté comme un habit, à la mesure des gros piliers saxons et de leurs chapiteaux. Il y avait foule, et la canaille poussait et se pressait, sans ordre ni discrétion, parmi ceux qui occupaient les bancs et les chaises, marchant sur ceux qui priaient à genoux, et secouant la vermine de ses guenilles sur les robes de mousseline blanche et les beaux châles. Nous nous procurâmes des chaises pour entendre la *messa cantata;* mais en attendant, on expédiait les *messe piane* à la douzaine dans les nombreuses chapelles des deux ailes, et chacun suivait des yeux et du geste le prêtre le plus à sa proximité,

qui dépêchait le sacrifice de la messe avec cette irrévérente prestesse qui étonne si fort les étrangers; tous se levant, s'asseyant, s'agenouillant, tournant d'un côté et d'un autre, sans aucun concert entre eux. Honteux à la fin de notre immobilité au milieu de cette agitation générale, nous nous retirâmes tout doucement dans un lieu écarté. Enfin la *messa cantata* commença; mais à notre gré, les maigres accords de quelques violons remplaçaient mal la puissante harmonie de l'orgue, et quant au caractère de la musique, il suffira de dire que nous eûmes un solo de violon dans lequel l'artiste fit des tours de force sur le manche de son instrument, pour la plus grande édification des fidèles. « Le plain chant, dit Rousseau, « reste bien défiguré, mais bien précieux de l'an-« cienne musique grecque, est encore préférable « de beaucoup, même dans l'état où il est actuel-« lement et pour l'usage auquel il est destiné, à « ces musiques efféminées et théâtrales, ou maus-« sades et plates, qu'on y substitue dans quelques « églises, sans gravité, sans goût, sans convenance « et sans respect pour le lieu qu'on ose ainsi pro-« faner. »

Les tableaux revenus de Paris ont été placés ensemble dans une salle de l'académie des beaux-arts, où nous passâmes quelques heures à les contempler; mais comme les heures paraissent longues à la lecture, je me dispenserai d'en rien

dire, ainsi que des statues, à l'exception d'un groupe moderne représentant Virginie poignardée par son père. Celui-ci n'est qu'une belle figure académique; mais Virginie est digne de l'antiquité. C'est l'ouvrage d'un artiste contemporain, *Jacomo Demaria*, de Bologne. Canova, dit-on, est souvent venu voir ce chef-d'œuvre et en fait le plus grand éloge. Les palais sont encore plus ingrats à décrire que les tableaux; c'est pourquoi je ne dirai rien du palais Marescalchi, du palais Zambeccari, ni des autres, quoique nous les ayons vus.

Ceux qui, en 1799, enlevaient l'argenterie des églises et les tableaux du musée, voulurent en revanche faire un beau cimetière, où les grands hommes eussent des monuments somptueux (1), et où les morts ordinaires trouvassent au moins de la place et pussent en jouir le temps nécessaire pour rentrer dans la poussière, avant d'être délogés par d'autres. Tout était au mieux jusque-là; mais l'emplacement ayant déjà servi de cimetière, les anciens morts furent appelés à jouer un rôle forcé dans la décoration moderne, et ces conscrits de l'autre monde, tirés du sein de la terre où ils reposaient, ont été rangés en bataille le long des murs, à la manière des catacombes à Paris, où les mêmes gens ont fait la même chose, par suite de ce goût pour les expositions théâ-

(1) Quelques-uns sont l'ouvrage de *Jacomo Demaria*.

trales qui, sans qu'ils s'en doutent, les dirige toujours. Ceux qui nous précèdent dans la tombe ont un certain droit à nos respects; c'est un sentiment naturel qui se retrouve chez tous les peuples et dans tous les siècles; mais l'ostentation n'est pas du respect, encore moins l'odieux mauvais goût, qui fait servir les tristes dépouilles de l'humanité à de puériles décorations pour l'amusement du vulgaire. C'est profaner ce sentiment naturel, que de violer les tombeaux et de montrer indécemment à tous les yeux ce qu'ils eussent dû protéger et couvrir à jamais de leur ombre.

Tout le monde a entendu parler de la tour de Pise, qui penche ou surplombe de quinze pieds; il n'en est pas ainsi des deux tours de Bologne, pour le moins aussi extraordinaires. Quoique placées à côté l'une de l'autre, elles diffèrent entre elles par la forme, la hauteur et le degré d'inclinaison; mais toutes les deux surplombent d'une manière effrayante au-dessus des maisons de la partie la plus peuplée de la ville. Celle du moindre diamètre s'élève à la hauteur prodigieuse de 350 pieds. Construite en l'an 1110, elle avait originairement 476 pieds de hauteur; mais, à la suite d'un tremblement de terre (en 1416), qu'elle avait pourtant fort bien supporté, on lui ôta, par précaution, un quart de sa hauteur. L'autre tour, encore plus penchée (elle surplombe de huit pieds), n'a heureusement que

130 pieds de hauteur et une base plus large que sa voisine.

Nous revenons du théâtre, où l'on donnait une comédie. Le principal personnage, qui bégaie horriblement, est *l'amico della casa*, ou plutôt *l'amico* de la maîtresse de la maison, son *Cicisbeo*, qu'elle traite pourtant fort mal; mais ses querelles avec une fille du premier lit de son mari sont bien autrement sérieuses. La jeune personne, qui est sur le point de se marier, rappelle à tous propos à sa belle-mère, en présence des deux messieurs, son âge mûr, ce qui la blesse à l'endroit le plus sensible, et, dans sa fureur, cette dernière, trouvant le malheureux *cicisbeo* sur son chemin, lui applique un grand soufflet. Le mari essaie en vain de réconcilier ces aimables dames, promettant une bague de prix à la première qui fera les avances; tentées toutes deux par ce bijou, et chacune voulant en priver son adversaire, on les voit avancer et reculer alternativement, suivant que l'avarice, l'orgueil, l'envie prédominent tour-à-tour, jusqu'à ce que, de nouvelles insultes leur faisant oublier la bague, elles se séparent plus brouillées que jamais.

Les hommes se querellent de leur côté et se menacent, mais sans aller plus loin, et montrent aussi peu de courage que d'esprit. L'esprit pourtant ne manque pas dans la pièce, qui abonde en

scènes comiques; mais si le tableau qu'elle présente des mœurs domestiques du pays a beaucoup de ressemblance, ces mœurs ne sont ni aimables, ni estimables. A Bologne, comme à Venise, les spectacles semblent absorber la population entière; toutes les familles qui ne sont pas pauvres ont leur loge au théâtre, où elles reçoivent et rendent leurs visites. L'entrée en est à si bas prix, que cet usage, qui dispense de recevoir ses amis chez soi, ainsi que de tous les devoirs d'une société libérale, devient une grande économie.

Avant l'année 1796, les Bolonais auraient presque pu se croire en possession d'une constitution libérale, car ils avaient alors leur sénat et un agent diplomatique à la cour de Rome; mais à la restauration, le pape, au lieu de sénat, ne leur rendit qu'un sénateur dont le costume est magnifique, mais le pouvoir à peu près nul; le cardinal légat de sa sainteté, espèce de gouverneur de province, étant en effet le seul maître. Tel est le discrédit attaché à cette dignité nominale de sénateur, que les nobles, de familles anciennement consulaires, dédaignent d'en être revêtus.

Quelques-uns des nobles se distinguent par leur active humanité; on en voit consacrer leur vie et leur fortune au soulagement des pauvres et des malades; c'est une passion vertueuse qui ne remplace pourtant pas aussi avantageusement qu'on pourrait le croire celles qui résultent de l'am-

bition personnelle; car il faut une certaine culture d'esprit, un certain développement intellectuel à l'ambitieux, pour lui et les siens; il veut que les enfants destinés à perpétuer son nom, soient au moins bien élevés, tandis que pour faire l'aumône comme on la fait en Italie, il n'est besoin que d'un peu de cœur sans beaucoup de tête, et avec cela on peut faire assez de mal tout en voulant faire le bien.

La plupart de ces nobles paresseux, conservateurs timides de l'ignorance, parce qu'elle existe depuis long-temps, n'ont pas même assez d'énergie pour s'occuper de leurs affaires domestiques, dont ils abandonnent l'administration à un intendant; voici leur vie : ils se lèvent tard, vont à la messe, montent à cheval, se font mener en voiture au *corso* pour passer le temps et gagner de l'appétit; dînent, dorment un peu, s'habillent, vont au théâtre, soupent, se couchent et le lendemain recommencent; une grande maison mal tenue et un bel équipage sont les objets de luxe favoris. Les cadets de famille, trop pauvres pour prendre femme, recherchent celles d'autrui; et les femmes, élevées au couvent dans la crainte de l'enfer pour tout principe (quelques messes vous en tirent toujours), sont trop incapables de se créer d'autres plaisirs que celui d'avoir un amant, pour se refuser celui-ci, qui est le seul à leur portée. Les filles de condition, qui en très petit

nombre trouvent à se marier, unies au sortir de l'enfance et du couvent, à un homme qui ne leur est pas même connu, font ensuite leur choix auquel elles demeurent en général fidèles. Des deux unions, celle-ci semblerait presque la plus légitime; et malgré tout ce que l'on a dit des Italiennes, elles me paraissent faire preuve de moins de légèreté, et de plus de délicatesse que ces femmes d'autres pays, qui, dans leurs amours passagers, changent d'objets sans scrupule. Les officiers français qui à la révolution inondèrent l'Italie, à force de se moquer du *sigisbéisme* réussirent en partie à lui substituer des habitudes décidément plus immorales, et la description poétique que Parini nous a laissée de la manière de passer le temps aux différentes heures de la journée (*Il matino*, *il mezzo giorno*, *la sera*, *vespro e notte*), très-exacte il y a vingt-cinq ans, l'est moins à présent.

Jusqu'à la fin du dernier siècle, les moines, professeurs de l'Université de Bologne, n'enseignaient encore qu'une théologie haineuse et sophistique, et un droit pyrrhonien et chicaneur. Mais heureusement que ces études, sans attrait naturel et ne conduisant à rien, étaient peu suivies.

L'observatoire astronomique, pourvu seulement de quelques instruments que le pape Lambertini avait achetés de lord Cowper, était dans

un tel état de dénuement qu'on n'aurait pu y faire des observations suivies; un coin de terre dans une cour formait tout le jardin botanique. La meilleure université alors était celle de Pavie, pour laquelle Joseph II avait beaucoup fait; on y trouvait des professeurs du premier mérite, tels que Franck, Scarpa, Tamburini, Tissot; mais les moyens d'instruction, ici comme partout en Italie, n'étaient pas à la portée du peuple. — En Toscane, même à présent, on compte 750,000 individus qui ne savent pas lire, sur une population d'un million. Pendant la république, on organisa les trois universités de l'État, sur le pied de celle de Pavie et même mieux. A Bologne on dépensa des sommes énormes pour cet objet; des écoles préparatoires furent fondées, et les étudiants passaient des unes aux autres, avant d'arriver à l'université; il y avait dans ces écoles des places d'externes et des places de pensionnaires; il y en avait de gratuites ainsi que de payantes; rien enfin n'avait été négligé pour mettre l'instruction à la portée de tous les rangs. Le peuple commençait à prendre goût à l'instruction; les places payantes, comme celles qui ne l'étaient pas, étaient demandées avec ardeur; une émulation salutaire s'établissait entre les écoles préparatoires; les lycées de Ferrare, Mantoue, Vérone, acquéraient une haute réputation. On remarque que la conscription même contribuait indirectement à fomenter

le zèle; ce fléau était devenu en quelque sorte un bienfait; car le simple soldat, pour devenir capitaine, devait savoir au moins lire et écrire, et, comme toute la génération nouvelle ne voyait en perspective que le métier des armes, chacun voulait acquérir ce qu'il fallait pour s'avancer. Les sœurs et même les mères qui n'étaient pas indifférentes aux succès de leurs frères et de leurs fils, apprenaient d'eux quelque chose.

Il s'en faut bien que tout le monde soit d'accord sur le bon effet de l'instruction aussi répandue, et voici comme l'on raisonne : les peuples que l'on prend la peine d'instruire de leurs droits ainsi que des devoirs des gouvernements à leur égard, se montrent bientôt, dit-on, disposés à exagérer et à méconnaître les uns et les autres; de là les révolutions. L'objection est spécieuse, et si elle était fondée, il faudrait sans doute écarter les moyens d'instruction au lieu de les faciliter. Mais, quoi qu'on fasse, il y aura toujours quelques individus qui, à force de talents naturels, ou à la faveur de circonstances particulières, acquerront des connaissances et de l'habileté; ainsi placés entre la classe supérieure qui les repousse et la classe inférieure dans laquelle ils sont nés, mais qu'ils dédaignent à leur tour, ces individus, nécessairement mécontents de l'ordre de choses dans lequel ils vivent, devront naturellement être disposés à le renverser. Les hommes

du peuple instruits parmi la foule ignorante, portent avec eux le brevet de meneurs dans les révolutions; ils en sont les chefs naturels, et cette foule ignorante leur fournit les manœuvres dont ils ont besoin pour faire le gros ouvrage. Plus l'instruction sera circonscrite, plus il y aura de ces manœuvres et plus les chefs en petit nombre auront d'influence et de pouvoir; l'inconvénient est inévitable. Que si au contraire l'instruction devient générale parmi le peuple, il n'y aura plus de meneurs en titre, plus de dupes qui veuillent les suivre; tous ceux qui n'auront pas assez d'esprit pour être chefs révolutionnaires, en auront pourtant trop pour consentir à être manœuvres, et voyant bien qu'il n'y a rien à gagner pour eux dans le désordre, ils se soumettront volontiers à des conditions raisonnables. L'instruction de tous est donc le meilleur et même le seul moyen de déjouer les mauvais desseins du petit nombre. D'ailleurs l'homme instruit, réussissant mieux dans tout ce qu'il entreprend, étant meilleur manufacturier, meilleur négociant, meilleur agriculteur, ayant enfin beaucoup à perdre au désordre, n'aime pas les révolutions; l'homme instruit a plus de dignité, de probité, d'humanité que l'ignorant, il a tout au moins plus de prudence et voit que son intérêt est dans la sûreté générale des personnes et des propriétés. L'expérience de tous les pays et de tous les peuples nous apprend que

les révolutions sont d'autant plus atroces et plus extravagantes qu'il y a plus d'ignorance dans le grand nombre. Il est vrai qu'un peuple instruit ne goûtera pas l'arbitraire et repoussera l'oppression; mais aussi il n'aspirera pas à une égalité chimérique et ne se livrera pas à d'aveugles fureurs; enfin il saura ce qu'il veut, et l'on pourra le contenter. En Italie, la restauration a mis fin au système d'instruction parmi le peuple, précisément au moment où toute l'instruction dangereuse était acquise; le poison avait été donné, on a retiré l'antidote.

Pendant la courte durée du royaume d'Italie, la liberté de la presse, qui était loin d'être entière, se trouvait cependant moins gênée qu'auparavant, car il y avait un certain ordre de principes moraux et politiques, que le nouveau gouvernement ne pouvait décemment s'empêcher de reconnaître comme base de son existence, quoiqu'il ne les aimât point du tout; comme, par exemple, la division des pouvoirs temporel et spirituel, l'indépendance et la publicité judiciaires, la liberté de conscience, l'égalité devant la loi. Ces principes se répandaient; on commençait à sentir l'avantage de leur application, bien qu'ils eussent été reçus avec assez d'indifférence. Sans doute des innovations philanthropiques, faites les armes à la main, par un jeune conquérant, césar et charlatan à la fois, qui subjuguait le pays et le dé-

pouillait, sous prétexte de le constituer, devaient inspirer quelque défiance; et il faut convenir que c'était pour les amis de la liberté une bien fausse position, que celle d'associés d'un despote militaire. Aussi, malgré leur prédilection pour Bonaparte, inconséquents d'un bout à l'autre, les libéraux ne firent en Italie, comme en France, aucun effort pour le sauver.

L'inquisition romaine n'avait jamais été aussi sévère que celle d'Espagne, et depuis long-temps elle se bornait à tracasser les individus un peu marquants, à qui il prenait fantaisie de voyager, ceux que l'on soupçonnait de lire ou de penser, ou enfin ceux qui ne vivaient pas tout-à-fait comme les autres. A l'approche des Français, l'inquisition cessa d'exister sans que personne s'en aperçût, excepté pourtant un malheureux prisonnier, trouvé dans les prisons du saint-office à *Faenza* près de Bologne, où il avait été enfermé nombre d'années. En Toscane et dans les états de la maison d'Autriche, le pouvoir sacerdotal était bien faible.

Je n'avais encore rien vu en Italie qui me donnât une trop favorable opinion de ses habitants: cependant, les informations que j'ai reçues sur les mœurs domestiques des campagnards de cette partie du pays, m'ont appris à ne rien conclure encore. Je tiens ces informations d'un grand propriétaire, habituellement en contact avec les gens de la campagne, mais qui d'ailleurs n'étant point

lui-même du pays (1) possède toute l'expérience d'un Italien, sans en avoir les préjugés. Les paysans de cette province ne sont point propriétaires, ils n'ont pas même un bail de la ferme qu'ils cultivent de père en fils, depuis plusieurs générations; mais leurs engagements tacites avec le propriétaire du sol n'en sont pas moins fidèlement remplis. Il n'est pas rare de rencontrer sous le même toit trente ou quarante individus, appartenant à différentes branches de la même famille, en communauté absolue d'intérêts, sous la direction d'un chef qu'ils choisissent entre eux, et qui se trouve seul responsable envers le propriétaire. C'est lui qui dirige l'exploitation, tandis que sa femme gouverne l'intérieur; une ou deux des autres femmes prennent soin de tous les enfants, pendant que les pères et mères sont aux champs. *Nous avons perdu un enfant la nuit dernière*, disait une d'elles, qui pourtant n'était point mère elle-même. Il règne, en général, la plus parfaite union dans ces tribus d'Israël, où tout est bien ordonné dans l'intérêt de tous. Lorsque le chef devient trop vieux ou se montre incapable, on en nomme un autre qui succède aux engagements de son prédécesseur, ainsi qu'à l'exercice de ses pouvoirs. Quelquefois le fermier paie une redevance fixe; mais le plus souvent, il partage à moitié les produits vendables avec le propriétaire, et paie également la moitié

(1) M. Crud, du canton de Vaud.

des impôts assis sur le fonds. Il est rare que le propriétaire prenne la peine de surveiller le battage du grain ou son partage; mais il fait son choix entre les monceaux préparés par le métayer, et le grain est porté chez lui. Il en est de même du chanvre; ce n'est que lorsqu'il est tout broyé et réuni en tas ou en ballots, que le partage a lieu. Les raisins se recueillent dans des tonneaux ouverts placés sur les chars déjà décrits, et le métayer en envoie au propriétaire un nombre égal à celui qu'il garde, sans qu'il soit d'usage non plus de surveiller cette opération.

Le propriétaire se trouve ainsi, jusqu'à un certain point, associé aux opérations agricoles du cultivateur; il est à portée de le connaître intimement, et il s'établit des relations d'une grande importance morale et politique entre deux classes de la société, qui, sous le régime des baux à rente fixe, se trouvent tout-à-fait étrangères l'une à l'autre. Le pays contient un grand nombre de villes ou de bourgs, mais fort peu de villages, les habitations rustiques étant chacune placée sur le domaine exploité. Il en résulte moins de rapports sociaux entre les diverses familles, mais aussi beaucoup moins de risque d'épidémies, soit parmi les hommes, soit parmi le bétail. Ces associations patriarcales jouissent de beaucoup d'aisance, mais elles possèdent fort peu d'argent; elles consomment une grande partie de leurs pro-

duits, achètent et vendent peu. On élève beaucoup de volaille, et les paysans mettent de temps en temps la poule au pot. Les femmes filent et tissent, et même savent teindre. Comme il n'y a ni pierres, ni gravier dans le pays, elles vont ordinairement nu-pieds, et il n'est pas rare en été de les rencontrer endimanchées, portant, comme en Ecosse, leurs souliers d'une main et de l'autre leur éventail, dont elles savent fort bien faire usage. Les divertissements des paysans se réduisent à peu près au jeu de boules; ils n'ont ni danses, ni réunions bruyantes, mais ils ont en revanche, de belles processions accompagnées de musique, de décharges d'artillerie, et souvent même suivies de courses de chevaux. Le vin est très-abondant, et cependant il y a peu d'ivrognes, rarement des rixes sanglantes, et le vol n'est pas fréquent, au moins le vol domestique. Les routes sont en général plus sûres au-delà du Pô que dans la Lombardie, sans que la police autrichienne soit moins active; mais dans le Milanais, les propriétés, divisées en grandes fermes, sont exploitées par des journaliers pauvres et qui ne tiennent à rien, tandis que dans la Romagne, les métayers, qui travaillent pour leur propre compte, vivent dans le bien-être, n'ont pas la tentation de voler, et n'ouvriraient pas chez eux d'asile au brigandage. L'éducation du peuple des campagnes est presque entièrement abandonnée aux curés,

qui probablement ne s'en occupent guère, car on rencontre peu de paysans qui sachent lire et écrire. Dans les familles nombreuses, il est d'usage de consacrer un des fils à l'église; on l'appelle le *prêtre don Pierre*, *don Augustin*, *don*, etc. etc., et il devient l'oracle de la famille; cependant on n'a plus de liaisons intimes avec lui, on ne l'appelle plus mon frère. Au fait, le clergé est envisagé comme une classe à part, dont les intérêts n'ont rien de commun avec ceux du reste de la société. Les moines forment en outre autant de classes distinctes qu'il y a d'ordres différents. Le rétablissement des ordres mendiants en 1816, pendant la plus cruelle disette, fut très-impopulaire, car on crut y voir une mesure d'économie par laquelle le gouvernement papal avait compté se débarrasser de la pension alimentaire que ses illégitimes prédécesseurs faisaient aux moines défroqués, qui furent ainsi forcés de reprendre la besace.

Les marais de Comachio couvrent tout un pays qui n'est ni terre ni mer, et qu'une digue de sable amoncelée par les vagues sépare de l'Adriatique. Cette espèce de golfe, qui est devenu ce que les lagunes de Venise deviendront, pourrait facilement être tout-à-fait comblée si l'on y jetait le Pô, qui, charriant constamment beaucoup de limon, forme des atterrissements à son embouchure, et refoulé par les vents de l'est et du nord, remonte

souvent entre ses digues à une hauteur qui met tout le pays en danger. Pendant les invasions des barbares du moyen âge, ces marais protégèrent la Romagne; mais rien ne préserve des invasions modernes, qui d'ailleurs n'ont plus des conséquences aussi funestes, et il ne reste aucune raison valable pour conserver ces marais.

Le Bolonais présente l'aspect d'un sol riche et d'une belle culture; ses campagnes, ornées de pampres entrelacés aux ormeaux, forment un tableau d'abord ravissant, mais qui finit par devenir monotone tant il est régulier. Entre ces lignes d'arbres, on voit des céréales que leurs pesants épis entraînent à terre, ou du maïs également vigoureux, surtout des chanvres qui n'ont nulle part leurs pareils, tant ils sont élevés et d'une brillante végétation. Partout la charrue trace ses sillons; on ne voit jamais de prairies naturelles, et les prairies artificielles entrent pour fort peu dans le système d'assolement. On s'étonne de voir des bestiaux nombreux et si beaux dans des fermes dont le rapprochement annonce le peu d'étendue, et où la cour, au milieu de laquelle se trouve l'habitation rustique, est le seul espace qui promette une récolte de fourrage; mais l'industrie y a pourvu. Au printemps, les blés donnent les premiers indices de végétation dans ces riches terres, où ils alternent avec le chanvre; le métayer les tond une, deux et même

trois fois, pour diminuer leur vigueur et empêcher qu'ils ne versent avant leur maturité; il distribue à son bétail le produit de cette opération, mélangé avec de la paille, reste de la récolte précédente; lorsqu'il est dans la disette, il recourt souvent à l'écorce des branches élaguées de l'ormeau qui porte la vigne; et cette écorce hachée est un fourrage assez nourrissant. Il commence ensuite à arracher l'avoine et les mauvaises herbes qui se trouvent parmi ses froments, et leur donne la même destination. Il recueille quelque peu de trèfle ou d'autres fourrages semés en automne, sous les lignes d'arbres, dans les intervalles du chanvre. Vient ensuite la dépouille du maïs, l'orge d'hiver qu'il a semé parmi les fèves, puis les vesces, le fenugrec, le maïs semé au printemps. En juillet, le métayer commence à effeuiller ses arbres; d'abord les chênes, dont la feuille est la plus mauvaise, les peupliers, puis les ormeaux : cette opération est pour lui d'une grande ressource. Après la moisson, il fait pâturer ses bêtes sur les portions de ses champs qu'il n'a pas encore rompues; il a soin d'avoir du maïs ou du millet à donner en vert à ses bêtes de labour, et il y joint des feuilles de vigne. Le marc de raisin, la paille et le chaume, et une petite quantité de foin récolté dans la cour, au bord des champs et des fossés, ou quelquefois acheté, forment toute la nourriture d'hiver. S'il y a di-

sette de fourrage ou que l'on prépare les bêtes pour la vente, on donne à celles-ci un peu de grain, c'est-à-dire des criblures de froment, des fèves ou de l'orge. On sème fort peu d'avoine dans ce pays-là.

Nous venons de voir qu'il existe en Italie et dans le Bolonais, quoique Bologne ne soit pas réputée la ville la plus morale de l'Italie, des mœurs tout-à-fait patriarcales. Je citerai un exemple très-remarquable de ces mêmes mœurs, qu'il faut, à la vérité, aller chercher au pied des Alpes et presque hors de l'Italie. Près du Mont-Rose, dans le district de Varallo (Lombardie), se trouve un bourg de douze cents ames, appelé Alagna, où, depuis quatre siècles, il n'y a pas eu un seul procès civil ou criminel, et pas un seul acte passé par-devant notaire. Dans les cas rares d'inconduite ou de faute grave, l'individu coupable est bientôt obligé de s'éloigner. Une fois, leur curé se trouva dans ce cas-là, et pendant près d'une année qu'ils furent privés de pasteur, un de leurs anciens faisait la prière à l'église aux heures ordinaires du service. L'autorité paternelle est absolue; elle dure toute la vie, et les pères disposent de la totalité de leurs biens comme bon leur semble, sans testament écrit, la déclaration verbale de leurs dernières volontés étant toujours respectée. Un habitant d'Alagna mourut il n'y a pas bien long-temps, laissant sa

fortune, considérable pour ce pays-là (100,000 fr.), à d'autres qu'à son héritier naturel. Celui-ci rencontrant bientôt après, dans la ville voisine, un avocat de sa connaissance, apprit de lui que les lois, ne reconnaissant point la coutume d'Alagna, le mettraient bientôt, s'il voulait, en possession de l'héritage dont il avait été si durement privé. L'avocat offrit ses services, qui furent d'abord rejetés; mais ensuite le parent déshérité demanda du temps pour y penser. Pendant trois jours on le vit inquiet et rêveur, occupé, disait-il à ses amis, d'une affaire importante. A la fin, il fut trouver l'officieux avocat, et lui dit simplement: « Ce que vous me proposez ne s'est jamais fait chez nous, et ce ne sera pas moi qui en donnerai l'exemple. » L'infidélité conjugale est inconnue à Alagna, bien qu'avant le mariage les femmes n'y soient pas toujours chastes; mais il n'est pas rare qu'elles trouvent un mari qui adopte l'enfant d'un premier amour malheureux. Malgré toutes les révolutions qui pendant vingt ans ont ravagé l'Italie, ces gens-là ont conservé leurs mœurs et leurs usages. Lorsque la conscription les atteignit, ne voulant pas servir, ils firent une bourse commune pour se procurer des remplaçants, et ne marchèrent qu'à la dernière extrémité. Tous ceux que la mort épargna sont depuis revenus dans leurs foyers, et l'on y a aussi vu rentrer un médecin distingué, qui avait résidé long-temps dans

les pays étrangers. Deux habits de noce fort antiques, l'un pour homme et l'autre pour femme, sont conservés à la maison commune, et ceux qui se marient, pauvres ou riches, s'en revêtent pour la cérémonie. On croit reconnaître dans les belles physionomies ovales des gens d'Alagna une ressemblance de famille avec les habitants de l'Oberland bernois, c'est-à-dire l'origine danoise; et leur dialecte confirmerait cette opinion.

Les Italiens, dès long-temps subdivisés en un grand nombre de petits états sous différentes formes de gouvernement, ne sont point un peuple homogène, et il serait peu exact, ainsi que peu juste, de les juger en bloc.

*Florence, 28 octobre.* — Nous sommes partis ce matin, deux heures avant le jour, pour dérober nos mouvements à l'ennemi, c'est-à-dire aux voyageurs arrivés dans notre auberge, qui, ainsi que nous et tant d'autres, se précipitent vers Rome en si grand nombre, que la poste et les auberges n'y suffisent pas. Chaque *corriere* (domestique voyageur), s'il sait son métier, commence, en arrivant le soir, par faire une reconnaissance, c'est-à-dire par s'assurer du nombre des autres voyageurs et de leurs projets pour le lendemain, ayant soin de représenter ses maîtres comme très-paresseux, d'une santé délicate, se levant tard, voyageant à très-petites journées. Il se dit fatigué au dernier point de cette lenteur:

cela lui attire la confiance de ses confrères les *corriere;* et s'ils sont moins rusés que lui, il en obtient les lumières nécessaires. Ainsi préparé, il va rendre compte à ses maîtres de ce qu'il a appris. Vingt voitures en départ au point du jour, tous les chevaux retenus, il faudra attendre leur retour (cinq heures au moins), ou partir les premiers. Enfin on se laisse persuader, et dès le milieu de la nuit on est en route, ce qui est moins dangereux qu'immédiatement après le soleil couché; car les voleurs dorment et ne se dérangent pas pour vous. Le point d'honneur des *corriere* est de se devancer l'un l'autre. L'objet de la plupart des voyageurs est d'arriver, et l'intérêt qu'ils portent à ce qu'on pourrait voir d'une grande ville à l'autre n'est pas assez vif pour leur faire préférer le jour à la nuit.

La route qui traverse l'Apennin est excellente, et sa pente aussi douce que celle du Simplon, ce qui n'empêche pas qu'on ne vous donne des bœufs pour monter; le point culminant n'excède guère 350 toises au-dessus de Bologne. Les paysans savent profiter du moindre morceau de terre sur le flanc de la montagne, quelque escarpé qu'il soit; et malheureusement pour le pittoresque, ils ébranchent tous les arbres jusqu'au vif, excepté le châtaignier; sous leurs mains, les chênes ressemblent aux malheureux saules dans leur état de domesticité. L'aspect de l'Apennin sur cette

route, a plus de rudesse que de grandeur : au lieu de rochers l'on voit des pierres éparses, et la végétation est chétive. Dans l'après-midi, nous essuyâmes un violent orage; au plus fort de la tourmente, un éclair éblouissant nous enveloppa, et la détonation fut instantanée; les chevaux donnèrent un violent coup de collier, les bœufs mêmes coururent un instant à la montée, et les postillons couchés sur le cou de leurs chevaux firent des signes de croix redoublés. Revenu de la première surprise, car on n'eut pas le temps d'avoir peur, chacun voulut rendre compte de ce qu'il avait éprouvé; l'un avait vu un globe de feu; l'autre avait ressenti un coup sur le dos, sur la poitrine; un troisième avait perdu la respiration, senti l'odeur du soufre, etc. etc. Un grand châtaignier, à notre gauche, avait paru enveloppé de feu, ses feuilles ainsi que ses branches en flammes avaient été emportées par le vent: la pluie cependant était tellement violente, que si on se fût arrêté pour examiner l'arbre, on n'aurait rien découvert.

Nous venions de lire dans le voyage de Forsyth un passage alarmant sur *Pietra Mala* (pag. 384), où nous devions coucher; et trouvant bientôt après une auberge qui n'avait pas trop mauvaise apparence, nous pensâmes qu'il valait mieux y rester que de pousser jusqu'au redoutable *Pietra Mala*. Établis auprès d'un bon feu dans la

seule chambre de la maison qui eût une cheminée, nous écoutions, non sans quelque plaisir, l'orage qui battait en vain les fenêtres, lorsque l'on nous amena de jeunes voyageurs atteints comme nous par l'orage; nous leur fîmes place auprès du feu, et nous reconnûmes ensuite que c'était la fille et le fils de sir James H. d'Edimbourg, cette première, veuve de sir Thomas D., tué à Waterloo (1).

De nouveaux arrangements furent bientôt pris pour nous loger, et nous nous réveillâmes le matin sans avoir été assassinés, quoique la femme de chambre de lady D. nous eût rapporté de terribles choses sur la mauvaise mine des gens de la maison. Les étoiles brillaient encore lorsque nous partîmes pour Florence, où nous n'arrivâmes pourtant que le soir, retardés sur la route par un ordre du grand-duc qui, dinant à la campagne, avait fait retenir tous les chevaux. Apprenant, par un exemple donné de si haut, à préférer nos convenances à celles des voyageurs qui nous suivaient,

(1) Marié depuis quelques semaines seulement, Sir Thomas D. quitta sa jeune épouse, la veille de la bataille, pour se rendre à Bruxelles, à son poste. Le lendemain au soir, la nouvelle de sa mort fit prendre à lady D. la résolution désespérée d'aller chercher son mari parmi les morts. Au point du jour, après avoir couru bien des dangers, elle arriva enfin au milieu des restes encore fumants du carnage de la veille, et eut le triste bonheur de trouver celui qu'elle cherchait encore vivant, et de ne s'en plus séparer pendant six jours que dura son agonie.

nous obtînmes des postillons de nous conduire, trois relais de suite, avec les mêmes chevaux.

La première vue de Florence, du revers méridional de l'Apennin, nous parut admirable; ses murs crénelés, ses antiques tours, ses palais, ses églises, relevaient la triste uniformité des toits et des cheminées, que la lumière déjà affaiblie du crépuscule contribuait à effacer, en même temps qu'elle jetait sur l'ensemble du paysage un certain vague poétique. Le premier plan de ce tableau était composé de vergers, d'oliviers et de maisons de campagne à parterres en compartiments, à terrasses et à statues; puis venait la célèbre vallée de l'Arno et les montagnes opposées.

*Florence, le* 8 *novembre.* Il y a déjà onze jours que nous habitons la patrie des Médicis et le théâtre de leur ancienne grandeur; il en faut rendre compte. Le lendemain de notre arrivée se passa fort agréablement à ne rien voir et à ne rien faire parce qu'il pleuvait, et que la pluie, bien qu'elle n'empêchât pas de sortir si l'on en avait envie, est une excuse valable pour rester chez soi; on se sent dans son droit, et la conscience de voyageur est en paix. Le surlendemain nous envoyâmes nos lettres : mais les personnes à qui elles étaient adressées se trouvaient la plupart absentes; autre malheur, auquel il fallut se résigner. Au reste, M. le chevalier de Fontenay, chargé d'affaires de France, se trouvait à Florence, et les bontés qu'il

a eues pour nous ne nous ont rien laissé à regretter.

La célèbre galerie, qui doit son origine à la munificence des Médicis, occupe le premier étage d'un immense édifice quadrangulaire. Ce n'est pas proprement une galerie, mais une suite d'appartements où les tableaux sont entassés plutôt qu'arrangés. On voit d'abord, dans le corridor de dégagement, le triage de la collection et quelques tableaux curieux par leur antiquité, indiquée par leurs fonds d'or et d'azur et leurs draperies parsemées d'étoiles d'argent. C'était le goût des neuvième et dixième siècles, cinq ou six cents ans avant l'invention de la peinture à l'huile. L'on se perd au milieu des bustes, des statues et des tableaux. Sortant bientôt de cette foule de chefs-d'œuvre ordinaires, je cherchai la tribune où les chefs-d'œuvre par excellence ont été réunis. Ce *sanctum sanctorum* est un petit salon octogone, éclairé par en haut, où je m'arrêtai long-temps, et où je suis souvent revenu depuis. On y trouve quatre statues : la Vénus de Médicis, le Rémouleur, le Faune, et les Lutteurs. Au sujet de la Vénus, je remarquerai seulement que, depuis Praxitèle jusqu'à Canova, les artistes, par imitation de l'antique, se sont accordés à lui donner le sentiment de son sexe pour toute expression. Apollon est tout nu, comme elle; mais il n'en sait rien ou n'y pense pas. Elle est femme, soit;

mais elle est déesse; c'est un être idéal, à qui l'on suppose d'autres sentiments que ceux d'une femme ordinaire. De deux choses l'une; ou la déesse a le sentiment de sa nudité, ou bien elle ne l'a pas. Si sa modestie en souffre, qu'elle mette un jupon; si elle n'en souffre pas, alors point de mains, car c'est pire que de ne rien cacher. Il est absurde à elle, autant que malhonnête, de se promener ainsi nue, sous les yeux de tout l'Olympe, dans un état de souffrance qu'il lui serait si facile de s'épargner. Milton avait d'autres idées d'une immortelle :

. . . . . . no veil
She needed, virtue proof, no thought infirm
Altered her cheek (1).

Dans l'attitude de la Vénus, il n'y a que de la pudeur de théâtre; c'est ainsi que ce sentiment serait joué à l'Opéra et représenté par les figurantes dans un ballet. Canova, dans sa trop belle Vénus du palais Pitti, à Florence, renchérit encore sur l'expression de l'antique; aussi trouve-t-elle encore plus d'amateurs d'un certain genre.

Les anciens sentaient toute la dignité de l'homme; mais sa compagne n'était pour eux que le complément nécessaire de l'espèce, tout simplement la femelle de l'homme; et la grossièreté, ainsi que l'injustice de cette conception, suffirait

(1) Médiocrement traduit par Delille, ainsi qu'il suit :
Aimable d'innocence et belle de candeur,
Son corps est revêtu de sa seule pudeur.

à mes yeux pour marquer les progrès immenses de l'esprit et du cœur humain, ainsi que la supériorité morale que les modernes ont acquise.

A côté des quatre statues on voit, dans cette tribune, six tableaux de Raphaël, qui caractérisent sa première, sa seconde et sa troisième manières : 1° le portrait d'une dame florentine, sec et dur, comme le Perugin, ou Albert Durer lui-même, et pourtant admirable par sa simplicité, et, si je puis le dire, par la vérité du manque d'expression. Telle est l'exactitude des détails, qu'on y distingue la moindre inégalité de la peau, la plus petite ride, un cheveu même : cette scrupuleuse imitation de la nature semble avoir été, dans l'enfance de l'art, le genre de mérite dont on faisait le plus de cas. Le beau idéal et la grandeur arrivèrent ensuite, la grace enfin, jusqu'à ce que l'imitation vint dépraver l'art qu'elle ne pouvait porter plus loin. « Mieux voudrait-on, dit Mengs, que l'obscurité la plus profonde vînt envelopper les beaux arts, que de les voir livrés à ce raffinement vicieux; car alors on pourrait espérer de voir le feu du génie se rallumer de nouveau. »

2° La Madone, l'enfant Jésus et Saint-Jean; celui-ci tient entre ses deux mains un oiseau dont l'enfant Jésus paraît s'occuper. Quoique l'on aperçoive encore ici les leçons du Perugin et que l'enfant Jésus ne soit pas bien dessiné (je ne crains point de le dire, car les fautes de dessin comme les

fautes d'orthographe ne sont pas affaire de goût), cependant, Raphaël s'elève ici au-dessus de la nature vulgaire sans rien perdre de sa simplicité. Les figures ne sont point des modèles qui posent; elles agissent, elles parlent, sans paraître s'occuper de ceux qui les regardent.

3°. Une autre Madone et les mêmes enfants. Le dessin en est parfait, il y a encore moins de dureté, plus d'expression, mais un peu moins de simplicité; les morceaux de paysage dans ces tableaux sont inexcusablement mauvais. Deux autres tableaux sont donnés comme modèles de la troisième manière; en effet, on n'y aperçoit plus aucune trace du Perugin, et l'on ne devinerait pas qu'ils sortent de la même main que ceux qu'on vient de décrire. Les connaisseurs distinguent le faire des grands artistes et leur coup de pinceau, de même qu'un caissier de la banque distingue les diverses signatures; mais, comme lui, ils s'y trompent quelquefois. Saint-Jean dans le désert et la Fornarina sont de la dernière manière. Le genre de beauté de la célèbre maîtresse de Raphaël est ici plutôt matériel qu'idéal; mais le coloris l'emporte même sur celui de Saint-Jean, et ne laisse rien à désirer. Le dernier tableau et le premier en rang, est le portrait du pape Jules II.

Plein de ces impressions, et fier de me trouver enfin sensible aux beautés du premier des peintres, que j'avais autrefois méconnues, parce que

je n'avais alors vu que les tableaux de sa première et de sa seconde manières, j'en parlai avec enthousiasme à un connaisseur en titre, artiste de grand mérite lui-même, et fort connu à Florence, M. Fabre, que j'avais eu l'honneur de rencontrer chez madame la comtesse d'Albany. Quelle fut ma surprise d'entendre ce qui suit de la bouche de ce connaisseur : La Fornarina de la tribune est un tableau connu depuis environ quatre-vingts ans seulement, et que, sur sa bonne mine, on a tiré de l'obscurité où il était injustement resté plongé pendant deux siècles; ses titres à la place qu'il occupe ont cependant été reconnus un peu arbitrairement. La Madone, avec l'enfant qui grimpe sur ses genoux, est un ouvrage d'un genre précieux, qui aura été exécuté par quelque élève de Raphaël, mais non par lui-même. Quant à Jules II, il y a trois prétendus originaux de ce tableau, l'un desquels est en Angleterre; mais l'on ne sait pas au juste quel est l'original et quelles sont les copies. Enfin, il n'y a guère que la moitié de ces Raphaël dont l'origine soit bien établie, ce qui, ajouta-t-il, est beaucoup. En effet, si Raphaël, mort à trente-six ans, n'a commencé à être grand peintre qu'après l'âge de vingt ans, comme semble le prouver son portrait, très-médiocrement peint par lui-même à Florence, lorsqu'il y vint étudier les cartons de Michel-Ange; si des seize années de son talent il en a

employé la moitié au moins à peindre à fresque; si durant les huit autres années il n'a guères pu exécuter, même en se faisant aider, au-delà de douze tableaux par an, ce qui ferait la centaine à peu près pendant sa vie, et si cependant il existe douze cents Raphaël sur les listes des connaisseurs, que faut-il penser des onze douzièmes de ces chefs-d'œuvre? Il semble que le nom de Raphaël comme celui d'Hercule doit s'entendre collectivement et qu'il exprime une certaine classe d'artistes, comme l'autre une certaine classe de héros contemporains, de sorte que les tableaux de Raphaël seraient comme les travaux d'Hercule; cela posé on pourrait s'entendre sur leur nombre.

Léonard de Vinci, Raphaël, et les autres grands maîtres des quinzième et seizième siècles, eurent nécessairement beaucoup de disciples, et un assez grand nombre de ceux-ci ont dû laisser après eux des tableaux faits pour passer à la postérité; ces disciples en ont eu d'autres, et le nombre des artistes est allé en croissant jusqu'à ce qu'au commencement du siècle dernier l'émulation se fut portée vers les sciences, avec une ardeur qui ralentit celle dont les beaux arts étaient l'objet. Cependant, le nombre des élèves des grands maîtres, dont le nom est parvenu jusqu'à nous, se trouve être comparativement très petit, de sorte que tous ces tableaux, noircis par le temps, qui portent

leur âge sur leur physionomie, portent aussi le nom de l'un des Hercules de la peinture.

Parmi la belle collection de portraits des grands maîtres peints par eux-mêmes, ceux de Michel-Ange et de Léonard de Vinci sont très remarquables; celui-ci est un vieillard vénérable à longue barbe, l'autre est de moyen âge et à barbe touffue. L'excellent portrait de sir Joshua Reynolds est dans le goût de Vandyck; Angelica Kauffmann s'est représentée fort jolie; mais elle montre trop ses dents. Quant à Raphaël qui n'a pas l'air d'avoir plus de 18 ans, c'est un des plus mauvais portraits de la collection.

Les étrangers sont très curieux de voir la comtesse d'Albany (Aloïsa de Stolberg), veuve de Charles Édouard, dernier des princes anglais déchus du trône, que l'on suppose être aussi veuve en secondes noces du Shakespear de l'Italie, Alfieri. Elle conserve encore, malgré son âge, de la fraîcheur et de la beauté(1); sa taille est majestueuse, ses manières ouvertes et franches; l'allemand est sa langue maternelle, mais elle parle très bien le français et l'italien, et entend l'anglais. Veuve d'un Stuart, elle n'est pourtant point ultrà-roya-

(1) Dans sa jeunesse, il y a quarante ans, elle se faisait traiter de reine; mais les Anglais l'appelaient *la reine des cœurs*. C'est à M. de Bonstetten, qui l'a connue dans ce temps-là, que je dois cette anecdote, conservée dans des lettres (encore inédites) à l'historien Muller.

liste, et quoique femme, ses opinions politiques sont modérées; elle a visité l'Angleterre et a demeuré en France, où elle se trouva au commencement de la révolution. La société que l'on rencontre chez cette dame est très variée, et en grande partie composée d'étrangers. J'y ai connu le marquis Lucchesini, favori du grand Frédéric, qui fut ministre de Prusse à la cour de Bonaparte, où il défendait son pays avec courage; et pourtant il est ici en honorable exil. Ce doit être un malheur en diplomatie d'avoir reçu de la nature le regard extrêmement fin du marquis de Lucchesini. On voyait encore, chez madame d'Albany, le prince Borghèse, connu dans le monde pour avoir fait semblant de brûler publiquement ses titres de noblesse, que néanmoins il sut garder, et plus connu encore par son mariage avec la sœur de Bonaparte, dont il est séparé. C'est un des plus riches princes romains. Le signor Fabbroni, qui venait chez la comtesse, est un personnage extraordinaire aujourd'hui; directeur de la monnaie en Toscane, et savant en titre, il fut autrefois danseur à l'Opéra. Le célèbre Fontana partage avec lui la gloire d'avoir fondé, ou du moins porté à son état de perfection actuelle, le cabinet d'anatomie de Florence. L'avancement du signor Fabbroni est sans doute dû à la révolution autant qu'à son mérite; mais loin de chercher à se venger sur la société de l'espèce de disgrace attachée à son origine, comme

Collot d'Herbois et tant d'autres, il n'a jamais fait que du bien.

On nous avait fait remarquer une Italienne, aux traits réguliers, aux beaux yeux et aux belles dents, qui, disait-on, avait autrefois chargé l'ennemi à la tète d'une compagnie de dragons, et fait ensuite son entrée triomphale à Florence l'épée à la main. « Cette héroïne, me dit en riant le signor Fabbroni, était au temps dont vous parlez la très intime amie d'un étranger bien connu. Je ne sais quels combats elle peut avoir livrés; mais je l'ai vu faire l'entrée triomphale dont vous parlez sur le pont de Florence, jambe de ci, jambe de là, sur un grand cheval de bataille; son amant d'un côté, un capucin de l'autre, le crucifix à la main. Si vous voulez, je vous présenterai à la signora M............ » Il eut en effet cette bonté, et je trouvai à cette dame toute la franchise d'une héroïne. Forcée, dit-elle, par les Français, de fuir de son pays, elle avait long-temps voyagé en Allemagne. — Mais cependant, madame, vous revîntes parmi eux? — Oui, au fond je les ai trouvés *buoni bruti* (bonnes créatures). Il y avait à côté de la signora M....... une jeune personne en conversation animée avec elle. Je demandai au signor Fabbroni qui elle était. — La femme de mon fils, marié la semaine dernière. Il aperçut ma surprise, et ajouta : « Elles ne se connaissaient pas auparavant, comme vous pouvez croire; la connaissance

date de son mariage.» Ceci amena la conversation sur les mœurs italiennes, et je lui répétai ce que j'en avais entendu dire afin d'avoir son opinion. Aussitôt, lui dis-je, qu'un mari italien a un héritier ou deux, il devient impatient de recouvrer sa liberté accoutumée, et il la donne tacitement à sa jeune épouse, l'abandonnant loin de ses yeux à toutes les séductions auxquelles il sait bien qu'elle sera exposée dans un monde qu'il connaît mieux qu'elle. Dans la suite, le mari et la femme s'arrangent entr'eux de manière à suivre, chacun de leur côté, leurs inclinations, sans gêne et sans déguisement. Lorsqu'il s'élève des querelles, entre la dame et son *cavaliere servente*, il n'est pas rare que le mari s'en mêle pour les raccommoder; interposant même son autorité maritale en faveur de celui-ci, lorsqu'il le croit maltraité, pour le bien de la paix domestique et de la justice. Dans un tel état de choses, les enfants, après le premier, ne peuvent être bien chers à celui qui en est réputé le père, et sont fort négligés. Les filles, élevées au couvent, y demeurent et prennent le voile par ennui de n'être rien, si leurs parents ne réussissent pas à leur trouver un mari, ce qui est le résultat de négociations, dont l'intérêt fait toujours la base. Les fils cadets vivent de leur légitime, et se font prêtres ou *cavaliere servente* sans jamais se marier, et il est rare qu'ils aient assez d'énergie pour aller chercher fortune ailleurs. Le

mariage n'est jamais le résultat de l'inclination réciproque. Les âges et les goûts sont mal assortis, et l'amour, dans le mariage, est chose inconnue. Les femmes, tout-à-fait sans culture d'esprit, ne s'occupent que de commérage; leur conversation ne roule que sur les liaisons de cœur de leurs connaissances, mais sans malice et même sans plaisanterie; c'est une affaire dont on s'occupe sérieusement, et où l'on ne voit pas le mot pour rire. Elles se font des visites de condoléances pour la perte d'un *cavaliere servente.*

Le signor Fabbroni convenait bien de quelques-uns de ces chefs d'accusation; mais il prétendait que les *cavaliere servente* n'étaient ordinairement autre chose que l'*amico della casa,* comme en France ou en Angleterre, un habitué de la famille est loin d'être toujours l'amant de la maîtresse de la maison. On est en Italie plus désœuvré qu'ailleurs, disait-il, l'on y a peu d'amusements et peu d'affaires, et même dans les classes inférieures, on travaille moins qu'on ne le fait ailleurs. On a par conséquent plus de temps à donner aux soins qu'exigent les femmes, et ces soins ont leur douceur sans licence. Le signor Fabbroni, qui a longtemps vécu à Paris, ne pouvait pas croire que la révolution y eût réformé les mœurs. Quant à l'Angleterre, où il avait été trop peu de temps pour juger de ses habitants, il se bornait à citer la conduite peu édifiante d'un grand nombre

d'Anglaises hors de leur pays; ce qui lui faisait croire que les femmes n'y étaient pas plus scrupuleuses qu'ailleurs. Les faits qu'il citait étaient notoires, et j'étais loin de les contester; mais je niai la conséquence qu'il en voulait tirer, et je l'assurai que la plupart de ces voyageuses tarées avaient quitté leur pays précisément parce qu'elles l'étaient, tandis qu'ailleurs on ne croit pas nécessaire de changer d'air pour ce mal-là.

Est-ce là votre modestie anglaise, me dit un soir au bal le signor Fabbroni, en me montrant une jeune et belle personne qui tourbillonnait avec grace dans le cercle des valseurs, et livrait froidement aux regards avides des amateurs un pied mignon, un sein d'albâtre. A peine daignait-elle jeter les yeux sur le partner, beau et bien fait, qui dansait avec elle, impatiente qu'elle était de s'en assurer un autre, plus noble et plus riche, qu'elle avait vu entrer dans le salon. La danse finie, suivant des yeux cette beauté calculatrice, je la vis prendre le bras d'une autre dame et se promener nonchalamment dans l'appartement, sans paraître apercevoir celui qu'elle désirait le plus attirer vers elle. On me les nomma l'une et l'autre.—Voyez-vous, dis-je à mon tour au signor Fabbroni, en lui montrant la fille de M. H...., ci-devant ministre de Russie à Florence, cette autre jeune personne, non moins belle que l'objet de vos sarcasmes, mais qui n'a pas l'air de le savoir:

elle vient après la danse de rejoindre sa mère, et paraît hésiter timidement à acceptera la main du danseur qui se présente, partagée comme elle est entre le désir, franchement avoué, de recommencer, et la crainte de n'avoir déjà que trop dansé, mais sans mélange de calcul d'aucune espèce. Ingénue et sensible, un seul regard tendre et inquiet de sa mère la décide et lui fait refuser, de la meilleure humeur du monde, l'offre qui lui a été faite; vous la voyez s'enveloppant de sa pelisse pour partir. Voilà, lui dis-je, une jeune Anglaise telle que vous en trouveriez partout en Angleterre, si ce n'est que par erreur la nature fit naître celle-ci en Russie. A cela il secoua la tête d'un air d'incrédulité.

J'avais des lettres pour M. F... et pour le prince C......, tous les deux secrétaires d'Etat; mais ni l'un ni l'autre ne reçoivent chez eux ni ne tiennent leurs ménages; le prince C..... qui a un très-beau palais, dîne chez le restaurateur. M. le chevalier de F........ eut la bonté de m'accompagner au *palazzo vecchio*, où les ministres travaillent, et envoya son nom pendant que nous attendions sur l'escalier. « Il faut, disait-il, que je vous donne une leçon de diplomatie; nous pouvons nous arrêter ici à causer, sans conséquence, mais il ne faut pas faire antichambre! »

Le célèbre cabinet d'imitations anatomiques en cire occupe quinze chambres du Musée; on y

voit représentés avec une exactitude parfaite de grandeur, de forme et de couleur, toutes les parties du corps humain; et quelques-uns des organes les plus délicats, tels que celui de l'ouïe, sont imités à part dans de plus grandes proportions. Il se pourrait que les hommes de l'art y trouvassent des défauts qui heureusement m'ont échappé, de sorte que le plaisir de l'admiration m'est resté dans son entier. Les secrets du sein maternel sont ici dévoilés sans immodestie, car la mort n'a point de sexe, et l'imagination, à son aspect, s'élève à de tout autres impressions que celles des sens. Dans la contemplation de cette structure merveilleuse, dont les plus petits détails proclament un plan, une providence, une cause finale, il n'y a plus de dégoûts, plus de terreurs, et les traces d'intelligence qui errent encore sur ces physionomies inanimées, si pâles, si calmes, si inaltérablement sereines, semblent porter des paroles de paix et d'espérance à celui qui ose les contempler. C'est beaucoup, pour nous autres mortels, que d'enlever à la mort ce qu'il y a de chimérique dans les craintes qu'elle inspire, il en restera toujours assez de bien fondées.

Un voyageur en Italie est obligé de voir des palais et des églises; quoi qu'il en dise, ses livres, ses compagnons de voyage, son *Cicerone* le poussent, il faut aller; mais le lecteur n'en lirait pas volontiers la description et je ne l'arrêterai qu'un instant sur ce sujet.

*Il poggio Imperiale* est très-vaste; il occupe les quatre côtés d'un immense rectangle, et vous parcourez une suite infinie d'appartements trop modernes, trop bien meublés et trop bien tenus, trop peu italiens enfin, pour intéresser ceux qui viennent voir l'Italie. Parmi tant de pièces, la seule dont j'aie conservé le souvenir, est une espèce de rotonde dont les parois unies et sphériques représentent, en peinture, un lointain vaporeux et le ciel; des arbres, des chiens et quelques autres figures, fortement marquées sur le premier plan, font ressortir le vague du paysage ou plutôt l'éloignent davantage, et l'illusion est complète. Il ne manque à cette décoration que d'être éclairée comme les panoramas. Les jardins de ce palais, que nous n'avons vus que des fenêtres, sont dans le genre classique négligé, et unissent tout ce qu'il y a de pire dans les deux genres, l'encombrement et le désordre en lignes droites.

*Palazzo Pitti.* Les pierres de taille de son soubassement forment certaines protubérances symétriques qui portent le caractère de la solidité et du pouvoir de résistance; c'était le goût des quinzième et seizième siècles, né des circonstances orageuses de ce temps-là. L'intérieur est tout d'or, de marbre et de pierres précieuses. Il y a telle table en mosaïque qui a coûté quinze, vingt, jusqu'à vingt-cinq ans de travail, à plusieurs artistes réunis. Les objets représentés dans ces mosaïques

sont des fleurs, des instruments de musique, des animaux vivants, et l'on n'en saurait trop admirer l'exécution. Je ne dirai rien des tableaux qui forment cependant une très belle collection. Il y avait foule autour de la célèbre Vénus de Canova, qui a son cabinet à part dans ce palais. Moins nue que la Vénus de Médicis, elle est plus voluptueuse et moins faite pour être montrée à tous les yeux; mais c'est ce que Canova a encore produit de plus parfait. Les jardins appelés *Boboli* sont fort admirés; en effet, suivant le goût du pays, on y trouve de nombreuses terrasses avec leurs balustrades et leurs statues; des pierres et du mortier partout, et ce qui n'est pas muraille, est charmille taillée pour imiter des murs. La vue domine sur toute la ville. Le grand duc, qui demeure au palais *Pitti*, se promène sans gardes et en simple particulier dans ces jardins; c'est un prince affable et bon et dont les intentions sont excellentes.

*Palazzo Riccardi.* Quoique bâti sur les dessins de Michel-Ange, il n'est pourtant remarquable que pour avoir été la *Casa de' Medici.* Les appartements que cette illustre famille occupait, sont à présent dans le plus triste état de délabrement; de vieilles tapisseries pendent en lambeaux sur les murs, les plafonds dorés sont comme récrépis en noir par les mouches, et il y a sur les planchers un bon doigt de poussière historique.

Le *Duomo* ( c'est ainsi que les cathédrales sont

appelées en Italie) est un vaste édifice, bâti en briques, et revêtu de panneaux de marbre. Il y a quelque chose d'imposant dans le nom d'édifice de marbre, mais l'effet n'y répond pas. Le marbre poli a un plus mauvais effet que le marbre brut, et celui-ci ne vaut pas la pierre de taille ordinaire; mais ce qu'il y a de pire est le marbre varié. L'architecture et la sculpture veulent des formes sans couleur. Le *Duomo* n'est ni grec, ni gothique, quoiqu'il date de l'époque de ce dernier genre d'architecture, et ce sont ses dimensions seules qui lui donnent de la grandeur; on dit que Michel-Ange conçut l'idée du dôme de Saint-Pierre en voyant celui-ci. L'intérieur, quoique gâté par une enceinte de colonnes grecques autour du chœur, est cependant très beau; mais la musique que nous y avons entendue nous a semblé peu digne du lieu. La tour isolée qui s'élève tout à côté de la cathédrale et qui lui sert de clocher, est si belle, que Charles V disait qu'il aurait voulu la faire mettre sous verre. La chapelle des Médicis, c'est-à-dire leur tombeau, commencé il y a trois cents ans, n'est pas encore tout-à-fait achevée. C'est un cabinet de marbres rares plutôt qu'un monument sépulcral.

*Santa-Croce* présente l'aspect d'une montagne de briques qui attend son revêtement de marbre et l'attendra long-temps; je n'en parle qu'à cause des illustres morts qui y reposent. Le tombeau

de Michel-Ange est décoré de son buste fait par lui-même; celui de Vittorio Alfieri est de Canova. « Ce fut ici, dit madame de Staël, en se promenant dans l'église de Santa-Croce, qu'Alfieri sentit pour la première fois l'amour de la gloire, et c'est là qu'il est enseveli. L'épitaphe qu'il avait composée d'avance, pour sa respectable amie madame la comtesse d'Albany et pour lui, est la plus touchante et la plus simple expression d'une amitié longue et parfaite (1). »

Ici reposent encore Galilée, Aretin, Machiavel; ce dernier est représenté balançant le poids d'une épée avec celui d'un rouleau de papier.

Tout près de Florence, sur le penchant de l'Appennin, on voit *Fiesole* ou plutôt le site de cette ville antique, détruite il y a huit siècles par les Florentins. Ce mauvais procédé entre voisins semble n'avoir eu pour but que de faire servir les matériaux à embellir leur propre ville, et cependant partout où l'on fouille dans les huit ou dix pieds de terre accumulés, on ne sait comment, sur l'ancienne cité, on trouve encore des débris précieux. Il y a seulement cinq ans que l'on découvrit la base d'un vaste amphithéâtre, et depuis lors, les restes d'un temple dont on fait à présent une église. La vue de *Fiesole* s'étend sur la plus grande partie du célèbre *Val d'Arno*. Il est tout gris d'oliviers, et les montagnes de l'autre côté de

(1) *Corinne*, 3e vol., page 251.

la vallée sont également grises, mais c'est de stérilité. Cependant, le paysage sans roches sourcilleuses, sans beaux-arts, sans eaux (car l'Arno, de cette hauteur, ne semble qu'un petit ruisseau), est encore admirable parce qu'il est vaste et vague. Le paysan qui nous servait de guide, fort au fait des ruses du clergé payen, nous montrait, parmi les ruines d'un temple, la cachette d'où le prêtre, qui faisait le dieu, avait coutume de rendre ses oracles, et le conduit par lequel passait sa voix. Ce *cicerone* rustique et tous les autres habitants du village, qui est sorti des ruines de *Fiesole* et en conserve le nom, étaient bien vêtus, excepté pourtant la caste mendiante, qui portait ici comme ailleurs le costume obligé des guenilles. Tous avaient des médailles et des pièces de monnaie antique à vendre. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi les Romains semaient ainsi partout leur argent, et en telle quantité, qu'après en avoir ramassé pendant tant de siècles on en trouve encore tous les jours. Dans quelques milliers d'années, lorsqu'on déterrera Paris ou Londres du milieu des champs, l'on n'y trouvera pas beaucoup de louis d'or ni de guinées; ce qui indiquera que l'état de la société était plus sûr et plus tranquille de notre temps, qu'il ne l'a été sous l'empire romain.

La pente de l'Apennin est parsemée de maisons de campagne grandes ordinairement et très or-

nées, mais qui, vues de près, ne répondent pas à l'idée que l'on s'en forme à distance. Les jardins sont petits, négligés, encombrés de murs, bâtis enfin plutôt que plantés ; et l'on s'étonne de ne pas y trouver des orangers de marbre, comme l'acanthe des chapiteaux corinthiens ; cela serait en harmonie avec le reste. Au-delà de l'étroite enceinte du jardin, tout est vigne, oliviers et muriers. Il y a pourtant à Florence de magnifiques arbres, qui forment une promenade publique le long de l'Arno, et que l'art a respectés. Les quais de Florence sont beaucoup plus beaux que ceux de Paris, et l'Arno, retenu par des écluses au-dessous de la ville, a précisement la largeur de la Seine aux Tuileries, ses ponts ayant, comme le Pont Royal, 120 grands pas de longueur. Le pavé des rues est composé de grandes dalles, sur lesquelles les voitures roulent sans effort, mais non sans danger pour les chevaux, qui glissent et s'estropient. Les palais ressemblent à celui du Luxembourg, surtout par la taille des pierres en relief ; et leur solide magnificence a peu de grace.

Les gens du peuple en Italie satisfont sans se gêner aux besoins les plus grossiers en plein jour, dans la rue, devant tout le monde, comme s'ils étaient seuls (1). « Ils ne font rien parcequ'on les

(1) Les Grecs, à Paris, s'étonnent beaucoup et sont très-scandalisés d'y trouver des habitudes à peu près semblables. Elles sont vues du même œil par les Turcs, et les

« regarde, dit l'auteur de Corinne, et ne s'abs-
« tiennent de rien parce qu'on les regarde. »

Cette remarque peut avoir été faite à l'occasion d'autres habitudes nationales et concerner d'autres classes de la société; mais elle s'applique avec une égale justesse à toutes les classes dans toutes les circonstances. Les Italiens me paraissent être moins artificiels, et beaucoup plus près de la nature que leurs voisins. La vanité, le désir de paraître entrent pour peu de chose dans leur caractère; il leur faut des plaisirs qui les touchent de près, et peu leur importe ce qu'on en pense. Si les motifs qui les font agir ne sont pas d'une nature bien relevée, au moins sont-ils simples et vrais. J'avais souvent remarqué dans les rues de grandes croix appliquées aux murs avec le mot *rispetto*, en grosses lettres, sans en deviner l'objet, lorsqu'il m'arriva d'observer un personnage prêt à se mettre à son aise contre un mur, évitant avec soin les croix et les *rispetto*, mais se plaçant entre deux sans scrupule. Le signe révéré est ainsi devenu une sorte de *memento* de propreté.

La révolution française, et surtout les malheurs de Toulon, avaient jeté sur les côtes de la Toscane une foule de malheureux fuyant leur homicide patrie; ils y avaient été accueillis avec bonté, et vivaient à l'aide de leur industrie sous

habitants du Nord de l'Europe n'en sont guère moins révoltés.

l'empire sage et doux d'un gouvernement vraiment paternel. Les circonstances de leur émigration n'étaient assurément pas de nature à leur faire aimer personnellement l'homme qui, depuis, commanda aux destinées de l'Europe, mais qui, à l'époque dont il est ici question, remplissait à Toulon, sous les ordres de Barras et de Dugommier, l'office d'exécuteur des vengeances de la Convention nationale. Bonaparte, cependant, n'eut pas plutôt pénétré en conquérant dans le cœur de l'Italie, il n'eut pas plutôt menacé les frontières de la Toscane, où les exilés avaient trouvé un asile, qu'ils devinrent ses plus zélés partisans, et continuèrent de l'être, lorsqu'il dépouillait et insultait ce pays neutre et allié, le premier qui eût fait un traité de paix avec la République française. Ces gens-là n'étaient, au fond, ni plus ingrats, ni plus méchants que d'autres; ils n'aimaient probablement ni les excès de la révolution, ni Bonaparte; mais ils aimaient, par-dessus tout, l'éclat de ses victoires. Eût-il été battu à Marengo, plus de prestige : il avait été sur le point de l'être, mais il ne l'avait pas été! Les talents militaires, pourvu qu'ils soient heureux, et toujours heureux, sont pour les Français l'objet d'une passion exclusive, contre laquelle il n'y a ni raison, ni reconnaissance, ni expérience, ni intérêt personnel qui tienne. Pourvu que les armées françaises gagnent des batailles, n'importe dans quelle

cause, ils sont heureux; et ce délire, principe de quelques bonnes qualités, mais source d'un grand nombre de vices, de fautes et de malheurs, mettra toujours les institutions constitutionelles à la merci du pouvoir militaire placé dans d'habiles mains; ce pouvoir étant le seul qu'on sache en France aimer et servir sincèrement. On dit que cela change un peu, et je m'en félicite; mais j'ai bien peur que ce ne soit encore qu'un changement de circonstances; que la passion dominante, celle de briller et de produire de l'effet, n'ait fait que changer d'objet momentanément, en passant du champ de bataille à la tribune. On joue un rôle comme auparavant.

La douceur des Toscans est proverbiale, mais je ne sais jusqu'à quel point il faut l'attribuer à Léopold, ni s'il les a trouvés ou rendus tels. La peine de mort ne fut, je crois, infligée qu'une fois sous son règne; et le jour de l'exécution, Florence semblait un désert. Ceux de ses habitants qui ne pouvaient pas s'éloigner, se tinrent renfermés chez eux ou dans les églises, qui furent remplies. Pendant la domination française, les punitions militaires faisaient plus de peine aux habitants que leur propre assujétissement. Depuis la restauration, les anciennes lois ont été substituées au code Napoléon, dont on retient pourtant quelque chose: d'où il résulte pour le présent une sorte d'anarchie légale et tous les inconvénients

de lois rendues *ex post facto*. Sous le code français, par exemple, toute personne qui signe ou endosse une lettre de change, est soumise aux lois commerciales, d'après lesquelles le montant de la lettre de change protestée peut être exigé du tireur ou des endosseurs par une procédure sommaire; mais suivant les lois de Léopold, il ne suffit pas d'avoir mis son nom à une lettre de change pour être justiciable des lois de commerce; il faut être tout-à-fait négociant; ainsi, tel endosseur d'un effet protesté pourrait se soustraire au remboursement immédiat, tandis que tel autre y serait contraint, sans que ce dernier eût le même recours contre le premier, quoiqu'il tînt la lettre de change de lui. Le grand Léopold lui-même tombait quelquefois dans des erreurs législatives de cette nature, et revenait sur ses pas au risque d'accroître la confusion. On écrivit un jour sur la porte de son palais : *molti ordini, più contr'ordini : moltissimi disordini !*

Les propriétés des communautés religieuses, qui n'avaient pas été aliénées, ont été rendues, et les moines et religieuses recrutent avec activité. Les abus dont on se plaignait sous les Français, ont fait place à d'autres, qui commencent à exciter des plaintes non moins amères qu'en Lombardie; mais les plaintes en Italie ne vont guère jusqu'à l'insurrection, et l'insurrection finit mal, manque d'union et de confiance mutuelle. Lors-

que Murat se mit en campagne contre une poignée d'Autrichiens, on le laissa seul, et ses Napolitains, qui formaient une fort belle armée, voyant qu'ils n'étaient pas secondés, eurent peur et prirent la fuite au premier feu. Les Milanais, qui se vantent de leur esprit militaire, n'ont rien fait pour s'affranchir du joug étranger. Il n'y a d'esprit public en Italie que sur un seul point, la haine de toute domination étrangère; et cependant ils sont plus soumis aux étrangers qu'ils ne le seraient à un prince italien; car ils ne s'accorderaient, ni sur le choix de l'individu ni sur celui du chef-lieu du gouvernement; tant la jalousie, fondée sans doute sur leurs anciennes rivalités, est invétérée.

*Pise, le 9 novembre.* Nous sommes venus de Florence ici par la rive gauche de l'Arno en neuf heures et demie, en comptant une heure de détention aux portes de la ville; les employés de la douane ne voulant pas accepter ce que nous avions donné ailleurs pour ne pas être visités, nous nous obstinâmes et ils nous fouillèrent. Je n'en parle que pour montrer combien les gouvernements, même les plus sages, au nombre desquels on compte celui-ci, tiennent aux anciens abus, et semblent les aimer *per se* et tout-à-fait gratuitement. Ces vexations de douanes ne sont qu'un moyen de mettre à contribution les voyageurs au profit de quelques agents subalternes, que l'on peut à peine

accuser d'infidélité lorsqu'ils se font payer pour ne pas remplir leur devoir à la lettre; car la chose est connue et tolérée par le gouvernement, qui les paie d'autant moins. Le secrétaire d'état, prince Corsini, m'avait offert un ordre d'exemption de fouille, ou pour mieux dire, un ordre en vertu duquel on est dispensé de payer aux douaniers ce qu'ils sont tacitement autorisés à exiger; ainsi, voilà le gouvernement qui les vole après leur avoir permis de voler, et à quoi bon?

Il fut un temps où les républiques de Florence et de Pise étaient cinq fois plus peuplées qu'elles ne le sont à présent, et où de simples négociants disposaient des trésors de l'Asie. Le Val d'Arno était alors pour eux comme une immense *villa*, et ils y versaient leurs richesses surabondantes; ce n'est plus tout-à-fait cela maintenant, mais deux branches d'industrie s'y sont introduites; la manufacture de toiles et celle de chapeaux de paille, qui remplacent un peu ces anciens avantages. Cette dernière fabrication a le double mérite d'être domestique, et réservée exclusivement aux femmes qui, participant seules à ses profits, jouissent d'une sorte d'indépendance à l'égard de l'autre sexe, et s'assurent une considération qui est tout en faveur des mœurs sociales.

C'était dimanche, et toute la population du *Val d'Arno* se montrait propre et bien mise; au teint fleuri des femmes et à leurs mains blanches, on

voyait qu'elles n'avaient pas travaillé dans les champs. Un corset de soie, fort court, leur marquait la taille et laissait voir du linge blanc comme la neige; le grand chapeau de paille, orné d'un nœud de ruban ou de quelques fleurs que la saison fait encore naître, les garantissait du soleil; de nombreuses petites voitures légères, attelées d'un seul cheval, conduisaient ces femmes à l'église. A peine faisions-nous dix milles sans rencontrer une petite ville, ou deux milles sans trouver un village; et les maisons ou chaumières isolées n'étaient pas à plus de cent cinquante toises les unes des autres; même en Angleterre, elles auraient paru propres et bien tenues. Au milieu de toute cette prospérité, le cri lamentable de *fame*, *fame*, retentissait autour de nous; car la mendicité, cette lèpre de l'Italie, repoussée de Florence, où l'œil du maître ne doit pas la rencontrer, en est d'autant plus active loin de lui.

Les montagnes de Lucques, qui bordent la vallée de l'Arno, font fort bien dans le paysage; mais le premier plan du tableau n'y répond guère, car l'on chemine entre les murs de clôture de petits domaines de quelques arpents, cultivés avec tant de soin qu'on n'y voit pas un brin d'herbe, ni un arbre auquel on ait laissé des branches.

Pise est, comme Florence, magnifiquement pavée; c'est un plaisir de parcourir cette ville,

soit à pied, soit en voiture. L'Arno, plus large ici, est bordé de quais magnifiques, qui communiquent entre eux par plusieurs beaux ponts, dont l'un est de marbre. On croirait que Pise, réduite, de 120 mille ames, ou même de 180 mille, qu'elle contenait autrefois, à moins de 20 mille, doit présenter l'aspect d'une ville abandonnée, et que les cinq sixièmes au moins des maisons sont vides et en ruines; il n'en est rien du tout, et on bâtit encore: seulement les habitants sont plus grandement logés qu'autrefois. En effet, nous avons trouvé Madame F...., qui nous avait obligeamment invités chez elle, logée dans un palais, qui à Paris se louerait mille louis par an, et ici peut-être pas cent. Le premier étage, seul habité, se compose d'une grande salle, longue de 48 pieds et large de 27, dont le plafond est sculpté et doré, de deux salons, d'environ 30 pieds sur 25, d'une grande salle à manger et de cinq chambres à coucher, sans compter les chambres de domestiques; le rez-de-chaussée et le second étage, de la même étendue, ne sont point occupés. La plupart des fenêtres donnent sur l'Arno et ses magnifiques quais. Arrivés à la porte de cette belle maison (Palazzo Lanfranchi), ce ne fut pas sans difficulté que nous pûmes nous faire jour à travers la foule de mendiants qui l'assiégait. On voyait là tout ce que la misère a de plus hideux; hommes, femmes, enfants demi-nus, rongés

d'ulcères et de vermine, demandant l'aumône à grands cris, quoiqu'un peu par habitude. A ces signes on reconnaît ici une maison charitable, et cela fait honneur au maître dans l'opinion. Personne en Italie ne songe à prévenir ce dernier degré de misère, en dirigeant et en encourageant l'industrie; on ne s'en occupe que lorsqu'elle est à son comble, mais alors elle a son pain assuré; les misérables ont leur curée comme les chiens à la porte des riches, et plus ils sont abjects, meilleure elle est. Avec un métier sûr comme celui-là, qui est-ce qui voudrait prendre la peine de travailler? C'est sans doute aux institutions politiques qu'il faut attribuer cet état de choses. En effet, lorsque les personnes et les propriétés sont à la merci de l'arbitraire et de la corruption, lorsque les priviléges, les prohibitions, les exemptions, les restrictions entravent et découragent toutes les entreprises utiles; lorsque les douanes, en embuscade sur les frontières de chacun des petits états qui découpent l'Italie et à l'entrée de toutes les villes de chaque état, obstruent la circulation des produits de l'industrie, cette industrie cesse d'être productive, et tout ce qui n'est pas prince devient mendiant. Si tel est l'état de la Toscane, sorte d'oasis politique en Italie, que sera le reste du pays?

L'on dépêche les curiosités de Pise en deux matinées, ou même en une seule, lorsqu'on est

pressé; premièrement la célèbre tour penchée, dont l'architecture rappelle celle de la tour de Babel, telle qu'on la voit représentée dans les anciennes Bibles; et si l'on n'aperçoit pas ici la longue file d'ânes et de chameaux, charriant les briques et le mortier, au moins y trouve-t-on la confusion des langues, provenant des étrangers de toutes nations qui visitent cette merveille. Huit ordres, ou étages de belles colonnes de marbre blanc, supportent le même nombre de galeries extérieures, que l'inclinaison de la tour fait paraître en spirale, quoiqu'elles ne le soient point. Ce qu'il y a d'étrange est que cette inclinaison n'est pas uniforme, mais qu'elle est plus grande à la base, et décroît à mesure que l'édifice s'élève par une courbe, le sommet se trouvant comparativement de niveau. Il n'est pas improbable que les fondations s'étant affaissées plus d'un côté que de l'autre pendant la construction de la tour, et l'architecte cherchant toujours à regagner la perpendiculaire, l'édifice a dû prendre cette courbure que l'on aperçoit; et ce qui le confirmerait, c'est que les trous de l'échafaudage laissés dans le mur sont à l'angle droit avec lui, de manière que les ouvriers se seraient trouvés sur un plan incliné, et en danger de tomber, si le mur avait eu dès le commencement l'inclinaison qu'on lui voit aujourd'hui. Cette circirconstance me paraît concluante. La tour qui

est cylindrique en contient une autre de même forme, et l'escalier est pratiqué dans l'intervalle d'environ trois pieds. Le vide intérieur est de vingt-deux pieds, les murs ont deux pieds d'épaisseur et la galerie extérieure sept pieds de saillie, de sorte que le diamètre de l'édifice est de cinquante pieds; il a cent quatre-vingts-dix pieds de hauteur, et surplombe de quinze pieds. Lorsqu'on regarde de haut en bas, il n'y a tête si forte qui ne tourne, et la sensation que l'on éprouve est insupportable. Au reste, comme le centre de gravité se trouve être de dix pieds en dedans de la base, on s'explique comment la tour, qui a l'air de tomber, reste debout; mais cela dépend de l'agrégation toujours précaire des parties qui surplombent, et sont de plus ébranlées par les cloches suspendues au sommet. Ce qui doit tranquilliser sur le sort de cet édifice, c'est qu'il a résisté à des tremblements de terre, par lesquels un grand nombre d'édifices perpendiculaires ont été renversés.

Le *Duomo*, comme toutes les autres cathédrales italiennes du douzième siècle, est une espèce de montagne de marbre, dont l'architecture n'est ni grecque ni gothique, mais qui pourtant a des beautés. Nous y remarquâmes un très-beau tableau d'Andrea del Sarto.

On voit suspendu à la voûte un vieux lustre, ou plutôt chandelier de métal, lequel fut pour

Galilée, ce que la pomme tombant d'un arbre fut pour Newton. Galilée, se trouvant dans cette église et observant le mouvement alternatif qui avait été accidentellement imprimé à ce chandelier, par le choc d'une échelle que des ouvriers transportaient, conçut, dit-on, pour la première fois, l'idée du pendule et de son usage. J'ai vu depuis, chez M. le professeur Foggi, la première horloge à pendule construite par Galilée, sous l'inspiration du chandelier.

Les administrateurs du pillage, en 1796, prirent, comme de coutume, toute l'argenterie du *Duomo* de Pise, et même rançonnèrent Andrea del Sarto. M. F..., qui nous conduisait, dit, en montrant de belles colonnes de porphyre, apportées de Constantinople, « et nous aussi, autrefois, nous prîmes ce qui ne nous appartenait pas; mais c'était dans le douzième siècle, non dans le dix-huitième. »

Le Campo santo est une vaste cour rectangulaire, environnée d'une sorte de piazza gothique dont les murs sont ornés de fresques, où le génie et la barbarie se montrent également. Cet enclos fut construit, dans le treizième siècle, tout exprès pour recevoir une énorme masse de terre sainte, apportée de Jérusalem au retour des vaisseaux pisans de la troisième croisade. Le tas a, dit-on, neuf pieds de hauteur, et environ dix mille pieds carrés de base; il aurait fallu cinquante vaisseaux

de trois cents tonneaux, et peut-être trois fois ce nombre de petits bâtiments, tels que ceux en usage alors, pour transporter cette terre. Elle a la propriété de conserver les corps qui y sont enterrés, ou de les consumer très rapidement; je ne sais pas bien laquelle. Parmi les noms célèbres gravés sur les tombeaux, j'ai remarqué celui d'Algarotti, l'ami du grand Frédéric. La tour, le *Duomo* et le *Campo santo*, à quoi il faut ajouter un autre bel édifice, le baptistère, sont situés près les uns des autres sur une verte pelouse qui contribue à l'effet général qu'ils produisent. L'université de Pise, comme édifice, a aussi quelques prétentions architecturales, du moins celles qui résultent d'un revêtement de marbre. Cette université a trente-cinq professeurs, dont cinq résident au collège de Florence; leur traitement annuel est de cinq à sept cents écus ou dollars, ils ne reçoivent rien des étudiants qui sont au nombre d'environ cinq cents seulement, tous destinés à des professions qui les obligent à prendre leurs degrés; car les jeunes gens de la classe noble ou riche ne sont pas envoyés à l'université, mais reçoivent leur éducation sous le toit paternel; elle est littéralement domestique, car elle se fait parmi les valets de la famille.

D'après ce que j'ai vu, les professeurs ne manquent ni de zèle, ni de connaissances, et les étudiants semblent répondre à leurs soins. Le pro-

fesseur de droit canon, M. F...., traduisait Gibbon en italien, entreprise hardie dans son pays et dans sa situation. Le fils aîné de ce professeur, par égard pour la personne qui nous recevait et à cause de notre qualité d'étrangers, avait la bonté de nous consacrer la plus grande partie de son temps avec un zèle qui excitait toute notre reconnaissance. Cet excellent jeune homme parlait bien le français, lisait l'anglais, même la poésie, avec facilité, ainsi que les langues mortes, et avait rempli, par *interim*, la place de professeur de mathématiques. Pendant ces derniers temps de disette et de maladie, il s'était dévoué aux établissements de bienfaisance. Deux autres fils et deux filles paraissaient avoir les mêmes dispositions, mais celles-ci, qui possédaient à fond plusieurs langues, ne voulaient, par modestie, faire usage que de la leur. Quoique tout ce savoir se trouvât renfermé dans un cercle de société assez étroit, il était sans pédanterie. On n'apercevait aucune envie de briller, encore moins de parvenir à rien; nulle affectation, mais au contraire une grande simplicité de caractère. Notre jeune ami, qui nous accompagnait partout, ne manquait jamais de prendre de l'eau bénite en entrant dans une église, et de faire le signe de la croix devant toutes les madones que nous rencontrions, sans s'embarrasser des regards de ceux à qui ces pratiques étaient étrangères et pouvaient paraître ridicules.

Tout cela fait voir que la moralité et les vertus domestiques ne sont point bannies des mœurs italiennes, au moins dans la classe instruite, et que l'on y peut être sincère dans les pratiques extérieures de la religion. Ce n'est pas la première fois que j'ai eu l'occasion de faire la même observation. Nous connaissons un prêtre dont le frère laissa en mourant une famille nombreuse et des dettes; il entreprit de le remplacer, se défit de sa voiture, retrancha toute dépense de luxe, paya les dettes, et se voua tout entier à l'éducation des enfants; il y a bien des années que cela dure, et avant sa mort, ce bon parent aura établi toute sa famille adoptive; ses intimes amis savent seuls l'étendue et la constance d'un sacrifice fait sans ostentation.

La plupart des femmes que l'on rencontre en société, sont accompagnées de leur *cavaliere servente* ( cicisbeo signifie proprement un fat, un impertinent; le mot est injurieux, et l'on ne s'en sert pas dans ce sens); quelques-unes passent pour en avoir trois, *il bello*, *il brutto*, *il buono*; le premier est aimé, le second fait les commissions, le troisième paie; mais, en général, un seul réunit en sa personne ces différentes attributions. Lors de notre arrivée à Pise, l'on ne parlait que d'une dame infortunée qui avait récemment perdu son perfide *cavaliere servente*. La pitié, l'indignation, remplissaient tous les cœurs. Quoique la dame ne fût

pas jeune, ayant un fils de dix-huit ans, il lui restait encore de la beauté; mais son *cavaliere*, après avoir porté ses chaînes trois lustres et plus, avait jugé bon de prendre femme. N'ayant pas le courage de le lui annoncer lui-même, un ami commun s'en était chargé. Au premier mot, l'amante désespérée court chez son infidèle; mais il était sur ses gardes, car il y allait de sa vie, et la voyant venir, il s'échappa par une porte de derrière; on ne le revit plus pendant quelques mois et il était marié quand il reparut. Dans l'intervalle, on avait fait entendre raison à la dame abandonnée, et soit résignation, soit fierté, elle ne poursuivit pas sa vengeance. Toute la ville lui fit des visites de condoléance, expressément à l'occasion de ce qui s'était passé; et son mari, qui lui-même en parle et prend beaucoup de part à son malheur, se plaint seulement de n'avoir pas été averti à temps, se flattant qu'il aurait mieux que personne su préparer un trop sensible cœur au coup qu'on allait lui porter. Je demandais, l'autre jour, comment deux personnes, d'un esprit peu cultivé et sans occupation quelconque, pas même la musique, dont peu de personnes ici font une étude, pouvaient trouver moyen de remplir leurs éternels tête-à-tête; ce qu'ils faisaient. On me répondit: « aimer et bâiller, puis bâiller et aimer, et enfin bâiller et toujours bâiller. » Les étrangers qui demeurent habituellement en Italie finissent par adopter ces mœurs-là.

Madame A..., Italienne, mariée à un Français qui, sous le général Miollis, remplissait quelques fonctions publiques, et qui maintenant en a de secrètes à Rome où il passe la plus grande partie de l'année, madame A..., dis-je, vit publiquement dans un commerce intime avec M. F..., Anglais, assez jeune pour être son fils. Tous deux ont l'usage du monde, le ton de la bonne compagnie et y sont bien reçus. Le bon mari vient, chaque année, passer quelques jours au sein de sa famille, en tiers avec M. F....; personne ne sait ce qui se passe dans cet intérieur, mais on voit le mari donnant le bras à sa fille, et le *cavaliere* anglais à madame. Il est clair que l'opinion publique sanctionne cet état de choses, et il n'en faut pas davantage pour juger les mœurs; cependant les gens du pays persistent à dire qu'ordinairement le *cavaliere servente* n'est que *l'amico della casa*. La publicité, disent-ils, et la constance de ces sortes de liaisons, offrent la meilleure garantie de leur innocence. Parmi nous, ajoutent-ils, une femme qui se montrerait sur le siége, à côté de son cocher, serait déshonorée; mais nous ne portons pas ce jugement à l'égard des Anglaises que nous voyons se promener ainsi, parce que c'est la mode en Angleterre, et que cela ne tire pas à conséquence. Les tête-à-tête de nos femmes avec leurs *cavalieri* sont aussi sans conséquence.

A cinq ou six milles de Pise, sur le bord de la

mer, le grand duc a un domaine, dont le sol sablonneux ne présente que de vastes et maigres pâturages, où l'on voit errer en liberté de grands troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux, de moutons, et ce qui paraît étrange, de chameaux au nombre d'environ deux cents. C'est la souche d'où sortent tous les chameaux que l'on promène en Europe. Ils coûtent 40 à 50 séquins (5 à 600 francs) à l'âge de quatre ans. Nous les trouvâmes nonchalamment couchés la plupart, ou errants çà et là avec lenteur; leurs grands corps maigres et dégingandés semblaient à peine avoir la force de se soutenir, et la liberté dont ils jouissaient rendait leur difformité et la maladresse de leurs mouvements plus apparentes encore qu'elles ne le sont dans l'état de contrainte et d'esclavage, où nous sommes accoutumés à les voir. On a peine à croire que des êtres aussi mal bâtis soient agiles et forts; cependant ils portent à Pise une charge de bois, pesant douze quintaux, et leur pas ordinaire est égal au trot d'un cheval. On mit le bât sur l'un d'entre d'eux, qui s'était agenouillé pour le recevoir, non sans pousser des cris et des gémissements lamentables, accompagnés de grimaces très expressives de mécontentement, qui continuèrent pendant qu'on lui faisait faire quelques pas. Le poil de ces animaux est épais, et d'une grande finesse. Les chevaux, qui n'y sont pas accoutumés, craignent extrêmement

l'odeur et la vue des chameaux, et les rosses qui nous avaient amenés furent sur le point de prendre le mors aux dents. Tout un régiment de dragons fut une fois jeté dans le plus grand désordre, par l'apparition inattendue de quelques-uns de ces paisibles animaux. Il serait facile de les naturaliser dans la partie méridionale des États-Unis d'Amérique, où le sol est trop sablonneux pour les voitures, et où les chevaux souffrent beaucoup de la chaleur. Les chameaux consomment moins, se contentent du plus mauvais fourrage, et font trente à quarante milles par jour, sans boire ni manger, avec une charge triple de celle d'un fort mulet.

A notre retour, nous rencontrâmes une longue file de bêtes de somme d'une autre espèce : c'était de pauvres gens, dont la nudité était à peine déguisée par les haillons, *qui leur pendaient et par devant et par derrière*. Ces malheureux apportaient des fagots au marché, et leur charge, proportion gardée, excédait de beaucoup celle des quadrupèdes *leurs collègues*. Il semble que la civilisation italienne ne se soit pas encore élevée ici jusqu'aux charrettes, ou même jusqu'aux brouettes traînées par des hommes, et que l'usage des civières et des crochets de portefaix n'y soit pas encore connu, car ces gens-là portent leur charge sans ce secours. Peut-être quelque ennemi des machines aura-t-il obtenu du gouvernement pa-

ternel de ce pays la prohibition de celles-là, et pour le bien des bûcherons, condamné leurs épaules à porter ce qu'ils auraient pu traîner avec bien moins de peine. Le travail facile d'un seul se trouve être ainsi la dure tâche de quatre individus, qui gagnent entre eux tout justement ce que l'homme seul, aidé de deux roues, aurait gagné.

Le domaine rural, que nous venions de voir, est bien boisé; il y croît des chênes verds (*quercus ilex*), de dimensions peu communes; j'en mesurai plusieurs, dont le tronc n'avait pas moins de douze pieds de circonférence, et dont l'ombrage couvrait un espace de vingt-cinq grands pas de largeur. Le feuillage de ces arbres touffus est d'un vert noir et triste. En approchant, je fus assailli par d'innombrables fourmis rouges, qui pénètrent dans les vêtements, et dont il est difficile de se débarrasser. Las de voir toujours des champs labourés, des vignes, des peupliers mutilés, et de pâles et maigres oliviers, l'aspect des bois, des pâturages, des animaux en liberté, nous paraissait la nature hors de prison; le manque de mouvement du terrain était corrigé par l'aspect lointain des belles montagnes de Lucques.

Nous assistâmes hier à une *messa cantata*, dans la cathédrale, où l'archevêque officiait en personne. Immobile sur son siége épiscopal, le prélat a été

décoiffé dix fois, sa mitre enlevée et replacée sur sa tête, sans motif apparent, pendant que les prêtres marchaient processionnellement autour du chœur, en chantant l'office d'un ton nasal, qui faisait rire sous cape les enfants de chœur qui l'imitaient; à la fin le prélat a été déshabillé et rhabillé de pied en cap; on lui a ôté ses robes en les lui passant par-dessus la tête, et on lui en a remis d'autres de la même manière. La maigre musique de quelques violons, qui ne couvrait pas les battements de pied d'un maladroit maître de chapelle, s'est fait entendre pendant toutes ces cérémonies. Il n'y a pas eu un seul instant de tranquille recueillement, rien qui ressemblât à la prière, et qui inspirât ces sentiments religieux que les temples sont destinés à faire naître et à entretenir; c'était d'un bout à l'autre une pantomime musicale mal jouée, qui n'exprimait rien. Sincèrement disposés à nous joindre de cœur au culte rendu à l'Être suprême, dans quelque communion que ce fût, ce n'était pas notre faute si ce culte, dégénérant en vaines cérémonies, substituait, aux impressions spirituelles, celles qui ne vont pas plus loin que les yeux. Aujourd'hui nous avons assisté à la leçon d'un professeur de belles-lettres à l'université, lue d'un ton très déclamatoire avec une fort belle voix. Traitant du mérite comparatif de Virgile et du Tasse, le critique donnait à celui-ci l'avantage de

la moralité, avantage qui ne tente guère les poètes. Milton fut l'objet des plus grands éloges. Ce professeur nous a paru éminemment doué de cette qualité, pour laquelle je me souviens qu'un juge était fort loué à Paris, savoir, d'un *beau physique*.

Il y avait ici autrefois des chevaliers de Saint-Étienne, créés par le grand duc Côme I, en commémoration d'une victoire remportée le jour de la fête du saint. Comme les chevaliers de Malte, ceux-ci se vouaient à la guerre contre les infidèles, et dans la première ferveur et pureté de leur zèle, comme eux, ils signalèrent leur courage en maintes occasions. Les murs de leur chapelle, ainsi que ceux de leurs maisons, formant la place de Saint-Étienne, sont encore chargés de trophées de leurs victoires, ainsi que de tableaux historiques qui y ont rapport. Trop riches pour que la révolution les épargnât, ils furent dépouillés de leurs propriétés et dispersés. C'était une injustice; mais la restauration de l'ordre, à laquelle on songe, ne réparerait pas cette injustice, et même ne restaurerait rien, puisque les propriétés sont aliénées, et que les chevaliers eux-mêmes sont morts. On ne ferait par-là que créer un ordre de chevalerie nouveau, et comme les circonstances, qui, dans le douzième siècle, motivèrent leur établissement, n'existent plus, ce serait une institution sans objet; à moins qu'au

lieu de faire la guerre contre les Turcs, on ne chargeât les nouveaux chevaliers de la faire pour eux.

Les propriétaires de terres, ici comme partout en Italie, n'afferment pas à rente fixe, mais amodient à moitié produit, ce qui a ses avantages et ses inconvénients. Le cultivateur à moitié produit, ne jouissant pas de tout l'avantage des améliorations qui sont entièrement à ses frais, n'a pas le même motif d'en faire; mais, d'un autre côté, il ne court que la moitié des risques de mauvaise récolte. En dernière analyse, c'est un système qui ne stimule pas l'industrie au même degré que la rente fixe, et sous lequel la terre est moins productive (1); mais il en résulte l'avantage inestimable d'établir une communauté d'intérêts entre le propriétaire et le cultivateur, des relations ordinairement bienveillantes, une sorte de surveillance paternelle, infiniment précieuse sous le point de vue moral et politique, et formant des liens sociaux entre la haute et la basse classe. Le dévouement extraordinaire des métayers vendéens à leurs chefs propriétaires, n'aurait pas eu lieu de la part de fermiers à rente fixe; et nous ne voyons pas que les paysans ita-

(1) Les meilleures terres, aux environs de Pise, qui produisent deux ou trois récoltes dans l'année, valent cinq à sept louis les 6600 pieds carrés, ou environ 36 louis l'arpent de 40,000 pieds carrés.

liens aient répondu au signal qui leur était donné par la France et imité les excès de la révolution. Ils y étaient tellement peu disposés, que leur esprit, naturellement vif et bouffon, s'exhalait en bons mots de circonstance. Les galériens pour la vie portent un bonnet jaune, tandis que celui des condamnés pour un temps limité est rouge : un paysan qui arrivait de la campagne, apercevant le bonnet rouge sur l'arbre de la liberté, planté dans le milieu du marché, s'écria : *fortuna che non è giallo!* (heureusement qu'il n'est pas jaune) et la plaisanterie eut un tel succès, qu'il fallut mettre à bas arbre et bonnet. L'huile est un article de première nécessité en Italie; sous le règne impérial, il était une année devenu rare et cher : *perchè l'olio è cosi caro?* demandait un paysan, *perchè*, lui répondit un autre, *hanno unto tanti re ed hanno fritto tante repubbliche* (1)!

Les souvenirs de ce temps-là ont laissé ici peu de ressentiments dans les cœurs. L'on rend justice aux soldats français, qui ne commirent pas de grands excès envers les habitants, mais au contraire se montrèrent souvent plus humains et plus justes que leurs officiers, dont les exactions étaient le sujet de leurs sarcasmes militaires.

On ne connaît pas ici l'enseignement mutuel;

(1) Pourquoi l'huile est-elle si chère?—Parce que l'on a oint tant de rois et fricassé tant de républiques.

mais les enfants admis dans les nombreuses *case di carità* (maisons de charité), apprennent à lire et à écrire, et sont mis en apprentissage. On dit que tous les enfants présentés y sont reçus, ce qui, dans un pays déjà surchargé d'habitants, comme la multitude de mendiants le prouve, sert à en augmenter le nombre. Les curés de campagne enseignent la lecture et l'écriture à un petit nombre d'enfants, et reçoivent de leurs parents des présents d'œufs et de volailles. Les gens du peuple, dans les villes au moins, savent par cœur et récitent avec enthousiasme les passages favoris de leurs poètes, tels que la fuite *d'Herminie* dans la *Gerusalemme* du Tasse; la mort de *Clorinda*, l'épisode d'*Olindo* et de *Sofronia;* la célèbre description de la sécheresse et de la pluie, la mort d'*Argante*, de l'*Orlando furioso;* ils répètent la fuite d'*Angelica* et quelques batailles. Mais *Metastasio* est leur poète favori; ils le chantent en chœur, et mettent le récitatif en dialogue. Le talent de l'improvisation n'est pas réservé à quelques personnes d'un esprit cultivé, mais se rencontre partout. Dans leurs moments d'hilarité et le verre à la main, les gens du peuple sont souvent inspirés; ils parlent alors en langage mesuré et harmonieux pendant des heures entières sur des sujets accidentellement introduits; s'arrêtent-ils, d'autres reprennent le fil de leurs idées dans le même rhythme poétique. Ces récits fugitifs

ne soutiendraient pas l'examen critique à la lecture, et ceux mêmes des improvisateurs qui se distinguent le plus, eurent rarement du succès lorsqu'ils écrivirent. On assure que Métastase regrettait de s'être jamais livré à l'improvisation, qui lui avait donné une certaine négligence de composition difficile à surmonter. Madame F.......... étrangère, mariée à un Italien, nous parlait de sa surprise, lorsqu'une fois, son mari, qu'elle n'avait jamais soupçonné d'être du nombre des inspirés, se mit tout-à-coup à improviser avec succès. On trouve cependant que cette faculté devient moins commune; de même que les autres traits caractéristiques, qui distinguaient les divers peuples de l'Europe, s'effacent tous les jours.

Les étrangers se plaignent amèrement du manque de probité qui les rend dupes de tous les marchés qu'ils font. Les marchands surfont indignement, et même, après marché fait, rabattent encore. L'on rabat cinquante pour cent sur un compte d'apothicaire, c'est une chose reçue; mais les Anglais prennent tous les comptes pour des comptes d'apothicaires, vont trop loin et se font appeler *ladri*, par ceux mêmes qui sont fort aises d'avoir leur pratique. La noblesse elle-même fait des choses qui ne sont pas nobles : par exemple, le théâtre appartient à une compagnie de nobles Pisans qui en sont les directeurs; et quelques-uns d'entre eux, à ce que l'on assure, jouent

à l'orchestre. Il arrive souvent qu'à la porte on demande à un étranger le double du prix ordinaire, et de ce qu'un homme du pays aurait payé. Je ne pouvais d'abord le croire, mais je m'en suis assuré; ils disent que comme le théâtre est leur propriété, ils ont droit de se faire payer le plus qu'ils peuvent. Ces nobles ont des relations familières avec la classe moyenne, mais ne la reçoivent pas chez eux, c'est-à-dire dans leur *casino*.

A notre retour de Pise à Florence, nous eûmes occasion de voir les manufacturières de chapeaux de paille à l'ouvrage. Presque toutes les femmes étaient ainsi employées. La paille dont elles se servaient n'était pas entière, mais coupée en morceaux de sept à huit pouces réunis, je ne sais comment, en masses arrondies, d'où les femmes tirent les brins qu'elles tressent en marchant, avec une dextérité et une rapidité admirables. Cette paille est le produit d'une culture spéciale, provenant du blé, semé serré dans un mauvais terrain, et coupé avant sa maturité. La plante étiolée devient ainsi longue et menue comme il la faut. Les hommes tressent aussi, non de la paille, mais des joncs dont ils font des nattes.

L'imperfection remarquable de la charrue et des autres instruments aratoires du Val d'Arno, montre au moins l'excellence du sol qui n'en exige pas de meilleurs.

Nous avons couché à *Ancisa*, six lieues plus

loin que Florence, sur la route de Rome. Cette route suit le Val d'Arno supérieur, plus fertile et moins pittoresque encore que le Val d'Arno inférieur, sans autre verdure que celle de l'olivier; sans ombrage, excepté celui du cyprès autour de quelques maisons de campagne. On connaît les beautés de la *Vallombrosa*, peu éloignée du Val d'Arno, son amphithéâtre de forêts, ses cascades; mais ce sont les ouvrages de l'homme que j'accuse ici, et non ceux de la nature, qui sans doute serait partout belle en Italie, si on ne la contrariait pas.

En dépit de nos résolutions, de ne pas voyager après le coucher du soleil, il était minuit le second jour, lorsque nous arrivâmes à une maison appellée *Casa del piano*, où il entrait dans les plans de notre *corriere* de nous faire coucher: nous frappâmes long-temps avant que les gens de la maison voulussent se lever, et ils n'ouvrirent qu'après nous avoir bien examinés d'une fenêtre. La lune, depuis quelques heures, éclairait un paysage alpestre, composé de rochers et de beaux châtaigniers dans l'état où Salvator Rosa aimait à les peindre, creusés jusqu'au cœur par les années et déchirés par la tempête. Loin au-dessous de nous à droite, brillait la tranquille surface des eaux d'un grand lac (Trasimène). Pendant que la servante de *Casa del piano* faisait des lits, on lui adressa quelques mots sur les beautés du pays;

mais secouant la tête d'un air tristement expressif, elle se borna à dire que la semaine dernière on avait dévalisé des voyageurs précisément à l'endroit que nous admirions tant. Cette maison est située sur le champ de bataille où Annibal fit un si grand carnage des Romains. Le ruisseau qui coule auprès s'appelle *Sanguinetto*, et en labourant on trouve encore des ossements, des bagues, des médailles, des fragments de fer et de cuivre. Un hameau des environs porte le nom d'*Ossaia*.

Dans le milieu du jour nous avions passé par *Arezzo*, ville saccagée par Bonaparte, et nous suivîmes dans sa longueur la célèbre vallée de la *Chiana*, qui fut autrefois un marais pestilentiel. En 1525, un des Médicis, qui devint ensuite pape, sous le nom de Clément VII, entreprit de le dessécher. Les travaux, suspendus pendant les troubles de ce temps-là, furent repris en 1551, et continués avec peu d'interruption pendant les dernières 266 années. Ce fut le savant Torricelli qui, le premier, imagina de dessécher les marais en les inondant, c'est-à-dire d'élever peu à peu leur niveau en retenant les eaux pour leur faire déposer leur limon. Dans certaines saisons, les torrents qui descendent de l'Apennin charrient de trois à neuf parties de terre sur cent parties d'eau, et le dépôt est obtenu en moins de 48 heures. Le niveau général a été ainsi élevé de quatre *braccie* (7 à huit pieds) dans le cours de

trois siècles, et l'on estime la quantité de terre, et d'excellente terre, ainsi obtenue, à 867,000 mètres cubes. Il est difficile de concevoir comment la mince couche de terre qui recouvre cette partie de l'Apennin a pu y suffire. Le pavé d'une route romaine, que l'on aperçoit le long de cette vallée, impraticable en 1525, montre qu'elle ne l'avait pas toujours été; mais l'on sait pourtant, que du temps des Romains, l'air en était moins salubre qu'à présent. Cette méthode ingénieuse, d'obtenir de la terre en *parquant* l'eau, a depuis été mise en pratique dans le Bolonais de l'autre côté de l'Apennin.

Dès la pointe du jour, nous poursuivîmes notre route le long du lac *Trasimène*. Il est bordé d'aloës, de figuiers et d'arbres forestiers couverts de lierre et de vignes sauvages, qui *croissent* parmi les rochers; mais les vapeurs de la nuit, que le soleil n'avait pas encore dissipées, cachaient la rive opposée. Laissant le lac à notre droite, nous arrivâmes bientôt à un misérable village de pêcheurs (*Toricella*), sur la frontière des États de l'Église; l'air y était infect, et les habitants de fort mauvaise mine. Les hommes avaient l'air de bandits, et leurs compagnes étaient plus repoussantes encore, quoique les très-jeunes filles fussent en général jolies. La beauté, en Italie, est un apanage naturel que les habitudes de la vie et le soleil détruisent fort vite.

Après *Torricella*, la route s'enfonçant dans les montagnes, on découvrait sur leurs sommets les plus escarpés, des villes fortifiées à l'antique, *Pulciano*, *Corciano*, etc. : c'étaient des groupes de couvents, d'églises, de châteaux et de chaumières, dans une enceinte de murs crénelés et flanqués de tours, dont le profil pittoresque se dessinait hardiment sur l'azur d'un ciel sans nuage. La plupart des tours étaient percées, au sommet, d'une ouverture longitudinale, comme la tête d'une aiguille. Sur ce plateau élevé, des chênes avaient succédé aux oliviers; mais on y trouvait pourtant, comme partout en Italie, des raisins excellents ainsi que du mauvais vin. De ces hauteurs, la route, après nous avoir fait descendre dans la plaine, est soudainement remontée à *Perugia* pour redescendre encore brusquement. La vue dont on jouit de Perugia, quoique chèrement achetée, vaut presque la peine d'y monter. Elle s'étend sur un vaste pays, dont la surface variée se perd dans le vague bleuâtre de l'horison. Cette ville antique contient vingt mille habitants; elle possède une université, force couvents et maintes académies, qui sont des lieux, où de prétendus poètes se réunissent pour se lire réciproquement leurs vers et se louer outre mesure. En 1798, l'armée de Bonaparte débusqua les moines, et enleva les tableaux (la plupart du Pérugin, né dans ce lieu), ainsi que les chandeliers d'argent.

Les tableaux sont revenus, de même que les moines, mais non le métal. La magnifique perspective, déjà décrite, est tout ce que nous avons vu de Perugia, pendant l'heure qu'on nous y a fait passer à attendre le *visa* de nos passeports; formalité qui coûte beaucoup de temps et d'argent aux voyageurs sans remplir son but ostensible, puisque tous les voyageurs trouvent moyen de se procurer un passeport, et que ceux des suspects sont les mieux en règle. Cette ville, l'une des plus considérables de l'Étrurie, et dont l'antiquité est beaucoup plus reculée que celle de Rome, lui résista long-temps. Elle défia Annibal, et soutint un siége de sept ans pendant les guerres des Goths. Un de ses capitaines, appellé *Forte-Braccio*, marcha sur Rome en 1417 et la prit.

Le Tibre, que nous traversâmes sur un pont de pierre, de six à sept arches, bientôt après Perugia, nous parut plus large, plus rapide et moins trouble que nous ne nous y attendions. Trois lieues plus loin, sur le penchant d'une montagne escarpée, une longue ligne d'aqueducs, de colonnes, de temples, de murs crénelés, nous annonça *Assisi*, le lieu de la naissance de Saint-François d'Assise. Au pied de la montagne s'élève une belle et vaste église, qui renferme sous son dôme une vieille petite chapelle, dédiée à la *Madona degli angeli*, où, de son vivant, Saint-François venait prier. La belle église est l'enveloppe,

ou si l'on veut, la maison de cette mâsure. Nous trouvâmes les moines marchant en procession autour de la petite chapelle. Leurs pas solennels, leurs génuflexions, leurs chants, l'encens qui fumait, je ne sais quoi dans ces vaines cérémonies, nous causait une émotion involontaire; en se trouvant ainsi la dupe d'une sorte de sensibilité erronée, on éprouve un peu de honte mêlée de quelque plaisir. Une foule incroyable de mendiants infestait ce lieu saint, et l'on aurait cru que tous les borgnes, tous les boiteux, tous les visages faméliques, tous les spectres ambulants de l'Italie, s'y étaient donné rendez-vous. Il y eut ici, en 1802, à l'occasion d'une grande fête, dix personnes écrasées dans la foule, et il nous vint dans l'esprit que tous ces misérables éclopés pouvaient bien être ceux qui, aux dépens de quelques membres, avaient survécu à ce jour fatal. Tout le reste de la route jusqu'à *Foligno* longe la base de l'Apennin, ombragée de beaux arbres, parmi lesquels on aperçoit des maisons de bonne apparence. Des charrues de bois, comme dans le *Val d'Arno*, divisaient sans peine le sol meuble de la vallée, qui ne semblait pas demander un meilleur instrument, et les bestiaux étaient des plus belles espèces; mais, malgré ces signes de prospérité, la mendicité et la difformité, sous leurs aspects les plus dégouttants, semblaient nous poursuivre. Plusieurs des postillons qui

nous ont menés, dans le cours de la journée, avaient les genoux cagneux, conformation fâcheuse pour un cavalier; et nous avons aussi compté deux bossus et un borgne.

*Terni*, 23 *novembre.* Aussitôt que l'épais brouillard du matin eut commencé à céder à l'influence tardive des rayons du soleil dans cette saison avancée, nous découvrîmes, sur une montagne, la ville de *Spolette*, dans toute la dignité de ses antiques tours et murailles, de ses châteaux, de ses couvents, de ses églises; un pont hardiment jeté sur un précipice lui servait d'entrée, et les maisons, sans doute très-resserrées, paraissaient toutes surmontées d'un belvédère pour jouir d'un peu d'air et de vue. Non loin de là, l'antique *Clitumnus* jaillissait tout entier de la terre; comme du temps de Virgile, les Romains trouveraient encore sur ses bords des génisses blanches pour les sacrifices; leur race, encore sans mélange, a pu traverser les siècles, au milieu des invasions de barbares, des guerres civiles, de la famine, sans périr ou s'éloigner des mêmes lieux, sans se mêler à d'autres races, sans changer de couleur, tandis qu'aucune race humaine ne s'est conservée pure. Avec tous ces beaux troupeaux le lait manque dans le pays, ainsi que les légumes; notre hôte à Terni l'attribuait à la proximité des montagnes, et n'a pas voulu croire que ce fût à cause de la paresse des habitants. Il

était de si bonne heure, lorsque nous arrivâmes à *Terni*, que nous pûmes, dès le soir même, aller voir la célèbre cascade qui porte son nom. On monte long-temps, pour arriver au lieu de la chute, par un beau chemin dont les voyageurs sont redevables au pape Lambertini, qui le fit construire à grands frais, il y a soixante-et-dix ans. Cette route passe à travers un village, entouré de murs, qu'habitent des mendiants, et rien que des mendiants, si ce n'est des voleurs. Nous les vîmes sortir en essaims de leurs étroites et sombres ruelles; les femmes et les enfants couverts de haillons, et criant de concert *tanto fame*, tandis que les hommes faisaient l'arrière-garde, enveloppés de leurs grands manteaux bruns, le chapeau pointu, orné d'une plume rouge, enfoncé sur les yeux, et ne laissant voir de leur visage qu'une barbe de quinze jours. Étant à pied, il n'y avait pas moyen d'échapper; et, ainsi escortés, nous traversâmes au-delà du village une verte pelouse, qui nous conduisit au bord du Velino, torrent large et rapide, creusé de mains d'hommes, mais que le ciseau de vingt siècles a rendu à la nature; l'on ne se douterait pas que son lit rocailleux fût artificiel. Cicéron nous apprend qu'un simple particulier fit creuser ce canal, qui a plus de cinq cents toises de longueur, à travers les rochers, pour déssécher le sol de sa maison de campagne. Avant l'invention de la poudre à ca-

non, c'était un immense travail. Toujours serrés de plus près par notre régiment de gueux, dont le nombre et les cris devenaient inquiétants, nous entrâmes en pourparler, et il fut convenu, que s'ils voulaient retourner au village, et y attendre notre retour, ils recevraient ce que nous avions à donner, qu'autrement ils n'auraient rien; dès-lors ils se bornèrent à nous observer de loin. Rien de plus grand et de meilleur goût que la chute du Veline, appelée cascade de Terni, et par les Italiens, *cascata delle marmore;* le volume d'eau et sa hauteur, la couleur des rochers et leur forme, tout y est pittoresque. Ces rochers sont parfaitement noirs, et la bizarrerie de leur configuration est encore rehaussée par d'abondantes incrustations calcaires; le beau vert de la mousse, perpétuellement humectée, le rouge vif des feuilles, que l'hiver n'avait pas encore fait tomber, la hauteur des montagnes derrière la chute, et la profondeur devant elle, le bleu vague du lointain, les cîmes neigeuses de l'Apennin, composaient un tableau parfait; et l'idée qu'un simple particulier de Rome antique en avait créé tout le premier plan, à coups de marteaux, y ajoutait un certain prestige.

Il n'y avait pas long-temps que nous avions pris congé de nos formidables gueux, lorsqu'à mi-côte nous nous trouvâmes assaillis de nouveau par un détachement qui se prétendait étranger

au traité que nous avions fait en haut, mais qui, par la connaissance qu'ils en avaient, faisaient assez voir qu'ils y avaient participé. Parmi eux on voyait un paysan, de qui nous avions acheté des raisins, pour le paiement desquels il nous avait changé un écu, maintenant dans sa poche; et l'effronté n'en criait pas moins *tanto fame* comme les autres.

Le penchant de la montagne est planté de très vieux oliviers, et ayant demandé à un paysan que nous rencontrâmes, quelle était la durée ordinaire de cet arbre, il répondit : *vive sempre, sempre* (il vit toujours, toujours), ce qui est moins exagéré qu'il ne semble, puisque l'on montre des oliviers dont l'existence connue remonte à dix siècles, et qui pourraient bien avoir été plantés par les Romains; différents des animaux, les arbres n'usent pas leurs organes, car il leur en vient de nouveaux chaque année, et il n'y a par conséquent aucune cause de mort inhérente à leur nature. La nouvelle couche de fibres et de vaisseaux, qui chaque printemps se forme autour du tronc, suffit à l'existence de l'arbre, et les anciennes couches qui forment le vieux bois peuvent périr, l'arbre peut devenir creux, sans cesser de vivre. Ces cercles concentriques qu'un arbre coupé présente, et qui indiquent le nombre de ses années, sont autant de générations successives, comme chaque bouton du printemps

est un enfant nouveau né; mais ces générations anciennes, ces ancêtres du jeune bois, loin de mourir et d'être rendus à la poussière *des êtres*, comme les générations d'animaux, servent longtemps d'appui à leurs enfants, et de pilier sur lequel leur faiblesse repose; un arbre creusé par les années qui se rompt et meurt, à ce que l'on croit, de vieillesse, est dans le fait un arbre trop jeune pour se soutenir sans le secours dont il a été accidentellement privé. Si l'on bâtissait un pillier en maçonnerie dans l'intérieur d'un arbre creux, il vivrait à jamais. La mort pour les arbres n'est qu'un accident.

Les vieux oliviers deviennent ordinairement tout-à-fait creux; leur écorce, contournée en spirale, recouvre le tambour vide du tronc, qui repose, non sur la terre immédiatement, mais sur trois ou quatre pieds qui en sortent et sont également contournés en spirale. On peut dire que le tronc de l'olivier est aussi pittoresque que son feuillage l'est peu. Cet arbre se multiplie de bouture très-facilement, surtout lorsqu'un peu de vieux bois adhère à la jeune branche. Il n'exige pas beaucoup de soins; un peu de fumier de mouton ou de cheval autour de sa racine, suffit pour en obtenir un revenu annuel d'environ deux scudi, ou onze francs.

*Monterosi*, 24 *novembre*. La vallée de Nar, le long de laquelle nous avons continué notre route,

est fort belle, et les voleurs qui s'y montrent quelquefois n'ôtent rien à son mérite pittoresque; que seraient les paysages de Salvator, sans ces *banditi*? Tout récemment on a arrêté deux voitures, entre Narni et Otricoli, et notre postillon, qui menait l'une d'elles, nous a raconté toutes les circonstances de ce vol, ainsi que celles du meurtre du *corriere* d'un cardinal par celui d'une princesse (la princesse de Galles) à la suite d'une querelle à l'auberge. L'assassin est en prison, mais tout le monde dit que *cinquante sequins le tireront d'affaire*, et voilà le mal. Un mauvais sujet de plus ou de moins dans le monde, où il y en a tant, importe peu; mais cette opinion générale de l'impunité, assurée à tout homme qui a de l'argent ou des protections, est fatale à la morale publique et à la sûreté individuelle.

C'est ici qu'on voyait autrefois cette forêt *Ciminia* que les Romains ont décrite comme plus horrible et plus impénétrable que celles de la Germanie; quelques groupes obscurs de chênes verds sur une vaste bruyère sont tout ce qu'il en reste, et les fragments de colonnes, que nous crûmes apercevoir sur un monticule à droite, doivent appartenir à une époque moins reculée. L'on entre à *Civittà Castellana* par un pont très-élevé sur la *Triglia*. Une pierre que je laissai tomber fut quatre secondes avant de frapper la surface de l'eau, ce qui donnerait 240 pieds. Ici les rochers

cessent d'être calcaires, et le basalte se montre d'un rouge noirâtre, très-dur quoique poreux, et parsemé de spath qui forme des points blancs. La route est pavée de ce basalte. Bientôt après *Cività Castellana*, l'air devient malsain quoique le sol soit encore élevé et sec, mais on est entré dans la région volcanique que les disciples de Hutton appelleraient vulcanique; il n'y a pas d'autre cause apparente du mauvais air. *Monterosi*, où nous couchons, est le dernier endroit où l'on puisse passer la nuit avant de traverser le désert de dix à douze lieues qui nous sépare de Rome.

*Rome.* La vaste plaine dans le milieu de laquelle cette antique cité s'élève est inhabitée et inhabitable à moins de s'exposer au risque imminent de prendre une fièvre tierce violente, qui par sa longue durée devient souvent mortelle. Cette plaine n'est point sans mouvement de terrain, elle est au contraire variée et agréable; le sol, sablonneux mais fertile, est cultivé dans quelques endroits et produit du blé en abondance. Tout le reste est couvert de verds pâturages qui, pendant six mois de l'année, nourrissent de nombreux troupeaux envoyés à la montagne en été. On voit très peu d'endroits marécageux, et les ruisseaux qui descendent des montagnes coulent rapidement vers le Tibre. Quelques monticules éboulés laissent à découvert des couches alternatives de basalte, de sable mêlé de coquillages, et

dans quelques endroits de terre végétale. On voyait dispersées dans la plaine plusieurs granges spacieuses où les moissons sont déposées, mais seulement deux maisons solitaires pour la poste, dont les habitants avaient l'air bien malades. La route, d'ailleurs plus fréquentée que celle des environs de Paris, était couverte de voyageurs et de paysans transportant leurs productions au marché. A la fin nous aperçûmes à l'horison un dôme et sa croix; c'était Saint-Pierre! c'était Rome! et pendant plus d'une heure cet objet nous occupa exclusivement. Il pleuvait à sceaux, lorsque nous arrivâmes à la porte *del Popolo*, où les pourparlers avec les gens de la douane, l'impatience des postillons fiévreux trempés de pluie et quelque incertitude sur le lieu du logement qui nous était préparé, détournèrent à tel point le cours élevé de nos pensées, que notre entrée dans la cité éternelle se fit à peu près de la manière dont, en semblables circonstances, elle se serait faite dans une ville ordinaire; livrés comme nous l'étions à des soins vulgaires, entièrement étrangers aux impressions qui les avaient précédées. Mais étant maintenant depuis quinze jours à Rome et ayant plus d'une fois passé la porte *del Popolo*, bâtie sur les dessins de Michel-Ange, nous pouvons en conscience louer, comme tout le monde, son architecture, l'obélisque égyptien, les deux églises symétriques et les deux rues

divergentes. Au reste il n'y a dans tout cela rien qui caractérise Rome et que l'on ne pût voir ailleurs, réflexion qui se présente souvent ici. *Roma antica* est cachée par *Roma moderna*, qui elle-même est peu différente d'une autre ville; et loin que les sept montagnes frappent la vue, on ne les découvrirait pas sans guide (1).

Il serait mieux sans doute de voir et d'étudier Rome d'après un certain plan, et suivant les règles; mais dans notre impatience, nous n'en suivîmes aucun, et quoique les antiquités dussent peut-être attirer l'attention avant tout, Saint-Pierre se trouve le premier objet inscrit dans le journal de nos opérations. Les nombreuses gravures de cet édifice célèbre mettent tout le monde à même de juger de son architecture sans avoir été à Rome. La façade présente quatre rangées de neuf fenêtres en y comprenant l'attique en haut et l'entresol en bas. Un pesant balcon, appelé la Loge des Bénédictions, coupe à mi-hauteur le péristile corinthien de la façade. Enfin, le premier temple de l'Europe se trouve avoir le caractère trivial d'un bâtiment d'habitation. Au-dessus de l'attique, on voit rangées en lignes treize statues colossales et une horloge à

(1) Ces montagnes sont au nombre de neuf : deux d'entre elles ne faisaient pas partie de Rome antique, et, parmi les sept autres, plusieurs sont hors des quartiers habités de Rome moderne.

cadran rouge, colossal aussi, aux deux coins de la façade. La place, ou plutôt l'avenue de Saint-Pierre, qui a près de mille pieds de longueur, se compose d'un portique à quatre rangs de colonnes disposé semi-circulairement de chaque côté de la place, et cet accessoire est infiniment plus beau que l'objet principal; il fait surtout un meilleur effet que dans les gravures où il est représenté. Ces deux portiques sont chacun composés de quatre rangs de colonnes, formant trois divisions; celle du milieu est assez large pour deux voitures de front. Un obélisque égyptien, de 124 pieds de hauteur (1), s'élève au milieu de la place; il a de chaque côté une fontaine jaillissante. L'ensemble est admirable, et je ne crois pas que l'antiquité offrît rien de comparable. Quant au célèbre dôme de Saint-Pierre, trop loin derrière la façade, il semble à peine lui appartenir. En montant les escaliers qui servent de base à l'édifice, on est étonné de la grandeur et de

(1) Il fut apporté d'Héliopolis du temps de Néron et placé dans son jardin du Vatican, où, seul d'entre tous les autres obélisques, il resta debout pendant les désordres du moyen âge. Le transport de cette énorme masse de granit, dans l'année 1586, du lieu où il était à celui où il est à présent, c'est-à-dire, à la distance de deux ou trois cents mètres, coûta environ 250,000 francs de France, somme égale à six fois sa valeur actuelle, ce qui peut donner quelque idée des frais énormes du transport d'Égypte à Rome.

la beauté des huit colonnes d'ordre corinthien de la façade; elles ont huit pieds trois pouces de diamètre, et quatre-vingt-huit pieds de hauteur, et le portique, derrière ces colonnes, semble à lui seul aussi grand que beaucoup d'églises. On raconte à ce sujet qu'un étranger, voyant pour la première fois cette antichambre de Saint-Pierre, et la prenant pour le temple lui-même, remarqua qu'il avait entendu vanter la justesse de ses proportions, qui diminuait le sentiment de la grandeur, mais que, pour lui, il n'en était pas moins frappé!

Notre guide souleva un coin du pesant rideau qui sert de porte au temple, et nous nous trouvâmes dans son intérieur, tout de marbre et d'or, et resplendissant de lumière, car les rayons du soleil y pénètrent du matin au soir à travers ses nombreuses fenêtres. L'on voyait de loin, au point d'intersection des bras de la croix, et sous la coupole, le célèbre baldaquin de bronze, qui couvre le maître-autel, entouré de lampes ardentes sur leurs pieds d'or. En avançant, on vous montre, gravées sur le pavé de marbre, les mesures respectives des différentes cathédrales d'Europe, toutes beaucoup plus courtes que Saint-Pierre; c'est Saint-Paul de Londres qui en approche le plus, et il a 102 pieds de moins. De partout dans l'église, on voit inscrits en caractères gigantesques, sur la frise du dôme, ces mots du texte sacré dont

on a fait un ambitieux calembourg : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam ; et tibi dabo claves regni cœlorum !* Dix-sept grandes fenêtres carrées, distribuées à l'entour du dôme au-dessus de la frise, jettent tant de lumière sur sa partie concave, sur le calembourg, sur les grandes figures en mosaïque du fond de la coupole et sur les plus petits détails, que l'effet de leur effrayante élévation (320 pieds), quelque grand qu'il soit, est cependant moindre qu'il n'aurait été (1), si ces fenêtres placées en dehors du dôme n'eussent pas été visibles de l'intérieur ; et si les vitres en étaient bleues, l'effet de l'élévation en serait bien augmenté. Le baldaquin de bronze, placé sous cette coupole, a 86 pieds de hauteur, ce qui est précisément celle de la colonnade du Louvre à Paris ; et cependant, l'on dirait un de ces petits meubles de salon, que l'on pousse dans un coin où ils restent inaperçus. Les quatre colonnes de bronze du baldaquin, malgré l'absur-

(1) Voici comme s'exprime l'auteur de *Corinne* sur l'effet dont il est ici question : « Ce dôme, en le considérant, même d'en-bas, fait éprouver un sentiment de terreur : on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu ; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent. »

dité de la forme spirale, sont fort belles. Il est fâcheux que, pour les faire, le plus précieux monument de l'antiquité, le Panthéon, ait été dépouillé du métal qui le couvrait, et que le spoliateur soit Michel-Ange. Une antique statue, le *Giove capitolino* en bronze, fut également mise au creuset et transformée en une mauvaise statue colossale de Saint-Pierre, que l'on voit assis dans sa niche non loin du baldaquin. Les fidèles viennent dévotement baiser du matin au soir le gros doigt du pied de l'apôtre, qui se trouve usé d'un demi-pouce par les applications ferventes de tant de lèvres dévotes, répétées depuis trois siècles. Le long des ailes de la croisée, on lit sur des confessionaux les inscriptions suivantes; *Pro gallica lingua. — Pro Hispania. — Pro Inguilterra. — Pro Italia*, etc; qui servent de guide aux fidèles étrangers, cherchant l'absolution de leurs péchés. Nous avions remarqué en entrant une femme à genoux devant un de ces confessionaux, et une heure après elle y était encore, lorsqu'une longue baguette blanche, sortant du sombre guichet, toucha la pécheresse, qui, se levant aussitôt, ajusta son grand voile et disparut, soulagée d'un pesant fardeau et à même de recommencer.

D'innombrables statues et des monuments de toute espèce, en bronze, en marbre, en porphyre, en albâtre, par Bernini, par Michel-Ange, par Canova, peuplent la vaste nef, mais n'y font pas

foule, et dans les bas côtés, les murs sont décorés de copies en mosaïque des tableaux des plus grands maîtres, sans un seul tableau à l'huile. Si j'étais pape, il me semble que je voudrais signaler mon bon goût en faisant appliquer une couche de grisaille, d'un bout à l'autre de Saint-Pierre, sur les marbres variés et les dorures; à la détrempe pourtant, afin que mon successeur, infaillible aussi bien que moi pendant sa vie, pût, s'il lui plaisait, rendre à la basilique son premier éclat. Je murerais ensuite au moins les trois quarts des fenêtres et peindrais les autres d'une couleur chaude et transparente. On ignore, en Italie, l'effet de ce *dim religious light* (clair-obscur religieux) qui fait le charme des églises gothiques du douzième siècle en Angleterre. Je dois dire que, quoique Saint-Pierre paraisse au premier coup-d'œil tout marbre et tout or, ses parois sont, par intervalles, composées de briques grisâtres dont le ton homogène est bien plus favorable à la grandeur que le bariolage des marbres divers. Dans mes fréquentes visites à Saint-Pierre, je l'ai toujours trouvé plus grand, plus majestueux et plus beau, après le coucher du soleil que dans le jour. L'on est surpris de l'uniformité de température qui règne dans ce grand vaisseau, où la chaleur et le froid des saisons se confondent et se neutralisent comme dans les souterrains profonds. J'ai déjà dit ce que je pensais de la façade de Saint-

Pierre : c'est celle d'un palais plutôt que d'une église ; mais comme palais, la façade du Louvre à Paris lui est très supérieure ; comme temple, je préfère celle de l'église de Saint-Paul à Londres. L'immensité même de l'intérieur, trop éclairé et de trop de côtés, est tellement déguisée et son effet affaibli par la bigarrure des couleurs, par l'éclat de la dorure et la multiplicité des détails, que j'aime mieux l'effet du panthéon des jacobins à Paris (Sainte Geneviève) parce qu'il est simple et sombre, et que l'œil n'embrasse que des formes sans couleurs. Je supplie mes lecteurs de ne pas se hâter de crier au sacrilège ; car Michel-Ange dont le nom se rattache, on ne sait trop pourquoi, à ce célèbre édifice, n'a eu aucune part au dessin de la façade, et en a eu fort peu au plan général. Il fut commencé en 1450 par un architecte appelé Rosellini, qui ne fit guère qu'en poser les fondations ; cinquante ans après, Bramante dessina le dôme qui devait s'élever au point d'intersection de la croix latine. Après sa mort, d'autres architectes changèrent la croix latine en croix grecque, puis revinrent à la croix latine, et ce ne fut qu'un demi-siècle après, sous le pape Paul III, que Michel-Ange adopta le dôme de Bramante, mais avec la croix grecque au lieu de la latine. On rapporte que Michel-Ange s'était vanté qu'il placerait le Panthéon sur le sommet de Saint-Pierre ; mais le dôme de Saint-Pierre ressemble

aussi peu au Panthéon, que deux choses de même nature peuvent se ressembler; et d'ailleurs, c'est Bramante et non Michel-Ange, qui le premier avait imaginé de placer ce dôme où il est. Au reste il est vrai que, pour l'exécution de ce plan, on suivit les instructions que celui-ci avait laissées par écrit. L'architecte, reconnu pour très-médiocre, qui mit la dernière main à ce grand ouvrage, fut Carlo Maderno. Douze architectes principaux y ont travaillé successivement, sous le pontificat de dix-neuf papes. Je voudrais rendre à Saint-Pierre tous les honneurs qui peuvent lui être dus; mais, comme on voit, le nom de Michel-Ange ne saurait y contribuer beaucoup. Dans les intervalles des piliers qui séparent la nef des bas-côtés, on trouve, de chaque côté, vingt-quatre statues colossales, représentant les pères de l'Église, dont la pose est uniformément affectée, et dont les draperies, chiffonnées dans tous les sens, manquent absolument de cette simplicité qui caractérise l'antique. On rapporte à ce sujet un dialogue épigrammatique entre l'un des nombreux architectes de Saint-Pierre et l'un de ses nombreux sculpteurs : « Qu'est-ce qui agite ainsi les draperies de tes figures ? demandait l'un.—Le vent qui passe à travers les fentes de tes murs, répondait l'autre. » Mais les draperies continuent à s'agiter quoiqu'on n'aperçoive plus de fentes, excepté celle qu'un tremblement de terre ( le même qui ébranla le

Colisée ) a faite au dôme il y a six ans. L'énorme cercle de fer qui entourait le dôme a été trouvé rompu à la suite de cet accident, circonstance alarmante pour les curieux qui se promènent au-dessous.

Le groupe magnifique de figures colossales en bronze doré, qui représente les pères de l'Église, soutenant du bout des doigts ce que l'on appelle la chaire ou tribune de Saint-Pierre, à l'extrêmité du chœur, présente le même caractère d'affectation dont on vient de parler; et les robes de bronze, dont ces figures sont revêtues, voltigent comme de la mousseline. Il en est encore ainsi de la chemise de marbre de Sainte-Véronique située sous le dôme : c'était le goût du temps consacré par Bernini. Au-dessus de la *chaire de Saint-Pierre* et derrière une multitude d'anges et de séraphins, en attitude d'adoration, il y a ce qu'on appelle une *gloire*; c'est un vitrage de couleur aurore, et voilà comme je voudrais que toute l'église fût éclairée. Le tombeau du pape Urbain VIII est orné d'une figure colossale, représentant la charité, qu'un enfant affamé tire par sa robe pour se faire donner l'aumône; vrai simulacre de la charité en Italie, laquelle soulage la misère criarde et importune, mais ne fait rien pour la prévenir.

La basilique de Saint-Pierre et le palais du Vatican, qui se touchent, couvrent entr'eux un espace immense; et ce dernier édifice contient plu-

sieurs chapelles, qui sont elles-mêmes des églises assez vastes. Bientôt après notre première visite à Saint-Pierre, nous avons vu le pape officier dans une de ces chapelles, la *Sistina*. On y arrive par un magnifique escalier qui commence sous le portique même de Saint-Pierre. Les places réservées aux femmes dans cette chapelle sont, par précaution, séparées de celles des hommes, et une barrière en dérobe presque la vue. Après la messe le pape s'est rendu processionnellement dans une autre chapelle, (la Paolina) tenant de ses deux mains le saint-ciboire, tandis que, de chaque côté, des prêtres soutenaient sa marche chancelante, et que d'autres portaient la longue queue de sa robe pontificale, ou le couvraient d'un dais. Dans sa vieillesse il a encore une belle figure, dont l'expression honnête et franche est peut-être un peu bourrue. Cette chapelle Paolina, où brûlaient d'innombrables cierges, était éblouissante de lumière (1) : le pape s'y prosterna sur une pile de coussins et, pendant une heure entière, parut se livrer à de profondes méditations ou être en prière; mais les nombreux spectateurs debout autour de sa sainteté, et beaucoup moins à leur aise qu'elle, semblaient trouver le temps un peu long. Pour ma part, j'avais peine à comprendre cette

(1) Il y a telle grande fête où il se brûle à Saint-Pierre pour plus de quatorze mille écus romains (60,000 francs) de bougies, dans un seul jour.

oraison mentale, si prolongée dans la situation qui y était la moins propice, entouré d'étrangers la plupart d'une autre communion, et probablement très peu disposés à croire à l'efficacité ou à la sincérité des pratiques dont ils étaient témoins. Cependant le caractère personnel du souverain pontife n'est point l'hypocrisie, et je soupçonnerais plutôt qu'il a voulu punir un peu de leur curiosité des gens, qui n'avaient que faire là où leur croyance n'était pas.

Saint-Pierre est à Rome l'édifice moderne le plus parfait, comme le Panthéon le plus beau reste de l'antiquité. Les siècles ont glissé sur le Panthéon sans l'ébranler. Des barbares l'ont dépouillé de quelques accessoires, mais on le retrouve d'ailleurs intact; et avec un tel modèle devant leurs yeux il semble que les architectes de Saint-Pierre auraient pu ne rien laisser à désirer. Le Panthéon est un vaste dôme plus grand même que celui de Saint-Pierre, mais qui repose sur la terre au lieu d'être placé dans les airs, où nous nous sommes accoutumés à voir ce genre de construction. Il a 132 pieds de diamètre, ainsi que de hauteur, et son magnifique portique est composé de seize énormes colonnes d'une seule pièce. Le toit de ce portique fut autrefois tout de bronze; mais des empereurs et des papes l'en dépouillèrent, et la vieille charpente jetée d'une colonne à l'autre, ne soutient plus que des tuiles. Le dix-

septième siècle a encore vu les restes de cet antique bronze, servir à faire des canons pour armer le château de Saint-Ange, et des colonnes pour le baldaquin de Saint-Pierre. Douze siècles auparavant, la plus grande partie de ce métal avait été envoyée à Syracuse par Constance II (1), et delà transportée à Alexandrie, en Égypte, par les Sarrasins. Agrippa qui bâtit le Panthéon, et Auguste en l'honneur de qui il fut construit, avaient leurs statues dans les niches, à présent vides, de chaque côté de la porte; et si elles étaient de bronze, elles auront sans doute disparu avec le reste. Mais, dépouillé de ces ornements, cet édifice n'en paraît que plus remarquable par sa beauté et sa majesté. L'ombre du portique, sur l'entrée du Panthéon, fait ressortir la belle et douce lumière de l'intérieur, provenant d'une ouverture ronde au sommet de la voûte, laquelle a vingt-six pieds de diamètre. Cette lumière céleste tombe sur une multitude de bustes anciens et modernes par Michel-Ange, Canova, Ceracchi (2) et beaucoup d'autres grands artistes. Elle éclaire le front d'Annibal Caracci, celui de Raphaël (3), de Palladio,

(1) On trouve, dans Vasi, que les clous de cuivre pesaient 9,374 livres, et les plaques de bronze quarante-cinq millions de livres.

(2) Le même qui conspira contre Bonaparte, et fut exécuté à Paris.

(3) Raphaël est enterré sous le pavé.

de Mengs, de Nicolas Poussin, de Winckelmann, laissant leurs yeux dans l'ombre, ce qui leur donne une expression que le marbre rend difficilement sans cette circonstance. La beauté de l'intérieur du Panthéon est due, en grande partie, à la manière dont le jour y est ménagé; car les détails de son architecture ont fort peu de mérite. On est surpris d'apprendre que l'eau du Tibre, dans ses grandes inondations, atteint quelquefois le pavé du Panthéon; et comme le milieu se trouve un peu plus élevé que la circonférence, des légions de grillons, perce-oreilles et cloportes, de rats et de souris, fuyant le déluge qui les gagne sous terre, s'y portent, s'y entassent les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'enfin tous périssent à la fois. On croirait que le lit du Tibre rempli de débris s'est élevé de manière à reverser ses eaux sur la ville plus fréquemment qu'autrefois, mais c'est tout le contraire. Le sol de la ville s'est élevé partout, et dans quelques endroits de vingt-cinq à trente pieds, tandis que le niveau du Tibre est resté à peu près le même, comme nous le verrons ailleurs. Pendant que nous faisions le tour du Panthéon, une femme assez bien mise, et en apparence occupée des mêmes objets que nous, s'approcha insensiblement de manière à attirer notre attention et alors, tendant la main à la dérobée, demanda *una piccola moneta per l'amor di Dio!* quoique ses bonnes grosses joues n'annon-

çassent rien moins que le besoin. On mendie ici comme on improvise, tout naturellement; et un étranger peut à peine fixer ses regards sur quelqu'un dans la rue, sans s'attirer à l'instant la demande d'un *bajocco*. La tentation semble irrésistible, et cependant on est rarement volé.

Je n'ai pu monter au Capitole sans émotion : mais, comme tant d'autres, ce lieu célèbre ne répond point à l'attente que l'on avait. Le mont Capitolin n'est pas un mont, mais tout au plus un monticule : ce n'est pas une ruine, car on n'y trouve que des bâtiments neufs et rien qui n'y ait été mis par les modernes; quand je dis bâtiments neufs, j'y comprends ceux qui ont été construits par Michel-Ange, mais c'est du neuf pour le Capitole. Du côté opposé au *Forum romanum* une seule rampe douce vous conduit au sommet du mont Capitolin, où vous trouvez une petite place carrée entourée de trois côtés par des bâtiments, et qui, par corruption, se nomme le *Campidoglio*. Deux lions antiques de basalte gardent le pied de la rampe, et deux colosses d'un travail médiocre, bien qu'il soit grec, en gardent le sommet. On les appelle Castor et Pollux, et ils ont chacun un cheval colossal aussi, mais qui néanmoins paraîtrait sortir de leur poche, s'ils en avaient au lieu d'être tout nus. A côté de ces singulières figures, on voit deux trophées, puis deux statues de Césars fort médiocres, et enfin deux petites colonnes. Ces diverses choses ramassées dans divers endroits

et symétriquement arrangées ici, sont toutes antiques certainement, mais toutes étrangères à la place qu'elles occupent, à l'exception peut-être d'une des colonnes qui était la pierre milliaire N°. 1., sur la *via Appia*, transportée de la fin du premier mille à son commencement. Anticipation pratique, qui rappelle les disputes de l'année 1800, lorsqu'il était question de savoir si l'on était déjà dans le dix-neuvième siècle, ou encore dans le dix-huitième. Vient enfin la célèbre statue équestre de Marc-Aurèle, en bronze, trouvée dans le Forum Trajanum, et mise ici par Michel-Ange. On dit que c'est la seule statue équestre trouvée à Rome.

Cherchant les ruines du Capitole hors du Capitole, nous en sommes descendus par le côté opposé à celui par lequel nous étions montés, et prenant à droite, nous avons trouvé une muraille antique, bâtie de grosses pièces de pépérin, espèce de tuf volcanique que l'on voit se former dans la campagne de Rome, près des eaux souffrées. Cette muraille faisait autrefois partie du *Tabularium*, édifice sacré, où se conservaient les décrets de Rome gravés sur des tables de bronze; mais lors des troubles à la mort de Vitellius, le *Tabularium* ayant été consumé par le feu, trois mille de ces tables furent, dit-on, mises en fusion et détruites. Rangée sur la même ligne, on voit la prison *Mamertine*, appelée aussi *Latomiæ*, construite dès les premiers siècles de Rome. L'on descend par une

petite ouverture du pavé de l'église moderne bâtie au-dessus, dans un cachot ovale de vingt-cinq pieds de long, sur dix-huit de large, et treize ou quatorze pieds de haut, construit en grosses pierres de pépérin unies sans ciment. Une seconde ouverture conduit à un cachot inférieur plus petit, très humide, l'eau suintant du roc contre lequel il est adossé. C'est là que périrent de mort violente et quelquefois dans les horreurs de la faim, de nombreux ennemis de Rome, des rois, des conspirateurs et plusieurs apôtres du Christ qui y souffrirent le martyre. On montre un fragment de colonne où la tradition nous apprend que saint Pierre fut enchaîné. Jugurtha lorsqu'il y entra pour ne plus revoir le jour s'écria : *O Hercule! que ton bain est froid!* On jetait dans le Forum par *scalæ gemoniæ* (escaliers des soupirs) les corps de ceux qui avaient péri dans cette affreuse prison, objets de terreur ou de récréation pour le peuple souverain. Ces *escaliers des soupirs* de l'antique Rome rappellent le *Ponte dei sospiri* de Venise et d'autres institutions également atroces dans des républiques anciennes et modernes. Ce n'est cependant pas tant aux vices de la classe gouvernante qu'il faut en imputer le blâme, qu'à l'ignorance des gouvernés. En effet, si les lumières d'un esprit cultivé ne nous font pas toujours régler notre propre conduite suivant les principes de la sagesse et de la moralité,

elles nous mettent au moins à même d'estimer la conduite des autres très exactement, et donnent à l'opinion une force à laquelle les gouvernements sont tôt ou tard obligés de céder, la morale publique tenant lieu de celle qui pourrait leur manquer. C'est ainsi que la culture d'esprit généralement répandue présente le meilleur remède aux excès et aux abus, auxquels les institutions politiques ont une tendance perpétuelle.

La roche tarpéienne, qui fait partie du mont Capitolin, est située dans une cour étroite et sale, où nous avons été précédés et suivis d'une foule de mendiants, pieds nus dans la fange, qui se pressaient autour de nous, toutes les fois que nous nous arrêtions. Le fond de cette cour est un escarpement de tuf volcanique, d'un rouge sombre, dans lequel on a facilement creusé la grande cave d'un marchand de vin; et cet escarpement est la roche tarpéienne. Sa hauteur n'excède guère à présent vingt-cinq pieds, mais sans doute qu'elle était autrefois plus grande: autrement le saut n'aurait pas toujours été fatal. Le talus rapide au-dessus de la roche tarpéienne, est dominé par le palais Caffarelli, et ajoute environ vingt-cinq pieds à la première hauteur.

Laissant pour le moment l'antique *mont Capitolin* et ses dépendances, nous nous sommes rapprochés du moderne *campidoglio*, et avons visité son muséum : la statue antique et colossale dans

la cour, représentait autrefois *Oceanus*; mais dans les beaux jours de Rome pontificale, les plaisans lui avaient donné le nom de *Marforio*, et en avaient fait le célèbre interlocuteur de *Pasquin*; ces deux figures débitaient entr'elles mille bons mots et saillies épigrammatiques, que l'on affichait sur le marbre. L'on arrive par un fort bel escalier à une suite d'appartements pleins de statues et de tableaux, dont il est d'autant plus inutile de parler, que les voyages récemment terminés ont fait assez connaître les plus beaux morceaux de cette collection. Ce qui attira le plus notre curiosité, ce furent les bustes, surtout ceux qui pouvaient être considérés comme des portraits de famille d'anciens Romains: hommes ou femmes, bourgeois ou guerriers, hommes d'état ou empereurs. Les modes changeaient à Rome, et le marbre même eut les siennes; car l'on voyait sur quelques-uns de ces bustes, des chevelures de rechange noires ou brunes ou blondes sur des visages de marbre blanc; et ces perruques de marbre se mettaient et s'ôtaient à volonté. Sur le beau sein de Lucile, femme de Lucius Verus, et fille de Marc-Aurèle, on voyait un châle d'albâtre rayé, et les épaules de quelques autres dames étaient revêtues de robes en marbre de couleur. Il y a dans la salle des empereurs une collection chronologique de ces maîtres du monde; et dans le rapprochement du caractère

historique de chacun d'eux avec sa physionomie, l'analogie, souvent en défaut, est quelquefois frappante. La plupart de ces empereurs avaient de nobles figures, et Caligula lui-même était vraiment fort joli garçon. On ne s'étonne point avec Larochefoucauld, « que des nations aient pu se mettre à la merci d'hommes qui portaient de telles figures ». Celles cependant de Néron, de Domitien et de Claude, ne laissent pas en doute sur ce qu'ils étaient; et l'on voit bien que Maximien, malgré sa ressemblance avec lord Wellington, n'est qu'un barbare, doué de beaucoup de force corporelle, et d'un esprit pénétrant, mais vulgaire. Quant à Titus, à Vespasien et à Trajan, les vertus dont ils furent doués ne se peignent pas aussi clairement sur leurs physionomies. Des traces de soucis rongeurs sont empreintes sur celle de Trajan, mais la bonté perce encore à travers les rides de son front. Je me souviens d'une belle tête d'Agrippa, et d'une plus belle encore de Germanicus. Pour Archimède, placé dans la salle des philosophes, sa physionomie est celle d'un furet. N'est-il pas singulier que l'on ait des portraits de tous les grands hommes de la Grèce, de tous les doctes, les littérateurs et les philosophes, et pas un seul des savants de Rome? Cela prouve combien ceux-ci avaient moins de respect pour l'esprit et la science que pour les talents politiques et militaires. Nous n'aurions

pas des statues et des bustes de Cicéron, s'il n'eût été consul et consul illustre. Le marbre ne nous a transmis que des empereurs, des généraux et des patriciens. Le temps a été juste envers Marc-Aurèle; il n'y a pas de statue plus commune que la sienne.

L'antiquité aussi avait ses antiquités tout comme nous, et les tirait d'Égypte; la collection en a été refaite ici. On y voit un crocodile, un bœuf, nombre de statues et de fragments de statues, dans le goût monstrueux qui caractérisait les anciens habitants des rives du Nil. On y distingue aussi une fort belle imitation de ce mauvais goût; c'est un hermès à deux têtes, représentant Isis et Apis.

Un grand objet de curiosité, est le plan ou quelques fragments du plan de Rome antique, gravé sur l'albâtre qui servait de pavé au temple de Rémus et de Romulus, au pied du mont Palatin. Ces fragments, à présent incrustés dans le mur suivant leur ordre naturel, autant qu'on a pu s'en assurer, ont éclairci quelques doutes sur la topographie de la ville antique.

Quelques jours après cette première visite au Campidoglio, nous sommes montés sur la tour du palais sénatorial, élevé d'environ 250 pieds au-dessus du Forum; nous étions accompagnés d'un savant antiquaire romain, parfaitement au fait de l'ancienne géographie du Latium, dont l'ensemble se déployait sous nos yeux, et de tous les

événements mémorables qui s'y sont passés; il nous traça une sorte de panorama historique dont je vais tâcher de donner une esquisse. « La vaste étendue du Latium dépassait de beaucoup les limites de la république romaine, durant la première moitié de son existence, et il fut pendant dix siècles le théâtre des plus grands événements. A nos pieds, dit notre antiquaire, s'étend le *Forum Romanum*, dans cette étroite vallée qui nous sépare du mont Palatin; et nous aurions pu d'ici entendre la voix de Cicéron, révélant la conspiration de Catilina au peuple assemblé devant le temple de la Concorde, dont voilà les ruines justement au-dessous de nous. Peut-être même aurions-nous pu l'entendre, lorsque de la tribune aux harangues que vous voyez de l'autre côté du Forum près du temple de Jupiter Stator (en voilà trois colonnes encore debout), il faisait serment qu'il avait sauvé la patrie, et lorsque tout le peuple répétait après lui le même serment. Mais d'ici encore, bientôt après, nous aurions pu voir la tête et les mains sanglantes de ce sauveur de son pays, clouées à cette tribune aux harangues, et le même peuple tranquille spectateur! Aujourd'hui, cette foule de patriotes et de conspirateurs, de héros et d'esclaves, qui remplissait le Forum, a disparu; et à sa place, vous voyez quelques vaches, cherchant des brins d'herbe parmi les ruines; quelques moines le chapelet à

main, et des ânes à la file chargés de puzzolana; enfin, une troupe de galériens qui font semblant de fouiller parmi les ruines pour découvrir d'autres ruines, sous les ordres de deux ou trois malotrus en uniforme, le bâton à la main, aussi paresseux que les travailleurs eux-mêmes. » Quelqu'un demanda où était le gouffre de Curtius, dans lequel il se précipita avec son cheval : » « La! précisément là! s'écria un de ces *ciceroni* de louage, dont les voyageurs se font accompagner. Là, devant nous! » montrant du doigt, de l'autre côté du Forum, une petite mare d'eau, où deux canards barbotaient en agitant leurs ailes. Voilà tout ce qui reste du gouffre de Curtius, qui, comme vous savez, s'est fermé sur lui. » — « En effet, reprit notre antiquaire, et si bien fermé que les fouilles récentes font voir une accumulation de vingt pieds de terre, et de débris au-dessus de l'ancien niveau et du gouffre, s'il a jamais existé. Les colonnes isolées et les groupes de colonnes, qui se montrent en divers endroits à moitié hors de terre, appartenaient à divers temples qui occupaient l'ancien Forum, sans aucune symétrie, embarrassant la *Via sacra* et les autres avenues du Capitole. L'entier déblaiement sur un plan régulier de ces vingt pieds de décombres, accumulés sur l'ancien niveau, pourra seul déterminer la situation respective de ces édifices et des différentes routes qui traversaient le Forum ainsi que les limites, et l'étendue

de ce Forum lui-même, où il semble impossible que la 20e partie de l'immense population de Rome ait pu se réunir.

« Elle s'y réunissait pourtant à certains jours pour ses affaires ou pour ses plaisirs, aux élections, par exemple: ou bien lorsqu'elle remplissait les fonctions de juge dans les causes portées devant son tribunal. Mais si chaque tuile des toits environnants, ou chaque pierre du pavé était devenue le siége d'un de ces juges populaires, s'il s'en était placé une demi-douzaine sur la tête et les épaules de chacune des statues colossales qui décoraient le *Forum romanum*, la cour entière n'aurait encore pu trouver place dans ses limites apparentes. Malheureusement, le zèle mal-entendu de nos amateurs étrangers fait, qu'au lieu de concourir ensemble au même plan, on les voit faire chacun sa fouille, et à côté, sa montagne de terre, augmentant ainsi l'incertitude et la confusion.

« A notre droite, et dans le Forum même, près du temple de Castor et Pollux, était le marché aux esclaves, où la plupart des étrangers qui nous honorent de leurs visites, ajouta notre antiquaire, ont probablement eu quelques-uns de leurs ancêtres amenés pieds et poings liés et vendus comme des veaux. César y débita beaucoup d'Anglais et d'Anglaises; il n'en dit rien dans ses Commentaires, parce que dans ce temps-là c'était

une affaire toute simple, dont il ne valait pas la peine de parler; mais Strabon rapporte le fait..... C'est près de là encore, que les anciens Romains faisaient des sacrifices humains; du moins Tite-Live et Plutarque en mentionnent deux exemples; il paraît qu'à l'occasion d'une guerre avec les Gaules, et pendant la seconde guerre punique, on enterra vivants des esclaves grecs et gaulois, hommes et femmes.

« Le Mont Palatin, vis-à-vis de nous, était, comme on sait, habité par Évandre et son peuple, 500 ans avant Romulus et Rémus; si toutefois l'on peut fixer avec cette sorte de précision la date de faits et d'événements, sur la réalité desquels la seule autorité que l'on puisse citer est un poëme. Au reste, Virgile ajoutait foi à la tradition d'après laquelle il composa l'Énéide, et nous pouvons bien lui accorder aussi une sorte de croyance poétique. Énée donc, ayant remonté le Tibre, trouva Évandre, Pallas et leurs compagnons, sacrifiant à Hercule près de la grotte de Cacus, que nous pourrions voir d'ici, s'il en restait quelques traces sur la pente de l'Aventin; et ayant été accueilli avec hospitalité, il prit part à leurs exercices religieux et au dîner qui les suivit. Il fut ensuite conduit par Évandre à sa petite maison, *angusti subter fastigia tecti* au pied du Mont Palatin, dont les verts pâturages nourrissaient les troupeaux qu'il abreuvait à la fontaine du Forum.

Évandre montra aux étrangers les ruines de deux villes antiques qui n'existaient plus, *Saturne* sur le Mont *Palatin*, et *Janus* sur le *Janicule* de l'autre côté du Tibre (des antiquités dans l'antiquité), et c'est sur ce Mont Palatin que Romulus fonda sa ville 500 ans plus tard. Tout le peuple romain d'alors y logeait à l'aise; mais dans la suite, un de ses empereurs (Néron) le trouva trop petit pour son palais, dont les ruines prodigieuses le débordent de tous côtés. Caligula, avant Néron, avait uni le Palatin au Capitole par un pont qui traversait le Forum sur une forêt de colonnes gigantesques; mais cet ouvrage du caprice d'un empereur fut renversé par son successeur Claude.

« Le Mont Capitolin a un double sommet, divisé par *l'intermontium*, et présente la forme d'une selle. Du côté de l'ouest et au-dessus de la roche Tarpéienne, les Romains avaient une forteresse sur les fondations de laquelle le palais *Caffarelli* a été construit. Du côté de l'est, on monte par 45 marches au couvent franciscain et à l'église d'Aracœli, élevée sur les fondations d'un temple de *Jupiter Capitolinus*, qui avait été bâti par Tarquin l'ancien, et trois fois brûlé; d'abord par Sylla, ensuite par un soldat de Vitellius, et finalement sous le règne de Titus, par accident. L'antique temple de Jupiter était entouré d'un double portique, et possédait trois statues colossales en terre cuite, Jupiter, Junon et Minerve;

mais pour compenser l'infériorité de la matière, on les avait peintes en rouge, et la couche de vermillon était renouvelée chaque année. Les jours de fête, Jupiter était de plus revêtu de la toge triomphale. Les triomphateurs mettaient du rouge aussi, c'était le costume obligé; Camille triompha quatre fois fardé jusqu'aux yeux, tout comme ferait à présent un chef indien de l'Amérique du nord. Sous Trajan, ces dieux de terre cuite furent refaits en or massif, pour les assortir à une victoire d'or, reçue en présent de Hiéron, roi de Syracuse. Dans la suite, le couvent d'Aracœli devint la résidence des papes, et l'on voit encore sur l'arête d'une longue muraille, certaine galerie étroite par laquelle le Saint-Père s'était ménagé le moyen d'échapper aux attaques soudaines d'un ennemi domestique ou étranger, précaution que les papes avaient également prise au Vatican, d'où ils pouvaient passer secrètement au château Saint-Ange.

« La petite église en rotonde que vous voyez au pied du Mont Palatin, bien qu'elle soit au niveau du sol, n'en est pas moins bâtie sur le faîte d'un petit temple antique, enseveli sous les décombres. Ce temple marque le lieu où Romulus et Rémus furent allaités par la louve; circonstance que l'on regarde comme prouvée par la figure en bronze, représentant cette louve, qui a été trouvée ici, et se voit maintenant au Musée du Capitole. C'est encore là qu'était le plan de Rome an-

tique en albâtre, et les portes de bronze de l'église moderne étaient celles mêmes du temple antique. L'habitation de Cicéron n'était pas éloignée de ce lieu. »

Après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur diverses autres parties de la ville éternelle, notre antiquaire passa au pays environnant. « Le Latium, dit-il, est marqué du côté du levant par cette ceinture de montagnes à présent couvertes de neige, dont le profil, éclatant de blancheur, tranche fortement avec l'azur du ciel. Le point le plus saillant de cette circonférence, comme le plus rapproché, est le *Mons Albanus*, groupe isolé du côté du midi. A la moitié de sa hauteur, il y a un lac dans le fond du cratère d'un volcan éteint. Sur le bord de ce cratère fleurissait Albe, la plus ancienne ennemie de Rome, et la première victime immolée à sa grandeur future. Au sommet du mont, à l'endroit où l'on voit maintenant un couvent, le temple de *Jupiter Latialis* s'élevait autrefois. C'était là et dans le bois sacré de *Ferentina*, sur les bords du lac Albano, que s'assemblaient les Latins alliés contre Rome. A l'ouest de l'antique *Alba*, vous voyez *Albano*, ville moderne qui lui doit son nom. Plus à l'est, sur le penchant de la montagne, est Frascati, sorti des ruines de *Tusculum*. Plus ancienne que Rome de bien des siècles, ainsi qu'Albe, cette ville, après avoir en vain lutté pendant long-temps contre sa rivale,

devint un lieu de plaisance où ses riches citoyens allaient passer les grandes chaleurs de l'été. Beaucoup plus loin que le Monte Albano, mais dans la même direction et sur le penchant de l'Apennin, vous découvrez l'ancienne Præneste (maintenant Palestrina), pour la conquête de laquelle Cincinnatus laissa momentanément sa charrue. Elle avait un magnifique temple de la Fortune, d'où Pyrrhus marchant contre Rome, 300 ans avant notre ère, observa la situation de cette ville; beaucoup plus près d'ici, vous voyez *Gabii*, l'Athènes du Latium. Au-delà de *Præneste*, mais derrière Monte Albano, et par conséquent cachées à nos yeux, se trouvent plusieurs anciennes cités des Aborigènes, telles que *Frosinone*, *Ferentinum*, *Suzzii*, *Anagnia*, *Alatrium*, etc., dont les noms paraissent dans l'histoire ancienne de Rome, et qui appartenaient aux *Æqui*, aux *Volsci*, aux *Marsi*, aux *Peligni*, aux *Trentani*, et surtout aux *Samnites*, les plus ardents d'entre les ennemis de Rome naissante. Il ne reste plus aucune trace d'un grand nombre de ces villes antiques, et déjà, du temps de Pline, il y en avait 53 dont l'exacte situation était inconnue. Pendant les quatre premiers siècles de Rome, la vaste plaine où elle est située, ne fut qu'un seul champ de bataille, où le sort des combats entre quelques peuplades barbares fixait d'avance les destinées du monde. »

Notre antiquaire nous indiqua cinquante-neuf

champs de batailles, toutes livrées dans le cercle de la campagne de Rome, depuis celles de *Crustumerium* et de *Fidenes*, quelques milles au nord de Rome, jusqu'à celle où Totila, défait par Narsès, perdit la vie aux portes de sa capitale; période qui embrasse 12 à 13 siècles. «La plupart de ces batailles, nous dit-il, eurent lieu pendant les cinq premiers siècles de sa fondation, et une seule dans le 6e (l'an 539) contre Annibal, tout près de la *Porta Latina* et de l'endroit où 135 ans auparavant, les Gaulois avaient été repoussés. Rome, dans les 7e et 8e siècles de sa fondation, ayant conquis la paix, et fait de ses ennemis des concitoyens, trouva parmi ses concitoyens des ennemis, et les guerres qu'elle eut à soutenir ne furent plus que des guerres civiles; mais dans les 12e et 13e siècles depuis sa fondation, la campagne de Rome, envahie de nouveau par l'ennemi, redevint un grand champ de bataille, de destruction au moins et de pillage, car il y avait peu de résistance. » Notre antiquaire nous montra pourtant quatre différents endroits où les étrangers avaient été défaits, mais non par des Romains, 1163 ans après la fondation de Rome, et lorsque sa population était encore si nombreuse, que de notre temps celle de Londres pourrait seule lui être comparée. « Les Romains, nous dit-il, se laissèrent bloquer dans leurs murs par une poignée de barbares sous Alaric. Ils furent affamés, mis à

contribution, et finalement livrés à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut; horreurs bien plus grandes alors qu'elles ne le sont de nos jours. Rome n'avait jamais encore éprouvé ce malheur; mais il était réservé à un soldat chrétien et bon catholique, le Normand Robert Guiscard, de le lui faire subir une seconde fois, 674 ans plus tard. Entièrement détruite par ce Normand, notre ville fut lentement reconstruite ailleurs, quoique toujours dans l'enceinte des mêmes murs, c'est-à-dire, où vous la voyez à présent. Dans l'année 1527, le connétable de Bourbon, commandant les troupes d'un roi très-chrétien, la saccagea de nouveau, et de nos jours elle a été occupée et rançonnée pour son bien, mais plus doucement, par une armée qui venait du même pays que la précédente.

« En suivant l'horizon de l'est au nord, on rencontre le *Monte Gennaro*, de forme conique, situé dans ce pays des Sabins, qui rappelle les brutales amours et le premier mariage des anciens Romains. Le célèbre Tibur (Tivoli) semble être sur la pente de ce *Monte Gennaro*, quoiqu'en réalité beaucoup plus près de nous; et tous les lieux décrits par Horace sont cachés parmi les montagnes qui avoisinent celle-là ; ils portent encore leurs noms antiques très-peu altérés. Dans la plaine au-dessous de Tibur, la villa d'Adrien couvre plusieurs milles de ses ruines, cet empereur ayant eu la bizarre pensée de réunir dans ses

jardins les modèles des édifices les plus célèbres du monde alors connu. Toujours suivant l'horizon le long de la crête neigée des Apennins, on rencontre le mont *Soracte* isolé sur les plaines de l'Étrurie, que le Tibre sépare de ce que les Romains appelaient *Latium novum* ; vous le distinguez à sa forme conique et régulière. Les antiques habitans de l'Apennin dédiaient à Jupiter les plus hautes cîmes de leurs montagnes, et y élevaient des temples ou simplement des autels, où ils célébraient leurs fêtes religieuses et politiques. La montagne dédiée à Jupiter *Cacuno* est cachée par le *Monte Gennaro*; mais on en aperçoit une autre à l'horizon, très-éloignée et dans la direction du Soracte. Celui-ci était dédié à Jupiter tonnant. Là, l'horizon de montagnes s'abaisse tout-à-coup au niveau de la vaste Étrurie, et vous n'apercevez plus que quelques hauteurs isolées où s'élevaient autrefois les villes antiques de *Nepete*, de *Sutrium* et celle des puissants et implacables *Vejentes*. Plus à l'ouest, un groupe de collines entoure le grand lac *Sabatinus*, maintenant *Bracciano* ; mais cette partie du pays nous est cachée par le mont *Marius*, lequel, avec les monts *Vaticano* et *Janiculo*, cache encore une grande partie du pays des Pélages vers la mer (*mare Tyrrhenum*), ainsi que l'antique *Agylla* ou *Cære*, si mystérieusement liée à Rome, *Alsium*, et enfin, à l'embouchure du Tibre, la vieille *Ostie* avec le

port de Trajan, qui est maintenant un lac séparé de la mer. Le pays de l'autre côté du Tibre, le *Latium antiquissimum*, célébré par les deux plus grands poètes de l'antiquité classique, mais devenu un vaste désert pestilentiel, s'étend tout le long de la côte jusqu'au port d'*Astura*, près duquel Cicéron fut assassiné, et finalement jusqu'au Monte Albano, où se termine le panorama que nous venons de parcourir. Ce vaste espace, formant un demi-cercle de 150 milles, dont le diamètre pris le long de la mer est d'environ 100 milles, contient à peu près quinze cents hectares. Le sol, jusqu'à une grande profondeur, est volcanique, c'est-à-dire formé de puzzolana et de cendres grossières d'un jaune foncé, mêlées de fragments de pierres ponce; le tout en couches horizontales séparées par d'autres couches de dépôts marins, tels que des cailloux roulés, des coquillages non calcinés et du bois fossile. Dans plusieurs endroits appelés *solfatara*, le souffre en état de sublimation s'exhale de la terre et remplit l'air de vapeurs malfaisantes. La chaîne des Apennins, qui circonscrit une grande partie de ce pays volcanique, est toute calcaire, mais montre cependant en divers endroits des coulées de lave, ainsi que de basalte. La plupart des montagnes isolées dans la plaine sont de forme conique, quelques-unes creuses au sommet et

toutes composées de substances volcaniques. Les creux, qui sans doute ont été des cratères de volcans, forment maintenant des lacs, dont le plus grand est celui de *Bracciano*, qui a 15 milles de circonférence. Nous voyons d'ici les emplacements de huit ou neuf de ces lacs. Malgré toutes ces apparences et la connaissance des produits volcaniques que l'Etna, au défaut du Vésuve, aurait pu donner aux Romains, il ne semble pas qu'ils aient soupçonné que leur pays eût été un foyer d'éruptions volcaniques. Denys d'Halicarnasse, Strabon ni Pline n'en disent rien; de leur temps, aucune tradition n'en conservait le souvenir, et il est probable que ces éruptions eurent lieu sous la mer lorsqu'elle couvrait le Latium; autrement on n'en aurait pas trouvé les produits répandus en couches horizontales sur toute la surface du pays; encore moins trouverait-on ces couches séparées par d'autres couches de sable et de coquillage déposées, suivant toute apparence, dans les intervalles des éruptions. Le pays volcanique s'étend bien au-delà de notre horizon, puisqu'il occupe toute la côte de Pise à Naples, entre l'Apennin et la mer. Quoique très-malsain, il n'est point marécageux, et les nombreuses rivières qui le traversent, telles que le Tibre et l'Arno, coulent rapidement vers la mer. Les dunes de sable accumulées le long de

la côte, et qui souvent empêchent l'écoulement des eaux, forment bien quelques marais; mais ils sont de peu d'étendue. »

L'amphithéâtre Flavien, qui dans le moyen âge portait le nom caractéristique de Colossus ou Colosseum, s'appelle maintenant *Colysée*, et c'est le monument le plus extraordinaire que Rome ancienne nous ait légué, quoiqu'il ne date que du commencement de notre ère. A l'extérieur, c'est une tour énorme par sa largeur comparée à sa hauteur, peu considérable, et encore diminuée par des terres accumulées autour de la base. Cet édifice est composé de trois étages en arcades ornées de colonnes en demi-relief de différents ordres d'architecture, dorique au rez-de-chaussée, ionique et corinthien au-dessus. Une haute muraille avec sa pesante corniche forme un quatrième étage sans rapport avec les autres, disproportionné et de mauvais goût. On voit partout dans les murs, surtout près de terre, d'innombrables trous, grands à y mettre la tête et plus larges dans l'intérieur qu'à l'entrée. Ils furent probablement faits dans ces siècles d'ignorance où les barbares de notre Europe occidentale, semblables aux Orientaux de nos jours, n'attachaient d'autre prix aux monuments antiques que celui de leurs matériaux, et ils avaient pour but d'atteindre et d'arracher certains crampons de métal plombés entre les pierres de

taille (1). Les anciens voulaient sans doute par-là empêcher le déplacement des pierres, déjà presque impossible sans cela; et cette précaution plus qu'inutile a été fatale à leurs édifices, qui sont la plupart défigurés par de semblables cavités. Quatre-vingts arcades, élevées de deux marches seulement au-dessus du sol, formaient l'immense circonférence (2) du Colysée, et quatre de ces arcades, situées aux extrémités des deux axes de l'ellipse, servaient d'entrée aux grands animaux, tels que l'éléphant. Chaque arcade portait son numéro encore visible sous l'architrave, lequel servait à guider les spectateurs, dont les billets d'entrée (*Tesseræ*) étaient également numérotés, et ils trouvaient ainsi avec facilité l'escalier de la section de l'amphithéâtre où, suivant leur rang, ils avaient droit de prendre place. La *Tessera* était de bronze ou d'ivoire, et quelquefois de plomb; on en voit dans les cabinets des curieux (3). Derrière le premier rang d'arcades cir-

(1) On a trouvé un de ces crampons auquel il y avait vingt livres de plomb.

(2) Une partie de cette circonférence a disparu, et, pour empêcher le reste de s'écrouler, le dernier pape fit construire un contre-boutant très-fort, qui l'appuie, et intérieurement plusieurs murs et piliers.

(3) On faisait usage de ces *tesseræ* pour le théâtre comme pour l'amphithéâtre, et elles portaient le nom de la pièce que l'on devait jouer; on s'en servait aussi pour les distributions de blé; elles étaient en usage dans l'armée :

culaires, il y en avait trois autres couvrant ensemble un espace égal à plus de deux hectares, où l'immense foule de spectateurs trouvait place, lorsqu'il faisait mauvais temps, et pouvait se promener à l'aise; d'autant plus que les étages supérieurs avaient également leurs galeries couvertes, diminuées cependant par la pente des gradins. Vingt grands escaliers et trente-deux petits conduisaient du rez-de-chaussée au premier étage, où se trouvaient les issues expressivement appelées *vomitoires*, par lesquelles le peuple entrait et sortait. Il y avait sous les grands escaliers, certaines chambres ou cabinets, que la tradition nous assure avoir été des lieux de débauche, mais qui semblaient bien plutôt avoir été le dépôt des malheureux qui allaient, au prix de leur sang, amuser le peuple romain assemblé dans l'amphithéâtre, et que l'on tirait de là pour être percés de coups d'épée, ou déchirés par des bêtes féroces. Mais si les mœurs des Romains se trouvent dans cette occasion justifiées, ils n'y gagnent pas grand'chose; car le libertinage ne manquait pas chez eux d'établissements réguliers, où l'enseigne sur la porte ne laissait rien à désirer re-

chaque général avait les siennes. Celles de César portaient l'image de Vénus, sa très-proche parente, et celles de Marius celle de Minerve. Le jeune conscrit, en arrivant au camp, trouvait sa compagnie au moyen de la *tessera* dont il était pourvu.

lativement au prix et aux qualités particulières de ce qu'on y mettait en vente. L'on sait que des femmes du plus haut rang fréquentaient ces lieux-là.

Quelques-uns des cinquante-deux escaliers, dont on a déjà parlé, conduisaient aux différentes parties de la terrasse appelée *podium*, qui entourait l'arène. Elle était revêtue de marbre, et avait treize pieds de hauteur sur quatorze de largeur. C'était là que l'empereur se plaçait sur un siége un peu plus élevé que les autres. Les sénateurs occupaient leurs chaises curules apportées par des esclaves, et les vestales y avaient aussi leurs places marquées. Les vestales à l'amphithéâtre ! Un peu plus loin étaient les places des ambassadeurs étrangers et des rois alliés de Rome, qui y venaient solliciter des faveurs. Indépendamment de son siége de cérémonie, l'empereur avait ses appartements (Pulvinar) et une galerie basse, au niveau de l'arène, d'où il pouvait voir, sans être vu, ce qui s'y passait. Quelques-uns des ornements du *Pulvinar* existent encore. Tous les escaliers, ceux même à l'usage de l'empereur, bien que de marbre, étaient de véritables casse-cou, incommodes et même dangereux, hauts de neuf pouces, larges de douze, et inclinés afin que l'eau qui entrait par les vomitoires ne pût pas y séjourner. Elle s'écoulait par divers canaux jusqu'au vaste égoût (cloaca) qui passait sous l'édifice.

Malgré l'élévation du *Podium* au-dessus de l'arène (13 pieds), il paraît ne s'être pas trouvé tout-à-fait hors d'atteinte des élans extraordinaires que prenaient les tigres et les lions, et, pour prévenir leurs brusques visites et en garantir l'auguste assemblée, on imagina d'adapter au parapet diverses défenses, telles que des cylindres tournant sur leur axe, des pointes de fer, des grillages en fil d'or. L'arène, de forme elliptique comme l'édifice qui l'environne, est immense, c'est-à-dire qu'elle contient près d'un arpent. En réduisant ainsi l'étendue à une mesure connue, on en a l'idée précise. Mais quel contraste cette idée ne présente-t-elle pas, entre l'œuvre de l'homme et l'œuvre de la nature! L'intelligence humaine est puissante, mais sa main est faible. L'homme, par la pensée, embrasse tout l'univers et le trouve borné; mais lorsqu'il a élevé ses murs et arrondi ses voûtes autour d'un arpent de terre, il s'arrête fatigué et s'étonne d'un si grand effort.

Il y a un autel et une croix au milieu de l'arène, et quatorze plus petits autels à sa circonférence. Dans un lieu dont le caractère est tout païen, ces signes chrétiens forment une singulière association. Élevés par l'avant-dernier pape, en mémoire des martyrs que l'on croit avoir été mis à mort dans le Colysée, ces autels ont au moins servi à en préserver les ruines de nouvelles déprédations, en donnant le change à la barbarie

sur le respect qui leur était dû. C'était le trône du peuple romain que ce Colysée : il y régnait sur des monstres avides de sang comme lui, et s'y repaissait de carnage. L'étendue inouïe de ce carnage, la profusion du sang répandu, l'incroyable dépense de ces jeux barbares donnaient un caractère de magnificence et de grandeur à des plaisirs qui, au fond, n'étaient que ceux d'une nature impitoyable et sans culture. On a peine à croire combien d'animaux étaient sacrifiés dans les jeux sanguinaires de l'amphithéâtre. Lorsque Titus en ouvrit pour la première fois les portes au peuple romain, le nombre des animaux de toutes espèces, depuis le renard jusqu'au lion et au tigre, depuis l'éléphant jusqu'à la gazelle, qui périrent dans les combats d'un seul jour, s'éleva à cinq mille (1). Pompée, à la dédicace de son théâtre, le premier qui eût été bâti en pierre, donna des combats de bêtes dans lesquels il périt cinq cents lions. On voyait le sang inonder l'arène ; mais les hurlements des bêtes féroces qui le faisaient couler étaient couverts par ceux des spectateurs, plus féroces encore.

Le peuple, assis sur les gradins du Colysée,

(1) On gardait les animaux destinés à l'amphithéâtre dans des édifices séparés, appelés *vivarium*, dont les restes se voient encore sur le mont Cœlius et près de la *porta majore;* ils étaient amenés dans des cages montées sur des roues.

n'était pas tout-à-fait exposé aux injures du temps, car il y avait des toiles qui, au moyen de cordages traversant tout l'édifice, et se croisant au centre comme les baleines d'un parapluie, s'étendaient sur les spectateurs, ou se repliaient en arrière. On croit que ces toiles, de forme triangulaire, ne couvraient que les spectateurs et non l'arène. Les manœuvres s'opéraient avec une grande facilité, et il paraît que leurs majestés impériales s'amusaient quelquefois à faire inopinément jeter *le soleil* sur tels ou tels des spectateurs qui en étaient toujours bien flattés, puisqu'enfin il vaut mieux que la grandeur s'amuse à nos dépens, que de vivre ignorés d'elle.

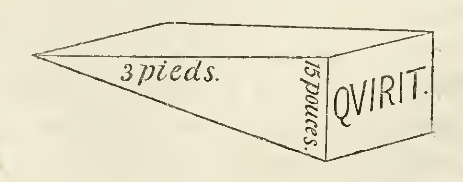
Quel contraste entre ces temps-là et ceux-ci! La tranquillité la plus profonde, l'entière solitude, un certain sentiment d'abandon et de torpeur, avaient remplacé l'appareil orgueilleux du rang suprême, et la présence d'un peuple entier. La paix avait succédé au carnage, le silence aux cris de fureur et aux cris de joie. On ne voyait d'êtres vivants que deux sentinelles en faction aux deux entrées du Colysée; un moine, son rosaire à la main, qui de temps en temps paraissait sous l'arcade obscure à gauche, et quelques paysans prosternés au pied de la croix dans le milieu de l'arène, qui semblaient prier Dieu pour le repos de l'ame du peuple romain.

Derrière la terrasse impériale (le Podium), ré-

duite maintenant à la moitié ou au tiers de sa hauteur primitive, s'élevaient les premières et secondes loges, ou première et seconde classes de gradins (*meniana*), chacune composée de 44 bancs circulaires, contenant, dit-on, 25,000 spectateurs; plus loin et plus haut, s'élevait un troisième *menianum* de neuf bancs, siéges, ou gradins circulaires où les femmes se plaçaient, et plus haut encore, c'est-à-dire au-dessus de leur tête, et non derrière elles, s'élevait une 4e et dernière classe de gradins décorée d'un portique qui couronnait ou terminait tout à l'entour le vaste plan incliné de l'amphithéâtre. Quelques-unes des colonnes qui faisaient partie de ce portique, ont été récemment trouvées en déblayant les ruines dans l'arène où elles étaient tombées d'une hauteur de 157 pieds, et leur beauté ne laisse aucun doute sur la magnificence de cette partie du Colysée. Il paraît que, dans l'origine, cette galerie n'était qu'un ornement, mais qu'ensuite on y plaça onze gradins de bois qui formaient le 4e *menianum*, à l'usage de ceux qui n'avaient pas droit aux autres, c'est-à-dire la plus basse classe du peuple. Ces siéges de bois, ayant été à différentes fois détruits par le feu, furent enfin reconstruits en brique ; on en voit encore les traces; tout calculé, le Colysée pouvait donner place à 44,000 spectateurs, nombre très-inférieur à l'idée commune qui les porte à 80,000; mais les antiquaires ne se piquent pas

de précision mathématique, et s'abandonnent volontiers à un peu d'exagération dramatique. Winkelman, par exemple, dit que le théâtre d'Herculanum contenait 30,000 spectateurs, quoiqu'il soit maintenant prouvé qu'il ne pouvait en admettre que 10,000. Le Colysée paraît avoir été entier dans le 8e siècle, et sa dilapidation ne commença même que dans le 11e Suivant Poggius, témoin oculaire, la plus grande partie des marbres avait disparu dans les quinzième et seizième siècles; c'était une carrière d'où l'on tirait des matériaux pour bâtir les palais de Rome. Amis et ennemis, Guelfes et Gibelins, s'accordaient sur ce point; on en a des preuves écrites, et Michel-Ange est un des plus grands coupables.

Pas un seul des gradins de marbre ne se trouve à sa place, et l'on n'en a même découvert qu'un petit nombre dans les décombres. Celui que j'ai vu était de marbre blanc, de la forme et des dimensions suivantes :




Il avait 15 pouces de hauteur, et 3 pieds de profondeur. Le mot *Quirit* (*Quirites*), très-bien

gravé sur le marbre, montre qu'il avait appartenu au second *menianum*, où les chevaliers romains avaient leurs places. Ces gradins de marbre, une fois enlevés, l'eau des pluies pénétra sans difficulté dans les interstices des murs et des voûtes de brique qui se trouvaient au-dessous, et la gelée élargit les fentes que les tremblements de terre avaient commencées. Cependant, la masse informe resta debout, et pendant les siècles d'anarchie du moyen âge, le Colysée, devenu une forteresse, fut souvent assiégé, pris et repris, et il devint l'objet de traités en forme entre quelques familles puissantes en guerre les unes contre les autres. Dans la suite on en fit un hôpital, et lorsque les Français, sous Bonaparte, enlevèrent les décombres, ils trouvèrent une quantité énorme de fumier de cheval, qui y avait été accumulée depuis long-temps, pour servir à la formation du salpêtre.

Vespasien, à son retour de la guerre contre les Juifs, avait commencé cet édifice, l'an 72 de notre ère; et 12,000 pauvres prisonniers hébreux furent employés à sa construction (1), ainsi qu'une somme égale à cinquante millions de francs; mais ce fut Titus son fils qui l'acheva. L'excavation de l'arène par les Français fit découvrir des espèces de murs d'appui demi-circulaires, qui la traver-

(1) Les Juifs, même à présent, évitent de passer sous l'arc de Jules, qui conduit au Colysée, et préfèrent se glisser à côté.

saient dans sa longueur, et la divisaient en bandes de 12 pieds de largeur. On a fait beaucoup de conjectures sur ces constructions évidemment d'un autre âge que l'amphithéâtre et d'un travail très-inférieur ; la moins improbable est qu'elles servaient à soutenir un plancher de bois, couvrant toute l'arène. Peut-être les intervalles étaient-ils destinés à donner passage aux animaux de combat, qui montaient sur le plancher par le moyen de trappes ou de portes en coulisses comme à l'Opéra. On a trouvé entre ces murs d'appui des traces de plans inclinés, au nombre de 82, qui pouvaient conduire à ces trappes. Quel opéra moderne pourrait se vanter d'avoir ainsi 82 trappes à monstres de toute espèce, et encore leurs monstres seraient-ils de carton, tandis que ceux du Colysée étaient de chair et d'os, à dents et à griffes véritables; dans l'origine, l'arène du Colisée pouvait être transformée en naumachie à volonté. Des conduits, encore visibles, amenaient l'eau des thermes de Titus où elle était apportée de Tivoli, par un aqueduc auquel ses détours donnaient une longueur de 44 milles. Cette eau se précipitait dans l'arène par 80 ouvertures, et la remplissait jusqu'à la hauteur de 10 à 25 pieds. Amener ainsi une rivière à travers les airs, pour faire un arpent de mer où des miniatures de vaisseaux se livraient bataille, est une sorte d'enfantillage gi-

gantesque, où la disproportion entre la fin et les moyens paraît extrême. Ce mauvais goût ne dura pas, car les petits murs construits subséquemment étaient incompatibles avec la naumachie, et de plus, certains passages souterrains (1) récemment découverts, et qui communiquaient de l'amphithéâtre au palais impérial, auraient été sous l'eau, si l'on n'eût pas cessé de l'introduire. Or, comme l'on attenta à la vie de l'empereur Commode dans ce passage même, et que cet empereur régnait environ 110 ans après la construction de l'amphithéâtre, il est clair que l'usage de la naumachie avait duré moins d'un siècle. La profondeur requise pour l'admission de l'eau n'étant plus nécessaire, et cette profondeur rendant une certaine portion de l'arène invisible à un grand nombre de spectateurs, on voulut en élever le niveau, et un plancher de bois sur des murs d'appui parut être l'expédient le plus prompt et le plus facile, présentant d'ailleurs des moyens pittoresques d'introduire les acteurs, hommes ou bêtes, sur le théâtre. Il y avait dans les jeux cruels de l'amphithéâtre, un raffinement qui étonne. J'ai vu une fresque antique, représentant un malheureux esclave, qui entre par un étroit passage dans l'arène, qu'il doit traverser au milieu

(1) La terre et les décombres qui remplissent ce passage, n'ont été enlevés qu'à son entrée, assez cependant pour voir qu'il était fini avec soin et très-orné.

des tigres et des lions, pour aller déposer à l'extrémité opposée des œufs qu'il tient dans ses mains; s'il échappait aux griffes des bêtes féroces, il était libre. Après le premier choc que ces spectacles cruels ne pouvaient manquer de produire, et la compassion une fois émoussée par de fréquentes épreuves, il ne restait qu'un vif intérêt et un goût d'émotion violente qui devenait une passion, et rendait le spectateur insensible à tout sentiment d'humanité. On ne doit pas être surpris que les poètes et les artistes de l'antiquité excellassent dans la description et la représentation des morts et des mourants, ayant des occasions journalières de voir des combats mortels, livrés par des sujets nus. Ils dessinaient et décrivaient d'après nature, ce qu'aucun moderne n'a pu faire. Parmi les spectacles extraordinaires, introduits dans l'arène, on y a vu des femmes, l'épée à la main, combattre jusqu'à la mort, ainsi que des nains et des hommes contrefaits.

*Justus Lipsius* rend compte de ces odieuses jouissances d'un goût dépravé, et le fait est prouvé par un édit d'Alexandre Sévère, qui prohibait ces combats, lesquels probablement n'avaient pas été en usage long-temps avant l'époque dégénérée où il régnait.

C'est la mode d'aller voir le Colysée au clair de lune, comme le Vatican aux flambeaux, et quoi-

que les modes, lorsqu'elles sont généralement adoptées, deviennent, ainsi que les proverbes, vulgaires et triviales, cependant il serait encore moins raisonnable de s'abstenir toujours de faire ou de dire ce que tout le monde fait ou dit, que de tomber dans l'excès contraire; car, après tout, l'adoption générale est originairement venue d'un certain degré de mérite intrinsèque, que la mode ou le proverbe possédaient. Il est certain que nous nous sommes fort bien trouvés d'avoir vu le Colysée par un beau clair de lune. La lumière douce et vague qu'il répandait sur les masses caverneuses entassées autour de l'arène, ne laissait voir aucun des tristes détails de la décadence, ni rien qui rappelât la règle et le compas. Une sorte de grandeur idéale, sans couleur et presque sans forme, se montrait seule, et, au lieu d'un ouvrage artificiel composé de murs et de voûtes, on aurait cru être au fond du cratère d'un volcan éteint dont le cône escarpé s'élevait à l'entour. La lune, dit l'auteur de *Corinne*, « est l'astre des ruines. »

J'imaginerais que les vues myopes jouissent d'une sorte de clair de lune perpétuel. C'est au moins le même vague sur tous les objets éloignés; mais ceux qui sont ainsi conformés ignorent combien le nombre des clairvoyants est inférieur au leur, et ne savent pas à quel point ils ont à se féliciter d'échapper ainsi aux détails

ignobles et mesquins, que nous sommes condamnés à voir. Notre vue, à nous autres presbytes, est classique, tandis que celle des myopes est romantique.

Le Colysée, la nuit, serait un coupe-gorge, sans le corps-de-garde qui est à côté. Les soldats ne manquent pas de prendre les armes, à l'approche de tout étranger après le soleil couché, et le pour-boire sur lequel ils comptent ne leur permet pas d'oublier les ordres qu'ils ont à cet égard. Il y a en outre des sentinelles placées dans plusieurs endroits des ruines. Les *che viva?* le reflet des armes, le bruit même des talons de bottes sur l'antique pavé romain, ont leur effet sur l'imagination : il ne lui en faut pas davantage, et des riens comme ceux-là suffisent pour l'émouvoir.

On grimpe le long du plan incliné de l'amphithéâtre par des sentiers frayés, comme sur une montagne, au milieu du parfum des violettes et des autres plantes odoriférantes qui y croissent spontanément. J'ai entendu parler d'une *flora Colysea* que l'on dit assez riche.

Entre le Colysée et le Capitole, s'élève le mont Palatin, couvert, d'un bout à l'autre, des ruines du palais de Néron, qui le débordent et descendent dans les vallées voisines jusqu'au pied des monts Cœlius et Esquilin. Ce prodigieux palais, à lui seul une ville, ayant été consumé par le feu

dans l'année 64 de notre ère, le tyran le rebâtit sur un plan plus magnifique encore, et cette splendeur lui valut le nom de *Domus aurea Neronis.* Le nom de palais (palatium) donné depuis à une résidence de prince paraît être dérivé de *mons Palatinus.* Sous Vespasien et Titus, toutes les parties du palais de Néron qui s'étendaient au-delà de ce mont furent démolies, et le terrain sur lequel s'éleva le Colysée lui avait appartenu. Le Mont Palatin est couvert de masses informes qu'on pourrait appeler *pudding* artificiel. Leur apparence actuelle vient de ce que les Romains étaient dans l'usage de laisser quelquefois un intervalle entre les deux faces d'un gros mur, qu'ils remplissaient ensuite de débris jetés pêle-mêle dans le mortier. Lorsque, dans la suite, les deux faces du mur, souvent de marbre, eurent été enlevées, le remplissage que je viens de décrire resta debout, aussi dur que le rocher. Les voûtes d'une longue suite de salles forment une haute terrasse, d'où la vue plane, d'un côté sur la vaste étendue des ruines et leurs formes fantastiques, et, de l'autre sur ce qui fut autrefois le *Circus maximus*, le premier et le plus grand qu'eurent les Romains. L'on n'y voit plus ces coursiers fougueux qui entraînaient le char olympique autour de la borne fatale, ni les 250 mille ou 360 mille spectateurs (le nombre est incertain) qui autrefois assistaient à ces courses.

et aux combats sanglants d'hommes et d'animaux. Le lion de la Numidie et l'ours des Alpes, l'éléphant, le rhinocéros et le tigre s'y rencontraient, et un empereur ajoutait trente-six crocodiles à la mêlée hétérogène des combattans. Au lieu de cet étrange spectacle, on ne voit plus dans le cirque que de grands carrés de choux, d'artichauts, qui prospèrent admirablement dans ce sol classique. Sa forme est encore visible, mais sans accompagnement de ruines. C'est là qu'*Androclès* fut épargné par le lion à qui il avait ôté une épine du pied, et c'est aussi là que les premiers Romains enlevèrent les Sabines.

Le chaos des ruines du Mont Palatin ne permet plus de reconnaître aucun plan, et ici, comme partout, les Romains semblent avoir fait peu d'attention à la symétrie, dans la position relative de leurs édifices, souvent trop près les uns des autres, se présentant leurs angles et laissant entr'eux des espaces irréguliers. Une salle immense (138 pieds sur 91), connue par le nom de *la bibliothèque*, était restée ensevelie sous les décombres jusqu'en 1720, et s'est, par ce moyen, fort bien conservée. Lorsqu'on la découvrit, elle renfermait encore des statues de marbre; mais le colosse d'Apollon en bronze, haut de 50 pieds, dont Pline a parlé, ne s'y est pas trouvé. Près de cette magnifique bibliothèque, il y avait un portique, plus long que la galerie du Louvre à Pa-

ris, près duquel s'élevait un autre colosse de bronze, celui de Néron, trois fois aussi grand que celui du dieu son voisin; mais rien de tout cela n'existe à présent : le bronze ne pouvait manquer d'être enlevé. Nous visitâmes des appartements enterrés, qui ont été découverts par l'écroulement d'une voûte. C'était un rez-de-chaussée, situé à présent à 25 pieds plus bas que le niveau du terrain. La suite de ces appartements, où l'on n'a pas encore pénétré, peut cacher des trésors d'antiquité, supérieurs à tout ce que le monde possède déjà. Les parties accessibles ont été dépouillées de tout ce qui pouvait être emporté; mais les voûtes et les murailles sont encore couvertes d'arabesques peintes et dorées, et de fresques bien exécutées. Sur les ruines du palais de Néron, on voit celles du palais d'un pape (Alexandre Farnèse), comparativement modernes, puisqu'elles ont quatorze ou quinze cents ans de moins, et pourtant presqu'aussi complètement défigurées. Michel-Ange, qui porta une main sacrilége, sur presqu'autant de chefs-d'œuvre que lui-même nous en a légué, avait construit ce palais éphémère, avec les matériaux de celui de Néron. Malgré le mal que lui firent les Vandales, lorsqu'ils saccagèrent Rome, et Totila après eux, ce palais de Néron était encore debout dans le huitième siècle; mais à présent les ruines mêmes disparaissent, et l'ilex, le cy-

près, le myrthe, le laurier et l'aloès se disputent le sol que leur poussière a formé. Ce séjour des maîtres du monde, d'où, comme d'un centre commun, leurs ordres allaient régir l'univers, est maintenant si solitaire, qu'un vieux jardinier, gardant ses poules, que le renard, nous dit-il, lui mangeait toutes (dans Rome), et quelques malheureux en guenilles, qui faisaient des cordes à l'ombre d'un vieux pan de mur, furent les seules créatures humaines éveillées qui s'offrirent à nos regards pendant une promenade de plusieurs heures, faite au milieu du jour. L'académie Arcadienne, qui est une des sociétés littéraires ou vérificatrices de Rome moderne, tenait autrefois ses séances sur le Mont Palatin : l'emplacement qu'elle avait choisi était une verte pelouse, ombragée de quelques arbres; mais les académiciens ont depuis long-temps abandonné ce désert. On voit même encore les fragments de chapiteaux corinthiens et d'autres marbres antiques qui leur servaient de tables et de siéges, il y a cent ans, figurer, dans un désordre classique, sur la verdure où paissent quelques chèvres.

Après tout, il ne faudrait pas s'imaginer que le Mont Palatin soit réellement un mont, c'est tout au plus un monticule; sa base, à peu près carrée, ne couvrirait pas tout-à-fait le jardin des Tuileries à Paris, et son élévation est égale à deux fois celle des arbres de ce jardin. Le Mont Palatin

porte sur son sommet quinze ou vingt pieds de décombres; mais comme la même accumulation existe autour de sa base, la hauteur relative reste la même qu'autrefois. Quoique le niveau du sol de Rome moderne soit fort au-dessus de l'ancienne ville, elle est cependant encore exposée aux inondations du Tibre, et Rome antique devait l'être beaucoup plus encore. Mais il ne paraît pas que le lit du Tibre se soit proportionnellement exhaussé; car le *Ponte Botto*, le plus ancien probablement de tous les ponts de l'Europe, n'est pas plus enfoncé dans l'eau, qu'il n'a dû l'être du temps d'*Horatius Coclès*, qui le défendit avec tant de courage, il y a deux mille quatre cents ans; et l'entrée dans le Tibre du célèbre *Cloaca Maxima* paraît à présent à moitié hors de l'eau, de manière qu'on peut y pénétrer en bateau, comme du temps de Tarquin l'ancien. Cet égoût classique mérite les éloges que les anciens donnaient à sa solidité. Il a environ douze pieds de hauteur, autant de largeur, et trois cents grands pas de longueur. Les pierres jointes sans mortier ont, en général, cinq pieds de long et trois pieds d'épaisseur. Accessible aux deux extrémités, le milieu est encore rempli de décombres, ce qui n'empêche pas le passage d'une source assez abondante dont l'eau, en été seulement, est purgative et diurétique.

Les ruines les plus voisines du Colysée sont celles

des Thermes, ou bains chauds de Titus, et le même aqueduc fournissait l'eau à l'un et à l'autre. L'usage des bains publics était d'origine grecque, et ne s'établit à Rome que sous le règne d'Auguste; mais dans la suite ces bains devinrent des établissements très compliqués, des lieux de délices où l'on trouvait tout ce que les arts perfectionnés peuvent inventer de jouissances, et tout ce que des richesses sans bornes peuvent acheter. Chaque empereur ajouta successivement à leur nombre, à leur étendue, à leur magnificence, et à la variété des jouissances qu'ils procuraient gratuitement au peuple romain. Mais aucun de ces bains publics n'était comparable à ceux de Caracalla et de Dioclétien. Un grand nombre de chambres des Thermes de Titus, ensevelies sous les ruines des étages supérieurs, furent déblayées sous Léon X. Raphaël étudia leurs fresques, et en imita le goût dans les ornements des plafonds du Vatican; mais afin que ces lieux souterrains ne devinssent pas des repaires de brigands, on y rejeta les décombres qu'on en avait tirés. Après trois cents ans (en 1776), on pensa à les en débarrasser une seconde fois; mais ce ne fut que sous les Français que ce grand ouvrage fit des progrès, et il y a maintenant trente chambres accessibles ainsi qu'un grand nombre de corridors qui ne conduisent à rien, et dont l'usage est inexplicable. Beaucoup d'autres chambres

n'ont pas encore vu le jour depuis leur première inhumation. On reconnaît cependant qu'elle n'a eu lieu que depuis l'établissement du christianisme, car on a trouvé un autel chrétien à l'entrée de l'une d'elles, dont il paraît qu'on avait fait, dans le sixième siècle, une chapelle dédiée à sainte Félicité. Rien n'annonce que ces appartements aient été des bains; point de baignoires ni aucun grand réservoir, et le nom de *Thermæ* semblerait peu applicable à cet édifice. Parmi le grand nombre de niches de statues, on en montre une que l'on assure avoir été occupée par le *Laocoon*; mais la tradition indique aussi une vigne derrière les Thermes, comme ayant été le lieu où ce magnifique groupe fut découvert il y a trois cents ans, ce qui semble peu probable. L'étage supérieur, qui existe encore en partie, contenait la bibliothèque, des galeries de tableaux et de statues, et de vastes portiques, où les philosophes enseignaient et disputaient; c'était le département des plaisirs intellectuels. Au moyen d'une bougie fixée au bout d'un bâton, on vous montre sur les voûtes des salles basses, des fresques parfaitement conservées, qui représentent des arabesques et des petites figures gracieuses et bien exécutées, mais de peu d'intérêt et presque hors la portée de la vue. Ces chambres, n'ayant point de fenêtres, n'étaient destinées à être vues qu'à la lueur des lampes. Le plan général de l'édifice ne saurait être

déterminé à travers le chaos des ruines. On ne voit que des masses informes de briques semblables à des rochers, et sans rapport les unes avec les autres; des portions de voûtes prêtes à tomber, mais qui ne tombent point, et à travers certaines ouvertures dans la terre, des appartements qui y sont enfouis.

Près de ces Thermes, il y a une tour qui passe pour celle d'où Néron contempla l'incendie de Rome; et tout à côté, la *via di Santa-Piétra*, anciennement *vicus sceleratus*, où Tullie, femme de Tarquin et fille de Servius Tullius, fit passer son char sur le corps inanimé de son père, assassiné par son mari!

Les Thermes de Dioclétien occupent les monts *Viminale* et *Quirinale*, un demi-mille au nord de ceux de Titus, et ils sont construits sur une plus grande échelle; l'espace qu'ils couvrent est un carré de 400 pieds en tous sens, et il en reste encore debout une assez grande partie, pour donner une idée de ce qu'ils ont dû être. Une des salles parfaitement conservée devint, par les soins de Michel-Ange, l'une des plus belles églises de Rome (*Santa Maria degli angeli*). L'illustre architecte y ajouta une aile et en fit une croix grecque. La grande nef a 336 pieds de long et la nef transversale 308; chacune a 74 pieds de largeur et 84 pieds de hauteur. Il y trouva huit magnifiques colonnes corinthiennes de granit oriental, cha-

cune d'un seul bloc de 43 pieds de haut, et de 16 de circonférence, et en ajouta huit autres de briques, revêtues d'un stuc qui imite à s'y tromper le granit oriental. Mais le terrain autour de cet édifice étant plus haut que son pavé, il jugea bon d'élever celui-ci de six pieds, et d'enterrer d'autant les colonnes, ce qui gâte beaucoup leurs proportions. On voit ici une admirable fresque du Dominicain (le martyre de Saint-Sébastien), dont le coloris plein de vigueur ressemble plus à la peinture à l'huile, qu'aucune autre fresque que j'aie jamais vue. Derrière cette église, mais toujours dans l'enceinte des Thermes, il y a un couvent de Chartreux. Dans la cour du jardin on voit une fontaine entourée d'un groupe d'énormes cyprès qui ont été le sujet de plusieurs gravures. Ce groupe, autrefois formé de quatre arbres, et maintenant réduit à trois, fut planté par Michel-Ange lorsqu'il construisit le cloître du couvent. Les troncs de ces arbres ont à présent 13 pieds de circonférence. Aux plantations d'artichaux et de cardons, qui remplissent exclusivement les jardins de Rome, on a ici ajouté des orangers que nous avons trouvés chargés de fruits.

Le Cœlius et l'Aventin, sont les deux plus considérables des sept collines de Rome. Les grands avaient leurs maisons sur le Cœlius, et le peuple sur l'Aventin. La rue *Suburra*, où César, Pline le jeune et Marc-Aurèle, dans sa jeunesse, ont de-

meuré, descendait du Cœlius vers l'Esquilin. Quoique ce fût le quartier du beau monde, on y voyait 69 boutiques. L'arsenal était aussi sur le Cœlius, ainsi qu'une grande place pour exercer la cavalerie. La vue du Cœlius embrasse une vaste étendue de ruines confusément entassées, et présentant les formes les plus singulières. Au nord, on voit encore les restes du *Vivarium*, où l'on enfermait les animaux à l'usage de l'amphithéâtre. Ces bâtiments étaient très-vastes, voûtés et pourvus de communications souterraines avec l'amphithéâtre. Au midi du Cœlius, était le *Nymphœum* de Néron, magnifique maison de plaisance, où il y avait des grottes, des eaux jaillissantes, un pavé de marbre, des bains, etc.; car l'idéal des jouissances de l'antiquité semblait se rapporter au climat de la zône torride plutôt qu'à celui de Rome, où j'ai vu cet hiver des languettes de glace de deux pieds de long pendre au bord des toits exposés au nord.

Les ruines des bains de Caracalla, ou *Thermæ Antoninianæ*, par corruption *Antonianæ*, sont peut-être, après le Colysée, le monument le plus extraordinaire de l'antiquité. Chaque chambre paraît un vaste temple. Quelques portions des voûtes qui couvraient ces chambres existent encore, et les niches pratiquées dans les murailles indiquent un nombre prodigieux de statues. En effet, la Flore, le Torse, l'Hercule Far-

nèse, et le groupe célèbre qui porte le nom de Taureau Farnèse, ont été trouvés ici. Une de ces chambres, la *Cella solearis*, longue de 188 pieds, large de 134, était couverte d'une voûte presque plate, composée de lames de bronze entrelacées comme des courroies de sandales romaines, ainsi que le nom l'indique. Les nombreuses chevilles ou crampons de fer et de bronze, qui se voient encore dans les murs de briques, servaient à retenir le marbre dont ceux-ci étaient revêtus. Point de fenêtres nulle part, et il fallait que les appartements fussent éclairés d'en haut, comme le Panthéon. Le pavé de marbre a disparu, et de grands arbres croissent dans l'intérieur de l'édifice, sans pouvoir atteindre la hauteur des murs. Ceux-ci sont chargés de lierre qui retombe en masses pittoresques ; et, de leurs fentes, sortent des touffes de violier jaune en fleur, entremêlées de jasmin, de lentiscus, d'acanthe. En faisant le tour de ces ruines, qui forment un carré, je leur ai trouvé 1200 pieds de chaque côté, c'est-à-dire à peu près l'étendue du jardin des Tuileries.

Un prisonnier qui y serait renfermé ne manquerait pas de recoins habitables ; il y trouverait de belles pelouses ombragées d'arbres magnifiques; des fleurs, qui viennent toutes seules, et qui parfumeraient l'air; il aurait des champs pour se nourrir, des pâturages en abondance ; il ne lui manquerait absolument que la santé; car s'il lui

arrivait de survivre aux fièvres du premier été, il n'en passerait probablement pas un second. On ne peut supposer qu'il en fût ainsi lors de la construction de ces édifices; car c'était alors le quartier le plus habité de Rome; mais la santé est maintenant passée, avec la population, à l'antique champ de Mars, où Rome moderne est située. On en verra ailleurs la raison.

Malgré le nom de *Thermæ*, il n'y a rien dans ces établissements qui annonce des bains; mais peut-être qu'occupant l'étage le plus bas, ils sont restés enfouis. Au reste, on ne saurait douter qu'il n'y eût des bains : nombre d'auteurs contemporains en ont parlé; il paraît même que, dans un temps, hommes et femmes s'y baignaient ensemble, puisque cela fut défendu par Adrien et par plusieurs autres empereurs. Le local, à présent visible, paraît avoir rempli l'objet de nos cafés modernes, de nos jeux de paume, de nos salles d'armes (1), de nos bibliothèques publiques, de nos clubs, enfin de tous les endroits où les modernes savent perdre leur temps, tout comme les anciens. Une femme, qui nous ouvrit la porte des *Thermæ Antonianæ*, et qui avait l'air bien malade, nous dit qu'elle était la mieux portante de la famille; sa fille, occupée à laver du

(1) La lutte, chez les anciens, remplaçait l'escrime, et l'on s'exerçait nu.

linge dans un bassin de marbre antique, jeune enfant belle encore, quoique de la plus grande pâleur, leva les yeux pendant que nous parlions d'elle, et son sourire était triste à fendre le cœur. « Pourquoi restez-vous ici, dîmes-nous à ces pauvres gens. — Où aller? répondirent-ils. » On voyait sur la hauteur des bâtiments déserts : c'était un couvent brûlé pendant la révolution, mais qui aurait encore offert quelques parties habitables pendant la saison fiévreuse.

Cette ressource cependant ne leur en semblait pas une, tant les hommes font peu d'efforts pour conserver le premier des biens, la santé! Ces Thermes étaient encore en grande partie entiers lorsque, dans le seizième siècle, les dilapidations des papes et des princes romains, principalement des Farnèse, causèrent leur chute. On dit que lorsque la voûte de la grande salle tomba, le bruit fut entendu de Rome moderne.

La maison de campagne d'Emmanuel Godoy, *prince de la Paix*, est située très près des *Thermæ Antonianæ*, mais sur le mont Cœlius et justement au-dessus du niveau de la fièvre, qui ne s'élève pas à plus de 130 ou 150 pieds. La maison neuve, nue au milieu de plantations toutes jeunes et sans effet, n'a rien de remarquable, et je n'en parle qu'à cause du nom du propriétaire, et à cause d'un morceau d'antiquité

très-précieux, trouvé dans ses jardins parmi des fragments de marbre, d'albâtre oriental, de mosaïque et d'ossements humains à demi brûlés. C'est un Hermès à double face en bronze, de grandeur naturelle et d'une grande beauté, qui porte, d'un côté, la ressemblance du père de la philosophie morale, et de l'autre, le visage d'un homme d'environ soixante ans, à double menton, flasque et sans barbe, mais qui a l'air noble, grave et modeste. SENECA est le nom gravé sur l'un, et SOCRATES sur l'autre.

Tous les jours, à midi, le favori accompagne le roi et la reine d'Espagne à la promenade, dans leur carrosse à six chevaux. Les deux énormes profils du prince et de l'ami du prince sont là face à face, tout nez l'un et l'autre, sans front, sans menton, sans derrière de tête, et probablement sans cervelle. Je ne sais ce que Lavater aurait dit de ces physionomies-là ; mais jamais rien d'humain n'approcha plus du coq d'Inde. A côté d'eux, on découvre une petite vieille (1) dessé-

(1) Bonaparte enleva, il y a vingt ans, toute la famille royale d'Espagne, le vieux roi et la vieille reine, le présent roi d'Espagne, et Godoy, surnommé *Prince de la Paix*, ancien garde du corps et ancien favori de leurs vieilles majestés, mais surtout de la reine. Cette note pourra paraître superflue aux gens du dernier siècle ; mais les jeunes gens ne savent rien des événements qui se sont passés au commencement de ce siècle, qui ne sont pas encore du domaine de l'histoire.

chée, noire, jaune et renfrognée ; c'est la reine d'Espagne. Le peuple semble prendre un certain intérêt à ce trio ; sa vue du moins le met en gaîté. Leurs majestés habitent le palais Barberini, dont le propriétaire est réduit, comme tant d'autres nobles Romains, à louer des appartements garnis dans son palais, et à occuper le grenier.

Les deux tiers à peu près de l'immense espace contenu dans les murs de Rome (dix à douze milles carrés), c'est-à-dire à peu près tout l'espace qu'occupait Rome antique, est maintenant un désert en proie au *mal aria* et à la fièvre; les couvents même sont abandonnés. A notre retour par la *Via triomphalis*, nous ne rencontrâmes pas une seule personne. Le célèbre tas de pots cassés (*Monte Testaccio*) (1), situé dans ce désert, fait aussi bonne figure qu'aucune des autres montagnes de Rome, étant même plus haut de quelques pieds que le mont Capitolin (165 pieds); sa forme est assez pittoresque; de son sommet on jouit d'une très belle vue, et le peu de terre qui s'est amassée dans quelques endroits s'y couvre de verdure. Mais en général on ne voit partout que

(1) L'archevêque de Tarente dit qu'il y a dans son diocèse une colline artificielle, comme celle-ci, composée tout entière de ce coquillage (*murex*), dont les Romains tiraient leur couleur pourpre. Sans doute qu'il y avait là un grand établissement de teinture, comme auprès du mont *Testaccio* un établissement de poteries.

des fragments de ces grands vases de terre cuite (amphores), dont les anciens se servaient au lieu de tonneaux, et qui contenaient vingt-cinq à trente de nos bouteilles.

Il y a, à travers cette masse énorme, des courants d'air assez forts pour qu'on les sente, à la main, sortir d'entre les tessons; et les nombreuses caves qu'on y a creusées sont très fraîches. Au printemps, le peuple romain va s'y enivrer; mais, depuis le mois de juillet jusqu'au mois d'octobre, la place n'est pas tenable à cause du *mal aria*; le sommet en est cependant exempt.

On comprend que Rome doit avoir plus d'églises que tout autre endroit du monde, et l'on en compte 300 ainsi que 300 palais; mais ceux-ci doivent-être encore plus nombreux, car, dans les beaux jours de la papauté, chaque neveu d'un pape, sans compter ses descendants, en avait un; tandis que tous les papes ne bâtissaient pas des églises. Il y a, dit-on, 65 palais qui valent la peine d'être vus, mais, de ceux-là, il en est bien peu dont la description puisse intéresser. On les trouve rarement isolés, mais ordinairement contigus à d'autres maisons et sur la même ligne, distingués seulement par une large façade et un grand nombre de fenêtres garnies de barreaux de fer. Le caractère de leur architecture est la solidité plutôt que l'élégance; il y en a peu de rectangulaires, et une obliquité disgracieuse

gâte souvent les plus beaux appartements. La cour est ordinairement dans le palais, et je n'en connais qu'un seul qui soit au contraire dans la cour et isolé. L'on descend de voiture dans l'intérieur et à couvert; mais la porte d'entrée étant toujours ouverte, devient le réceptacle des plus odieuses saletés. Je me souviens d'avoir lu sur le mur de l'escalier d'un de ces palais (je crois le palais Doria), une défense écrite de faire ce que personne au monde ne fit jamais sur l'escalier d'un palais dans aucun autre pays; *che volete! non è questo un palazzo*? fut l'exclamation ingénue que fit l'autre jour un Romain surpris en flagrant délit, et réprimandé par le locataire étranger d'un de ces palais; ne concevant pas qu'il eût rien fait de blâmable. Il y a à Rome tel palais où l'on trouverait pour trois ou quatre millions de francs de tableaux et de statues, mais à peine une fenêtre sans vitres cassées, ni un escalier sans immondices. Voici le singulier point de vue sous lequel l'état d'abandon et de malpropreté des palais de Rome m'a été présenté par manière d'explication. Le noble possesseur d'un palais romain occupe un recoin de sa vaste étendue; il y vit simplement, familièrement, avec sa *famiglia*, c'est-à-dire ses affidés, protégés et serviteurs. Les grands appartements ne sont point habités; il n'y reçoit pas ses amis, mais il les laisse voir à tout le monde; c'est le seul usage qu'il en

fasse. Son palais est un lieu public; l'admiration qu'il excite rejaillit sur lui; voilà sa jouissance; mais comme le public qui admire n'est pas un public accoutumé à la propreté, et qui s'effarouche de quelques ordures sur un escalier, pourquoi le noble propriétaire s'en occuperait-il davantage? Son escalier à lui est un escalier dérobé; la grande porte, le grand escalier, tout cela, c'est la rue. Il porte ses regards plus haut, et pour le dire en un mot, il y a un coin de *grandioso* caché sous l'ordure d'un palais romain.

Le palais Farnèse, je crois, est le seul qui soit isolé des maisons voisines; quoique le plus beau de Rome et le plus régulier, son architecture est pesante; la cour intérieure, à trois ordres ou rangs de colonnes l'un sur l'autre, vaut beaucoup mieux que l'extérieur. Par permission spéciale, ce palais fut construit il y a 300 ans avec les matériaux tombés du Colysée, et que peut-être l'on aida à tomber. Il en fut de même à l'égard du palazzo *Barberini*, bâti par le neveu du pape de ce nom, et quelques plaisans tracèrent sur la muraille le calembourg suivant: *quod non fecerunt barbari, fecerunt Barberini*. Le bel escalier du palais Farnèse, qui est le plus propre que nous ayons vu, conduit à de vastes appartements et à des galeries autrefois ornées des chefs-d'œuvre de la sculpture. On y voyait entr'autres l'Hercule Farnèse. Ces statues ont passé à Naples par droit

d'héritage (1). Les planchers sont de marbre, les plafonds peints par les plus grands maîtres, et les murs couverts de beaux tableaux; cependant nous avons été plus frappés de la magnificence du palais *Colonna*, lequel est vénitien plutôt que romain. La grande galerie a deux cent neuf pieds de long sur trente-cinq pieds de large; le stuc, l'or, la peinture, rien n'y est épargné. Le prince avait commencé une galerie splendide; mais il fut arrêté par les troubles politiques, et la noblesse de Rome n'est pas encore suffisamment revenue de sa peur et de ses pertes pour s'occuper d'embellissements.

Nous admirâmes beaucoup quelques-uns des tableaux, deux surtout du Guerchin. Je ne dirai qu'un mot d'nn portrait de la *Cenci*. Cette malheureuse fille avait tué son propre père qui voulait lui faire violence. Elle avait seize ans, elle était belle, elle allait mourir sur l'échafaud (2), et

(1) Les conquérants de 1798 pillèrent sans miséricorde le cardinal Albani, parce qu'il descendait des rois d'Angleterre, et le palais Farnèse, parce qu'il appartenait au roi d'Espagne.

(2) La tragique histoire des Cenci, père, mère, fils et fille, est consignée dans un ancien manuscrit de la bibliothèque de Saint-Augustin à Rome : *Cenci Lucrezia madre figlia figli giustiziati nel* 1599, et marqué extérieurement ainsi : C. G. 21. Il semble bien écrit. et impartialement; mais les caractères gothiques le rendent difficile à lire. Il existe aussi des documents authentiques, sur cette affreuse cause, dans les archives de la noble famille Publicola

c'était le Guide qui faisait son portrait. Il a répandu sur ce visage si pâle une vigueur de coloris extraordinaire, et que fort peu de ses tableaux possèdent. Ayant quelquefois parlé avec assez peu de respect d'Albert Durer, le plus *dur* certainement de tous les grands peintres, je profiterai de l'occasion qui se présente de faire ma paix avec les amateurs, en donnant des louanges bien sincères à son tableau (dans le palais Doria) des deux avares qui se querellent au sujet d'un monceau d'or, ainsi qu'à celui de la Vierge mourante (1) qui est dans le palais *Sciarra;* sa manière sèche et dure est singulièrement adoucie dans ces deux tableaux, car il avait, comme les autres, ses deux manières opposées. Les tableaux du Guide, dans ce même palais *Sciarra*, fournissent un autre exemple de différentes manières dans un même peintre. Les grands maîtres de l'art se ressemblent tous du plus au moins dans leur dernière manière, et cette ressemblance est surtout relative au coloris, qui n'est pas seulement la couleur simple, mais la couleur modifiée par tous les accidents de lumière, que produisent les

*Santacroce*, unie par le sang aux Cenci, et qui souffrit même par la confiscation de ses biens; mais l'accès en a été interdit jusqu'à présent.

(1) Il est assez remarquable qu'entre le grand nombre de figures réunies autour du lit de la Vierge mourante, on n'aperçoit pas une seule femme.

formes de l'objet représenté : sous ce point de vue, le coloris a une tout autre importance qu'on ne le suppose communément. Le dessin, à qui l'on accorde la supériorité, n'est que l'art de rendre correctement le profil des objets, leur contour. Mais le relief fait partie de la forme des objets, non moins que leur contour, et ne peut être exprimé que par une juste distribution de la lumière et des ombres qui appartient au coloris, lequel devient ainsi le dessin lui-même. Dans la plupart des tableaux du Titien, les couleurs sont passées, mais la juste distribution de la lumière et des ombres fait encore leur excellence; c'est du coloris sans couleur.

On va voir, dans le palais *Rospigliosi,* la célèbre fresque de l'aurore par le Guide, que plusieurs gravures ont fait connaître. Apollon, dans son chariot à quatre chevaux attelés de front, est accompagné de sept nymphes légères, aussi rapides que les coursiers. Aucun artiste n'approuve le dessin de ce tableau, personne n'en loue l'expression; son coloris est froid, dur, et sans harmonie; les figures sont mal drapées, les coursiers sont de véritables chevaux de charrette; on reconnaît chacun de ces défauts en particulier, mais il est convenu d'admirer l'ensemble et on l'admire.

La magnificence d'un palais a certainement pour but d'exciter l'admiration du public, plutôt

que du propriétaire lui-même, qui, en Italie, au moins, n'en habite qu'un recoin, et fait peu d'attention au reste. Personne cependant ne parcourt un grand palais sans ennui; on ne bâille nulle part d'aussi bon cœur, et il est rare que l'on en conserve long-temps le souvenir, si quelque circonstance particulière ne le perpétue. Par exemple, je ne me souviens du palais *Spada*, l'un des plus beaux de Rome, qu'à cause de la statue de Pompée que l'on y voit; c'est celle au pied de laquelle César perdit la vie, et qui a été trouvée, il y a trois cents ans, à l'endroit même où il avait été frappé.

Les premiers chrétiens avaient en horreur les temples païens; et, même après l'établissement du christianisme, il leur répugnait de s'en servir pour leur culte, préférant les basiliques ou cours de justice de Rome antique. Ces édifices étaient divisés longitudinalement par deux rangs de piliers ou colonnes, qui laissaient entr'elles un grand espace dans le milieu, et deux autres moindres, sur les côtés. Le parquet des juges, à l'extrêmité, devint le sanctuaire où l'autel était placé. De nouvelles églises furent même bâties sur ce plan; et, lorsqu'enfin il fut abandonné, et qu'on donna aux églises la forme d'une croix, le nom resta : c'est ainsi que Saint-Pierre de Rome est appelé la *Basilica*. Le plus beau modèle de basilique est peut-

être *Santa Maria maggiore*. Les magnifiques colonnes de marbre, qui séparent la nef des bas-côtés, appartenaient à un temple de Junon, bâti dans le même lieu. Malheureusement le plafond est doré, les ornements sont abondants; et, quoiqu'il y ait de la majesté dans son architecture, c'est un beau salon plutôt qu'une église.

Ce n'est pas Saint-Pierre, comme on le croirait, qui est l'église métropolitaine de Rome et de la catholicité, mais *Saint-Jean de Latran*, fondée par Constantin. On l'appelle communément la *Basilica Constantina. Lateran* était le nom d'une famille noble, propriétaire du sol. Cette église ayant été brûlée mille ans après sa fondation (1308), elle fut bientôt rebâtie sur un plan magnifique. Les deux rangs de colonnes, au lieu d'un seul, de chaque côté de la nef, en diminuent cependant trop la grandeur apparente et l'effet. Les figures colossales des douze apôtres, très-supérieures à celles de Saint-Pierre, manquent cependant encore de simplicité dans les draperies; c'était le mauvais goût du temps, consacré par le Bernin. La façade de Saint-Jean de Latran, quoique fort belle, merite le même reproche que celle de Saint-Pierre: c'est la façade d'un palais plutôt que d'une église. Les portes de bronze furent tirées de la *Basilica Æmilia*; ses quatre colonnes de bronze doré sont celles qui furent envoyées de Jérusalem par Titus,

et les fonts baptismaux ( un antique vase de basalte ) sont ceux qui servirent au baptème de Constantin-le-grand par le pape Sylvestre ; le magnifique sarcophage d'Agrippa, enlevé au Panthéon, se trouve ici ; mais je ne sais quel pape ou quel cardinal est allé s'y mettre, à la place d'Agrippa. Une grande fresque dans l'église représente la cérémonie de ce baptème, pendant laquelle une des figures du tableau paraît jeter des livres au feu. « *C'était des livres protestants*, » dit gravement le prêtre qui nous conduisait. L'obélisque égyptien, devant Saint-Jean de Latran, est le plus grand qu'il y ait à Rome, ayant 99 pieds de haut, sans la base. Il est de granit rouge et couvert de hiéroglyphes, dont le sens est inconnu. Élevé à Thèbes, en Égypte, par le fils du grand Sésostris, il y existait depuis quinze siècles, lorsque Constantin-le-grand le fit transporter à Alexandrie, pour l'envoyer de là à Constantinople; mais Constance son fils, qui lui succéda, changeant sa destination, le fit passer à Rome sur un vaisseau à trois rangs de rames, construit exprès. Placé dans le grand Cirque, il y fut trouvé 1200 ans après, brisé en trois endroits, et couvert de seize pieds de décombres, ce qui montre qu'il avait été renversé de bonne heure, soit par les barbares qui saccagèrent Rome, soit par les Romains eux-mêmes cherchant des trésors cachés, ou seulement les crampons de

métal placés entre les pierres de la base : telle est, à peu près, l'histoire de tous les obélisques de Rome. Onze de ces monuments gigantesques du luxe égyptien furent, à différentes époques, ainsi transportés des bords du Nil à ceux du Tibre; et, si la mer avait été ouverte à Napoléon, on aurait pu ajouter une autre page à leur histoire, ou même deux, au cas qu'ils eussent été renvoyés des bords de la Seine à ceux du Tibre. Mais c'est à Thèbes et à Héliopolis qu'en stricte légitimité ils auraient dû terminer leur voyage. Celui que l'on voit devant Saint-Pierre est le seul qui soit resté debout et entier.

*Décembre.* Le pape officiait aujourd'hui en personne à Santa Maria Maggiore, et les étrangers ont pu assister aux cérémonies dans une place qui leur était réservée, près du trône de sa sainteté, les femmes séparées des hommes. L'attente a été longue et quelques-uns de nous (*forestieri*), fatigués d'être debout depuis deux heures, et cherchant un étroit point d'appui autour de la base des piliers couverts de tapisseries, virent ces tentures, trop légèrement attachées, descendre sur leurs têtes coupables. Le maître des cérémonies, vieux suisse, qui ne parlait que son patois allemand, vint, hors d'haleine, arrêter le désordre, exhalant sa colère en un langage à nous inconnu. Cet épisode servit à faire passer le temps. En-

fin une douce et belle musique, qui se faisait entendre au loin, annonça l'approche de sa Sainteté; elle parut bientôt à l'autre extrémité de l'Église. Son siége pontifical était porté sur un brancard élevé au-dessus du niveau des têtes, et entouré de ses cardinaux et de ses gardes. Sa Sainteté mit pied à terre, près du grand autel; soutenue de chaque côté, elle s'avança vers le trône qui lui était préparé, et, non sans peine, monta les degrés pour y prendre place. Elle était revêtue d'une ample robe de satin brodée d'or; et la tiare placée sur sa tête, en or mât, haute comme un bonnet de grenadier, était marquée de trois rangs ou couronnes de pierres précieuses. Deux personnages, revêtus de drap d'or et la tête poudrée à blanc, debout à ses côtés et attentifs à ses moindres mouvements, avaient soin de croiser sa robe sur ses genoux lorsqu'elle se dérangeait, de la soutenir lorsque le saint père se levait, et de placer un coussin de satin blanc par terre, lorsqu'il se mettait à genoux; lui donnant son mouchoir lorsqu'il en avait besoin, puis le pliant avec respect, sanctifié, comme il paraissait l'être, par l'usage que sa Sainteté en avait fait. Les cardinaux, revêtus d'amples robes d'un rouge terne, d'une sorte de manteau court ou scapulaire d'hermine, et la tête poudrée à blanc, étaient assis aux deux côtés d'un carré, dont le trône pontifical formait le troisième, et le grand autel le quatrième. Les

étrangers étaient placés le long du mur, derrière les cardinaux. Ceux-ci allèrent, les uns après les autres, rendre hommage à sa Sainteté, et la longue queue de leur robe était portée par un personnage en soutane noire. Leurs éminences montaient les degrés du trône avec plus ou moins d'agilité et de grace; quelques-unes d'entre elles furent sur le point de se prosterner avant le temps, et j'en vis deux toucher le tapis de la main. Le sacré collége semblait fort attentif à la manière dont chacun de ses membres s'acquittait de ses devoirs, et je crus apercevoir un léger sourire à chaque maladresse dont il était témoin. Le pape ne présentait pas toujours la main que l'on venait baiser, quelquefois il la tenait cachée sous sa robe, et l'éminence alors saluait profondément sa Sainteté et se retirait. Le plus leste de tous ces princes de l'Église me parut être le cardinal Fesch, (l'oncle de Bonaparte) montant et descendant sans s'embarrasser dans sa queue; mais le pape cependaut tint sa main cachée sous sa robe, dont Fesch baisa respectueusement le bord. Quelques-uns des cardinaux embrassèrent le pape, mais je ne sais ce qui leur donnait droit à cette distinction; et une ou deux autres personnes, qui ne faisaient point partie du sacré collège, baisèrent la mule. Pendant tout ce temps, la physionomie du Saint-Père exprimait un certain degré d'impatience, ses mouvements semblaient un peu brusques, et sa voix, forte

encore, (il lut plusieurs fois) était un peu précipitée. On pouvait voir qu'il n'aime pas la représentation, et qu'il ne dramatise pas par goût.

Les étrangers, qui suivaient d'un œil curieux les mouvements du cardinal Fesch, ne purent qu'être édifiés; il me semble encore le voir, marmottant sur son livre, levant les yeux au ciel, les roulant en extase, et faisant le signe de la croix; nul ne semblait prier avec plus de ferveur et moins de distraction; malgré cela, il est sous la surveillance de la police, s'étant déjà échappé secrètement une fois, pendant les cent jours, pour aller joindre son neveu en France.

Enfin le souverain pontife, descendant de son trône, s'avança vers l'autel, et, s'agenouillant sur des coussins, resta quelque temps en prière; il reprit ensuite son siége dans le grand fauteuil, fut élevé au-dessus de nos têtes, et s'en retourna, comme il était venu, avec les grands éventails, la musique, les gardes et les cardinaux. J'ai oublié de dire qu'on ôta la tiare de dessus la tête de sa Sainteté, et qu'on la lui remit quinze ou vingt fois pendant les cérémonies, sans aucune utilité apparente. Cette tête vénérable était, sous la tiare, couverte d'un petit bonnet de satin blanc. Quoique les personnes, chargées de cette partie du cérémonial, prissent le plus grand soin de bien replacer le triple diadème, le pape cependant était chaque fois obligé d'y mettre la main lui-

même; et ces petits détails revenaient trop souvent, pour ne pas détruire le caractère solennel que, sans doute, on eût voulu donner à la cérémonie, et en substituer un tout opposé. J'entendis un enfant, parmi les spectateurs, remarquer ingénûment que tous ces messieurs étaient beaucoup trop vieux, pour s'amuser ainsi toute une matinée. Sur le dernier degré du trône pontifical, on voyait assis les prélats (ce qui ne veut pas dire évêques, mais des gens qui sont en mesure de le devenir, ou même de devenir cardinaux), riant, causant entr'eux sans nulle gêne, et sans faire la moindre attention à ce qui se passait derrière eux.

Le cardinal Fesch possède une des meilleures collections, de tableaux qu'il y ait à Rome : les plus beaux Rubens, de magnifiques Rembrant, Vandykes, Murillos, et un admirable Titien. Il se trouvait là lorsque nous visitâmes sa galerie, et en fit de très-bonne grace les honneurs aux étrangers ; il parla tableaux en homme qui sait ce qu'il en faut dire, et nous parut aussi gai qu'il avait été grave et solennel la veille. C'est *un petit vieillard*, *gros*, *court*, *rond* et *vermeil*, j'ajouterai franc et de bonne humeur. Il voudrait vendre ses tableaux pour le prix de trois mille louis de rente viagère, se proposant, dit-il, de vivre vingt-cinq ans, et il en a bien l'air. Nous vîmes là un buste de Bonaparte couronné de lauriers, et cette har-

diesse fait honneur à Fesch, qui ne doit pas renier son bienfaiteur, quelque peu digne d'estime et d'attachement qu'il puisse paraître à d'autres qu'à lui. Ce cardinal était une sorte de factotum dans la maison de son neveu, lors de sa première campagne en Italie; et c'était à lui que l'état-major portait ses plaintes, lorsque le dîner n'était pas bon, ou était servi trop tard. Il fut ensuite fournisseur, puis connaisseur en tableaux, puis archevèque de Lyon, et enfin cardinal. Il s'est très-bien montré dans deux de ces capacités au moins, ayant été bon archevêque et bon connaisseur; et, lors même qu'il serait prouvé que la table du quartier-général était mal tenue, ou que, dans le cercle des cardinaux, il ne marmotte que pour rire, il faudrait bien le lui pardonner. On dit que Bonaparte se moquait de son oncle Fesch, devenu *connaisseur*; mais il avait tort.

Il y a ici toute une colonie de Bonaparte qui vivent beaucoup entr'eux, la noblesse romaine ne les aimant pas; mais ils sont recherchés par les étrangers. Madame mère, qui est la plus riche de la famille, fait ménage avec Fesch, et l'on dit qu'elle est mal avec Lucien. Celui-ci est criblé de dettes et doit, entr'autres, quatre-vingt mille *scudi* à Torlonia, son banquier. Louis et la princesse Borghèse sont également ici; cette dernière

séparée de son mari ; mais occupant une partie de son palais.

Je n'ai encore rien dit de l'intérieur du Vatican, auquel nous avons fait de fréquentes visites. Ce palais célèbre contient plus d'objets d'art qu'aucun autre lieu du monde, et c'est la résidence officielle du souverain pontife, comme Saint-James en Angleterre, et Versailles autrefois en France, étaient celles des rois de ces deux pays. Le Vatican n'est pas proprement un palais, mais un assemblage d'énormes bâtiments pleins de fenêtres, lesquels rivalisent de hauteur avec Saint-Pierre lui-même, et en gâtent beaucoup l'effet. Leur masse solide excède de beaucoup celles du Louvre et des Tuileries réunies, quoiqu'elle n'occupe pas autant d'espace.

Charlemagne logea au Vatican, lorsqu'il vint à Rome pour se faire couronner : c'était par conséquent déjà un édifice considérable ; depuis, il a successivement été augmenté sous tous les papes, par Bramante, par Raphaël, par le Bernin et beaucoup d'autres architectes qui ont ajouté ailes à ailes, étages sur étages ; si bien qu'à présent on trouve dans l'intérieur vingt cours avec leurs portiques, huit grands escaliers et deux cents petits. Celui de la galerie des antiques a servi de modèle à l'escalier du Musée à Paris ; mais la copie vaut mieux que l'original. La gale-

rie des antiques est une suite de galeries, de salles, de chambres, quelques-unes magnifiques, pavées de marbre ou de stuc, décorées de colonnes, surmontées de dômes, etc., où les statues sont toutes placées dans un très-bon jour. L'Apollon a sa chambre à lui tout seul, éclairée d'en haut; le Laocoon en occupe une autre. La bibliothèque possède 30,000 manuscrits, quelques-uns sur papirus, et, à ce que l'on dit, 80,000 volumes imprimés, mais probablement la moitié de ce nombre. Les livres sont dans des armoires; on ne les voit pas. Deux des nombreuses salles de cette bibliothèque ont quatre cents pas de longueur. Les trésors qu'elle contient sont ouverts au public, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de juin; mais le public en fait, je crois, peu d'usage. En été la *mal aria* oblige d'en fermer les portes. Je demandais hier à un professeur de la *sapienza*, qui se trouvait là, quel était l'état des sciences à Rome. Il me répondit: « *On les tolère comme les mauvais lieux, qui ont cependant la préférence* ! » Une fresque, à laquelle on travaille, représentera l'enlèvement du pape par Bonaparte, et son retour à Rome. La vue, d'un côté du Vatican, domine Rome et toute la campagne, jusqu'au rempart couvert de neige que forme l'Apennin; ce qui lui a fait donner le nom de *Belvédère*. Les célèbres chambres de Raphaël occupent une suite d'appartements,

dont les murs sont peints à fresque, et qui forment les trois côtés d'une cour décorée de portiques, dont les plafonds ont également été peints par Raphaël ou sous ses ordres. Je vais rendre un compte fidèle de ces célèbres chambres, sans prétendre à d'autres impressions qu'à celles que j'ai réellement éprouvées, et sans me dissimuler que l'opinion d'un individu ne saurait avoir beaucoup d'importance, lorsque le plus grand nombre ne la partage pas.

L'on a dit, et c'est l'opinion d'un grand critique anglais, « qu'il faut feindre le goût que l'on n'a pas jusqu'à ce que ce goût vienne, et que la fiction prolongée devient une réalité ! » C'est faire comme les enfants de Loyola, qui conseillent le mal dont il doit résulter un bien ; doctrine qui mène à tous les genres d'extravagance dans les beaux-arts, comme à tous les vices en morale.

Dans la première chambre, le côté opposé aux fenêtres représente un grand incendie, qui eut lieu à Rome sous le pape Léon IV, et fut miraculeusement arrêté par l'intercession de ce pape. A gauche, sur le premier plan, on voit un jeune homme qui emporte son vieux père sur ses épaules, et donne la main à son jeune frère ; ce qui paraît être une réminiscence du groupe d'Énée et Anchise. Le jeune homme a la tête d'un adolescent sur un corps d'Hercule, mais pa-

raît neanmoins trop accablé sous le fardeau dont il est chargé. La femme à droite, qui porte une cruche d'eau sur sa tête et une autre à sa main, criant au feu ! de toutes ses forces, est, ainsi que le jeune homme, de race herculéenne, et en ferait deux de taille ordinaire. Une affreuse vieille (Créuse peut-être) se présente aussi sur le premier plan, entraînant loin du feu deux ou trois enfants presque nus; elle-même est en chemise, et paraît pousser des cris lamentables. On passerait volontiers l'épisode, qui n'a rien que de naturel ; mais amener ainsi la décrépitude et la difformité de grandeur colossale jusque sous vos yeux n'est pas de bon goût, surtout lorsque cet épisode usurpe la place de l'action principale. Plus loin on voit un homme qui se laisse couler en bas d'une muraille ; il est si gros et si pesant, qu'il semble devoir entraîner la muraille avec lui ; puis un autre homme recevant dans ses bras un paquet, qui se trouve être un enfant, emmaillotté à la vieille mode (1), que la mère lui jette d'une fenêtre. Enfin vient l'objet principal, c'est le pape à la fenêtre, bénissant de tous côtés, le feu en haut et le peuple en bas, sans qu'on sache encore ce qu'il en adviendra. Telle est la composition peu liée de ce grand tableau. Le dessin n'en est pas correct, l'expression médiocre, et le coloris,

(1) Ce n'est pas encore une vieille mode en Italie ; elle fleurit toujours.

tel que les fresques l'ont ordinairement, froid et sans harmonie. Le procédé mécanique de la peinture à fresque ne permet pas à l'artiste de revenir sur ce qu'il a fait ; il faut finir entièrement chaque partie l'une après l'autre ; on ne peut pas glacer ; les couleurs foncées paraissent grises, poudreuses et sans vigueur : enfin la fresque est aussi inférieure à l'huile dans ses moyens naturels, qu'elle est plus difficile quant à l'exécution. Sa durée a d'ailleurs son terme, quoique moins rapproché que celui de la peinture à l'huile ; et la mosaïque offre un moyen de perpétuer les chefs-d'œuvre de la peinture à l'huile, lorsqu'après quelques siècles ils commencent à éprouver l'effet du temps.

Passant sous silence les trois autres côtés de la première chambre, comme de moins d'importance, voyons, dans la seconde, l'école d'Athènes, qui jouit de plus de célébrité, et que de nombreuses gravures ont rendue familière à tout le monde. Les figures forment des groupes détachés, fort bien en eux-mêmes, mais sans rapport entr'eux. Le raisonnement en action est un sujet ingrat pour la peinture; Socrate néanmoins, figurant deux propositions contradictoires sur la pointe de ses deux doigts, tandis que la conséquence victorieuse du dilemme est exprimée dans ses regards et ceux des disciples qui l'écoutent, est un véritable coup de maître. Il y a de l'exagéra-

tion dans la pose du philosophe à jambes contournées, assis, dans l'attitude de la méditation, sur le dernier degré du temple, et le groupe à droite ne paraît avoir d'autre mérite que celui d'être composé de portraits ; enfin il n'y a point d'action principale, et l'œil ne sait où s'arrêter. Mais si Socrate et ses disciples eussent été placés sur l'avant-scène et l'eussent remplie, tandis que les autres groupes auraient occupé le second plan, le tableau eût été incomparable. Saint Pierre en prison, délivré par un ange, se voit dans la troisième chambre. Ce que l'on y admire surtout, c'est l'effet composé de la triple lumière : celle de l'ange, celle de la lune et celle de la lanterne; et on les distingue, en effet, fort bien les unes des autres ; mais est-ce bien un mérite digne de Raphaël, que cette espèce d'escamotage de lumières, ou plutôt d'ombres? L'ange, reproduit dans deux endroits, et partout lumineux, comme un ver luisant, confond de plus en plus les effets de lumière et l'intelligence du sujet. Un autre côté de la même chambre représente le pape Léon I allant à la rencontre d'Attila, qui est frappé de terreur et mis en fuite à la vue de saint Pierre et de saint Paul dans les airs, brandissant leurs épées. Il y a plus d'hypocrisie que de dignité dans la physionomie du saint père, et sa bénédiction de l'ennemi, qui est une malédiction déguisée, sied mal à un chrétien et à un pape, à

l'égard même d'Attila. J'aurais voulu voir le pontife, les mains jointes, en prière, tranquille et résigné, mais sans ce malin sourire qu'on voit sur ses lèvres, ni cette bénédiction hypocrite au bout du doigt.

Le principal tableau, dans la quatrième et dernière chambre, était à peine commencé lorsque Raphaël mourut, et il semble avoir eu l'intention de le faire à l'huile, puisqu'il y avait déjà deux figures ainsi peintes, que Jules Romain, qui termina l'ouvrage à fresque, laissa par respect pour son maître. Quoique cette fresque soit bien conservée, elle paraît néanmoins fort inférieure en force et en harmonie aux deux figures à l'huile, que leurs trois siècles d'oxigénation ont pourtant un peu charbonnées (1).

Les chefs-d'œuvre de la peinture à fresque encore présents à nos yeux, nous avons été voir ceux de la peinture à l'huile dans les chambres appelées *Borgia*, qui sont sous le même toit; et la transfiguration est le premier tableau qui se soit offert à nos regards. On ne sait si Raphaël avait lui-même choisi son sujet, ou s'il lui fut

(1) Lors du séjour des Napolitains à Rome, dans la révolution, ils occupèrent le Vatican au nombre de trois mille; et les chambres de Raphaël, devenues leurs lieux d'aisance, étaient inabordables. Outre le général en chef, qui était un cardinal (Ruffo), ils en avaient deux autres, *Fra Diavolo* et *Senza Culo*. Ces noms-là valaient bien ceux des révolutionnaires français.

imposé; mais, suivant le goût du temps, il y a fait entrer deux sujets différents, tous deux tirés de Saint-Matthieu (chapitre 17). Pendant que la transfiguration a lieu dans le haut du tableau, les disciples, dans le bas, cherchent en vain à guérir un démoniaque qui leur a été amené. Deux des personnages qui entourent ce démoniaque, ainsi que le démoniaque lui-même, semblent indiquer, par leurs attitudes, que la transfiguration est visible à leurs yeux, quoiqu'aucun des autres, au nombre de seize, et dont plusieurs sont disciples du Christ, n'y fassent aucune attention. Est-il croyable cependant que rien ait pu les distraire d'un tel spectacle? On voit par la taille du démoniaque, qu'il ne saurait être âgé de plus de huit à neuf ans, mais il a néanmoins les formes musculaires d'un homme fait. Ceux qui le retiennent, ainsi que tous les spectateurs, sont des Juifs de la plus basse classe, et l'imitation de ces étranges modèles a été si scrupuleusement observée, que l'on voit jusqu'à une verrue sur le gros nez de l'un d'entre eux. Étrange association d'idées que cette canaille et la transfiguration! Une femme placée sur le premier plan et qui a le dos tourné, gourmande fort les disciples au sujet de la cure du démoniaque qui n'avance pas; et, en effet, ils semblent plus occupés à prendre des attitudes pittoresques pour le pinceau de Raphaël, que de la guérison du malade. La partie supérieure du

tableau, où se passe la transfiguration, est réputée froide et maniérée; cependant, l'expression du Christ est toute divine, et celle des trois disciples est d'accord avec leur situation. Cette partie céleste du tableau est comme voilée d'une vapeur légère, tandis que la scène terrestre est au contraire fortement dessinée ainsi qu'éclairée. Il ne reste rien dans ce tableau de la dureté et de la sécheresse du Pérugin, mais on y trouve une autre espèce de dureté; c'est comme un poli métallique, avec lequel le coloris de Murillo, par exemple, forme un contraste parfait. Ce défaut n'est pas d'abord sensible; la première impression est toute favorable, surtout après les fresques dont le coloris a si peu de force et d'harmonie. Un connaisseur en titre, à qui je communiquai l'impression que me faisait la transfiguration, me fit observer que Raphaël était mort bientôt après l'avoir commencée, et que, Jules Romain y ayant travaillé ensuite, il se pourrait qu'il l'eût peint en entier sur les dessins de son maître. Ainsi Raphaël, divin à tout événement, n'a jamais tort; source de tout ce qui est beau, les défauts, lorsqu'il s'en trouve, sont d'un autre.

D'ailleurs, ajouta mon connaisseur, nous savons que votre M. Denon, à force de nettoyer et de restaurer jusqu'au vif sans égard au glacis et aux touches délicates, peut fort bien avoir produit ce poli métallique dont vous vous plaignez.

Dans la même chambre, on voyait un autre tableau du premier ordre, et suivant moi, fort supérieur à la transfiguration, c'est la communion de Saint-Jérôme par le Dominiquin. Tout ce que la physionomie humaine peut exprimer de piété céleste dans un mourant, ainsi que de compassion pour ses souffrances, de vénération, d'admiration pour ses vertus, dans ceux qui l'entourent, se trouve rendu dans ce tableau avec la simplicité la plus parfaite. Le dessin, la composition, ne laissent rien à désirer, le coloris brillant et fort est plus vrai que celui de Rembrand, plus harmonieux encore que celui de Raphaël, et réunit à l'imitation scrupuleuse de la nature, toute la magie du beau idéal. Pendant que j'admirais ce chef-d'œuvre du Dominiquin, le souvenir de son tableau d'Adam et Ève dans le jardin d'Éden, que j'avais vu quelques jours auparavant au palais Rospiliosi, me revint à l'esprit. Nos premiers parents nus, comme on peut croire, ont l'air de mauvaises *académies*, et leurs physionomies sont basses et vulgaires; quant aux bêtes, on les voit arrangées deux à deux comme dans une ménagerie. Les feuilles des arbres se dessinent comme celles d'un herbier sur du papier bleu, et il n'y a pas l'ombre de perspective aérienne. Je ne saurais croire que le Saint-Jérome et le jardin d'Éden soient tous deux de la même main. Tout ce qu'on peut reprocher au Saint-Jérome, c'est que la fi-

gure principale est littéralement en l'air, le saint homme mourant n'a rien sous ses genoux; mais en jugeant un ouvrage si supérieur, le critique, à qui de tels défauts échappent, se fait plus d'honneur que celui qui les aperçoit. La Sainte-Pétronille du Guerchin, à côté du Saint-Jérome, est digne du rapprochement, malgré la manière dure. Ces tableaux, en attendant qu'ils trouvassent leurs places, reposaient sur le plancher, et cette manière de les voir ne leur nuisait point, tout au contraire.

Le martyre de Saint-Érasme était là, et quel martyre! Le malheureux saint (belle académie de vieillard) est renversé sur le dos. Ses bourreaux lui ont ouvert le ventre et en tirent les intestins au moyen d'un cabestan, comme le câble d'un navire : quelle idée! et c'est le Poussin qui l'a eue. Son coloris terne et froid n'est certainement pas agréable, mais le clair obscur qui marque les objets par réflexion, sans lumière directe, est admirable.

Dans la chambre qui suit, le tableau de la Fortune, du Guide, se trouvait placé entre l'ensevelissement du Christ, par le Caravage, et la Vierge de *Foligno*, par Raphaël; mauvais voisinage pour la Fortune, qui est représentée sous la figure colossale d'une femme, dont le pied touche le globe du monde. Le ciel est bleu, la terre est bleue, la femme bleue aussi, et l'expression de son vi-

sage, aussi froide que sa couleur et son habillement, car elle est presque nue. La couleur du *Caravage*, moins extravagant ici que de coutume, et celle de Raphaël contrastaient fortement avec le ton blafard du Guide. L'enfant Jésus, dans le milieu du tableau de Raphaël, est le chef-d'œuvre de l'art, et la Vierge a une expression toute divine. Vis-à-vis de cette Fortune à la neige, du Guide, on voyait la crucifixion de Saint-Pierre, autre tableau du même artiste, dans sa dernière manière, aussi différente qu'il soit possible de l'autre. Le Pérugin aussi avait ses deux manières, car sa Madone aux quatre docteurs est admirable.

J'aurais pu louer en conscience nombre d'autres tableaux que nous avons beaucoup admirés; mais les lecteurs, lors même qu'ils trouvent mauvais que l'on critique les grands maîtres, s'ennuient en général beaucoup des louanges qu'on leur donne et des longues descriptions de leurs chefs-d'œuvre. Je les passerai donc sous silence, et me bornerai à dire un mot de quelques-uns des ouvrages de Michel-Ange. Les gens qui s'y connaissent trouvent que ce prince des artistes a su donner aux faibles humains, un caractère de force et de grandeur, qui n'appartient pas à notre espèce. Son plus grand ouvrage en peinture (l'on sait qu'il était sculpteur et architecte, aussi bien que peintre) se trouve dans la

chapelle Sixtine (bâtie par Sixte IV) : c'est une fresque qui en couvre tout un côté d'environ 50 pieds de long sur 40 de hauteur, et qui lui a coûté sept ans de travail. Elle représente le jugement dernier. Notre Seigneur apparaît dans la partie supérieure du tableau avec la Vierge sa mère, à côté de lui, et les saints anges. En bas sur la terre, les morts sortent de leurs tombeaux, et avec l'aide des anges, cherchent le chemin du ciel où ils sont appelés à comparaître devant leur divin juge. Sur la gauche, un batelier fait passer l'eau aux réprouvés qui ont déjà reçu leur condamnation. De la terre au ciel, tout l'espace est couvert de nudités d'un blanc sale qui tranchent fortement sur l'azur du ciel. Dos et visages, bras et jambes s'y confondent, c'est un véritable pouding de ressuscités. Rien ne fixe, rien ne repose les yeux sur toute cette surface mouchetée. Le Christ, qui a une petite tête sans barbe sur un grand corps, gesticule avec colère, et semble sur le point de frapper un malheureux arrivant, qui pourtant semble avoir des titres à une meilleure réception; car il apporte sa peau en paquet sous son bras : c'est un martyre. On ne saurait dire quels sont les bons, quels sont les méchants dans cette foule de morts, quels sont les élus, quels sont les réprouvés; leurs mines ne sont ni joyeuses ni tristes, mais toutes pareilles.

Parmi ceux qui sortent de leurs tombeaux, il

y en a de gros et gras, d'autres qui ne montrent que des os sous le linceul qu'ils s'efforcent d'écarter; grands débats entre les diables et les anges, au sujet de tous ces pauvres gens qui sortent de terre; ils les saisissent avidement et se les arrachent les uns aux autres; les vers aussi voudraient retenir leur proie. Il y en a un énorme qui s'est entortillé comme un serpent autour de la jambe de son mort et ne veut pas le lâcher. Un des ressuscités a mal au cœur, c'est le gros homme étendu par terre au pied d'un autel à gauche. Je le désigne afin que d'autres voyageurs en décident, car on m'a contesté les apparences du mal de cœur. Les plus agiles parmi les morts trouvent moyen de grimper sans aide, mais la plupart n'en viendraient pas à bout si des anges, solidement établis sur un nuage, ne leur tendaient pas une main secourable. Il y en a une douzaine accrochés au chapelet d'un de ces anges, qui les hisse tous ensemble, et à une si grande hauteur, que cela ferait trembler pour leurs jours, si des gens déjà morts pouvaient mourir une seconde fois. Les réprouvés du bord de l'eau s'embarquent de mauvaise grace, sous la conduite d'un nautonnier des enfers, orthodoxe pourtant, comme le font voir ses cornes et sa queue, qui le distinguent du nautonnier païen *Caron.* Dans l'espoir d'échapper, quelques-uns des réprouvés sautent du bateau dans l'eau, comme des grenouilles; mais des

démons aquatiques les saisissent en vrais requins à l'instant même, et plongent avec eux, par la route la plus courte, droit aux enfers. Michel-Ange a, je crois, beaucoup puisé dans le Dante, mais le poète n'a pas à lutter comme le peintre avec des formes précises et définies par des lignes; ce qu'il suggère éloquemment, ce qu'il inspire et fait deviner, il faut que l'artiste le montre tout entier : queues et cornes de diables, linceuls de morts et peau de saints martyrs. L'un parle à l'imagination seulement, l'autre bien plus aux yeux.

Michel-Ange a voulu immortaliser ses amis et ses ennemis en mettant là leurs portraits, soit parmi les élus (le Tasse par exemple), soit parmi les réprouvés. On pourrait croire qu'ouvrant son portefeuille, il en a placardé le contenu, sans choix, sur la muraille. En effet, l'on voit des figures académiques, sans rapport entr'elles, dont la pose est souvent forcée, et les proportions exagérées, quelques portraits et quelques caricatures. D'ailleurs les figures éloignées sont aussi grandes que celles placées sous vos yeux, et peu d'entr'elles paraissent faites pour la place qu'elles occupent. Les connaisseurs avouent que ce tableau du jugement dernier est plein d'incongruités et d'extravagances ; ils n'en défendent pas le coloris, et reconnaissent même quelques fautes de dessin; mais sur le *grandioso* ils tiennent ferme, ainsi que sur la fertilité d'imagination; et, comme ce sont

là des choses qui dépendent du goût, il n'y a pas moyen de s'entendre. Je voudrais pouvoir placer devant ce tableau quelques connaisseurs en peinture, qui ne fussent pas connaisseurs en tableaux, quelques artistes accoutumés à faire, aussi bien qu'à voir, mais qui cependant n'eussent jamais entendu parler du jugement dernier. Je serais curieux d'observer ce qu'ils en penseraient. Un grand critique a dit : *que leur jugement ne serait pas favorable d'abord*, mais *qu'il le deviendrait ensuite*. Ne croirait-on pas que la peinture est une sorte d'écriture hiéroglyphique, moitié imitative et moitié arbitraire, que les initiés seuls comprennent, quoique tout le monde l'admire?

Les fresques du plafond de cette même chapelle *Sixtine*, toujours par Michel-Ange, n'ont pas moins de réputation que le jugement dernier, je ne sais même si elles n'en ont pas davantage. Ce sont des figures isolées, en compartiments, qui représentent entr'autres les Sybilles, dont les petites têtes ridées, renfrognées, ratatinées, se trouvent placées sur des épaules de portefaix. C'est là, dit-on, *du beau idéal;* ne serait-ce pas plutôt du *monstrueux idéal?* Mengs paraît avoir eu cette opinion, et Cochin nous dit que les ouvrages de Michel-Ange sont, pour les artistes, de dangereux modèles. Raphaël ne fut jamais moins heureux que quand il chercha à les imiter.

Le Moïse de Michel-Ange, statue colossale de

marbre blanc, sur le tombeau de Jules II, dans Saint-Pierre *in vincoli*, est je crois l'ouvrage sur lequel sa réputation, comme sculpteur, est principalement fondée. Le législateur des Hébreux est représenté assis, tenant les tables de la loi sous son bras, et portant autour de lui des regards pénétrants et sévères où la force de caractère est empreinte. On ne se lasse point d'admirer cette majestueuse tête; et ce n'est point la beauté matérielle qu'on admire, elle ne s'y trouve pas, mais la grandeur morale. Au lieu de la ligne droite du profil grec, l'enfoncement au-dessus du nez, et les protubérances du front, les gros muscles du visage et les lignes qui y sont profondément marquées, caractérisent la physionomie barbare, c'est-à-dire, qui n'est ni grecque ni romaine. Michel-Ange dédaignait de faire, de la beauté, un moyen de beau idéal; son Moïse aurait pu être bossu, borgne et boiteux, que le caractère en aurait toujours été beau et terrible. Une longue barbe flotte sur sa poitrine, l'entrelacement des muscles de ses membres demi-nus annonce une force plus qu'humaine, exagérée peut-être, et il y a une disproportion préméditée entre certaines parties de son corps. La tête d'un homme de grande taille est rarement plus grande que celle d'un petit homme, jamais en proportion, et ce fait nous fournit, sans le savoir, la règle par laquelle nous mesurons de loin un inconnu qui s'avance.

Chacun peut dessiner sur son ongle la figure d'un géant à qui, sans savoir pourquoi, tout le monde supposera la taille de sept pieds, parce qu'il mesure huit têtes en hauteur. Michel-Ange a fait de ce secret de l'art un usage continuel et légitime. Mais la nature n'a jamais fait les pieds d'un géant aussi petits que ceux d'un homme ordinaire, et cependant la jambe de Moïse se trouve avoir un peu plus de deux fois et demie la longueur de son pied. L'erreur pourrait avoir échappé à un peintre, jamais à un sculpteur, qui a sans cesse le compas à la main; elle est ici volontaire, mais ne laisse pas de produire un effet sur le vulgaire qui se laisse imposer par l'exagération. Le *grandioso* de la tête de Moïse est celui du génie; le *grandioso* de ses pieds est celui du charlatanisme. Qu'un critique (1) vienne ensuite nous dire qu'un des moyens qui rendait Michel-Ange éminemment poétique, était d'être toujours éminemment mécanique, c'est-à-dire éminemment fidèle à la nature, et je le renverrai aux pieds de Moïse. Les fautes de dessin, je l'ai déjà dit, sont comme les fautes d'orthographe, on ne peut les nier. Raphaël, dans sa première manière comme dans sa dernière, et peut-être même plus particulièrement dans celle-là, quels que puissent être d'ailleurs ses défauts, montre une certaine vérité d'expression, toujours dou-

(1) Sir Joshua Reynolds, l'illustre fondateur de l'école de peinture en Angleterre.

ce, simple et touchante, un majestueux repos qui tient de l'antique et peut-être vaut mieux; car le repos de l'antique ressemble trop à l'insensibilité. Michel-Ange, au contraire, est toujours artificiel et toujours outré, et il y a une exagération constante dans la physionomie de ses figures, et surtout dans les formes de leur corps. Son Christ, par exemple, dans le jugement dernier, est Jupiter en colère. Il s'est mépris sur le caractère évangélique, que Raphaël a fort bien senti, et toujours bien exprimé. On ne saurait qu'être surpris que Michel-Ange ait si peu travaillé. Ses tableaux sont en très petit nombre, et ses statues plus rares encore. Qu'a-t-il fait pendant ses quatre-vingts ans?

Dans ce siècle des voyages, tout le monde a vu l'Apollon du Belvédère, et l'Apollon du Belvédère a vu tout le monde; aussi me dispenserai-je de le décrire, non plus que les autres célèbres antiques du Vatican. Pendant que les nations voyageaient en masse, on a vu de pesantes statues passer les Alpes en poste et revenir du même train, de gros chevaux de bronze les suivant au galop. Ces restes précieux des arts de la Grèce ont été pris et repris, emportés et reportés dans l'enivrement de la victoire, par amour-propre national, par pique, par taquinerie, sans que ni les uns ni les autres de ceux qui se les disputaient, y attachassent véritablement beaucoup de prix. Plus

d'un Romain, qui s'extasie sur la restitution de ces chefs-d'œuvre, les avait à peine vus autrefois, et ne s'est pas donné la peine de les aller voir depuis leur retour; comme j'ai connu des Parisiens inconsolables de leur perte, qui n'avaient pas été au Musée depuis dix ans. Ceux qui n'ont pas vu ces marbres, en connaissent les plâtres; et, quoique les connaisseurs puissent dire, la surface matte du plâtre vaut bien le poli cristallin et brillant du marbre, dont on fait tant de cas; car enfin le corps de la Vénus de Médicis, en vie, ne réfléchissait pas la lumière comme sa statue le fait à présent, et aurait pourtant été, j'imagine, tout aussi beau à voir dans son état naturel. Canova, qui n'aime pas non plus le brillant du marbre, cherche à y remédier par une teinte harmonieuse qu'il lui donne, laquelle ajoute certainement au prestige de son talent; et, quoi que les connaisseurs puissent encore dire d'un certain intervalle entre l'original et son moule, ainsi qu'entre le moule et le plâtre, cet intervalle me semble un peu comme la ligne des mathématiciens, qui n'a ni largeur ni profondeur, et, dans le fait, on ne saurait s'en apercevoir. Le marbre et son plâtre sont, à nos yeux, absolument identiques, quant aux formes et aux dimensions. Un grand nombre d'antiques au Musée du Vatican n'ont de mérite que leur âge, et pourraient en conscience être envoyés au four à chaux. En effet, tout ce que

l'on déterre, après 1,500 ans d'inhumation, ayant des droits aux honneurs de ce Musée, il doit nécessairement s'y trouver bien des choses qui n'en ont aucun à l'admiration. Les objets d'art ont ici leurs quartiers de noblesse, et la considération dont ils jouissent tient à l'incertitude même de leur origine, qui se perd dans la nuit des temps. Le Musée du Vatican est déjà ouvert aux ouvrages de Canova, et c'est un honneur qu'aucun artiste n'avait encore reçu de son vivant. La pose de son Persée ressemble peut-être trop à celle de l'Apollon du Belvédère. Il tient par ses serpents la tête de Méduse, qu'il a tranchée. Frappée de mort, sa bouche est entr'ouverte, ses yeux demiclos, un souffle de vie erre encore sur ce beau visage, mais l'expression en est si triste que cela fait mal d'y penser. La tête placée sur les épaules du héros adolescent, n'est pas moitié si belle que celle qu'il porte à la main, encore toute dégouttante de sang. Les deux pugilistes, de Canova, sont placés sur les côtés opposés de la même chambre. Ces colosses pleins de vigueur se mesurent des yeux, et sont prêts à s'élancer l'un sur l'autre. Celui de la gauche est un beau jeune homme accoutumé à vaincre; le dédain est dans ses yeux, la confiance dans son attitude; il lève le bras pour frapper, sans songer à se garantir. En Angleterre, un novice dans l'art du pugilat l'abattrait du premier coup. Son adversaire, d'une

taille ramassée, d'une expression de physionomie féroce et sans dignité, la jambe droite en avant, la gauche pliée sous lui, le corps incliné, le bras droit en arrière et la main en forme de poignard, semble méditer de plonger cette main meurtrière dans le flanc qui s'offre à lui sans défense. On dit que son idée a été prise d'un fait raconté par Pausanias, sur deux célèbres pugilistes, Creugas et Damoxenus (liv. VIII, ch. 40).

J'ai été présenté à Canova (*Marchese Canova*) dans son atelier, seul endroit où l'on puisse le voir; car il va rarement dans le monde, malgré l'accueil distingué qu'il y reçoit. C'est un homme de cinquante ans environ, qui a la taille moyenne et bien prise, et la tête fort belle. Sa physionomie exprime l'intelligence, la franchise et la bonté. Il cause volontiers et sans prétention. Celui là est *prophète dans son pays*, où l'envie n'ose l'attaquer. Rien de plus libéral que sa conduite envers les autres artistes, dont il est l'ami et le protecteur.

Il y a trente ans que Canova est à la tête des beaux-arts en Europe, et, vécût-il trente ans de plus, il n'aurait pas le temps d'exécuter les ouvrages qui lui sont commandés. Il excelle dans la représentation des formes de la première jeunesse des femmes, et il a donné à la Vénus de Médicis quelques rivales auxquelles on serait tenté d'accorder la préférence, quoiqu'aucune

peut-être ne l'égale en simplicité d'expression. Je ne trouve pas qu'il soit heureux dans ses draperies à plis métalliques, en imitation de celle de Niobé; et son Hébé en est un exemple. Ce moderne Phidias sait en quoi il excelle, et ses statues ne sont pas souvent chargées de draperies. Il en résulte malheureusement qu'on ne peut pas toujours, qu'on ne devrait pas au moins les exposer à tous les regards. Sa Vénus de Florence, celle de Rome, qui est couchée, et son groupe des Graces sont dans ce cas-là. Le groupe est pour l'empereur Alexandre, et la Vénus couchée, pour le prince régent d'Angleterre (George IV). Je tiens de Canova que son procédé, pour donner au marbre cette admirable teinte qui adoucit sa blancheur, trop vive et trop brillante, est de le laver avec l'eau dans laquelle on aiguise les ciseaux de son atelier; ce qui est tout simplement de l'ocre, plus pur et plus divisé qu'on ne pourrait l'obtenir autrement. Les draperies restent blanches, et il me semble que les cheveux ont une teinte un peu plus foncée que la chair. L'effet, à ce que l'on assure, est permanent. Nos yeux revenaient sans cesse sur le modèle en *terra cotta* de la Madeleine accroupie, dont le marbre est à Paris. Elle tient sur ses genoux une croix faite de roseaux, une tête de mort est à ses côtés, et il y a dans sa physionomie tant de chagrin, d'humilité et de repentance, tant de beauté et

même d'innocence, qu'on est tenté de pleurer de regret avec elle.

La renaissance des arts à Rome est due à quelques Allemands. En 1760, lorsque Mengs y arriva, tous les arts languissaient; Battoni était le seul peintre qui y eût de la réputation ; il avait un bon coloris, mais une manière maigre et étudiée, et c'est à Mengs que l'on doit le goût de l'antique, et la grace réunie à une grande correction dans le dessin. Après la mort de Mengs, arrivée environ l'an 1776, la peinture languissait encore; il n'avait laissé aucun élève, et tout dégénérait, jusqu'à l'arrivée d'Angélica Kauffman, qui n'est venue s'établir à Rome qu'en 1782. C'est à elle que Rome doit le bon style, qui a jusqu'en dernier lieu soutenu son école. Angélica s'était surtout formée sur N. Poussin (1). Camuccini est regardé comme un autre Mengs. A l'égard de la sculpture, c'est à Serguel, sculpteur suédois, qu'elle doit sa renaissance; le nord a depuis fourni un autre homme de génie, Thorwaldsen, l'émule de Canova.

C'est la mode d'aller voir le Musée du Vatican aux flambeaux, et nous assistâmes hier au

(1) Angélica Kauffman donnait à ses figures d'homme quelque chose de très-efféminé. Lors de l'exposition d'un de ses plus beaux tableaux, elle demandait à quelqu'un ce qu'il pensait du principal personnage : « que vous seriez bien fâchée, lui répondit-on un peu rudement, si M. L.. (à qui elle allait se marier) ressemblait à votre héros. »

soir à une de ces visites nocturnes, en nombreuse compagnie. Le *Custode* nous attendait avec l'appareil usité, sorte d'écran ou de réverbère de fer-blanc, ajusté au bout d'une perche et derrière lequel brûlent des bougies, qui éclairent les statues sans être vues des spectateurs. Cette visite pittoresque, commencée à six heures du soir, se prolongea jusqu'à dix. La nuit était froide, le pavé de marbre plus froid encore, et le bruit des fontaines d'eau jaillissante, dans les cours, donnait des frissons et le baillement de la fièvre. Le *Custode* s'arrêtait trop long-temps devant quelques-uns des chefs-d'œuvre, et en passait d'autres trop rapidement; personne n'osait se plaindre, de peur de troubler le ravissement de ses voisins, et de paraître insensible lui-même en demandant que l'on allât plus vite, ou de peur d'impatienter ceux qui trouvaient le temps long en demandant que l'on s'arrêtât. Quant à moi, je ne saurais improviser l'admiration; il me faut du temps, et surtout pleine liberté. Toute contrainte éteint la jouissance, et je connais peu de plaisirs qui s'accommodent de tant de témoins et de tant de préparations. La musique me plaît rarement à l'Opéra, et cependant j'ai quelquefois suivi un joueur d'orgue en hiver de rue en rue, les pieds dans la boue, il est vrai, mais le cœur et la tête dans les nues. S'il m'arrivait jamais de visiter encore le Vatican aux mêmes heures, il faudrait que l'on

me permît de le faire seul, et avec une lanterne sourde à la main, au lieu du *Custode* et de ses bougies.

Deux des étrangers avec qui nous avions fait cette tournée nocturne passèrent, vingt-quatre heures après, un mauvais moment. Ils étaient partis le matin pour Naples et, voyageant imprudemment de nuit, furent arrêtés entre *Terracina* et *Fondi* par des voleurs, qui blessèrent dangereusement le postillon d'un coup de fusil, et les obligèrent, pendant qu'ils fouillèrent la voiture, de se coucher par terre les jambes sous les roues. L'un de ces voyageurs, jeune militaire à jambe de bois (de celles qui imitent parfaitement le membre qu'elles remplacent), s'est depuis vanté d'avoir mis la jambe de bois seulement sous la roue, et d'avoir retiré l'autre. La route est gardée par des piquets de soldats, de lieu en lieu; mais les voleurs, qui sont des paysans à l'affût dans l'espace intermédiaire, tirent sur les voyageurs et les dévalisent, puis se retirent tranquillement chez eux. Ce sont des braconniers, qui chassent à l'espèce humaine sur les grands chemins. La police française adopta contr'eux des mesures énergiques; mais ses recherches ne lui firent trouver que des paysans occupés de travaux champêtres, dans les endroits où elle comptait découvrir des repaires de voleurs; et, à moins de pendre ou de fusiller toute la population mâle, elle n'aurait pu

atteindre les coupables : non que toute cette population fût composée de voleurs de grand chemin; mais ceux qui ne l'étaient pas se seraient bien gardés de dénoncer les autres, dont peut-être ils étaient d'ailleurs plus ou moins complices. Cette police était si sévère que tout individu sur lequel on trouvait des armes prohibées était fusillé, ce qui éloigna les assassins des villes, mais les répandit dans la campagne et ne fit qu'augmenter le danger des grands chemins. Depuis quelques années, les voleurs ont imaginé d'enlever les riches habitants et d'en exiger une rançon. Voici comment la chose se traite. Le captif écrit à sa famille et communique les conditions mises à sa délivrance; la lettre est envoyée par des gens de campagne allant au marché. A défaut d'espèces, on reçoit de l'argenterie au poids ou d'autres objets de valeur. Un homme de confiance, porteur de la rançon, se rend auprès des voleurs dans le lieu qu'ils ont indiqué, et sans danger, car il est toujours respecté en chemin et l'échange se fait honorablement; mais malheur au prisonnier, si les remises ne venaient pas à jour nommé. Une femme, dont le mari se trouvait ainsi entre les mains des brigands, ayant envoyé moins que la somme stipulée, reçut par le retour du messager les deux oreilles du captif, en attendant sa tête si le paiement n'était pas complété incessamment; et n'obtint enfin, pour la rançon entière, qu'un mari

cruellement écourté. La veille de la Toussaint, le maître de poste de Terracina a été ainsi enlevé. Se donnant pour un pauvre médecin de village en tournée (un médecin en Italie ne vaut pas un maître de poste), il avait traité pour une rançon modique; mais la supercherie ayant été découverte, les brigands, pour en faire un exemple, lui plantèrent des fourchettes dans les yeux. On prétend qu'ils avaient découvert en lui un ancien associé et faux frère.

Les gouvernements de Naples et de Rome ont dernièrement fait de grands efforts pour détruire ou gagner ces brigands, ce qui ne produira qu'un bien momentané, car le principe du mal est toujours là: c'est le manque d'objet et d'aliment pour l'industrie, le défaut d'éducation; c'est une administration de la justice civile et criminelle tout-à-fait corrompue, qui accoutume le peuple à se la faire à lui-même et à substituer la violence et l'artifice au droit et à la raison. Le gouvernement aime mieux traiter avec des brigands, que de faire ce qu'il faudrait pour empêcher qu'on ne le devînt. Cela est plus tôt fait, mais il faut y revenir sans cesse. Le premier ministre en personne part pour la frontière, afin de s'aboucher avec des plénipotentiaires de voleurs de grand chemin.

1er *janvier* 1818. Un coup de stylet a été donné ce matin à 11 heures dans la rue du Corso, par suite d'une rixe au sujet d'une femme, et l'assas-

sin s'est, dit-on, retiré dans un sanctuaire. Ces sanctuaires ne sont pas seulement les églises et les couvents, ou les hôtels des ministres étrangers, mais la rue ou les rues qui se trouvent en vue de ces hôtels, ainsi que toute chapelle attachée à la légation. Un Romain à qui je témoignais ma surprise de ce meurtre commis en plein jour, dans la rue la plus fréquentée de Rome, sans que l'assassin fût saisi à l'instant, me répondit sans s'émouvoir qu'il ne s'était point trouvé là de *sbirri*. *Sbirri!* reprîmes-nous vivement, en est-il besoin dans un cas semblable? Voudriez-vous, dit-il, qu'un honnête homme s'abaissât à remplir les fonctions d'officier de justice? Tel est ici le sentiment universel, toujours en faveur du criminel contre la justice et contre l'exécution des lois en général. Il leur semble que la justice et les lois sont des instruments d'oppression, entre les mains des riches et des puissants, contre les pauvres et les faibles, et que leur exécution ne peut être confiée qu'aux plus vils des hommes, auxquels il serait infâme de prêter main forte. Parmi le peuple, la plus cruelle injure est d'être appelé fils de *sbirro*.

L'on compte un meurtre par jour à Rome, et dans le siècle dernier on en comptait 5 ou 6. Une fois il y en eut 14, dans un seul jour de grande fête. Ces meurtres, qui pour la plupart ont lieu entre gens du peuple (*popolo*), sont la suite

de rixes accidentelles au cabaret; car, malgré leur réputation de sobriété, les Italiens de bas étage s'enivrent, et il leur faut très peu de vin pour cela. Parmi eux, le premier meurtre établit la réputation d'un jeune homme, comme parmi les gens comme il faut le premier duel; et leurs idées de courage, de liberté même, semblent consister dans le libre exercice du stylet. L'exclamation populaire de *povero cristiano* ne s'adresse pas à l'homme étendu par terre et nageant dans son sang, mais à celui qui l'a mis en cet état. Il n'y a point de règles, point de lois du combat, établies entr'eux à l'égard de ces rencontres; l'on frappe comme l'on peut, par derrière, en traître, sans scrupule, et les Italiens sont à cet égard bien différents des Scandinaves (Norvégiens), qui, dans leurs combats au stylet, convenaient au moins d'avance de la profondeur des blessures qu'ils se feraient, et tenant l'arme meurtrière à la longueur convenue, ne s'oubliaient jamais jusqu'au point de l'enfoncer plus avant. Mais, pour revenir aux Romains, lorsque les Français étaient en possession de leur ville, on en vit jusqu'à 120 disparaître en un jour; et c'est ce qui leur fit prendre des mesures de police si sévères, que, pendant les 18 mois de la république qui commença en février 1798, il n'y eut pas un seul meurtre. Maintenant la police ne prend connaissance que des meurtres des gens comme il faut, ou de ceux commis sur les grands

chemins ; ceux qui ont lieu parmi la canaille ne comptent pas, et l'on n'y fait guère attention. A tout événement, il n'y a que les *sbirri* qui veuillent mettre la main sur un meurtrier. S'il est condamné à mort, ce qui est rare, chacun, le jour de l'exécution, s'informe avec inquiétude si le *povero cristiano* (le meurtrier) s'est confessé et s'il a reçu l'absolution. On voit des inconnus s'aborder dans la rue, pour en savoir des nouvelles.

L'horreur qu'inspire la justice criminelle s'étend à la simple police, à l'égard de laquelle il est assez remarquable de voir les Anglais s'accorder avec les Italiens, mais par des motifs tout-à-fait différents. La constitution anglaise répugne à l'exercice d'une justice préventive (la police), et laisse chacun faire ce qui lui plaît à ses risques et périls. Cette répugnance est fondée en principe; mais à Rome, elle résulte simplement du fait de la mauvaise administration; il n'y a point là de liberté à gâter. Au reste, la question de savoir si l'institution d'une police préventive est admissible sous un gouvernement constitutionnel, ne me paraît pas encore décidée. Il vient un temps où l'accroissement de la population établit tant de points de contact entre les hommes, où le développement de l'industrie et l'accumulation des richesses, le loisir, les arts, les sciences, les distinctions de toute espèce, excitent à tel point l'ambition personnelle et les rivalités, qu'il

peut être aussi nécessaire de prévenir que de punir les crimes résultant de cet état des choses. C'est ainsi que l'on place des gardes-fous sur un pont, un quai, une chaussée, où il y a foule, de peur qu'en se coudoyant et en se heurtant, les gens qui passent ne soient précipités, tandis que sur une voie publique moins fréquentée, cette précaution est superflue.

Les lieutenants de Bonaparte en Italie cherchèrent, avec grande raison, leur sûreté dans une bonne police; mais il y a, dans la police préventive, une grande tendance à devenir arbitrairement inflictive, comme en France, où l'on avait, sous Bonaparte, comme avant lui, des prisons d'État pour le châtiment des crimes qui *ne pouvaient être punis par les lois, ni rester impunis*. Ce système n'était point nouveau en Italie; les Italiens y étaient accoutumés sous leurs princes et leurs prêtres, mais il les révolta sous l'empire de parvenus étrangers. Cependant, il faut convenir que l'établissement de la police française était un véritable bienfait, en la comparant à celle qu'exerçaient les *sbirri*, objets de terreur pour les honnêtes gens et de sûreté pour les grands criminels, dont l'impunité était garantie par eux. Ils poursuivaient les faibles et les ignorants, et jouaient parmi eux le rôle d'agents provocateurs.

On peut dire de la conquête de Rome par Bonaparte et de la révolution qui suivit, ce qu'on

a dit d'une autre mesure de sa politique : *c'était plus qu'un crime, c'était une faute.* S'il fût entré dans ses vues de faire de la France un pays protestant, il eût pu croire utile de compléter à Rome le discrédit de la papauté, qui y est déjà si grand (1), et de montrer à la France le souverain pontife, entre les mains des gendarmes, conduit à Paris, pour y être la risée des badauds. Mais il ne saurait convenir à un souverain arbitraire d'avoir des sujets protestants; aussi Bonaparte ne chercha-t-il jamais à détruire la papauté; et s'il insulta et opprima le pape, ce fut, à ce qu'il semble, de gaîté de cœur, pour donner un grand spectacle, et pour satisfaire le ressentiment d'Alquier, son agent à Rome, plutôt que par calcul politique. Mais en replaçant ensuite sa sainteté sur son siége pontifical, il y mit un ennemi mortel qu'il aurait pu gagner, ainsi que tout le sacré collége, à moitié moins de frais qu'il n'en coûta pour leur jouer le

(1) Il est de fait que les Romains, dévoués aux madones des coins de rue, se moquent ouvertement du *santo padre*; et il y a plus de Romains aux marionnettes, qu'à ces belles cérémonies où il officie en personne, le mauvais usage du pouvoir civil faisant le plus grand tort au pouvoir divin. Quant à vouloir faire des protestants en leur montrant le pape déchu de sa puissance, cela aurait été un mauvais calcul, puisque c'est l'abus de cette puissance qui occasiona la réformation. Un pape sans infaillibilité serait pour eux un chrétien comme un autre, à l'égard de qui ils ne concevraient aucune crainte et seraient sans antipathie.

tour du voyage de Paris. La cour de Rome s'est toujours donnée à ceux qui donnaient; elle a toujours été du côté des victorieux, lorsqu'ils n'en voulaient pas aux principes sur lesquels repose sa puissance. Quant aux Romains, qui étaient soumis au plus mauvais gouvernement, leur amour-propre national souffrit d'abord de la manière dont ce gouvernement avait été régénéré sans leur aveu par des étrangers, mais le changement leur était trop avantageux pour qu'ils ne se soumissent pas bientôt à la douce violence qui leur était faite.

Les révolutions, il en faut convenir, sont toujours un malheur pour la génération qui les fait; ceux qui se trouvent privés de la place qu'ils occupaient dans le monde et de leurs jouissances habituelles étant, malgré les apparences, en plus grand nombre que ceux dont la situation est améliorée par une révolution. Les pauvres n'y gagnent rien, car un homme riche dépense ses revenus parmi une multitude de gens qui travaillent pour lui; ceux-ci en emploient d'autres, et ces derniers, d'autres encore; la série est infinie. Que si cet homme riche aime à accumuler, son revenu ne s'en éparpille pas moins vite, car il place son argent, achète des terres ou des maisons, s'associe à des entreprises industrielles. Les avares d'à-présent n'enterrent plus leur trésor comme autrefois; ils ne le tiennent plus sous la

clef, et le coffre-fort est devenu un meuble inutile. Ceux de qui l'avare achète, ceux à qui il prête son argent, et ceux à qui il le donne (car les avares donnent plus volontiers que les prodigues, qui ne s'en laissent jamais les moyens), sont les véritables usufruitiers de son bien, tandis qu'il n'en est, lui, que l'administrateur. Enfin, l'avare de nos jours est simplement un homme, qui fait dépenser son argent par d'autres. Le riche ne peut pas dîner deux fois, souvent à peine une fois, faute d'appétit; mais d'autres dînent pour lui, et non pas ses amis seulement, ses domestiques, mais une multitude de gens qui de l'autre bout du monde pourvoient à ses besoins sans le connaître. En dernière analyse, le revenu du riche se trouve réparti parmi les pauvres, plus économiquement, plus régulièrement, avec moins de frottements incommodes et de résistances, d'inquiétudes et d'accidents, que par le moyen d'une révolution, sous l'empire de laquelle les riches deviennent pauvres, et quelques-uns des pauvres deviennent riches, mais sans que la société cesse d'être divisée en riches et en pauvres. Il y a donc peu de chose à gagner par les révolutions, à l'égard d'une meilleure division de la propriété; mais elles sont l'extrême et quelquefois le seul remède à d'autres maux de l'ordre social, remède cependant qui, s'il guérit nos enfants quelquefois très-bien, empire souvent nos propres maux; de façon que

ceux qui ne préfèrent pas leur postérité à eux-mêmes, font bien de n'y avoir recours qu'à toute extrémité. En fait de révolution, on ne peut pas trop se fier au vieil adage *vox populi, vox Dei;* car ceux qui y perdent blâment tout; ceux qui y gagnent ou espèrent y gagner, approuvent tout; et la majorité nous paraît toujours être du côté de ceux avec qui nous vivons habituellement.

Tout ceci au reste ne s'applique guère aux Romains qui jouèrent forcément le rôle de patriotes, à peu près comme Sganarelle joue celui de médecin, à coups de bâton. Après une résistance assez courte, un gouvernement, semblable à celui de la France, fut établi chez eux. Bonaparte disait que, quand il s'agit de faire faire un grand pas à la multitude, il vaut mieux que le mouvement soit soudain que graduel. On n'a pas le temps d'avoir peur et de se cramponner, et une fois la chose faite, quoiqu'étonné d'abord, on s'y accoutume bien vite. Ainsi, après quelques jours seulement de régime provisoire, les États romains furent proclamés français; le département de Rome et celui de Trasimène marchèrent tout comme le département de la Seine et celui de la Loire, au moyen de 3000 employés français, remplissant toutes les places hautes et basses; car les hommes capables et bien famés parmi les Romains se tinrent d'abord à l'écart; personne ne voulait se compromettre en acceptant une place. Bonaparte n'inspirait

pas personnellement la confiance, et l'on craignait cette constitution française, dont il faisait une selle à tous chevaux. Les femmes surtout se piquèrent d'esprit public, et le premier bal donné par le général Miollis, quoique magnifique, fut à peu près désert. Dans sa colère, le général menaça de l'exil à *Civita Vecchia* les femmes qui persisteraient dans leur désobéissance à ses cartes d'invitation. Le pape, avant de quitter Rome, avait lancé l'excommunication (1) contre ceux qui serviraient le nouveau gouvernement, ou qui communiqueraient avec lui; mais ce n'était pas lui faire une grande faveur que de figurer à ces bals. Enfin, les femmes dansèrent par force de tout leur cœur; leurs maris acceptèrent des places; les salons des préfets et des généraux et leurs antichambres aussi se remplirent. Un maître de chapelle fut le seul qui tint ferme, et ayant refusé de chanter le *Te Deum*, il fut envoyé à *Civita Vecchia;* mais Bonaparte, qui connaissait mieux les hommes, fit venir l'héroïque *soprano* à Paris. On le reçut bien, on lui donna une croix et une pension, et

(1) L'individu qui se chargea de la commission périlleuse d'afficher l'excommunication sur la porte de Saint-Pierre et sur celle du Quirinal (c'était un pauvre voiturier), a été depuis si bien récompensé par le saint père, qu'il a dernièrement acheté, ou est en marché pour acheter, de Lucien Bonaparte, la principauté de *Canino*.

on le renvoya tout-à-fait changé; sa conversion s'étendit même à tout le corps des chantres de sa sainteté. Les artistes furent à leur tour caressés, employés et décorés; enfin, la noblesse elle-même, lasse de se voir taxée à *merci et miséricorde*, voulut faire la paix, accepta des places à la cour et des emplois publics. Le prince *Cesarini*, décoré de l'ordre de la Réunion, devint gouverneur du palais impérial; le prince *Piombiño*, dépouillé de sa principauté et de ses propriétés de l'île d'Elbe, et réduit à s'appeler *Ludovisi* tout court, accepta la place de trésorier de la couronne; le prince *Borghese*, enfin, demanda la main d'une sœur de Bonaparte, veuve de ce général Le Clerc, qui avait enlevé le pauvre Toussaint-Louverture de Saint-Domingue. Il est vrai que les nobles avaient bien aussi leurs griefs sous l'ancien ordre de choses. Soumis à une nuée de petits collets, fils de paysans sortis de leurs domaines, pour venir faire ensuite la loi à leurs anciens seigneurs, et les gouverner despotiquement, lorsque, devenus prêtres, prélats, cardinaux, ils se trouvaient les représentants de l'autorité papale; sujets d'un gouvernement théocratique où ils ne pouvaient avoir aucune part, les nobles étaient encore souvent éclipsés par la fortune d'un parvenu, neveu du pape : sous Bonaparte, au contraire, les nobles pouvaient arriver à tout. Après quelque temps, les Romains de toutes les classes, à Rome au

moins, sinon à la campagne, commencèrent à se trouver assez bien du nouvel ordre de choses, pour craindre le retour du *santo padre*.

La jurisprudence de Rome était un composé hétérogène du droit canon et de l'ancien droit romain; chaque ville et presque chaque village avait en outre ses statuts particuliers. Les décisions des tribunaux civils et ceux de la *rota* (juridiction ecclésiastique) étaient en opposition continuelle; chacune des trois légations qui composent les États du pape avait son code pénal, qui était la collection des décrets de ses légats successifs (gouverneurs), trop souvent absurdes et quelquefois atroces. Le régime des prisons était beaucoup plus mauvais encore que dans le nord de l'Italie, où Joseph II, Léopold et le duc de Modène avaient corrigé bien des abus; et l'on voyait des prisonniers oubliés dans des cachots infects pendant la moitié de leur vie. La jurisprudence civile était peut-être plus absurde encore; il y avait soixante-douze recours, ou manières d'éluder un premier jugement rendu; soixante-douze manières de s'opposer aux fins de la justice, d'en arrêter le cours, et de la rendre si dispendieuse, que les frais excédaient souvent la valeur de l'objet en litige. Il n'était pas rare de voir un procès durer vingt ou trente ans.

Les évêques et les seigneurs féodaux avaient des prisons à eux, ainsi que des *sbirri*. Au milieu

de la confusion de droits féodaux et de droits ecclésiastiques qui se mèlaient à tout, les juges, dans le doute, décidaient toujours en faveur des *fidei-commis* et de la *causa pia*. A ce chaos judiciaire, succéda le Code français qui fournissait des règles constantes et uniformes. Bien qu'inapplicables assez souvent, elles assuraient au moins la publicité des débats, qui se faisaient en langue vulgaire, au lieu du latin barbare en usage auparavant; et, dans les causes criminelles, elles prescrivaient la confrontation des témoins et une décision motivée, rendue en public dans un court délai. La précieuse institution du jury criminel était alors trop peu enracinée en France même, trop peu d'accord avec les mœurs du pays et l'état moral des Français, pour qu'ils songeassent à la donner aux Italiens, à qui elle allait plus mal encore; aussi n'eurent-ils point de jury, mais ils eurent d'ailleurs la même organisation des tribunaux qu'en France. Les gens de loi ne s'étaient pas moins perfectionnés que la loi elle-mème, sous le point de vue moral; ils abandonnèrent la manière de parler vaine et déclamatoire qui leur était familière, et commencèrent à plaider logiquement aussi bien que légalement, et à insister sur l'application littérale des lois. La différence de l'ancien état de choses au nouveau, à l'égard de l'administration de la justice, fut si bien sentie, que, même à présent,

on entend souvent le peuple dire : *era una gran bella cosa, la giustizia francese!* Les douanes, mieux organisées et administrées strictement, étaient devenues plus productives et moins vexatoires. Les prérogatives arbitraires attachées au rang de prince, leur *prepotenza*, leurs franches entrées, leurs dénis de justice disparurent. Pour la première fois dans les États du successeur des apôtres, tous les hommes furent égaux devant la loi. On abolit les asiles et les juridictions seigneuriales, au moyen desquelles les brigands échappaient au châtiment en sautant un fossé et passant ainsi d'une terre à l'autre. Les droits seigneuriaux étaient tels, que la livrée d'un seigneur ou d'un cardinal, sur le dos d'un assassin, arrêtait toutes poursuites; ce fut long-temps un revenu lucratif. Le majordomo d'un cardinal vendait aux criminels bannis à Ostie, la permission de revenir à Rome et d'y reprendre leur ancien métier. Mais, s'il n'y eut plus d'asile ouvert aux individus prévenus de crime, d'un autre côté, ils ne furent plus exposés à un long emprisonnement sans formes de procès, à la torture et aux jugements arbitraires. Les rues de la capitale, qui n'étaient auparavant éclairées que par la lumière de quelques chandelles, brûlant devant les madones, ou par les lanternes sourdes de la *sbirraglia*, le furent régulièrement par des réverbères, ce qui contribua beaucoup à leur sûreté.

La pauvreté ou la prudence obligea les nobles à diminuer le nombre de leurs domestiques. Les moines, sécularisés, ne distribuèrent plus de dangereux secours aux pauvres qu'ils avaient faits, en décourageant l'industrie; laquais et mendiants devinrent soldats. La vente des biens du clergé popularisa la propriété, et les taxes mêmes excitèrent l'industrie. Les *sbirri*, brigands soldés, sans uniforme, sans chefs, sans discipline, furent assujétis à une organisation militaire, et on les réunit à une bonne gendarmerie, principalement recrutée en Piémont, afin qu'elle parlât le langage du peuple romain, sans en avoir les préjugés. Les chefs de police à la campagne, appelés *barigelli*, autres brigands qui achetaient leur place du produit de leurs crimes, furent supprimés (1). Le gouvernement pontifical, malgré sa banqueroute sous Pie VI, avait déjà une nouvelle dette; elle fut payée avec le produit de la vente des biens monastiques. L'éducation était si excessivement négligée qu'on ne put trouver, dans les deux départements, un seul élève pour l'École polytechnique, quoique l'examen eût été réduit pour leurs jeunes gens, et que le gouvernement leur

(1) Un de ces *barigelli* portait le surnom de *Dieci nove*, de ses dix-neuf *assassinato*, le dernier desquels avait été celui de sa femme. Chassé, en conséquence, il fut, à la restauration du pape, réintégré dans sa place de *barigello* de Frosinone.

ouvrît ses lycées gratuitement. L'industrie et les arts mécaniques étaient aussi en arrière que possible; mais les écoles d'arts et métiers en France reçurent cinq ou six cents enfants italiens. Une maison de travail fut organisée à Rome, pour recevoir et employer les mendiants, qui disparurent la plupart. Diverses manufactures de soude, d'alun, d'indigo, furent établies; et la culture du coton fut introduite avec succès. Des recherches bien dirigées firent découvrir divers monuments antiques; les beaux-arts furent encouragés, et Canova leur donna un nouveau lustre. La première et seule promenade publique dans Rome, fut établie à *Monte Pincio*, et la première pépinière, sur le Mont Palatin. Il y eut une académie archéologique, dans le chef-lieu des antiquités. On méditait de grands travaux à l'embouchure du Tibre et dans les marais pontins, afin d'assainir cette région.

Il faut convenir que les mesures de police étaient exécutées militairement. Le général Miollis, une belle nuit, fit enlever et transporter dans l'île d'Elbe tous ces hommes infames qui exercent le métier de courtiers de prostitution dans les rues de Rome (*Ruffiani*); mais les femmes firent dès-lors le métier elles-mêmes, au grand scandale des Romains, et sans que les mœurs y gagnassent beaucoup. Les nouvelles taxes et la conscription parurent d'abord insupportables; mais ici

comme en France, on s'y accoutuma assez vite, et ce fut la perte de leur argent à laquelle les parents restèrent le plus sensibles. Car la perspective de l'avancement de leurs enfants semblait adoucir extrêmement les regrets de la séparation. Tels furent les résultats d'une révolution peu sanglante parce qu'elle fut faite par une force régulière, et quoique les classes supérieures aient pu en souffrir, la grande masse du peuple y gagna à tous égards. Malheureusement, à la restauration, on se hâta, autant qu'il fut possible, de remettre tout sur l'ancien pied, sans égards à ce qui méritait d'être conservé. Depuis lors, on est bien un peu revenu sur ses pas; mais l'on peut dire que tout ce qu'il y a de bon dans le pays est dû à cette époque, et particulièrement à l'administration de M. Degérando, spécialement chargé de l'organisation des États romains. Le fisc était sévère, mais il n'était pas corrompu, et l'époque du pillage fut exclusivement celle de l'occupation militaire; les coupables étaient pour la plupart des commissaires et des généraux.

Bonaparte paraît avoir eu l'intention de former un corps législatif composé de cardinaux richement dotés, et qu'il aurait élus lui-même, croyant se donner, par-là, une influence religieuse ainsi que politique. Mais ces sénateurs ecclésiastiques, sans postérité qui dût leur succéder, et recevant dans leur vieillesse des biens qu'ils n'étaient pas

destinés à posséder long-temps, n'auraient pas fait de grands efforts pour obtenir une certaine influence personnelle parmi leurs nouveaux clients, et cette influence, s'ils l'eussent obtenue, aurait bientôt donné de l'ombrage à celui même qui la leur aurait fait obtenir. Il est vrai qu'un législateur militaire et conquérant peut s'amuser à faire des expériences politiques, sûr de corriger avec son épée les mauvais résultats qu'elles pourraient donner.

Le gouvernement actuel participe de l'état des choses existant avant et après l'invasion des Français, mais surtout du premier. Je me bornerai à énoncer quelques faits qui ont rapport à cet état actuel. On compte à Rome 545 arrestations annuellement, pour délits divers, sur une population de 130,000 ames, et la population des États romains s'élevant à 2,421,222 ames, il y aurait, dans cette proportion, 10,167 arrestations, la moitié desquelles, à peu près, se terminent par la condamnation. Sans égard aux principes reconnus en bonne justice, que le doute suppose l'innocence du prévenu, et que personne ne peut être mis deux fois en jugement pour le même fait, on peut l'être ici indéfiniment et rester toute sa vie sous le poids de la même accusation ; car, lorsque les preuves ne sont pas suffisantes pour condamner, le prévenu n'est élargi, si toutefois il est assez heureux pour l'être, que provisoirement:

*Dimittatur cum præcepto de se representando novis et non novis supervenientibus indiciis!* lorsqu'il reste seulement quelques soupçons, sans aucune preuve, la formule de l'élargissement est ainsi : *Dimittatur tanquam non repertus culpabilis.* Sur cent individus mis en jugement, quarante-cinq sont condamnés, cinquante sont renvoyés provisoirement, (ou gardés en prison) en état de prévention indéfinie, et cinq seulement sont déclarés innocents. Ainsi on ajoute chaque année environ cinq mille individus au nombre, déjà si grand, de ceux qui n'ont rien à perdre en se faisant voleurs de grands chemins, parce qu'ils se trouvent déjà exposés à toute la défaveur d'hommes entachés de crime.

Quant à la procédure, le prévenu est interrogé en particulier par un juge instructeur, magistrat d'un rang inférieur et peu considéré. Cet interrogatoire se fait à huis clos, le prévenu ne paraît jamais en public, il ne voit pas ceux qui doivent le juger, les témoins ne lui sont que très rarement confrontés, et cela, jamais en présence du juge qui doit le juger, mais seulement devant le juge instructeur dont les fonctions sont de rapporter seulement. Enfin le prévenu ne sait pas même quel jour son affaire sera décidée.

Les supplices barbares, en usage autrefois ainsi que la torture, furent rétablis avec le gouvernement papal en 1814, mais la sagesse de Pie VI et de son ministre Gonsalvi, en amena l'abolition fi-

nale, et la peine de mort par la guillotine, les galères, la fustigation ou plutôt la bastonnade, *(il cavaletto)* avec l'emprisonnement pour plus ou moins de temps, sont à présent les seules peines infligées. Mais l'emprisonnement, loin d'avoir pour but la régénération du criminel, n'est propre qu'à le rendre de plus en plus dépravé. Sur cent criminels condamnés à des peines non capitales, soixante-dix environ obtiennent leur pardon ou la commutation de la peine, ceux mêmes coupables de meurtre, lorsque la famille de celui qui a été tué déclare avoir fait sa paix avec le criminel et demande son pardon. Le privilége dont certaines confréries jouissaient de réclamer annuellement le pardon de deux criminels, est maintenant restreint aux confréries de Saint-Jean et de Saint-Jérôme, et la demande est alors soumise aux juges qui ont prononcé l'arrêt. La détention arbitraire et indéfinie ne peut avoir lieu de la part des juges inférieurs; la confrérie de la *Carità*, qui visite les prisons une fois par mois, a droit d'en porter plainte au tribunal suprême, mais celui-ci ne rend compte à personne et peut prolonger la détention autant qu'il lui plaît, après comme avant le jugement.

Quant à l'inquisition, arbitraire *per se*, elle ne pouvait cependant pas être comparée à celle d'Espagne livrée à des moines fanatiques et ignorants, qui, sans témoins, assouvissaient leur ven-

geance. A Rome, elle était composée de vingt-quatre grands dignitaires de l'église, avec chacun leur assistant, et présidée par le pape. Une pareille assemblée ne pouvait se livrer aux mêmes excès; d'ailleurs elle ne s'occupait guère que des prêtres. Pasqueloue, officier de l'inquisition, publia à Rome, en 1730, un code de l'inquisition; ce livre, bientôt après prohibé, est très rare, et plus ennuyeux encore que rare, mais cependant assez curieux. Il donne la définition des crimes divers que l'inquisition était appelée à poursuivre et à punir. « *Les magiciens*, dit-il, *sont ceux qui*, *par artifice*, *font qu'un homme ou une femme sont possédés du démon; ceux qui tiennent le diable enfermé dans un anneau, un médaillon, ou autres choses; ceux qui vont au bal masqué; ceux qui ont en leur possession des triangles, des cercles, ou d'autres charmes; ceux qui font usage de paroles magiques et de filtres, pour gagner l'affection d'une femme;* etc. On assure qu'il n'y a maintenant dans les prisons de l'inquisition qu'un seul individu, détenu pour avoir écrit contre la religion catholique, lequel a été arrêté à Modène, avec la permission du duc.

Le gouverneur, à Rome, préside la cour criminelle, et dans les provinces c'est le cardinal légat. Les témoins ne sont point confrontés avec le prévenu; mais interrogés en secret à part les uns des autres, par un membre inférieur du tribunal; et le juge, qui n'a rien vu ni entendu,

décide sur le simple rapport de son sécrétaire (auditeur). Le prévenu peut demander un défenseur, et la communication de la procédure, mais la cour, si elle juge bon, peut s'y refuser et juger ce qui s'appelle *économiquement;* en ce cas, le prévenu n'est condamné qu'au *minimum* de la peine, qu'autrement il aurait encourue dans son entier. Par ce singulier arrangement, la justice *économise* en effet du temps et des paroles, comme le prévenu de son côté économise quelques-uns des coups de bâton qui pourraient lui être strictement dus, ou enfin quelques années de prison, mais aussi il est exposé à se voir condamné sans l'avoir mérité.

Les prélats, revêtus de dignités écclésiastiques et aspirant à la pourpre, sont, avant d'y parvenir, obligés de remplir successivement une longue série d'emplois publics dans les finances, la judicature, la guerre, la théologie qu'ils exercent trop peu de temps pour en bien connaître les devoirs, mais trop peu de temps aussi pour perdre cette envie de bien faire que tout le monde apporte naturellement à un nouvel emploi. D'un autre côté les auditeurs ou secrétaires dont la place est beaucoup plus permanente que celle de leurs chefs, et que ces chefs, dans leur ignorance, sont obligés de consulter, dont ils dépendent même, comme l'acteur qui ne sait pas son rôle dépend du souffleur, se trouvent être généralement des hommes capables, tirés de la classe bourgeoise où il y a

de l'instruction et de l'indépendance. Le peuple romain a toujours été dans l'habitude de fronder le pouvoir: cardinaux, prélats, juges, ministres d'État, le souverain pontife lui-même, tout le monde a sa part de bons mots satiriques et d'amères critiques: il n'y a pas jusqu'au Saint-Esprit qui n'essuye des épigrammes.

Les auditeurs, imbus de cet esprit frondeur de la classe à laquelle ils appartiennent, l'exercent jusqu'à un certain point sur leurs propres fonctions, et cela les tient en respect de manière à tempérer les vices de cette administration.

Au reste l'opinion populaire, à Rome, et l'opposition qui en résulte, ne portent pas sur les principes du gouvernement, mais sur son administration; sur des faits et des résultats, non sur des opinions spéculatives; le peuple ne voit pas que les bons principes sont le moyen d'amener les bons résultats. J'ai, par exemple, entendu des frondeurs approuver les cours prévôtales, chargées de décider sommairement du sort des brigands arrêtés, et de les faire exécuter sur-le-champ, sans voir que l'arbitraire exercé contre des voleurs, le sera aussi contre les honnêtes gens.

Les débiteurs insolvables ne peuvent être détenus plus d'une année à moins de transactions frauduleuses de leur part. Il y a un moyen ingénieux d'ajourner le paiement d'une dette, même après jugement; c'est de faire une retraite reli-

gieuse par ordre de son confesseur, pour se préparer à la communion ; alors toute saisie ou contrainte par corps est suspendue pendant un certain temps raisonnable, déterminé par le cardinal légat du département ou par son secrétaire.

Les hôpitaux et autres fondations charitables pour les pauvres et les malades, ne sont nulle part aussi nombreux qu'en Italie, ni peut-être plus mal administrés ; chacun d'eux est confié à un cardinal, qui le confie à un prélat son vicaire, lequel en remet le soin à son secrétaire.

Le grand hôpital (*Spirito Santo*) a seul un millier de lits formant quatre rangs, le long d'une immense salle, et l'on y reçoit tous ceux qui se présentent, de quelque pays qu'ils viennent ou quelle que soit leur religion pourvu qu'en leur tâtant le pouls on leur trouve de la fièvre.

Si le malade ne peut pas venir, ni se faire transporter, on lui envoie une voiture. Cet hôpital entretient dans différentes parties de Rome des dispensaires, où les pauvres reçoivent gratis les secours médicaux dont ils ont besoin. Les autres hôpitaux sont, la plupart, institués pour des maladies spéciales. L'hospice des enfants trouvés a 300 nourrices à demeure, outre un beaucoup plus grand nombre d'externes. Les enfants parvenus à l'âge convenable sont mis en apprentisage, ou employés dans l'hôpital même, et à vingt ans ils reçoivent une somme de cinquante piastres, pour

aider à leur établissement. Malgré leurs grands revenus territoriaux, ces différents établissements peuvent à peine suffire à leurs dépenses; l'étendue des domaines du *Spirito Santo* dans les environs de Rome égale le territoire de cette même Rome, sous ses premiers rois. Dans l'enceinte des murs de la ville, les trois cinquièmes du terrain appartiennent à environ cent familles, et les deux cinquièmes restent aux hôpitaux et aux convents.

D'après des rapports officiels que j'ai vus, le nombre des morts est à celui des individus admis dans les divers hôpitaux romains comme un est à $7\frac{46}{100}$. L'inoculation de la petite vérole n'a jamais été fort générale à Rome, mais la vaccine l'est devenue; il y a cependant encore nombre de morts, par la petite vérole.

L'art des accouchements est presque inconnu, ou n'est pratiqué que par des femmes ignorantes, et l'on attribue à cette circonstance le grand nombre d'individus contrefaits qui se trouvent dans un pays sans manufactures, quoique ce soit elles que l'on accuse, ailleurs, de produire ces mêmes difformités.

Les Français avaient formé un établissement pour les aliénés au *Spirito Santo*, dirigé par un habile médecin; mais le prélat qui, après la restauration, fut chargé de l'administration de cet hôpital, trouva que notre Seigneur *guérissait bien les malades, mais ne rendait pas la raison aux alié-*

*nés, et que par conséquent il ne fallait pas s'en mêler*. L'établissement fut en conséquence supprimé, et les aliénés rendus à toute la barbarie de l'ancien système de traitement; en revanche la mendicité fut, comme institution évangélique, encouragée tout de nouveau.

Les prisons, à Rome, ne sont pas moins nombreuses que les établissements de charité, ce qui n'empêche pas que le crime n'y reste impuni et que la pauvreté n'y soit extrême. Chaque département de ce gouvernement anarchique, et même chaque membre de l'autorité supérieure, a ses prisons particulières : le sénateur de Rome, par exemple, le gouverneur, le trésorier etc. etc. De toutes ces prisons, *le carceri nuove* est la plus grande et la mieux distribuée; les sexes et les âges y sont séparés ainsi que les condamnés le sont des accusés. Les criminels travaillent sur les grands chemins; on les emploie aussi à fouiller la terre pour chercher les objets d'arts qui y sont enfouis; mais, comme on peut le croire, ils font aussi peu d'ouvrage que possible et se montrent inaccessibles à la honte et au repentir, offrant ainsi le dangereux exemple d'une punition qui ne punit pas, et à laquelle on peut s'exposer sans crainte.

Il y avait autrefois, et peut-être y a-t-il encore, au bas de l'escalier de la prison par où les criminels sont conduits au lieu de leur exécution, un crucifix colossal, au pied duquel ils s'arrêtaient pour

faire leur prière. Au moyen d'un mécanisme intérieur, la figure du Christ, se détachant de la croix, descendait jusqu'au misérable qui était à ses pieds, et jetant ses bras autour de lui, le pressait contre son sein. Cette scène de mauvais goût, burlesque et même profane, pouvait néanmoins avoir un effet prodigieux sur l'imagination grossière d'un malheureux, abandonné de l'univers entier, livré au bourreau, allant au supplice. Ce simulacre de sympathie, ce signe donné d'un autre monde, lorsqu'il n'y avait plus d'espérance ici-bas, pouvait réveiller en lui cette puissance intérieure, plus forte que le malheur, plus forte que les supplices, et qui, sur le bûcher, rend le sauvage américain insensible, comme elle fait la joie du martyr.

Les lois, à Rome, ne sont pas faites par une assemblée législative (1), ne sont même pas faites par le pontife souverain et son conseil d'État, mais par tous ceux qui en ont besoin pour eux et contre les autres, c'est-à-dire par tous ceux qui ont le pouvoir de se faire obéir. En effet, puisqu'ils ont, comme nous l'avons vu, des prisons à eux dans leur département, il faut bien qu'ils aient le moyen de les remplir. Les lois fiscales sont donc faites

(1) Le sacré collége des cardinaux est bien une sorte de corps législatif, qui, outre ses fonctions électives (l'élection du pape), prend connaissance des affaires ecclésiastiques, sur lesquelles rien ne se fait sans son consentement ; mais il ne se mêle que de cela.

par le ministre des finances, les lois criminelles par le gouverneur de Rome dans cette capitale, et par les cardinaux légats, chacun dans leur département, et ainsi de suite; ce qui est pis que l'arbitraire pur et simple d'un seul souverain. Mais la faiblesse, qui est en elle-même un grand mal, corrige celui-ci comme bien d'autres, « A Rome, disait un minis« tre étranger, tout le monde commande, et per« sonne n'obéit et pourtant les choses y vont pas« sablement. »

L'impôt territorial, fixé par le ministre des finances, entièrement suivant son bon plaisir, quoique pour la forme sous la sanction du pape, est perçu par la corporation religieuse du *buon governo*; mais, ce qu'on aura peine à croire, il n'y a aucun moyen de contrôler l'administration de ces receveurs; aussi trouve-t-on que sous le gouvernement français une grosse armée était entretenue avec les fonds maintenant absorbés par la cour du pape.

A la vérité ce gouvernement avait des moyens énergiques de remplir le déficit lorsqu'il en avait. En 1799 un grand seigneur fut imposé cinq cent mille francs d'un trait de plume; mais, comme l'argent ainsi levé violemment était dépensé sur les lieux, le peuple voyait d'un œil patient ces exactions de ses nouveaux maîtres sur les anciens. Le taux légal de l'intérêt est à Rome de six pour cent, et l'on tolère celui de huit pour cent sur hy-

pothèque, ce qui montre à la fois la rareté de l'argent et combien les contributions levées sous les Français devaient paraître exorbitantes.

Pendant les cinquante dernières années le prix des objets de première nécessité s'est élevé de moitié environ, et les salaires d'un tiers seulement, sans que les ouvriers en soient sensiblement plus pauvres, parce qu'ils sont devenus plus industrieux. Un maçon ou un charpentier gagne en ville 35 à 40 *bajochi* par jour, les ouvriers de la campagne de 10 à 20 *bajochi* et leur nourriture, égale à 20 *bajochi* de plus.

Il y a 150 fêtes par an, en y comprenant les dimanches, mais sans compter les fêtes de paroisse pour les saints de l'endroit; celles-ci, quoiqu'abolies, sont encore observées par ceux mêmes qui préféreraient s'en dispenser, si leurs voisins étaient du même avis; car un artisan ne peut pas ouvrir boutique si tous les autres ne le font pas.

Les terres labourables de la campagne de Rome, cette plaine malsaine, au milieu de laquelle Rome est située, ne se vendent pas beaucoup plus cher qu'il y a cinquante ans, ce que l'on attribue à cette circonstance singulière, que les chenilles et les sauterelles y font de beaucoup plus grands ravages qu'autrefois; et en effet, la valeur des vignobles sur les collines environnantes, où ce fléau n'existe pas, a doublé dans le même intervalle. Malgré le grand nombre de chevaux employés à

Rome et la cherté des fourrages, personne n'a encore pensé à établir des prairies artificielles. La valeur des maisons de l'antique *Campo Marzo*, traversé maintenant par la longue rue du *Corso* a plus que doublé, depuis quelques années, en conséquence de l'affluence des étrangers, tandis que dans d'autres parties de Rome elle reste à peu près la même.

Quand l'Italie avait un gouvernement national établi à Milan, il y eut un moment d'émulation où, entr'autres sciences utiles, l'économie politique commençait à être cultivée, et *Melchior Gioja*, savant italien, recueillait des faits statistiques; mais ces innovations scientifiques, qui n'avaient pas jeté de profondes racines, furent, à la restauration, enveloppées dans la proscription commune de tout ce que la révolution avait produit, bon comme mauvais.

Depuis quelques années, le gouvernement romain cherche bien à rétablir quelques-unes des institutions renversées; mais l'émulation et le zèle, que demandent ces sortes de choses, n'existent plus. Je joins ici un état statistique de la population de Rome pendant les années 1800 à 1817, par lequel on trouve que les naissances sont à la population comme un est à trente 70/100. Cette basse proportion, comparée au reste de l'Europe, indique certainement un pays malade.

# MOUVEMENT DE LA POPULATION DANS LA VILLE DE ROME,

PENDANT LES DIX-HUIT PREMIÈRES ANNÉES DE CE SIÈCLE[1], ACCOMPAGNÉ DE LA COMPOSITION DE CETTE POPULATION PENDANT LES DIX DERNIÈRES ANNÉES DE CE PÉRIODE.

| ANNÉES. | NAISSANCES. | MORTS. | VIVANTS. |
|---|---|---|---|
| 1800 | 5,193 | 8,457 | 153,004 |
| 1801 | 4,526 | 7,260 | 146,384 |
| 1802 | 4,432 | 7,685 | 144,112 |
| 1803 | 3,957 | 9,269 | 140,033 |
| 1804 | 4,149 | 1,179 | 136,762 |
| 1805 | 4,682 | 6,102 | 134,973 |
| 1806 | 4,301 | 5,117 | 136,356 |
| 1807 | 4,331 | 5,157 | 136,854 |

| | 1808 | 1809 | 1810 | 1811 | 1812 | 1813 | 1814 | 1815 | 1816 | 1817 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — |
| Églises paroissiales | 81 | 81 | 81 | 81 | 81 | 81 | 81 | 81 | 81 | 81 |
| Familles | 34,254 | 34,521 | 34,558 | 34,389 | 32,775 | 34,498 | 28,670 | 31,423 | 32,587 | 31,705 |
| Évêques | 34 | 30 | | | | | | 33 | 32 | 31 |
| Prêtres | 1,730 | 1,694 | 1,703 | 1,739 | 1,391 | 1,590 | 1,214 | 1,445 | 1,303 | 1,434 |
| Religieux | 1,994 | 1,452 | | | | | | 1,030 | 1,286 | 1,370 |
| Religieuses | 1,311 | 1,311 | | | | | | 1,316 | 1,172 | 1,303 |
| Séminaristes | 239 | 225 | 194 | 164 | 59 | 106 | 465 | 202 | 241 | 423 |
| Individus entrés dans les hôpitaux | 243 | 232 | 345 | 730 | 352 | 1,197 | 262 | 1,186 | 2,757 | 2,992 |
| Individus incarcérés | 895 | 747 | | | | | | 659 | 778 | 996 |
| Hérétiques, Turcs et infidèles, non compris les Juifs. | 142 | 140 | | | | | | 27 | 62 | 108 |
| Individus d'âge à communier | 100,783 | 100,896 | 99,782 | 79,498 | 84,162 | | 79,354 | 86,466 | 93,669 | 95,662 |
| Individus avant l'âge de communier | 36,071 | 35,372 | 35,200 | 36,943 | 29,580 | 33,807 | 31,945 | 34,212 | 35,301 | 36,241 |
| Mariages | 1,177 | 1,417 | | | | | | 1,523 | 1,303 | 1,031 |
| Baptêmes | 4,336 | 5,186 | 5,091 | 5,260 | 3,138 | 3,794 | 3,432 | 4,362 | 4,256 | 3,836 |
| Morts | 2,836 | 2,433 | | | | | | 2,240 | 2,750 | 3,997 |
| Mortes | 2,321 | 2,394 | | | | | | 1,854 | 2,191 | 2,440 |
| Ensemble | 5,157 | 4,827 | 3,224 | 3,775 | 2,804 | 3,353 | 2,993 | 4,094 | 4,941 | 6,437 |
| Hommes vivants | 72,689 | 71,636 | 63,924 | 66,685 | 62,442 | 59,658 | 66,890 | 67,294 | 67,226 | 69,544 |
| Femmes vivantes | 64,165 | 64,632 | 59,109 | 62,165 | 59,166 | 58,224 | 63,615 | 61,090 | 61,771 | 61,812 |
| Population totale | 136,854 | 136,268 | 123,023 | 128,850 | 121,608 | 117,882 | 130,505 | 128,384 | 128,997 | 131,356 |

Rapport des naissances à la population 30, 70 } sur 18 ans.
Dito des morts dito 25, 93 }

Personne ne sait, pas même le gouvernement, la valeur des importations et des exportations des États romains, ni en quoi elles consistent. Le revenu des douanes n'est pas mieux connu; tout ce que l'on peut dire, c'est que les principaux articles d'exportation sont: la laine grossière, les cuirs, le chanvre, l'alun, le marbre brut aussi bien que taillé. On m'assure que les chiffons y jouent un grand rôle; les plus mauvais, ceux dont on ne peut pas faire du papier, sont portés à Gênes, pour servir d'engrais aux orangers. Mais, ce qui vaut mieux que les chiffons, ce sont les revenus spirituels tirés de tous les pays catholiques de l'Europe, tels que la première année du temporel sur les bulles des bénéficiers et des évêques; les dispenses pour épouser sa nièce ou sa cousine; 3,000 francs pour faire un évêque; 3,000 écus pour faire un cardinal, etc. Cependant, comme tous les objets manufacturés, tous ceux de luxe, toutes les consommations qui ne sortent pas immédiatement du sol, viennent du dehors, même les vins fins dans un climat excellent pour la vigne, on ne comprendrait pas comment le pays peut y suffire, même avec son revenu spirituel, si un coup d'œil sur la grande masse du peuple, ses vêtements, ses meubles, sur ses jouissances enfin, n'apprenait pas que tout cela est tellement restreint, que la façon d'un évêque ou d'un cardinal solderait aisément le luxe de quelques centaines de gens du peuple.

Le revenu spirituel, qui est appelé la *Dataria*, est, au surplus, aussi mal connu du gouvernement que le sont les autres branches du revenu public, et, lorsqu'en dernier lieu, le cardinal Gonzalvi voulut se faire rendre des comptes par ceux qui sont à la tête de ce département, il ne put en venir à bout.

D'après la décision du concile de Trente, le mariage ici est indissoluble, et l'expression d'un doute à ce sujet est punie d'excommunication. Comme c'est un sacrement et non un contrat civil, le consentement des parents n'est pas absolument nécessaire. Les biens des mariés restent séparés comme chez les anciens Romains (1). J'avais entendu parler de certaines clauses dans quelques contrats de mariage, qui assuraient à la femme le privilége d'avoir son *cavaliere servente;* mais je me suis assuré par des recherches qu'il faut mettre ce conte au rang de celui qui fait conduire les femmes anglaises au marché, la corde au cou, par leur mari, pour y être réellement vendues au plus offrant (2).

(1) César, dans ses Commentaires, observe avec surprise que, dans les Gaules, les biens de l'homme et de la femme sont en commun, et le survivant héritier de l'autre.

(2) Quelques gens du bas peuple, en Angleterre, s'imaginent que la vente simulée d'une femme, qui serait dans l'habitude de faire des dettes, affranchit son mari de l'obligation de les payer à l'avenir; et, bien que ce soit une erreur, le scandale de cette vente empêche en effet celle qui en est l'objet de faire des dettes en lui ôtant le crédit qu'elle pourrait avoir.

Il est vrai qu'il y a quelquefois en Italie un accord par écrit, entre des époux, sur la manière dont ils vivront, quand ils seront mariés; par exemple, le mari promet de ne jamais faire vivre sa femme à la campagne, ce qui paraît ici une chose insupportable.

Les petits princes souverains de l'Italie, lorsqu'ils devinrent autrefois feudataires du pape, conservèrent, autant qu'ils purent, dans leur état de maison, les dehors de leur ancien rang, et même à présent, les ducs et princes romains, à moitié ruinés par la révolution, veulent encore avoir pour maître de cérémonies, un noble plus pauvre qu'eux-mêmes; il leur faut un avoué pour recevoir les réclamations des vassaux qu'ils n'ont plus, un autre pour le département criminel, un secrétaire, un bibliothécaire, un intendant, quelques commis pour tenir les comptes, et un grand nombre de domestiques. Autrefois un prince et une princesse, un duc et une duchesse avaient chacun leur maison à part, différentes livrées, différentes voitures portant leurs armes respectives, et la dame avait son gentilhomme qui devait être noble; on se souvient encore à Rome d'avoir vu la princesse Braschi conduite par son gentilhomme, tandis que le prince, son mari, suivait, sans jamais lui offrir son bras.

Les cardinaux ne sont pas nécessairement prêtres; ils peuvent quitter l'état ecclésiastique et

même se marier. Les bas rouges, la calotte rouge, et l'âge mur leur imposent une sorte de retenue, et on ne les accuse pas de galanterie, quoique dans leur intérieur, ils aient quelquefois des liaisons obscures et peu connues.

Les prélats qui forment un autre ordre extra-canonical, comme les abbés d'autrefois en France (1), portent un vêtement de couleur violette qui les distingue des laïques; les prêtres de paroisse passent pour avoir des mœurs régulières, mais pour être très indulgents à l'égard des peccadilles de leurs pénitentes.

Dans les beaux jours de Rome pontificale, et même jusqu'à la révolution, l'étiquette était beaucoup plus stricte qu'elle ne l'est maintenant; par exemple, un cardinal dans son carrosse qui rencontrait un cardinal à pied, (je m'étonne qu'un cardinal allât alors à pied) devait descendre pour lui faire son compliment. Après maintes révérences, gracieux sourires, et protestations d'attachement, les éminences prenaient congé l'une de l'autre; mais celle du carrosse, au lieu d'y remonter, devait s'éloigner à pied jusqu'à une certaine distance, se retournant plusieurs fois, et faisant la révérence à l'éminence à pied, qui, de son côté, s'acquittait des mêmes devoirs; et ainsi de part

(1) On se souviendra que tout ceci date de huit ou neuf ans; les abbés d'autrefois pourraient fort bien être revenus en France.

et d'autre, jusqu'à ce qu'elles ne se vissent plus. Un cardinal pouvait rendre les mêmes honneurs à un prince sérénissime qui aurait eu le droit de s'asseoir sur les bancs des cardinaux dans la chapelle du pape, mais à nul autre mortel; « suivant moi, (dit le *signor cavaliere Girolamo Lunadoro*, qui a écrit un livre sur la *corte di Roma*) suivant moi, ce qu'il y a de plus difficile à arranger, ce sont les places dans un salon de compagnie. Je maintiens qu'un cardinal étranger, qui fait visite à un cardinal romain, doit être placé au fond de l'appartement, vis-à-vis de la porte, et à côté du maître de la maison, et que, s'il y a d'autres cardinaux, ils doivent être placés à côté les uns des autres, exactement sur la même ligne, toujours en face de la porte, etc., etc ». Si le lecteur en veut savoir davantage, qu'il consulte le *signor cavaliere Girolamo Lunadoro* lui-même (1).

Le pape, comme nous l'avons vu, ne demeure pas au Vatican, mais occupe un palais sur le Mont *Quirinal*, point fastueux, mais jouissant d'un air salubre et d'une fort belle vue. On voit sur la place Quirinale, devant le palais, une belle fontaine jaillissante, dont les eaux sont reçues dans un bassin de granit oriental, formé d'un seul bloc et ayant 76 pieds de circonférence, et près de là

(1) Lo stato presente o sia la relazione della corte di Roma, già publicato dal cav. Lunadoro, etc., etc., in Roma, 1774.

s'élève, plus haut que le palais Quirinal, un obélisque égyptien de granit rouge. Les deux chevaux, de dimensions colossales, d'où vient le nom de *Monte Cavallo*, sont placés des deux côtés de l'obélisque, et conduits par deux hommes de taille également colossale, ayant dix-sept pieds de hauteur. Les noms de Phidias et de Praxitèle, gravés sur leurs piédestaux, montrent seulement que l'usage de donner de grands noms à des ouvrages médiocres n'est pas nouveau. Les hommes ont été trouvés dans les Thermes de Constantin, et sont probablement de son siècle; mais les chevaux peuvent bien être grecs, et comme tous ceux de l'antiquité, ce sont de bons gros limoniers. Quand le pape est en voiture, il est escorté d'une belle troupe de chevau-légers; mais les portes de son palais ne sont gardées que par des personnages sans armes qui ressemblent aux valets d'un jeu de cartes. Autrefois ils étaient choisis parmi les habitants d'une petite ville nommée *Castello de Vitorchiano*, près *Viterbo*, qui étaient restés fidèles au pape à une époque ( le douzième siècle) où il s'était vu abandonné de tout le monde. Les gardes suisses de sa sainteté portent à peu près le même costume antique.

Le portique, qui entoure la grande cour du palais Quirinal, abrite les équipages de ceux qui vont chez le pape, et un bel escalier conduit à de vastes appartements, meublés avec une élé-

gance peu commune à Rome, mais surchargés de dorures. Ces appartements étaient destinés au roi de Rome sous Bonaparte, et ont dernièrement été préparés de nouveau pour la réception du grand père, l'empereur d'Autriche, qui était attendu.

Les fenêtres donnent sur un jardin, où les armoiries du pape, sans oublier les clefs de Saint-Pierre, se voient curieusement dessinées sur la terre, au moyen de menus fragments de marbres de diverses couleurs distribués en compartiments; pas un pauvre petit brin d'herbe, pas la plus petite plante ne dégrade la majesté de ce parterre pontifical, dont l'ordonnance est purement architecturale. Son étendue, d'environ quarante arpents, n'est pas toute dans le goût que je viens de décrire; le reste offre un mélange hétérogène de choux, de statues et d'allées jamais sarclées, mais dont les arbres sont, en revanche, taillés avec grand soin; au moyen de petits tuyaux cachés sous terre, une eau perfide jaillit inopinément sous les pieds des dames qui s'y promènent, et seringue leurs jupons, sorte d'espiéglerie à laquelle on ne s'attendrait pas dans le jardin du pape.

J'ai déjà parlé des fragments d'un ancien plan de Rome, gravé sur albâtre, qu'on voit au musée du Capitole, et du portique d'Octavien, qui se fait remarquer sur ce plan. J'ai été voir ses ruines situées

dans la poissonnerie (*Pescheria*). Ce beau portique est rempli ou plutôt incrusté de misérables échoppes, où l'on vend le poisson, qui forment de petites rues si étroites, que les colonnes antiques ou portiques sont de chaque côté profondément entaillées par les moyeux des roues de charrettes. Je frappai à la porte d'une des maisons qui avoisinent la grande entrée de l'antique édifice, afin de voir certaine corniche qui pénètre dans la partie supérieure de la maison; on me cria d'entrer; mais les objets qui se présentèrent à ma vue me firent bientôt oublier ceux que j'étais venu chercher. Au milieu de la chambre, un grand matelas étendu par terre fourmillait d'êtres vivants; toute une famille gisait là, blottie sous la même couverture. Au milieu du groupe, je distinguai un visage long et livide, bien noir et bien blanc par places; c'était probablement celui du chef de la famille, étendu les yeux fermés et sans mouvement comme un corps mort; auprès de lui on voyait une vieille femme, qui semblait n'avoir d'autres vêtements que les guenilles nouées autour de sa tête, puis trois ou quatre enfants qui se disputaient l'étroite couverture toute roide de saleté. Un coffre, un banc, étaient les seuls meubles de l'appartement, à moins qu'on n'y ajoute un grand vase de bois plein de poisson, placé à côté du lit. L'air infect de ce repaire de la misère me fit reculer de dégoût, et regagner la rue au plus vite, où je

m'aperçus bientôt que j'étais noir de puces. Malgré cet état de choses, qui semble être celui de la plupart des maisons de la *Pescheria*, l'endroit n'est pas fièvreux, et il en est de même du quartier des Juifs, situé tout auprès, sur le bord du Tibre, où les maisons, remplies de monde, ne sont séparées que par des ruelles étroites et puantes. En parcourant cette partie de la ville, il m'est venu dans l'esprit que, de toutes les antiquités romaines, l'ordure est ce qu'il y a de plus antique; car il ne paraît pas qu'elle ait jamais été enlevée. L'on m'assure qu'il n'est pas rare ici de voir toute une famille de la basse classe, coucher dans le même lit, qui est très-grand; père, mère et enfants, sans chemises! la femme occupe ce grabat jusqu'à dix heures ou midi, pendant que le mari va au marché et met lui-même le pot au feu. Les portes des maisons du peuple sont souvent la porte même de leur chambre à coucher; vous y voyez, de la rue, toute la famille, comme autrefois chez les Grecs où les portes s'ouvraient contre la rue, de manière qu'il était d'usage à Athènes, quand on sortait, de crier aux passants de prendre garde que la porte ne les renversât.

Avant de bâtir le portique, qui porte le nom de sa sœur Octavie et dont je viens de parler, Auguste avait construit un superbe théâtre, auquel il avait donné le nom du fils plein d'espérance, que cette sœur venait de perdre, Marcel-

lus. C'était le second théâtre seulement qui eût été bâti en pierre, et le plus beau qu'on eût encore vu. Il reste de ce théâtre environ un tiers de la circonférence; l'étage inférieur est enseveli sous les décombres, mais la partie supérieure, transformée en château dans le moyen âge, offre de hautes murailles percées d'innombrables fenêtres sans régularité. Comme le Colysée, cet antique édifice devint une forteresse occupée par la puissante famille des *Pierleoni*, puis par les *Savelli*, et finalement par les *Massimi*, qui en firent un palais, appelé maintenant le palais *Orsini*. Comme le théâtre Marcellus a beaucoup plus souffert que le Colysée, les décombres forment dans l'intérieur un monticule presque aussi haut que les murs environnants, et sous lequel on trouverait probablement des objets d'arts précieux. Les Juifs qui fourmillent dans le palais *Orsini*, ont consacré ce monticule à une singulière branche d'industrie, celle de transformer de vieux habits en habits neufs. Le vétéran, étendu au soleil, est soigneusement regratté avec la carde à foulon, afin d'arracher au drap rapé un faux duvet de jeunesse qui trompe l'ignorant acheteur. La race rabougrie des Juifs, habitants de ce quartier, se fait remarquer par une grosse tête et des jambes grêles; leurs conscrits étaient sujets à des maladies toutes particulières. Soumis autrefois ici, comme presque partout, à de cruelles vexations, on les obli-

geait, pendant le carnaval, à courir le long du *Corso* pour l'amusement de la populace, et ils ne purent se racheter de cette avanie, qu'en faisant courir des chevaux à leur place, c'est-à-dire en fournissant le prix destiné à l'animal vainqueur. On les enfermait autrefois pendant la nuit dans les étroites limites de leur quartier; mais ils furent affranchis de cette sujétion en 1798 (1).

Un pont communique du quartier des Juifs à l'île du Tibre, qui, par sa forme, sa grandeur et sa situation, ressemble à l'île de la Cité, à Paris : les deux rivières se ressemblent aussi, quoique le Tibre soit plus bourbeux encore que la Seine, et surtout plus rapide. Cette île est fort malsaine, et souffrit beaucoup plus que les autres quartiers de la ville, lors de l'affreuse peste de l'an de Rome 401. Le sénat envoya à cette occasion des ambassadeurs à Épidaure, pour consulter Esculape dans son temple, et ils en rapportèrent un serpent qui s'échappa dans l'île du Tibre, où, en mémoire de cet événement, on éleva un temple au dieu de la Médecine : l'église Saint-Barthélemi est bâtie sur ses ruines. La peste dont il est ici question, ainsi que plusieurs autres, rapportées par Tite-Live, eurent lieu en été et en automne, et n'étaient probablement autre chose que les fièvres endémiques

(1) Les portes sont de nouveau fermées, et, par un singulier attachement aux usages de leur jeunesse, fermées, dit-on, à la requête des vieux Israélites.

d'à présent, plus violentes dans certaines années, et plus mal soignées que de nos jours. Un peu plus bas, on voit les ruines d'un autre pont, connu maintenant sous le nom de *Ponte Rotto*, qui joignait anciennement le quartier *Trastevere* à celui du *Mont Palatin*; il fut construit avant notre ère; mais le *Ponte Sublicius*, situé au-dessous, également en ruines, est d'une antiquité encore bien plus reculée; car c'est celui où *Horatius Coclès* fit sa belle défense. Il est bon d'observer que les arches, encore entières, de ces anciens ponts, s'élèvent hors de l'eau à peu près autant qu'elles ont pu le faire, lors de leur construction; d'où l'on doit conclure que le Tibre a conservé son ancien niveau, quoique le sol de Rome se soit fort élevé; ses inondations, encore fréquentes et dangereuses, ont dû l'être autrefois bien davantage. Près du *Ponte Rotto*, on montre la maison de Nicolas Rienzi, le célèbre tribun de Rome en 1347; elle est remarquable par un certain mélange de prétentions en architecture et de pauvreté. On voit près de cette maison le temple de la Fortune virile, et celui de *Vesta*, tous deux assez bien conservés. Ce quartier de Rome, fort laid assurément, est tout historique et poétique; si les yeux y sont peu satisfaits, l'imagination vous dédommage. C'est encore ici que l'on noyait les criminels dans le Tibre, ainsi que les chrétiens dans les temps de

leurs persécutions. L'endroit du rivage où se faisaient ces exécutions est marqué par la tradition, et l'on y trouve encore, sous l'eau, de grosses boules de marbre noir avec leurs anneaux de fer, que l'on suppose avoir été attachées aux malheureux que l'on précipitait dans le fleuve; quoi qu'il en soit, ces pierres ressemblent tout-à-fait aux poids des balances antiques, ou romaines. Vis-à-vis sur le penchant du Mont Aventin, on cherche, sans la trouver, la caverne de *Cacus*; mais quelques ruines, sur la gauche d'un sentier ombragé, qui monte jusqu'au sommet de l'Aventin, pourraient bien être celles du temple d'Hercule; c'est là que l'on découvrit la belle statue d'Hercule enfant, en basalte, qui se voit au musée du Capitole. Quelques génisses paissaient tranquillement, sans être inquiétées par les voleurs, quoiqu'Hercule ne fût plus là pour les défendre.

La vue du sommet de l'Aventin est fort belle; l'on trouve là quelques églises remarquables par leurs antiques colonnes de marbre de Paros, et leurs sarcophages païens; partout ailleurs ces églises seraient fort admirées, mais à Rome elles se perdent dans la foule. L'air, sur l'Aventin, n'est pas aussi bon que la vue est belle, son élévation étant un peu au-dessous du niveau de la fièvre; la fille du jardinier du prieuré de Malte était sur le point de succomber à cette maladie. Les navires remontent le Tibre jusqu'ici, et nous en

comptâmes quinze ou vingt, amarrés sur ses bords.

Sortant de la ville par la porte de Saint-Paul pour aller voir la basilique du même nom, à un mille de la ville, nous passâmes à côté de la pyramide de *Caïus Sextus*. Ce Romain, qui voulait absolument que son nom passât à la postérité, et ne savait probablement pas trop comment s'y prendre, ordonna, par son testament, qu'on lui élevât ce monument, modeste imitation des pyramides d'Égypte. Il a 113 pieds de hauteur, et 69 pieds de largeur à sa base. La dernière demeure de l'immortel personnage, située au centre de la pyramide, est de dix-huit pieds de long sur douze ou treize de large; le passage qui y conduit, caché depuis des siècles sous quinze pieds de décombres, fut découvert il y a environ 160 ans: cette accumulation de décombres montre que Rome antique s'étendait jusque dans ce lieu, maintenant désert. Deux belles colonnes de marbre, trouvées sous ces décombres, ont été gauchement plantées au pied de la pyramide, où elles font un mauvais effet. La forme pyramidale interdit à la nature ses moyens ordinaires de destruction; et, en Égypte, où l'extrême sécheresse, pendant une partie de l'année, empêche que la végétation ne s'établisse entre les pierres, les pyramides sont éternelles; mais celle-ci nourrit des arbres dont les racines, faisant l'office de coins et de leviers, ont séparé d'énormes pierres en

pénétrant dans leurs interstices. Soulevées et poussées en avant, plusieurs d'entre elles sont sur le point de tomber, et l'immortalité de *Caïus Sextus* aura sa fin. Le cimetière des étrangers hérétiques se trouve tout auprès de la pyramide, et l'on y voit quelques monuments en marbre d'assez mauvais goût. Mais le sort d'un étranger mort loin de son pays touche le cœur d'un étranger, et il ne foule pas avec indifférence la terre qui recouvre son cercueil. Un grand chemin, à travers une plaine déserte, nous conduisit, en moins d'une heure, à Saint-Paul *extrà muros;* quelques maisons abandonnées marquaient d'autant mieux la solitude profonde de cette partie de la *campagna;* nous remarquâmes que plusieurs de ces masures avaient été construites sur des monticules artificiels élevés de quelques pieds au-dessus du niveau général, dans l'espérance, sans doute, d'échapper au mauvais air; comme, à Venise, on élève les maisons quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, mais on n'échappe pas à la *mal aria* aussi aisément qu'à la mer. Saint-Paul est une des quatre premières églises chrétiennes, bâties du temps de Constantin, dans la forme d'une basilique. A l'extérieur, elle ressemble à une vaste grange, mais deux rangs de magnifiques colonnes, chacune d'un seul bloc de marbre précieux, décorent l'intérieur; elles sont de dimensions inégales, savoir, de trente-six à

quarante-deux pieds de hauteur, et de quatre à cinq pieds de diamètre, d'ordre corinthien, et dans les plus belles proportions, ayant appartenu au mausolée d'Adrien (château Saint-Ange). Les arcades, qui reposent sur ces colonnes, sont ornées de mosaïques, dont le goût barbare contraste avec celui des colonnes. Le pavé de porphyre, portant des inscriptions latines en lettres gothiques, était jonché de débris, et les poules, en grattant la poussière, faisaient briller des fragments de mosaïques de toutes les couleurs. Il y a un siècle et plus que les portes de bronze massif, qui furent autrefois apportées de Constantinople, affaissées sous leur propre poids, ne tournent plus sur leurs pivots. L'immensité ténébreuse de ce singulier édifice, avait quelque chose de bien plus imposant que les frivoles ornements et la dorure des autres églises italiennes. Pendant la saison du mauvais air, il ne reste ici qu'un seul moine et son domestique, enfants perdus du monastère. Nous demandâmes à ce dernier comment il faisait pour se conserver si gai, si frais et si vigoureux; sur quoi il se mit à rire, et, par un geste significatif, nous donna à entendre qu'il ne faisait pas abstinence, ajoutant qu'il évitait la rosée et l'air du soir. Son prédécesseur, dit-il, était mort de la fièvre; mais, au moyen de son régime, il avait lui-même résisté pendant trois ans. Au cœur de l'hiver, les pâ-

turages de la *campagna* étaient déjà aussi verts qu'au printemps, et les marguerites en pleine fleur en émaillaient la surface. L'air était doux et pur, le ciel d'un bleu clair sans nuage, et la chaleur du soleil à midi ne faisait encore qu'une impression agréable; il lui manquait cette ardeur dévorante, qui dégage du sein de la terre les principes délétères si pernicieux en été.

Nous venons d'être témoins d'une cérémonie intéressante et pénible en même temps; c'était la prise de voile d'une jeune personne de la famille Negroni, qui a prononcé ses vœux, ce matin, dans le couvent de Saint-Silvestre; elle était vêtue d'une robe de satin blanc, brochée d'or, et des plumes blanches flottaient sur sa tête. La princesse de Piombino l'accompagnait avec une nombreuse suite de domestiques et de soldats sous les armes. Après le sermon, prononcé par un moine sur le sujet rebattu des vanités du monde, la victime a été emmenée dans l'intérieur du couvent, pour reparaître bientôt à une fenêtre grillée, au-dessus de l'autel. Ici elle a été dépouillée successivement de tous ses ornements mondains; ses beaux cheveux ont été coupés par les religieuses et par la princesse de Piombino; elle a été revêtue ensuite de la robe noire et son front a été recouvert du bandeau blanc. L'infortunée causait gaiement; on la voyait rire; pas un nuage n'a été aperçu sur sa figure épanouie, pas

une larme n'a roulé dans ses yeux : des chants doux et harmonieux se faisaient entendre; les religieuses embrassaient leur nouvelle compagne; elles se sont agenouillées avec elle, ont entendu la messe, puis ont disparu. Voilà ce que le public a vu; mais il ne verra pas ce qui doit suivre, lorsqu'on ne fera plus la cour à la sœur novice, dont le sort vient d'être fixé sans retour; lorsqu'elle n'aura plus de rôle intéressant à jouer en public, de beaux cheveux à couper, de belles plumes à jeter avec dédain, de robe noire à revêtir; lorsque le temps lui aura dévoilé certains secrets qu'elle ne savait pas, sur ses compagnes, sur elle-même, sur le couvent, sur le monde auquel elle a renoncé sans le connaître. Il lui faudra vingt ans d'inanité, de niaiseries, et pourtant de jalousies et de haines, pour user ses regrets! Voilà ce que des calculs de famille préparent à l'infortunée. Les communautés religieuses, sans vœux irrévocables, sont des établissements utiles sous tous les points de vue; mais c'est la plus grande des folies que de se lier pour sa vie par aucun autre lien que celui du mariage, comme c'est un grand crime que de lier les autres, et surtout ses propres enfants.

Je trouvai l'autre jour, dans un recoin obscur de l'église de Saint-Pierre, un prédicateur ambulant, dont les auditeurs en guenilles, la bouche béante d'attention et les mains jointes, sem-

blaient retenir leur souffle de peur de laisser échapper quelques-unes de ses paroles. Telle est l'immensité de cet édifice, qu'à une distance, en apparence peu considérable, de ce groupe, on n'apercevait ni n'entendait rien. L'éloquence populaire du prédicateur, pleine d'énergie, était accompagnée de gestes expressifs et d'un grand jeu de physionomie. Je l'ai vu tenir pendant dix minutes, entre le pouce et l'indicateur de sa main droite, une prise de tabac, que le torrent de ses idées et la chaleur de son discours ne lui avaient pas laissé le loisir de prendre, et qu'à la fin il laissa tomber. Il y avait de l'éloquence dans cette prise de tabac, et plus d'un œil humide suivait avec admiration et inquiétude ses mouvements divers à travers l'espace; pensant quel saint homme c'était que ce prédicateur, qui oubliait ainsi les bonnes choses de ce monde en pensant au monde à venir. Il parla beaucoup des *Ananias* modernes et du châtiment qui leur était réservé. « Tout ce qui n'est pas absolument nécessaire aux riches, disait-il, appartient de droit aux pauvres et doit leur être donné. » Le sujet ne pouvait manquer de plaire à des auditeurs peu riches; aussi quand on fit la quête pour celui qui parlait tant de donner, les *bajochi* pleuvaient dans son chapeau.

M. Mathias, l'auteur supposé des célèbres *pursuits of literature*, ayant publié à Florence une tra-

duction italienne du poème anglais de *Sapho*, qui y a été fort goûtée, encouragé par ce succès, se proposait d'en faire une seconde édition à Rome, en y joignant la traduction du *Licidas* de Milton; mais le moine franciscain, chargé de la censure littéraire, ayant trouvé que le pape y était comparé à un loup, signifia au poète anglais que son *lupo* ne passerait pas. Le poète cependant qui tenait à sa bête ne voulut rien retrancher, et le livre n'a pas été publié. On lisait l'autre jour cette traduction de Sapho à l'académie *Tiburtina*, et nous y fûmes conduits. Il était six heures du soir et il fallut attendre long-temps dans l'obscurité, gardés par des factionnaires à moustaches, la baïonnette au bout du fusil, qui étaient là, nous dit-on, pour faire honneur à l'académie. A l'ouverture de la séance on nous lut d'abord, d'une voix chantante et monotone, une longue lettre de l'auteur de la traduction, qui lui-même dormait profondément; divers poètes, parmi lesquels figurait une dame, nous firent ensuite la lecture de leurs propres ouvrages, sonnets pour la plupart du genre laudatif; quelques-uns étaient en latin. Leur prononciation, fortement accentuée, avait une sorte de prosodie musicale et de retour périodique, sans égard au sens, comme les écoliers récitent leur leçon. Les Italiens parviennent à défigurer le langage le plus doux et le plus harmonieux du monde, par une certaine prononciation gutturale

rale de la lettre *r*, extrêmement désagréable. Les sonnets furent tous plus ou moins applaudis avec une sorte de bonhomie, aimable sans doute, mais nuisible aux progrès de l'art. On donne ici et on reçoit des louanges trop facilement, par envie de plaire, mais sans y attacher assez d'importance pour qu'on puisse être accusé de fausseté. On craint peu le ridicule, et l'on s'y expose gratuitement et sans y faire attention. La traduction italienne de Sapho fut admirablement bien lue par M. Feretri, poète lui-même. Le domestique qui éclaira la compagnie, en descendant l'escalier de l'académie, vint le jour suivant demander sa *buona mano* (son pour-boire de trois *paoli* ou trente sous de France), et cinq minutes après nous vîmes aussi paraître le domestique de la personne qui nous avait présentés à l'académie, quoiqu'il ne nous eût lui-même rendu aucun service. L'abus de cette coutume de la *buona mano* est universel. Bientôt après notre arrivée à Rome, je reçus un billet de visite du cardinal Consalvi, premier ministre de sa sainteté, par un domestique portant sa livrée qui demanda sa *buona mano*. M'étant le jour suivant présenté chez son excellence, et ayant été reçu, je pris soin, afin de motiver ma visite, qu'il n'ignorât pas que je venais en conséquence de l'honneur inattendu qu'il m'avait fait. A peine de retour chez moi, un autre domestique du cardinal vint, comme le premier, présenter

sa requête; celle-ci était motivée sur ce qu'il m'avait ouvert la porte. Dînant bientôt après chez le ministre de France, M. le comte de Blacas, je racontai l'histoire de la visite du cardinal et des *buona mano*. L'ambassadeur fit observer qu'il était dans l'habitude de fournir au gouvernement les noms des voyageurs qui lui étaient recommandés, et que peut-être les domestiques du cardinal prenaient sur eux d'envoyer des cartes de visite à ceux qui étaient ainsi désignés à leur maître, afin d'avoir un prétexte pour demander de l'argent; il prit cette occasion de parler de la rapacité des domestiques italiens, et ajouta que s'il savait que quelqu'un des siens mît ainsi ses amis à contribution, il les renverrait sur-le-champ. Or le domestique, dans cet instant derrière la chaise de son excellence, s'était, le matin même, présenté chez moi pour sa *buona mano*.

Rien de plus commun en Italie que le talent de l'improvisation. Des Italiens de tous rangs et des deux sexes, amateurs ou autres, possèdent la faculté de parler en vers pendant des heures entières sur quelque sujet que ce soit, je devrais dire chanter, car leur débit est modulé, ce qui, dit-on, facilite la tâche. On assure même que les bouts-rimés, quand on leur en donne, loin d'ajouter à la difficulté, la diminuent. Les allégories perpétuelles dont ils font usage sont toujours mythologiques. Madame D.... ayant couru quelque dan-

ger à l'occasion d'une balle mal dirigée, qui, au lieu d'atteindre la cible, avait passé près de sa tète, fut, comme on peut bien croire, félicitée en vers improvisés par ses amis; tous s'accordèrent à mettre Vénus, Vulcain, et les foudres de Jupiter à contribution, reproduisant sans cesse les mèmes images usées et rebattues sans jamais rien d'original.

Lors mème que les improvisateurs sont le plus en verve, l'effort est encore trop apparent pour ne pas lasser bientôt ceux qui n'y portent pas un intérèt de convention. Hier cependant, 27 février, nous avons entendu un improvisateur qui sort tout-à-fait de la ligne ordinaire, et dont le talent tient véritablement du prodige. Lorsque la compagnie a été rassemblée, on a demandé des sujets qui ont été fournis par plusieurs étrangers de notre connaissance qui n'avaient aucun rapport avec l'improvisateur, et ne pouvaient ètre soupçonnés de s'entendre avec lui. Trois de ces sujets ont ensuite été tirés au hasard de la boîte où ils avaient tous été jetés. Ces préparatifs terminés, M. *Tommaso Sgricci* s'est présenté, et j'avoue que la première vue ne m'a pas prévenu en sa faveur. C'est un joli petit homme de vingt-cinq à vingt-six ans, que sa démarche incertaine et sa mise recherchée auraient pu faire passer pour une femme déguisée, sans les touffes noires qui ombrageaient les deux còtés d'un visage màle et très

expressif. Il portait des escarpins de maroquin jaune, et un pantalon blanc comme la neige; des diamants brillaient sur tous ses doigts, et un collet de chemise, brodé et rabattu sur les épaules, laissait voir son col à découvert. Après avoir lu attentivement les sujets qui lui étaient donnés, 1o l'Armure d'Achille, 2o la création du monde, 3o Sophonisbe; et, après s'être recueilli un moment, il a commencé sans récitatif, sans chant, sans l'accompagnement d'instrument dont la plupart des improvisateurs empruntent le secours. Aucune hésitation, aucun effort ne se faisait apercevoir, et à peine répétait-t-il quelquefois le même vers. Les deux premiers sujets l'occupèrent une heure et demie. Le plaisir que donnait cette facilité admirable était cependant mêlé d'une certaine inquiétude; on s'attendait à voir tarir la source de cette harmonie; on tremblait enfin de le voir tomber d'une si grande hauteur. Cependant cette chute n'arrivait point; toujours la même élocution facile, la même verve, le même jeu de physionomie; on aurait cru entendre un acteur exercé, sachant parfaitement bien son rôle. Il nous arrivait par moment de penser que ce que nous entendions était nécessairement étudié, et qu'on trompait notre crédulité; cependant lorsque nous nous rappelions la manière dont les sujets avaient été donnés, il fallait bien abandonner cette idée. Les Italiens ne perdaient pas l'improvisateur de

vue un seul instant, et leur attention n'était interrompue que momentanément par des applaudissements vifs et courts, suivis du plus grand silence.

Si nous avions admiré la facilité avec laquelle M. *Sgricci* avait ainsi improvisé deux petits poèmes, quel fut notre étonnement, lorsqu'il nous donna une tragédie en trois actes, qui ne lui coûta pas plus d'efforts; les personnages étaient Sophonisbe et son mari Syphax, supposé mort, Massinissa et Scipion, Barca, suivante de Sophonisbe, un soldat romain. Revenus de notre première surprise, nous pûmes donner toute notre attention au sujet de la tragédie. Le récit que je vais en faire a été communiqué à plusieurs des auditeurs italiens, qui l'ont trouvé juste.

Barca se présente sur la scène, et exprime ses regrets sur les malheurs de sa maîtresse; elle l'a laissée, dit-elle, sur son lit, plus pâle que le linge sur lequel elle repose; ses femmes préparent les ornements dont elle doit être parée à la cérémonie de son mariage, mais elle n'a pas le courage de s'en occuper elle-même et reste enveloppée de ses habits de deuil. Sophonisbe entre; elle avoue à Barca qu'elle a autrefois aimé Massinissa, mais qu'elle abhorre l'idée de s'unir à l'ennemi de son pays. Massinissa se présente transporté de joie à l'approche de son mariage avec Sophonisbe; elle cherche à lui persuader d'abandonner les Ro-

mains. Il lui demande alors quelles sont les qualités qui lui ont mérité son estime? Ce ne sont pas les charmes de sa figure, ni la force de son bras, mais plutôt la loyauté de son caractère et la fidélité de son cœur; ce cœur lui dictera-t-il de trahir les Romains et Scipion son ami et son bienfaiteur? Il la presse long-temps de ne pas différer son bonheur, et ne lui cache point que c'est le seul moyen d'éviter d'être conduite captive à Rome et d'orner le triomphe du vainqueur. Cette considération semble lever ses derniers scrupules; elle se laisse conduire à l'autel où elle est sur le point de recevoir les vœux de son amant, lorsqu'un soldat se présente tout-à-coup, interrompt la cérémonie, et leur commande de se séparer au nom de Scipion et du peuple romain. Massinissa s'écrie que Scipion est son ami et non son maître, qu'il lui sacrifierait sa vie, mais jamais son amour. Scipion lui-même paraît, et Sophonisbe se retire. Le Romain se prononce fortement contre l'union projetée, qui rendra Massinissa l'ennemi de son pays. Celui-ci dépeint, avec tout l'enthousiasme de la passion la plus ardente, les vertus de son amante ainsi que ses charmes, parle de la foi qu'il lui a jurée, et déclare qu'il ne peut l'abandonner. Scipion se rend enfin, mais déclare que c'est au risque d'encourir l'indignation du peuple romain. Barca seule occupe encore la scène; un soldat déguisé se présente à

elle, demande à parler à Sophonisbe, et lui remet un anneau, qu'elle connaît être celui de son mari. Il vient, dit-il, remplissant les derniers ordres que celui-ci lui donna en mourant, l'arracher à l'esclavage et lui offrir un asile; elle refuse de le suivre, dit que peut-être il est l'assassin de Syphax, auquel il a pris cet anneau. Le soldat lève alors la visière de son casque; il n'est autre que Syphax lui-même! Sophonisbe est sur le point de s'évanouir. Syphax lui dit qu'il sait trop qu'elle ne l'a jamais aimé; qu'elle s'était donnée à lui par obéissance et non par choix; mais l'abandonnera-t-elle dans son malheur? Après quelques instants, elle lui déclare qu'elle est résolue de le suivre. Il lui parle alors d'un passage souterrain qui conduit du temple de Jupiter au bord de la mer, où une barque les attend: minuit sera l'heure du rendez-vous. Massinissa, cependant, impatient d'achever la cérémonie, interrompue à l'autel, rejoint Sophonisbe. Avant de s'y laisser conduire, elle écrit quelques lignes à Syphax, pour lui jurer fidélité et lui renouveler la promesse qu'elle lui a faite de se trouver au lieu indiqué: Barca se charge de la lettre.

Scipion et un soldat romain occupent maintenant la scène; celui-ci rapporte à son général qu'examinant, par curiosité, certaine grotte obscure, près de la mer, une femme inconnue lui

avait remis un billet, accompagné de quelques discours mystérieux, et avait disparu. ( L'improvisateur s'est ici servi de quelques expressions triviales, qui ont excité un moment la gaieté parmi les auditeurs ; mais il n'en a point été déconcerté. ) Le général loue la prudence du soldat, ouvre la lettre ; et, quoique satisfait d'apprendre ce qu'elle lui découvre, il n'en prend pas moins occasion de se répandre en injures assez peu originales contre les femmes en général, et surtout contre Sophonisbe, dont son ami était sur le point d'être la dupe.

Cependant Massinissa conduit son amante à l'autel de Junon, où elle lui engage *toute la foi* dont elle peut disposer ( équivoque qui n'est pas tout-à-fait excusable ), lorsque Scipion entre et remet la lettre fatale à Massinissa. La cérémonie est interrompue, et Sophonisbe se retire. Massinissa, furieux, jure de tuer son rival dans ses bras. Minuit arrive ; Syphax est surpris dans le passage souterrain et attaqué par Massinissa, qui le blesse mortellement : il se plaint en tombant d'avoir été trahi par Sophonisbe. Celle-ci paraît, se précipite sur son époux mourant, qu'elle reconnaît publiquement, puis se donne la mort.

L'improvisateur, sans prononcer jamais le nom des personnages, a su les désigner clairement par de simples inflexions de voix et quelquefois en changeant de place. Il s'est servi du vers blanc,

de sept syllabes, en usage en Italie pour les sujets héroïques ; mais les chœurs, introduits assez fréquemment, étaient en vers rimés de quatre jusqu'à douze syllabes. Il a parlé deux heures et demie, et il est mort deux fois : une fois sur le plancher pour les amateurs anglais probablement, et une autre fois dans son fauteuil, suivant les bienséances françaises, mais toujours également bien, avec énergie, avec grace, sans rien outrer, et fort naturellement. Sa belle voix de basse était tout-à-fait exempte de la prononciation gutturale de l'*r*, qui gâte si souvent la douce harmonie de l'italien. Livré à son inspiration, le jeune fat a fait place au poète, et je répondrais bien qu'il ne s'est pas souvenu une fois de ses bagues et de ses breloques.

Son grand défaut a été l'abondance ; avec un peu plus de loisir il aurait pu réduire son ouvrage de moitié, et en aurait doublé le mérite : cependant, cette abondance même est, après tout, admirable. Parler en vers, souvent rimés, pendant deux ou trois heures, serait déjà une tâche assez laborieuse, lors même que l'on n'articulerait que des mots vides de sens ; mais composer une histoire intéressante, faire parler plusieurs interlocuteurs conformément à leur caractère, lier les événements et arriver à un dénouement dramatique, produire enfin une tragédie, bonne ou mauvaise, impromptu, n'en fût-ce même que

l'ombre, cela semble à tout le monde, excepté aux Italiens eux-mêmes, un véritable prodige. Voici comment ils expliquent l'étonnante faculté qu'ils possèdent, presque tous, du plus au moins.

« L'harmonie naturelle de notre langue, disent-ils, et les facilités qu'elle offre pour la poésie, nous induisent en tentation poétique. Dès notre première jeunesse nous faisons des vers, et notre mémoire, remplie de ceux de nos meilleurs poètes, fait la moitié des frais de la composition. Peu à peu, nous nous accoutumons à y trouver des figures poétiques toutes faites, sur certains sujets principaux qui reviennent toujours.

« Il y a dans notre imagination un tiroir pour chacune des grandes passions humaines, et pour les phénomènes principaux du ciel et de la terre. Celui de la mythologie est le plus grand, celui de la nature le plus petit. L'art consiste à savoir à point nommé mettre la main sur le bon endroit; nous ne nous piquons pas d'originalité, de naturel, ni de goût enfin; nous sommes poètes à la manière des faiseurs de bouts-rimés, de logogryphes et de charades. » La fureur de l'improvisation a gâté le talent de plus d'un poète. L'on donnait à un de ces faiseurs de tours de force en poésie six sujets quelconques; il improvisait un vers sur chaque sujet successivement, le septième vers donnant la seconde ligne du premier sujet, le huitième vers la seconde ligne

du second sujet, et ainsi de suite; six secrétaires prenant chacun à leur tour le sixième vers de la longue tirade incohérente, se trouvaient avoir écrit six poèmes distincts, dont le sens, indubitablement fort médiocre, était au moins suivi et régulier. Quand Philidor conduisait plusieurs parties d'échec à la fois, sur des tables placées derrière lui, et les gagnait toutes, il répondait à ceux qui lui en témoignaient leur surprise, qu'il *voyait* les jeux rangés dans sa tête. L'improvisateur des sept poèmes simultanés les *voyait* aussi, et telle était la force de sa mémoire, qu'il y voyait également classés tous les lieux communs dont il pouvait avoir besoin, et les tirait mécaniquement de leurs cases respectives, comme un homme de cabinet tire de ses tablettes le livre dont il a besoin, sans hésiter un moment, entre les dix mille volumes dont sa bibliothèque est composée. Le pianiste hésite-t-il un moment sur la touche où il doit mettre le doigt, la regarde-t-il, y pense-t-il le moins du monde? et vous qui parlez, songez-vous aux règles de la grammaire? Votre science est celle de l'habitude, et c'est aussi celle de l'improvisateur. Le spectacle extraordinaire que nous a donné M. Sgricci n'est donc pas absolument un miracle; on voit qu'il rentre dans les possibilités physiques et s'explique jusqu'à un certain point. L'auditoire était en grande partie composé de rivaux dans l'art de l'improvisation; cependant

leur admiration parut extrême; d'un mouvement spontané, ils se précipitèrent autour du poète à la fin de son récit dramatique, et l'emportèrent en triomphe au milieu des acclamations générales. Tommaso Sgricci est le fils d'un avocat d'Arezzo, élevé à l'université de Florence et destiné à la profession de son père; mais il fut entraîné par son penchant pour la poésie, ou du moins pour l'improvisation. Ses amis assurent que sa conversation, pleine de feu, rappelle le tour d'esprit d'Alfieri; au reste il n'écrit point et cela est prudent; quelques sonnets que j'ai vus de lui n'avaient rien de remarquable; ils n'offraient que de la mythologie bien usée et des lieux communs sur la nature, que les Italiens observent peu. Quoique M. Sgricci fasse ressource de son talent, et que les billets d'admission se paient, cependant il ne veut point parler sur le théâtre et emprunte pour ses séances un appartement dans un *palazzo.*

Il y a ici une école de peinture, entretenue par le roi de Prusse, et les élèves, admirateurs enthousiastes de leur compatriote Albert Durer, semblent croire que l'art a rétrogradé depuis cet artiste. Ils préfèrent le Perugin à son disciple Raphaël, et je les ai vus occupés à peindre sur un fond d'or, ce qui remonte encore plus haut qu'Albert Durer.

Quelques-uns d'eux poussent, dit-on, l'esprit de

restauration, jusqu'à dessiner les figures vues de face sur la pointe du pied, parce que dans le 12[me] siècle, l'art ne s'était pas encore corrompu au point de dessiner en raccourci.

Le ministre de Prusse a prêté à ces jeunes Allemands plusieurs chambres pour y exécuter des fresques; mais peu fidèles à leurs propres principes, ils font, sans s'en douter, du Raphaël au lieu de faire du Perugin. Leur travail m'a paru montrer tout le goût qu'ils tâchent de ne pas avoir, et aussi peu de sécheresse et de dureté que le système qu'ils ont adopté pouvait le permettre. Un de ces sectaires, étendant la main, demandait d'un air triomphant si le contour n'en était pas parfaitement défini, et s'il avait rien de ce vague des prétendus bons coloristes. Leur harmonie tant vantée, ajoutait-il, n'est pas l'harmonie de la nature. « Vous dites que nous sommes durs, « je réponds que nous sommes vrais! » En vain leur fait-on observer que les couleurs ne pouvant donner au relief des objets toute la force de la nature, il faut bien affaiblir leurs contours, si l'on veut reproduire l'effet de ce que nous voyons. Les peintres ne peuvent nous donner qu'une traduction de la nature faite dans une langue fort inférieure à l'original; la vouloir littérale, serait en faire la caricature; l'art ne peut que réveiller l'idée de cet original et non en donner l'exacte copie.

Ces prétendus imitateurs en peinture ressemblent à ces musiciens qui composent ce qu'ils appellent une bataille, et font entendre le fracas du canon sur la timbale retentissante, et le cliquetis des épées sur le violon, ou bien qui imitent le sifflement de la tempête, en faisant crier le bec de la clarinette; ils produisent bien la même nature de bruit, mais pas du tout la même impression. Il y a des *attrapes* en peinture, que l'on croit être des imitations exactes, à s'y méprendre, d'une déchirure dans la toile d'un tableau; d'un clou qui la perce, d'une mouche sur le nez du principal personnage, etc., etc. Mais si on y regarde de près, cette imitation, prétendue exacte, n'imite que l'effet. C'est la charge, bien plus que l'imitation de l'accident ou de l'objet représenté.

L'imagination a autant de part aux succès du peintre en ce genre, qu'elle en a à ceux du ventriloque, lorsqu'il fait croire qu'il jette sa voix à droite ou à gauche, sous terre ou dans les airs, tandis que l'oreille sans imagination ne l'entendrait venir que de sa bouche.

Les élèves de l'académie prussienne, non contents de suivre dans l'étude des beaux arts les lumières du moyen âge, cherchent à se donner à eux-mêmes des tournures de ce temps-là, portent l'habit court, serré d'une ceinture, le col nu et autant de barbe que leurs jeunes visages,

peuvent en fournir, au grand étonnement des Romains, qui ne savent que penser de ces héros de mélodrame.

Il y a évidemment dans le caractère moderne allemand, une certaine exagération, un manque de mesure et de naturel ; il semble que, las de s'entendre dire qu'ils sont les portefaix de la littérature et des beaux-arts, ils veulent à toute force se faire une réputation d'excentricité dans les idées, comme de *forcènerie* dans les passions, au lieu du flegme qui leur était attribué. Mais en dépit de toute cette misérable affectation, leur constance dans les travaux, leur véritable sensibilité et surtout leur penchant à la solitude, multiplient de plus en plus parmi eux les savants du premier ordre, les grands poètes et les penseurs originaux. Tout récemment, revenant chez moi assez tard, je rencontrai dans l'obscurité six ou huit hommes, chantant en parties délicieusement, et je les suivais depuis long-temps de rue en rue dans l'obscurité, lorsque, s'arrêtant, ils se mirent à causer entr'eux. Je reconnus alors que c'étaient des Allemands qui *sérénadaient* ainsi les enfants de Melpomène, beaucoup mieux que ceux-ci ne savent le faire ; car les chants populaires, en Italie, ne sont pas beaux, et l'on trouve très rarement un piano dans une maison, de sorte qu'à moins d'avoir une belle voix, on n'y pratique pas la musique et on en perd le goût.

Le pape officiait en personne, ce matin, au Quirinal, et sa musique était, comme à l'ordinaire, admirable. C'était, je crois, à l'occasion d'un nouveau cardinal, et le sacré collége, qui occupait les trois côtés d'un carré dont le trône pontifical formait le quatrième, a joué le rôle principal dans cette solennité. Le chef de file, parmi les cardinaux, s'est levé d'un air solennel, et plaçant ses deux mains sur la poitrine du cardinal son voisin de droite, leurs deux têtes vénérables se sont inclinées l'une vers l'autre, et on les a vus s'embrasser sur les deux joues. Après avoir ainsi reçu le baiser fraternel, le second cardinal, se levant à son tour, a croisé les mains sur sa poitrine dans une attitude de recueillement béatifique et a fait plusieurs fois le signe de la croix. Passant alors du rôle passif au rôle actif, il s'est tourné, plein d'amour, vers la troisième éminence et lui a rendu le baiser fraternel qu'il venait de recevoir. L'extase et la tendresse se sont ainsi propagées d'une éminence à l'autre, pendant une bonne heure, et comme il y en avait une soixantaine, cela faisait un baiser par minute, ce qui n'était pas mal pour des personnes, presque toutes d'un âge très mûr, et point ingambes. Le cardinal Fesch s'en est acquitté à merveille; personne ne baisait avec plus de ferveur et ne faisait le signe de la croix plus souvent ni de meilleure grace. Sa Sainteté avait cependant l'air de

s'ennuyer mortellement, et n'a pas été moins satisfaite que nous de voir finir tout cela. Nous n'avions jamais vu un si grand rassemblement de voitures à Rome qu'en cette occasion, et la cour du palais Quirinal en était toute rouge, les livrées, les harnais, les rênes, les plumes mèmes sur la tète des chevaux, étant de cette couleur; tandis que les ressorts des voitures, le timon, etc., étaient dorés.

Dans le moyen âge, la fète de Noël était célébrée par certaines réjouissances qu'on appelait la *fête des fous*, la *procession de l'âne*, etc., etc., accompagnées d'hymnes et de chansons grossières, obscènes même et profanes; mais, de nos jours, cette fète est plus décemment célébrée par trois messes qui indiquent mystérieusement le période avant la loi, *populus gentium qui ambulabat in tenebris;* l'établissement de la loi, *lux fulgebit hodiè;* la rédemption, *puer natus est nobis.* Chaque église expose, en outre, les reliques qu'elle possède, ainsi que des représentations grossières, en cire, en bois, en terre, de la crèche, de la sainte famille, etc., etc. Nous admirâmes cependant beaucoup une représentation de cette espèce, que l'on montre pour de l'argent, dans une maison particulière. Bien que puérile dans la description, l'effet en est certainement très remarquable. A travers l'étable, où est la crèche, la sainte famille, etc.; et par une fenêtre

qui se trouve vis-à-vis de la porte que les spectateurs ne passent pas, on découvre un vaste paysage, des prés, des bois, des villages d'où s'élève de la fumée, des rochers, des montagnes et le ciel. Or, de tout cela, il n'y a de réel que le ciel et la fumée; je dois pourtant y ajouter les prairies qui sont de gazon véritable; mais, les rochers sont de liége, les montagnes de toile peinte, et les villages de carton. L'on a peine à se persuader que l'objet que l'on a sous les yeux n'est pas réel, et qu'au lieu d'une douzaine de lieues, il ne couvre que quelques pieds de surface horizontale. Avec ce moyen, il n'y a pas de point de vue que l'on ne puisse imiter à s'y tromper. La foule se porte surtout à l'église de *Santa Maria d'Araceli*, sur le Mont Capitolin, pour adorer *il sacro bambino* (l'enfant Jésus), et l'on voit beaucoup de gens monter à quatre pattes les 124 marches de marbre blanc de *la scala santa* (l'échelle sainte), qui y conduit, dans l'espoir d'obtenir, par l'intercession du *sacro bambino*, le gros lot à la loterie. Au reste, César, avant eux, monta par ces mêmes escaliers, et de la même manière, pour obtenir aussi le gros lot, mais dans une autre loterie. Les Romains modernes, aussi superstitieux que les anciens, tirent des présages de toutes sortes de choses; du nombre d'assassinats d'un criminel exécuté, du nombre de ses complices, du nombre de

ses dents, etc., etc. C'est ce qu'ils appellent les *numeri dell' impiccato.*

La veille de Noël, au soir, des centaines de marchands crient dans la rue des images du *bambino*, à très bon marché. Des centaines de chanteurs font entendre, à de nombreux auditeurs, des hymnes sur la nativité, en s'accompagnant de la mandoline. Le *bambino d'Araceli*, exposé à la vue des fidèles pendant la troisième messe, a été fait d'un morceau d'olivier pris sur le mont des Olives, par un moine franciscain, au commencement du siècle dernier. Aussitôt que le moine eut façonné sa bûche en *bambino*, on vit les couleurs lui monter au visage, pour ne plus pâlir. Une foule de malades se font apporter; quelques-uns d'entre eux s'en vont guéris, et il y a certainement beaucoup de ces cures aussi bien constatées qu'aucun fait puisse l'être par des témoignages humains. La foi sans bornes a ses miracles.

On voit des enfants de huit à dix ans monter sur l'autel, et débiter *ex tempore*, d'une petite voix grêle, des lieux communs sur le *bambino*, que le peuple prend pour des paroles révélées, et qui font pleurer de joie pères et mères. Le six janvier, les trois rois de l'Orient attirent de nouveau la foule, composée en grande partie des gens de la campagne, qui passent la plus grande partie de la journée sur les marches du long escalier, assis

au soleil, quoiqu'au milieu de l'hiver, se racontant les uns aux autres, en parfaite simplicité, des histoires de miracles, tout en mangeant leur provision de châtaignes. Ces paysans étaient plus mal vêtus, plus sales, et de plus mauvaise mine que les gens de la ville; la plupart avaient l'air malade; on trouve cependant, çà et là, des femmes d'une beauté extraordinaire, parmi les pauvres comme parmi les riches, à la campagne comme à la ville, qui montrent ce que les Romains pourraient être; mais, comme il y a chez tous un manque total de culture d'esprit, la pauvreté du corps défigure les uns, celle de l'ame les autres; si les Romains avaient à manger et à penser, ce serait encore un grand peuple.

*Rome*, 10 *janvier*. Un magistrat de haut rang, mais de peu de pouvoir, le sénateur de Rome, *D. Giovanni Patrizi*, vient de mourir. Il était fort estimé, et sa mort a rappelé le souvenir des persécutions qu'il avait endurées sous Bonaparte. Soupçonné, avec raison probablement, d'être du nombre des mécontents, on voulait le forcer à envoyer ses fils au collége de la Flèche, en France; il s'en défendit long-temps, et à la fin les éloigna secrètement; il fut alors arrêté, le 26 novembre 1811, arraché du sein de sa famille, et envoyé au château d'If, où il resta jusqu'à la chute de l'empereur. Le commissaire général, à Marseille, M. de Permont, qui avait ordre d'ouvrir ses lettres, a

dit depuis à sa sœur, madame la duchesse d'Abrantès, actuellement à Rome, et de qui je tiens la chose, que le désespoir qu'elles peignaient aurait touché le cœur le plus dur. La mort prématurée de ce magistrat, à l'âge de quarante-deux ans, est attribuée aux suites de son emprisonnement.

On voit, sur la place d'Espagne, une longue rampe formée de 132 marches, qui conduit à *Trinità del monte;* elle est ordinairement occupée par des jeunes gens du peuple et des mendiants qui jouent aux cartes, jurent et se querellent du matin au soir; il en est de même sur les degrés de presque toutes les églises et dans tous les autres endroits propices. Telle est l'éducation que reçoit le peuple à Rome; je dois répéter ce que j'ai observé ailleurs, c'est que la plupart des mendiants sont estropiés, ce qui ne peut être attribué aux manufactures puisqu'il n'y en a point, mais bien au peu de soins donnés aux enfants, et aux désordres de leur première jeunesse.

Le Tibre est débordé et les rues basses de Rome sont sous l'eau; ceci n'est rien cependant comparé aux inondations marquées sur deux piliers au port de *Ripetta;* on y voit des marques de grandes eaux, dix-huit pieds au-dessus des rues adjacentes, et le courant étant très rapide, une bonne moitié de la ville a dû se trouver dans le plus grand danger d'être emportée.

Les représentations théâtrales ne sont que to-

lérées ici pendant quelques jours, avant et après le carnaval. Les théâtres eux-mêmes sont exprès cachés par des maisons qui en dérobent la vue. Un d'eux (le théâtre *Valle*) est assez beau et surtout très propre, comme ils le sont généralement en Italie. Nous avons assisté à un opéra dans le milieu duquel un grand ballet, qui n'y avait aucun rapport, s'est trouvé intercalé, et cela s'accorde avec le goût du public qui ne fait aucune attention à l'ensemble. Des morceaux de différentes pièces de théâtres, opéras et autres, sont souvent entremêlés, une scène de l'un et une scène de l'autre, alternativement.

La danse ici consiste en tours de force sans grace et quelquefois peu décents; il m'est venu dans l'esprit que si les puces et les sauterelles étaient un peu plus grosses, elles feraient fortune sur le théâtre italien par l'énergie de leurs mouvements. Il faut cependant convenir que les acteurs italiens ont un certain naturel trivial qui n'est pas sans mérite, et qu'ils sentent vivement. Le pathétique, quelque plat qu'il puisse être, est ordinairement applaudi par le public avec plus de bonhomie que de goût. Les femmes, sur le théâtre italien, sont toujours représentées comme méprisées des hommes qui néanmoins sont leurs esclaves. Il n'est pas permis à Rome de jouer les tragédies d'Alfiéri.

*Le* 18 *janvier*. Toute la gent quadrupède, à

Rome et dans ses environs, avait été ce matin rassemblée devant l'église de *Santa Maria Maggiore*, pour y recevoir, au nom de Saint-Antoine, la bénédiction donnée par un prêtre en aube et en chasuble. On y voyait des bœufs et des vaches, de misérables chevaux, des ânes, des mulets couverts de plaies et d'une effrayante maigreur, mais ornés de nœuds de rubans et de fleurs artificielles. Le roi d'Espagne y avait aussi envoyé son magnifique attelage de six chevaux noirs à tous crins; mais ceux du pape n'y étaient pas, ayant tout ce qu'il leur faut sans sortir de chez eux. L'on dit que les chiens et les chats ne sont pas exclus du bienfait de cette bénédiction. Le prêtre aspergeait d'eau bénite chaque animal individuellement, et répétait constamment les paroles suivantes: *Per intercessionem beati Antonii abbatis hæc animalia liberantur à malis, in nomine Patris et Filii et Spiritûs Sancti, amen!*

L'ancienne *via Flaminia*, qui divise Rome en deux parties égales, porte à présent le nom de *Corso* à cause des courses de chevaux qui y ont lieu chaque année, le dernier jour du carnaval. Ce même *Corso*, qui a près d'un mille de longueur, est la promenade favorite où les belles dames et leurs cavaliers, par manière de plaisir et d'exercice salutaire, se font mener en voiture sur les trois heures, allant et revenant au pas, dans le fort de la chaleur, entre deux murs qui

réfléchissent l'ardeur du soleil, mais c'est surtout pendant le carnaval qu'il y a foule. D'un bout à l'autre du *Corso*, on voit pendre, de toutes les fenêtres, des morceaux d'anciennes tapisseries de damas cramoisi, galonnées en or, et le public occupe, en payant, des siéges pratiqués le long des maisons. Pendant la semaine qui précède les courses, les chevaux sont, chaque jour, conduits le long du *Corso*, pour les y accoutumer, et on leur donne l'avoine à son extrémité où la course doit finir.

Le 21 janvier les boutiques, ouvertes de meilleure heure qu'à l'ordinaire, étalaient sur des mannequins une grande quantité de masques et d'habillements fantastiques; on y voyait aussi de grands paniers pleins de dragées, faites avec de la *puzzolana* (terre volcanique), blanchie avec de l'eau de chaux; on en expliquera l'usage. A deux heures, des détachements de soldats ont parcouru le *Corso;* et la cloche du Capitole, qui sonne seulement dans les grandes occasions, a donné le signal de la *mascherata.* Les voitures alors ont commencé à circuler lentement sur deux lignes, au milieu d'une immense foule de gens masqués, ou sans masques, qui remplissaient tout l'espace vacant, et se trouvaient en contact immédiat avec les chevaux et les roues des voitures. La plupart des masques paraissaient moulés sur les visages de statues an-

tiques, surtout celle de la Vénus du Capitole; mais tous ces petits visages blancs, si graves et si tranquilles, avaient l'air fort insignifiant.

C'est l'usage ici de porter les morts à leur dernière demeure sur une litière et le visage découvert; la cérémonie a lieu le soir, aux flambeaux, et des hommes, affublés d'un sac (*penitenti*) percé de trous, pour les yeux, le corps ceint d'un cordon, un livre et un cierge à la main, suivent le convoi en chantant. La vue de ces fantômes est imposante, et l'on ne saurait se défendre d'une profonde émotion lorsque, rangés autour du mort, qui repose à leurs pieds sur le pavé de l'église, leurs chants invoquent encore pour lui la miséricorde divine; lorsque, pour la dernière fois, ils éclairent son visage, lorsqu'après s'être agenouillés autour de lui, en prières, ils éteignent leurs flambeaux et le livrent à la nuit, à la solitude, au silence, au temps, qui n'aura plus de fin. Le drame est fort de choses et de situation; il ne saurait être mal joué; le principal acteur est toujours bien dans son rôle, et n'a pas besoin de souffleur. Quant aux autres, ils n'ont qu'à laisser faire leur sac, leur livre, leur flambeau qui brille, et leur flambeau qui s'éteint: l'imagination du spectateur fait le reste.

Un soir, après l'heure du *Corso*, et lorsque les masques dispersés se retiraient, nous vîmes, de nos fenêtres, un de ces convois funèbres tra-

verser la place d'Espagne. Il fut rencontré, auprès de la *via Frattina*, par une troupe de masques, dont les petits visages blancs, si graves et si tranquilles, restèrent un moment fixés sur l'autre petit visage blanc qui passait : celui-ci était aussi un masque, qui se retirait après avoir joué son rôle, et comme eux allait se reposer, mais pour ne plus recommencer.

Ces masques ne cherchent guère à soutenir un caractère quelconque, et les poignées de *confetti*, qu'ils se jettent, tiennent lieu de vivacité et d'esprit ; les rues en sont toutes blanches ; personne n'est épargné, et les voitures en sont accablées. Le ministre d'Autriche (prince Kaunitz), dans une voiture ouverte, avait l'air d'un meûnier ; mais le ministre de France (M. le comte de Blacas), levant les glaces de la sienne, se contentait d'abandonner aux *confetti* les livrées écarlates de ses laquais. Un immense char se faisait remarquer dans la file des voitures, plein de *matti* (fous) ; ils étaient au moins vingt, pourvus de sacs et de barils pleins de *confetti*. Comme un vaisseau de ligne, au milieu de frégates, ses bordées de tribord et de babord éloignaient le feu de l'ennemi et le réduisaient au silence. Cette énorme machine était traînée par deux pauvres haridelles, attelées avec des cordes, mais d'ailleurs couvertes de rubans, de fleurs artificielles et de grelots. Lorsque le char s'arrêtait, ils

avaient peine à le remettre en mouvement, et, une fois, n'en pouvant venir à bout, toute la ligne de belles voitures fut, de proche en proche, arrêtée un bon quart d'heure, malgré le zèle des passants, qui aiguillonnaient les rosses du bout de leurs cannes ou de leurs parasols, ou qui poussaient à la roue.

Telle est la passion du peuple pour ces amusements, que les plus pauvres prennent soin de mettre dans le *salvadanajo* (cache-maille, ou tire-lire) leur *baïoco* par jour, pour la *mascherata* prochaine, économie qu'ils ne voudraient faire pour rien au monde. Le peuple se conduisait décemment ; point de querelles, malgré les *confetti*, qui aveuglaient bien des gens.

Il est vrai que la police est aux aguets, et arrête, *in limine*, toutes voies de fait, principalement de la part des cochers. Une ingénieuse machine, *il cavaletto,* est là en permanence, durant le carnaval, et les délinquants y sont pris par les pieds, et quelquefois flagellés sans forme de procès, ce qui est une faveur insigne qu'on leur fait; car les procès ici sont bien plus redoutables encore que les supplices.

Autrefois le *Corso* devenait, pendant le carnaval, une sorte d'Olympe ambulant, où tous les dieux et toutes les déesses de l'ancienne mythologie étaient reproduits dans leurs costumes respectifs; mais la mythologie a tellement passé de

mode, que, même en Italie, son dernier refuge, les improvisateurs et les faiseurs de sonnets lui restent seuls fidèles.

Au milieu de la licence des *confetti*, il y a pourtant quelques lois du combat observées. Les gens sans masque ne doivent pas s'en jeter les uns aux autres, mais seulement aux masques, et ceux-ci à tout le monde. Les laquais, montés derrière les voitures, doivent s'épargner réciproquement, et surtout respecter les maîtres. Cependant, les nombreux étrangers qui se trouvent à Rome, ignorant les règles, n'y regardent pas de si près, et la petite guerre devient quelquefois une mêlée générale et acharnée. Au bruit de deux coups de canon, qui se sont fait entendre, le premier à quatre heures et le second quelques minutes après, les voitures se sont immédiatement éloignées. Un détachement de dragons a parcouru le *Corso* au galop, pendant qu'une double ligne d'infanterie maintenait au milieu le passage libre; on n'y voyait plus que quelques malheureux chiens, effrayés de se trouver seuls, qui couraient éperdus le long de la ligne, cherchant à se faire jour à travers les jambes des soldats et des spectateurs. A la fin, une rumeur confuse annonce que les chevaux viennent de s'élancer dans la carrière; on les voit venir, ventre à terre, sans cavaliers; leurs queues et leurs crinières brillent de paillettes d'or; le pavé étincelle sous

leurs pieds, des mèches allumées étincellent sur leurs flancs; mille cris de joie s'élèvent sur leur passage, et les Romains sont en extase, quoique la course ne vaille rien.

Autrefois les premières familles de Rome, les *Borghese*, les *Colonna*, les *Barberini*, les S[t] *Croce*, les *Cesarini* envoyaient leurs chevaux à ces courses; maintenant ce sont tout simplement les maquignons; ils obtiennent cependant un noble protecteur pour chaque coursier, et tant pis pour le protecteur dont le cheval remporte le prix, car c'est lui qui paie. Le dernier jour du carnaval et aussitôt après la dernière course, la scène changea tout-à-coup et l'on n'entendit plus que le lamentable cri de *è morto carnavale! è morto carnavale!* Les *moccoli* ou *mocoletti* (petites bougies allumées) brillaient dans chaque main, et, à mesure que la nuit s'avançait, cette illumination devenait plus forte et plus brillante. Les clameurs tragiques (innocentes toutefois) de *sia ammazzato chi non porta il moccola*, s'élevèrent alors contre ceux qui ne portaient pas de lumière ou dont les lumières s'étaient éteintes, et ceux-ci, sous prétexte de la rallumer, cherchaient à éteindre celles des autres. Pour déjouer de tels projets, on les portait souvent au bout d'un bâton. Aux premiers cris se joignaient ceux de *ammazzata la bella Laura! ammazzato signor padre; ammazzata signora madre*! A tous les coins des rues les *friggitori*

fournissaient à dîner de leurs cuisines ambulantes, à des centaines et à des milliers de bouches qui, pour quelques sous, avaient leur réplétion de petits poissons frits et de légumes ou pâtes également frites; tout cela, préparé dans de l'huile très claire et servi proprement, en sortant de la poêle, était fort bon. Le soir, il y eut un bal masqué au théâtre *Aliberti*, qui était bien éclairé et fort propre; quoique la compagnie ne fût pas en général choisie et que les masques fussent admis, néanmoins tout s'est parfaitement bien passé; les danseurs, qui semblaient être des professeurs de l'art, montraient une agilité surprenante; ils exécutaient des danses grotesques, celles en particulier du *Calzolajo* (cordonnier), dans laquelle ils frappaient en cadence leurs petites escabelles les unes contre les autres. D'autres danseurs, assis sur le plancher, les jambes étendues, s'élançaient sur leurs pieds d'un seul effort et sans plier les jarrets, avec une élasticité admirable. Lucien Bonaparte et sa famille étaient dans leur loge; le prince (c'est ainsi qu'on l'appelle ici) ressemble beaucoup à son frère Napoléon, mais il a l'air beaucoup plus usé. Lucien voit peu les Italiens, et sa société est principalement composée d'étrangers, ultrà libéraux, qui tiennent à lui, à cause du Prince de la révolution dont ils aiment jusqu'au despotisme. Précisément à onze heures

du soir les lumières furent éteintes et la compagnie poussée dehors brusquement au pas de charge.

Il est assez singulier que l'ancienne comme la nouvelle Rome, Rome païenne et Rome catholique, aient également repoussé les théâtres, c'est-à-dire les représentations dramatiques. Pompée, lorsqu'il construisit son magnifique théâtre, le premier qui eût été permanent, fut obligé de feindre que ce théâtre était destiné à recevoir le peuple assemblé pour le culte de *Venus Victrix*, dans le temple qu'il lui élevait, à côté de ce théâtre, si ce n'est dans son enceinte; car l'ancienne loi ne permettait d'autres jeux publics que ceux du cirque, consacrés par Romulus lui-même comme cérémonie religieuse. Le censeur aurait bien pu lui faire démolir son théâtre. Jules-César voulait bâtir un théâtre plus magnifique encore que celui de son rival; mais la mort l'en empêcha, et Auguste mit son plan à exécution, en faisait élever le théâtre de Marcellus, du nom de son neveu favori. A l'occasion de la dédicace de ce théâtre, le carnage fut prodigieux; car, bien que destiné à des représentations dramatiques, il fallait toujours commencer par là. Le sang les faisait tolérer. Le carnaval fini, Rome a soudainement repris son aspect de gravité ordinaire; les habitants se rendaient à l'église avec le même empressement que le jour d'auparavant ils allaient au *Corso*,

leurs heures à la main, au lieu de *moccoli*. Même pendant la licence du carnaval, on ne voyait point de courtisanes dans les rues, et, à quelle heure que ce fût, on n'était abordé par aucune de ces infortunées. On dit que les honnêtes femmes gâtent le métier, et c'est ainsi que les extrêmes se touchent. Il n'y a pas vingt ans que les rues de Rome, maintenant mal éclairées, ne l'étaient pas du tout ; leur obscurité servait de voile aux désordres de Sodome et de Gomorrhe; alors les gens qui portaient des lumières recevaient souvent l'ordre impératif de les éteindre, de la part d'hommes à qui ces ténèbres étaient nécessaires, et il y avait du danger à ne pas obéir.

Il y a cent cinquante ans que Louis XIV établit ici une académie française pour l'étude des beaux-arts, où vingt-quatre étudiants étaient et sont encore libéralement entretenus aux frais de l'État. Jusqu'à la révolution française, ils avaient occupé un hôtel dans le *Corso*; mais l'esprit de la révolution, les gagnant un peu trop tôt pour les Romains, dont le temps n'était pas encore venu, ils furent maltraités et chassés. Sous Bonaparte, l'académie fut rétablie et placée dans la *villa Medici*. Quoique la situation en soit élevée, et qu'il y ait un grand jardin, néanmoins les élèves y sont exposés à des fièvres annuelles, qui ne les atteignaient pas dans le *Corso*. L'année dernière, sur vingt-deux élèves, il y en a eu dix-

sept malades : l'air de cette *villa Medici* était sain avant que la *villa Borghese*, qui en est assez près, eût des eaux, et le deviendrait encore probablement, si ces eaux n'y étaient plus amenées. Le jardin de la *villa Medici*, beaucoup plus grand que celui des Tuileries à Paris, est orné de statues et planté d'arbres toujours verts, tirés au cordeau et taillés au ciseau, dans le bon vieux goût classique. La belle église de *Trinita del Monte*, dont les vandales de 1798 et 1799 avaient fait une forge, a été restaurée par M. le comte de Blacas, ambassadeur de France. C'est M. Mazois, chef du département de l'architecture à l'académie, connu par son grand et bel ouvrage sur Pompeïa, qui fut chargé de ce soin, et il découvrit le tombeau de Claude Lorrain, enterré dans cette église. Parmi les tableaux d'un mérite distingué, faits par divers élèves de l'académie, je ne nommerai que celui du Christ, guérissant le démoniaque, par M. Forestier, et l'intérieur d'un Couvent, par M. Granet.

La salle des séances de l'académie de l'*Arcadia*, comme celle de l'académie *Tiberina*, est gardée par des soldats à moustaches, la baïonnette au bout du fusil, ce qui ne veut pas dire que l'autorité soupçonne la fidélité des poètes qui s'y rassemblent, et qui m'ont paru tout-à-fait bien pensants ; c'est, au contraire, une politesse qu'on veut leur faire. Ces *Arcadiens* célébraient hier, à

qui mieux mieux, la fête de la Nativité, dans de nombreux sonnets de circonstance, qui ne présentaient assurément aucune nouveauté alarmante. Les auteurs les lisaient eux-mêmes de ce ton chantant, quoique sans chant, qui leur est habituel, et que l'on appelle, je crois, *cantilene*, faisant sonner la lettre *r* de la manière la plus dure et la moins harmonieuse possible : tout a été applaudi. Il est facile d'être reçu membre de ces académies ; plusieurs dames étrangères, soupçonnées de savoir tourner deux quatrains et deux tercets, ont dernièrement reçu leur diplôme.

Les appartements à Rome sont, en général, vastes et de plein pied ; souvent l'on y aperçoit encore des traces de dorures et de sculptures anciennes, mais l'ameublement, en général, ne répond pas à cette première intention de luxe ; il n'y a point de cheminées, point de tapis, les portes et les fenêtres ferment toujours mal. Telle famille italienne, dont l'appartement vaudrait à Paris deux cents louis de loyer, s'assemble le soir autour d'une table de bois, grossièrement travaillée, sur laquelle brûle une lampe de métal, élégante et classique dans sa forme, mais à qui l'art moderne des quinquets n'a point appris à dévorer sa propre fumée, et dont la grosse mèche donne plus d'odeur que de lumière. N'ayant point de feu au cœur de l'hiver, on se fait passer les uns aux autres un petit pot de terre à anse, où il y a des

cendres chaudes, pour dégourdir les doigts; cela s'appelle un *marito* (un mari), et il serait à souhaiter que les Italiennes fussent aussi attachées et aussi fidèles à celui auquel de saints nœuds les unissent, qu'à ce mari de terre cuite.

Les gens du pays semblent être moins sensibles au froid que les étrangers, qui cependant viennent du nord et craignent moins la chaleur que les Italiens. En effet, on arrive dans un climat étranger, saturé en quelque sorte d'une température contraire à celle que l'on y trouve, et par là même plus disposé à en endurer l'excès. On ne brûle ici qu'un peu de charbon à la cuisine, et même, à l'heure du diner, l'on ne voit pas de fumée flotter dans l'air, sur la ville de Rome, pendant l'hiver.

J'ai cherché à savoir quel était l'état actuel des mœurs relativement aux *cavalieri serventi*, et des étrangers, long-temps domiciliés à Rome, m'ont assuré que la coutume n'a pas changé. Quelques Italiens en conviennent, et la plupart avouent qu'elle existe du plus au moins; voici le résultat de ce que je tiens d'eux. Avant la révolution, les jeunes personnes, de la bonne bourgeoisie et de la noblesse, étaient élevées au couvent, et à présent elles le sont de nouveau pour la plupart; celles qui reçoivent leur éducation dans la maison paternelle sont, en général, abandonnées aux soins des domestiques, pendant que la mère s'occupe de

ses plaisirs. Lorsqu'une d'elles se marie, ce qui est toujours le résultat d'un arrangement de convenance, dans lequel l'inclination n'entre pour rien, il s'écoule rarement plus d'un an avant que les époux deviennent à peu près étrangers l'un à l'autre. Le mari, quelquefois, se mêle du choix de l'homme qui à l'avenir se chargera d'accompagner sa femme, lorsqu'elle fera des visites, lorsqu'elle prendra l'air au *Corso*, ou ira aux *conversazioni* avec elle, enfin qui sera son *cavaliere servente;* mais, si ce choix ne convient pas à la jeune dame, elle en fait secrètement un autre; soit qu'il ait lieu avec ou sans le consentement du mari, c'est un engagement auquel on est fidèle pour la vie, ou pendant bien des années, et lorsqu'il arrive de le rompre, c'est pour en former un autre semblable; les liaisons passagères, les intrigues, les bonnes fortunes, sont inconnues ou très rares, et, pour cette raison, les femmes se regardent comme très supérieures, en fait de mœurs, à celles de bien d'autres pays.

Dès le matin, le *cavaliere servente* se rend chez sa dame, et l'accompagne, pendant sa ronde journalière de visites, dans sa propre voiture, s'il en a une; on court aussi les boutiques ensemble et il n'est pas rare que le *cavaliere* paie, car les maris ne sont pas toujours généreux. Après le diner, le *cavaliere* revient pour la promenade du *Corso*, à laquelle quelques visites succèdent en-

core, et l'on finit la journée par une soirée ou *conversazione* quelque part (dans les autres villes d'Italie ce serait l'opéra). Les *conversazioni* des gens comme il faut ont lieu de dix heures à minuit, et une ou deux heures plus tôt chez ceux qui ne le sont pas tout-à-fait. Le *cavaliere* accompagne la dame chez elle, et, à ce que l'on assure, l'aide à se débarrasser de sa parure et à prendre un déshabillé; il ne la quitte enfin que lorsqu'elle s'est mise à table pour souper, et se retire alors dans son solitaire logis. Ceux qui trouveraient les plus précieuses faveurs trop chèrement achetées à ce prix, auront peine à comprendre que, sans faveur aucune, un homme, dans son bon sens, puisse se soumettre à un tel esclavage, et cependant le nombre des *patiti* (patients), de ceux qui souffrent et même paient sans équivalent, est assez considérable. Cela s'explique par le caractère éminemment paresseux d'un grand nombre d'Italiens, par le vide d'esprit qui résulte d'une éducation tout-à-fait négligée et par le manque total d'occupation. *Far niente* semble être ici le bien suprême. J'ai demandé s'il n'était jamais venu à la pensée de quelques gens mariés de vivre ensemble, comme font ici ceux qui ne le sont pas, puisqu'au fond cela serait beaucoup plus commode. Cela paraîtrait bizarre et ridicule, m'a-t-on répondu, et l'on en aurait honte. Une jeune personne, mariée au sortir de l'enfance, sans éduca-

tion, sans principes arrêtés, sans expérience que celle du couvent, se trouve tout-à-coup jetée dans la société d'autres femmes mariées, qu'elle entend parler sans mystère de leurs engagements de cœur, et qui n'ont point d'autre conversation. On lui demande où elle en est elle-même, et il lui semble qu'être ainsi dépourvue de ce qui ne manque à aucune autre, sera attribué au défaut de mérite personnel ou de charmes. Tout la pousse donc à une manière d'être si généralement adoptée, et rien ne l'en défend. L'époux lui-même, peu accoutumé à respecter les liens du mariage, et déjà las de la gène des siens, ferme les yeux sur les moyens de regagner sa liberté, et une sorte de tolérance mutuelle, tacitement établie, devient le seul rapport existant entre les deux époux. Ce ne sont cependant point là les mœurs du peuple, ni même celles que les premiers revers de la révolution amenèrent dans les rangs supérieurs de la société. Quoique, par patriotisme, quelques femmes de qualité gardassent fidélité à leurs *cavalieri serventi*, les plaisanteries des Français intimidèrent le plus grand nombre d'entre elles, de manière à leur faire changer une mauvaise habitude contre une autre qui était pire; celle des amours passagers. Mais enfin, il est vrai de dire que l'on vit, pendant une douzaine d'années, bien des jeunes femmes donner le bras à leur mari, et s'occuper de leurs enfants; peut-être même qu'elles

trouvèrent leur bonheur dans ce nouveau genre de vie. Cependant les anciennes mœurs reviennent peu à peu reprendre leur empire. On raconte l'anecdote récente d'une dame dont le *cavaliere servente* s'était cassé la jambe loin de la ville, et qui, pour surcroît de malheur, lui avait été infidèle pendant son absence. Afin de sauver sa réputation, il lui fallut obtenir de son mari, qui était le coupable, la permission d'aller passer quelques jours auprès du malade convalescent. Ses amies en gémissaient, et l'une d'elles disait à cette occasion : « Voilà ce que c'est qu'une éducation de *Perugia* ( pays de la dame coupable ), où les mœurs ne valent pas mieux qu'à Paris. » On a peine à comprendre que des hommes mariés s'accoutument à voir leur nom et leur fortune transmis à des héritiers qui ne leur sont rien : cependant les faits attestent ce singulier travers. Un étranger qui, l'autre jour, rendait visite à un gentilhomme romain, s'avisa de demander si quelques enfants, qu'il voyait là, étaient les siens; sur quoi le Romain dit sèchement qu'ils étaient nés dans la famille. Il n'est pas étonnant que l'éducation de ces enfants soit négligée, et que les filles, en particulier, soient, sans miséricorde, envoyées dès leur enfance au couvent, où elles deviennent religieuses. On assure qu'en ces occasions le père putatif montre quelquefois plus de regrets que la véritable mère, celle-ci trouvant que la

présence de ses grandes filles la gênerait. Les fils de famille, rarement envoyés au collége, sont élevés chez eux par un *pedante*, petit abbé, qui leur apprend un peu de latin, et vit avec eux, dans la société des domestiques. Ceux-ci sont très nombreux, quelquefois cinquante ou soixante, magnifiquement habillés certains jours, et en guenilles le reste du temps.

Les fils de famille sont d'ailleurs soumis à une discipline aussi sévère que celle qui est imposée à leurs sœurs cloîtrées, jusqu'à l'âge où il leur est tout-à-coup permis de jouir de la plus entière liberté. Les nobles ont des manières populaires, non pas par principes, mais par l'habitude d'une certaine familiarité avec leurs inférieurs et le sentiment d'une entière égalité d'ignorance.

Quelle que soit la corruption des moeurs actuelles, elles étaient pires encore autrefois; les papes au moins sont de nos jours irréprochables. Urbain VIII, (1623 à 1644) ayant, par son testament, légué de grands biens à sa famille (les *Barberini*), avait ordonné que s'il ne se trouvait pas d'héritiers mâles à sa mort, les terres passeraient au bâtard d'un des cardinaux de sa famille. Il n'y a pas de pape à présent qui ôsat s'exprimer avec cette franchise; rien n'est plus décent que la cour papale.

Les soirées ici, *conversazioni*, ressemblent beaucoup à ce qu'elles sont ailleurs, plus cependant

à celles de Paris qu'à celles de Londres, en ce qu'il y a moins de foule, et que les femmes font cercle autour du salon, au lieu de se promener. Ayant leur jour pour recevoir, les femmes du grand monde font peu d'invitations spéciales, mais leurs *conversazioni* étant en général composées d'étrangers de toutes les parties de l'Europe et des personnages diplomatiques, ces rassemblements ne sont pas véritablement italiens et l'on y parle ordinairement français. Quant à la vie domestique des classes moyennes, on n'en peut pas dire grand chose, car un étranger n'en est pas le témoin. Ceux qui la connaissent, disent qu'elle est en général triste et mesquine. Les appartements, à peine meublés, manquent des choses les plus nécessaires; les mêmes ustensiles servent à toute sorte d'usages, et telle est la simplicité des habitudes que l'on couche sans chemise. Quoiqu'il en soit de cette simplicité-là, les Italiens en ont une autre qui a bien son prix, la simplicité morale. L'affectation leur est tout-à-fait étrangère; ils n'ont de prétentions pour rien, s'amusent de tout, et ont à la fois un bon naturel et de la bonne humeur. Ils aiment le plaisir, pour lui-même, et sans aucun mélange de vanité; leur galanterie vise au solide et surtout ne s'affiche point. Un homme peut passer ici tout son temps auprès d'une femme, quoiqu'il n'ait que fort peu de choses à lui dire, et rien n'est moins animé que

le tête-à-tête d'une dame et de son *cavaliere servente* faisant leur promenade journalière du *Corso*. Tout le feu intellectuel d'un Italien semble exclusivement réservé pour l'art d'improviser en vers.

Je vais maintenant donner, sur ce même sujet des *cavalieri serventi*, l'opinion d'une dame romaine fort connue, dont la réputation a toujours été sans tache et dont l'esprit est cultivé. Ses qualités et une longue expérience du monde, sont garants de la justesse de l'opinion qu'elle s'est formée sur les mœurs de son pays. En distinguant les classes, elle croit que celle des artisans et des boutiquiers ressemble à ce que l'on voit ailleurs. Exclusivement occupés de leurs affaires et des soins de la famille, ces gens-là, dit-elle, n'ont pas de temps à donner au vice, et il est plus difficile de séduire la femme d'un cordonnier que celle d'un prince. Mais, si nous descendons plus bas, ajoute-t-elle; l'ouvrier qui travaille à la journée, ou qui souvent ne travaille point, dégradé par la pauvreté et vivant en grande partie d'aumônes, est tout-à-fait corrompu.

Les artistes forment à Rome une classe nombreuse; elle est pauvre en général et connaît des besoins qui la rendent plus pauvre encore.

Les hommes de cette classe ont des mœurs moins regulières que leurs femmes; bonnes et industrieuses mères de famille, celles-ci ont plus de sujets de plainte contre leurs maris, qu'elles ne

leur en donnent. On nomme ici *Citadini* ceux qui s'adonnent aux professions savantes, les jurisconsultes, médecins, professeurs des diverses sciences. Pendant que ces hommes sont dans leur cabinet ou occupés de leur état, les femmes assez riches pour avoir du loisir, et sans ressources intérieures, ne font pas le meilleur usage possible de leur loisir. C'est la classe qui remplit les théâtres et le petit nombre de lieux publics d'amusement à Rome. Après avoir scrupuleusement passé en revue la noblesse, mon observatrice ne put trouver, dit-elle qu'un cinquième des femmes qui eussent des amants en titre et avoués; or, comme ici on avoue ces choses-là, elle en concluait que les autres n'en avaient pas, et qu'elles étaient tout aussi vertueuses que le sont ailleurs les personnes du même rang; sorte de défense récriminative fort en usage ici; et en effet, les étrangères qui voyagent fournissent aux Italiens des données dont ils profitent volontiers.

On a beau dire que ces étrangères voyagent précisément parce que leurs habitudes, étant l'objet du blâme public chez elles, ne leur permettent pas d'y rester, tandis qu'en Italie, s'il fallait voyager pour cette cause-là, ce serait la minorité qui ferait fuir la majorité. Ils répondent que ce ne sont là que des raisonnements dans lesquels ils ne sont point obligés d'entrer et s'en tiennent aux faits qu'ils ont sous les yeux. Les étrangères

en Italie, disent-ils, ne valent pas mieux que nos propres femmes ; qu'on nous en produise d'autres, si l'on en a. Les Italiens qui ont vécu en France, avant la révolution, se souviennent que les grands seigneurs d'alors avaient leur sérail obligé, lors même qu'ils n'en usaient pas, et que, jusqu'aux bourgeois, tous tenaient fille en chambre, quoiqu'ils se fussent quelquefois contentés de leurs femmes, si la mode ne l'avait pas voulu autrement. Ils affirment que cette fanfaronnade du vice, aussi blamâble au moins que le vice lui-même, est plus méprisable de beaucoup et infiniment plus ridicule. On a beau dire que tout cela a changé en France ; ils disent à leur tour que la mode en effet peut avoir changé, mais que le caractère qui reste la ramènera. Un ami de Mirabeau, qui était auprès de lui dans ses derniers moments, trouva qu'*il dramatisait bien la mort* ; mais chacun, sans être Mirabeau, dramatise dans son petit coin et cherche à s'en faire accroire sur quelque chose. Sous le régime militaire, pour paraître brave on voulait avoir des croix, et par toutes sortes de moyens on se les procurait ; pour paraître éloquent sous le régime constitutionnel, on se fait composer des discours, et Rousseau disait : que, pour paraître avoir des oreilles, on battait à faux autrefois la mesure à l'Opéra. Ainsi, pour paraître aimer les femmes, on aura, quand la mode sera revenue, des maîtresses à gage qu'on ne verra pas.

En Italie, c'est en parfaite simplicité de cœur qu'on se livre à ses inclinations bonnes ou mauvaises, sans respect humain, sans penser à l'air qu'on aura et sans crainte du ridicule. Pour finir la classification de mon observatrice, elle ajouta : que, à la campagne, les jeunes filles et les jeunes garçons vivaient entr'eux sans retenue; mais qu'après mariage le stylet ferait justice d'une infidélité, et que d'ailleurs l'honneur du mari était assez gardé par cette laideur prématurée du sexe qu'amènent les travaux de la campagne. Au reste, ce n'est pas à la campagne que l'on trouve nulle part les meilleures mœurs. Il n'y a pas de ruelle obscure d'une grande ville, où l'on ne trouve plus de vertu que dans les champs, plus d'innocence et de modestie que parmi les bergers et les bergères. Voici une anecdote où le caractère ingénu des passions en Italie ne se peint pas moins bien que leur violence. Un jeune étranger sur son départ fut, il y a quelques jours, prendre congé de sa maîtresse, accompagné de M. B***, autre étranger, son ami. Après les plus tendres adieux et lorsqu'enfin les deux amants se furent arrachés des bras l'un de l'autre, M. B*** soutint encore long-temps dans les siens la belle au désespoir, tâchant de la consoler, sans s'apercevoir que sa main égarée lui déchirait pendant ce temps-là un grand morceau du dos de son habit. Revenu chez lui, il trouva dans l'antichambre son va-

let désolé qui, étendu dans un fauteuil, se refusait à toutes espèces de consolation, même à celle de son maître et ne faisait aucune attention à lui; ce malheureux venait aussi de se séparer de l'objet de sa tendresse. M. B*** partait lui-même de Rome, ce jour-là, mais donnait auparavant à dîner à deux antiquaires et à un artiste. Après le repas, il amusait ses convives, en leur racontant les deux scènes amoureuses dont il avait été le témoin et où il avait joué un rôle, lorsque, la porte s'ouvrant, on vit entrer une jeune personne avec laquelle, pendant le séjour d'une année qu'il avait fait à Rome, il avait eu des liaisons très-intimes. Elle venait lui faire ses adieux et n'était pas seule. Tous ses parents l'accompagnaient, tous dans le secret, tous désolés, tous en pleurs! M. B***, obligé de passer brusquement du ton plaisant qu'il avait pris à celui de la circonstance, ne savait trop quelle figure faire. Heureusement la chaise de poste parut dans ces entrefaites à la porte, comme pour mettre fin à son embarras; mais le cortége de la demoiselle n'éprouvait pas le même besoin de solitude que lui; il s'en vit entouré jusque dans la rue, embrassé par tous les cousins et même par oncle et tante, sous les yeux de ses antiquaires romains, de qui je tiens l'anecdote, mais qui la racontaient sans rire; car ils n'y voyaient rien que de tout simple et de tout naturel.

Une grande partie du peuple de Rome sait lire

et écrire, mais cela est très rare parmi les paysans. Dans la haute société on sait lire aussi, mais on ne lit pas; au fait, cette connaissance est, par elle-même, sans résultat, à moins de circonstances qui en favorisent le bon usage ou un usage quelconque. L'on met des livres d'histoire et de religion entre les mains des jeunes personnes qui n'y prennent aucun plaisir, et se procurent en cachette des romans français; il est rare qu'elles apprennent même la musique et le dessin. Les jeunes gens qui lisent quelque chose, lisent Voltaire, et n'en lisent que ce qui devrait être écarté du recueil de ses œuvres.

Les fautes que les femmes commettent sont, encore plus ici qu'ailleurs, imputables aux hommes entre les mains desquels elles tombent, sans expérience, sans connaissance du monde, et dans l'âge de l'innocence; avec un peu de tendresse au fond du cœur et un peu de vanité dans la tête, empressées de plaire, d'être admirées, d'être aimées, leur moral est comme une table rase où l'on peut mettre ce que l'on veut, un sol vierge, propre à tous les genres de cultures; et lorsque, pourvus de plus d'expérience, de talents et de force, les hommes négligent l'occasion de s'assurer d'un trésor tel que l'affection d'une femme vertueuse qui se trouve ainsi, une fois dans leur vie, complètement à leur disposition, ils méritent de le perdre à jamais.

Une fois l'an, pendant la semaine sainte, il y a un sermon, adressé spécialement aux dames de haut parage, dans l'église de la *Piazza Sciarra*, au *Corso*; il est prononcé à huis clos, c'est-à-dire sans hommes, sans domestiques, et pour elles seules. Le prédicateur, bien informé sans doute, fait un portrait, d'après nature, de toutes les transgressions, grandes et petites, dont le beau sexe romain s'est rendu coupable, et chacune de ses auditrices trouve, dans sa conscience, la part qui lui revient de ce discours, et des menaces effroyables de damnation éternelle prononcées contre celles qui ne rompront pas, ce jour même, les liaisons illicites que l'église ne reconnaît pas. La plupart de ces femmes sortent toutes en larmes; les vieilles pleurant de regret qu'il ne soit plus en leur pouvoir de faire le sacrifice; les jeunes de ce qu'il est exigé; toutes dans les meilleurs sentiments. Mais, lorsqu'arrivées chez elles, elles y trouvent un mari indifférent, et un *cavaliere servente* plein de zèle, qui prend part à leurs peines et les soulage en y versant le baume de la sympathie, il n'y a bonnes résolutions qui puissent y tenir, et l'on passe un nouveau bail pour un an. Les cochers et laquais, rangés sur la *Piazza Sciarra*, s'amusent entr'eux de l'air contrit de leurs maîtresses sortant à la file de l'église, et en font des gorges chaudes, se promettant bien d'épier le résultat de la semonce qu'elles ont re ue. Les fem-

mes, de rang inférieur, trouvent ce qu'il leur faut dans d'autres églises, pendant la semaine sainte.

Si l'on jugeait de l'éducation à Rome par le nombre des écoles et des colléges, elle ne paraîtrait pas négligée. L'on compte soixante écoles primaires où la lecture, l'écriture et l'arithmétique sont enseignées à environ trois mille jeunes garçons de sept à dix ans; les filles, dans d'autres écoles, apprennent les mêmes choses, et de plus, à travailler à l'aiguille; le prix de l'enseignement n'est que d'environ quatre francs par an. Les heures sont le matin, de la quatorzième heure et demie à la dix-septième et demie; et le soir, de la vingtième à la vingt-troisième heure, comptant du coucher du soleil de la veille (1).

L'université compte, à présent, 610 étudiants, 41 professeurs et 8 substituts ; le collége romain, 900 étudiants et 25 professeurs ; et les sept autres colléges ou écoles, ensemble 1500 étudiants qui entrent ensuite dans le collége romain, s'ils n'ont pas besoin de degrés, et à l'université, s'ils y aspirent. L'enseignement mutuel est inconnu.

J'ai vu, au collége romain, la représentation en bronze d'une charrue antique toute semblable à celle dont les paysans de la campagne de Rome se servent à présent et qui est très mauvaise.

(1) Ce jour, 21 janvier, ces heures correspondent à celles-ci : de 7 heures et demie à 10 heures et demie, le matin; et, l'après-midi, de 1 heure à 4 heures.

Le départ soudain du cardinal Gonsalvi, pour *Terracina*, sur la frontière de Naples, avait donné lieu à diverses conjectures, mais l'on sait maintenant que c'était pour traiter avec certains chefs de brigands, à qui il avait donné rendez-vous. Il en est arrivé neuf ici qui se sont rendus à certaines conditions, avec leurs femmes et leurs enfants. Plusieurs d'entr'eux avaient été pris où tués en conséquence de mesures énergiques, et les voies conciliatrices, qui ont ensuite été suivies, paraissent avoir eu du succès. Quelle chute cependant pour l'antique reine du monde, que son premier ministre soit réduit à s'aboucher avec des voleurs de grand chemin, à traiter avec eux comme d'égal à égal, et qu'il reçoive à présent des félicitations de tout le monde sur le succès de ces négociations! C'est la mode d'aller voir ces neufs brigands dans les fossés du château Saint-Ange, où ils sont au large et commodément logés. Leur détention doit durer un an. Ces hommes, jeunes et vigoureux, sont bien vêtus et ont moins l'air d'assassins que beaucoup d'honnêtes gens que l'on rencontre tous les jours dans les rues de Rome. L'un d'eux, parlant de son ci-devant métier, disait l'autre jour, qu'il était redevable de sa conversion à deux dames; et, d'un air dévot et galant à la fois, il tirait de son sein une image de la Vierge qu'il baisait, montrant, en même temps, sa femme qui était présente. Les étrangers raffolent de ces gens-

là, ils vont les voir, et les présents pleuvent sur eux; l'officier, qui commande dans le château, s'amuse aussi à faire faire à un de leurs enfants, petit garçon de grande espérance, son excercice de brigand qu'il a appris de son digne père. Il couche en joue, demande la bourse ou la vie, vise et fait feu de la meilleure grace du monde, s'élançant ensuite sur la proie qu'il vient d'abattre. Ces gens-là doivent se former d'étranges idées d'eux-mêmes et des autres, lorsque, ainsi devenus intéressants, visités par le grand monde, par des femmes élégantes, par des étrangers de distinction, écoutés avec attention quand ils racontent leurs exploits, comblés de présents, ils se voient, ainsi que les jeunes louveteaux de la famille, caressés et applaudis. Ils doivent en conclure que la loi qui les condamne est tout ce qu'il y a de plus absurde et de plus injuste. Avec tout cela, personne à Rome ne semble croire qu'ils sortent jamais sains et saufs de l'endroit où ils sont à présent. Ils s'y sont rendus sur la foi du gouvernement; cela est vrai, disent-ils, (*ma che volete? non si può fare*); mais que voulez-vous? cela ne se peut pas. Telle est l'idée que le peuple se forme de la foi publique. Je suis néanmoins persuadé que la parole, donnée par le cardinal Gonsalvi et le pape actuel, sera fidèlement gardée.

Le château Saint-Ange était autrefois le magnifique mausolée d'Adrien; réduit maintenant

à la moitié environ de sa hauteur ainsi que de sa largeur primitives, il a été dépouillé de trois rangées extérieures de magnifiques colonnes, l'une au-dessus de l'autre, pour en orner l'intérieur de *Santo Paolo*, *extrà muros*, déjà décrit. Transformé en prison d'État, il offre maintenant une sorte de tour, large et basse, qui a six cents pieds de circonférence et cent pieds d'élévation, bâtie en pierres de taille de grandes dimensions et environnée d'un profond fossé. Lors de la décadence de l'empire, les Romains, dégénérés, furent réduits à chercher derrière les murs du mausolée, un refuge contre les hordes barbares qui dévastaient leur pays, et les statues qui l'ornaient, mises en pièces, leur fournirent des projectiles qu'ils lançaient contre les assaillants. Quelques siècles plus tard, cet édifice fut occupé par la noble famille des *Crescentius*, comme le Colysée, à cette même époque, l'était par les *Frangipani*. Dans la suite, les papes en firent un lieu de refuge dans lequel ils pouvaient se rendre secrètement, au moyen d'un passage couvert et sur arcades, comme un aqueduc, qui y conduisait de leur palais du Vatican. Les Français, en 1798, pénétrèrent dans le château Saint-Ange, par ce passage. De la plate-forme, au sommet du château, la vue est naturellement très étendue et domine, du côté du nord-est, le champ où Cincinnatus laissa sa

charrue pour prendre le commandement de l'armée romaine.

L'hiver est fort doux à Rome, quoiqu'il y gèle quelquefois, et souvent pluvieux d'octobre en mars et avril. Les beaux jours cependant étant devenus plus fréquents, nous avons fait diverses promenades dans les environs, principalement du côté du sud-ouest. Des maisons abandonnées et tombant en ruines sont d'abord tout ce qui s'offre à la vue; autour d'elles le désordre et la saleté d'une population qui n'est déjà plus se font encore apercevoir. Mais bientôt des ruines éparses, plus nobles, viennent donner de la dignité au paysage; ce sont de longues rangées d'aqueducs sur la gauche, etc., de tombeaux sur la droite. Je ne connais rien de plus imposant que ces interminables arcades poursuivant à pas de géant leur course irrégulière au travers du désert. Par l'extrême simplicité et la grandeur de leur plan elles réveillent l'idée de l'immensité de l'éternité, et d'un pouvoir sans borne à qui rien ne coûte. On voit que l'utilité a été le seul but, sans égard à la beauté, et cependant rien de plus beau. Ces rivières, suspendues dans les airs, n'ont cessé pendant vingt siècles de verser leurs flots d'une onde pure dans les rues et dans les places publiques de Rome, lorsqu'elle était maîtresse des nations et lorsqu'elle devint leur esclave. Elles désaltérèrent

Attila et Genseric, comme elles avaient désaltéré Brutus et César, etc., comme aujourd'hui elles désaltèrent des mendiants et des papes. Lorsque, dans les temps de désolation du moyen âge, Rome avait presque cessé d'être, huit de ces aqueducs tombèrent en ruines; mais il en reste encore trois, capables d'alimenter les nombreuses et magnifiques fontaines de Rome moderne; cè qui donne une idée de l'abondance des eaux autrefois.

En suivant l'antique voie Appienne, l'on est étonné du nombre de tombeaux qui la bordent. La plupart ne présentent plus que des monceaux de briques, à moitié enfouis dans la terre et recouverts de mauvaises herbes. A environ deux milles de la porte de la ville, l'on découvre le cirque de Caracalla dans un creux sur la gauche; sa vaste étendue est masquée par des murs et diverses ruines. Dans l'intérieur, on distingue mieux sa forme générale et ses détails. Huit rangs de gradins, en amphithéâtre, s'élèvent à l'entour, et, dans le milieu, se voit encore la séparation appelée *spina*, d'un quart de mille de longueur et terminée par les bornes (*metæ*) vers lesquelles le cocher antique (1) poussait ses coursiers haletans; il leur en faisait faire le tour jusqu'à sept fois; *metaque fervidis evitata rotis.*

*Le pulvinarium*, ou pavillon dans lequel se pla-

(1) Il était habillé de vert, de bleu, de rouge ou de blanc, suivant la faction à laquelle il appartenait.

çait l'empereur vis-à-vis de la tour des juges de la course, est encore à sa place; et l'endroit de la *spina*, où se trouvait l'obélisque égyptien qui est maintenant sur la *Piazza Navona*, est indiqué. Pour épargner les matériaux et afin de rendre leurs voûtes et leurs épaisses murailles plus légères, sans nuire à leur solidité, les Romains faisaient entrer dans leur construction de grands vases de terre cuite, au lieu de pierres ou de briques, lesquels, par leur forme cylindrique, pouvaient supporter la plus forte pression. Nous trouvâmes ici un grand nombre de ces vases; ils étaient d'un beau grain dur, de couleur obscure, résonnaient sous le doigt, lorsqu'on les frappait, et avaient jusqu'à deux pieds de diamètre. Des chèvres à long poil, d'une blancheur éclatante, paissaient la verte pelouse qui couvre l'arène, et d'innombrables oiseaux voltigeaient parmi le lierre dont les vieilles murailles étaient tapissées, chantant déjà le printemps. Plus loin, s'élevait le tombeau de Cecilia Metella, femme de Crassus, mieux conservé qu'aucun autre. C'est une tour large et basse, à soubassement carré, comme le mausolée d'Adrien, mais de dimensions beaucoup moindres. Les murs ont 30 pieds d'épaisseur, ce qui réduit l'espace vide, dans l'intérieur, à 20 pieds sur une hauteur de 40 pieds. Il était autrefois fermé au sommet par une voûte maintenant brisée. C'est ici qu'a été trouvé le magnifique sarcophage

qu'on voit actuellement, dans la cour du palais Farnèse. Les murs construits d'énormes pierres de taille étaient extérieurement recouverts en briques. La belle frise de marbre du sommet est défigurée par une muraille crénelée, grossièrement construite au-dessus. Au temps de Narsès et de Bélisaire, ce beau monument, comme le mausolée d'Adrien, était encore orné de plusieurs rangs de colonnes et de statues, et comme lui, il fut au moyen âge converti en forteresse par une famille puissante (les *Gaetani*). Derrière ce fort et sous sa protection, il y avait un espace de terrain clos de murs qui tombent en ruines; on y a trouvé des statues. Au levant et à environ 300 toises, se trouve une maison de campagne moderne, mais qui n'a plus ni portes ni fenêtres, quoique l'intérieur soit bien conservé et encore habitable; le bâtiment ne semble pas avoir plus d'un siècle, certainement pas deux, et l'on a peine à croire qu'un établissement aussi considérable ait été formé dans un lieu dès-lors inhabitable en été. A présent, les cultivateurs sont, chaque soir, obligés de faire trois à quatre milles, pour aller coucher à la ville, et cependant quelle raison y a-t-il de croire que l'air fût meilleur à cette époque qu'il ne l'est maintenant?

La voie Appienne s'élève insensiblement, et nous eûmes bientôt une fort belle vue. En face

s'élevait *Monte Albano*, et de chaque côté la verte et vaste et solitaire *campagna*, le *Latium antiquissimum*, terminé à droite par une longue ligne bleue, la mer. Dans le fond, les Apennins couverts de neiges. Toujours des tombeaux le long de cette route antique; c'est l'empire silencieux de la mort. Quelques-uns des monuments funéraires étaient tellement délabrés qu'ils ne présentaient plus à la vue que l'aspect informe d'un rocher. Sur le sommet de l'un d'eux, on voyait une chaumière placée là, dans l'espoir sans doute d'éviter le mauvais air; mais elle était déserte, comme le tombeau qui la portait; son propriétaire était mort comme tout le reste, ou avait fui. Un cône renversé ornait le sommet d'un autre tombeau; il semblait que le moindre vent ou seulement un oiseau qui s'y serait perché eût pu déranger son fantastique équilibre; quinze siècles cependant se sont écoulés, et il est encore debout. Plusieurs de ces tombeaux retenaient encore quelque chose de leur antique forme de temple grec, de dôme, de tour, de caverne, et les fragments de marbre épars indiquaient assez que la beauté des matériaux avait été la première cause de leur ruine. Il y a une collection de cent dix vues prises sur la voie Appia dans chacune desquelles on voit des ruines de tombeaux. Ce n'est pas toujours dans des urnes que se trouvent les cendres des morts; mais aussi dans des creux

pratiqués dans la pierre même du tombeau.

A notre retour, nous avions devant nous, en perspective, Rome et son cortége de dômes, de tours, d'obélisques, de colonnes isolées, rangées en ligne derrière ses murailles; mais à peine voyait-on les sept collines. En chemin, nous visitâmes les catacombes; c'est une antique carrière de tuf qui, dans les premiers siècles de notre ère, devint un lieu de sépulture où les corps étaient placés dans des niches latérales disposées les unes au-dessus des autres comme les couchettes d'un navire, et murées avec de grandes briques. Les galeries où ces niches étaient pratiquées, ont près de deux lieues de longueur, et quinze ou vingt pieds de hauteur et de largeur. Les écrivains ecclésiastiques prétendent que les premiers chrétiens s'y cachaient, et de plus y ensevelissaient en secret leurs martyrs, dont ils portent le nombre à cent soixante et dix milles, outre quatorze papes et grand nombre de saints; mais cette cachette de tant de milliers d'hommes vivants et morts, aux portes d'une aussi grande ville, d'où il fallait tirer journellement des vivres, eût été bien mal imaginée. Le tuf, dans lequel ces catacombes sont creusées, est évidemment un produit volcanique, et son abondance étonne l'imagination. D'où cette masse est-elle sortie? tout le pays en est formé; et si elle a été rejetée du sein de la terre, qui est-ce qui a pu l'y remplacer?

Près des catacombes, dans un vallon solitaire, il y a une grotte et une fontaine auxquelles la tradition fabuleuse rattache le nom de la nymphe *Égérie.* L'on montre aussi, près de la fontaine d'*Égérie*, un petit temple, que l'on dit, avec aussi peu de fondement, avoir été dédié par les Romains au dieu du ridicule, en commémoration de la retraite d'Annibal qui campa dans ce lieu.

Plus loin, vers le levant, une vaste étendue de ruines porte le nom de *Roma Vecchia*, et aussi de *Statuarium*, à cause du grand nombre de statues qui y furent trouvées dans le dernier siècle, sous le pape Ganganelli. Ici, comme partout aux environs de Rome, les monuments antiques dépouillés de leur revêtement de marbre et même de pierres communes, n'offrent plus que des masses informes de brique. Parmi les ruines on découvre, ici un théâtre, là une fontaine sans eau, un temple, un mur de clotûre, des tombeaux. Mais la nuit s'avançait, et au lieu de ces monuments défigurés, on aurait pu s'imaginer des fantômes errants, sous toutes sortes de formes, esprits de l'autre monde païen, surpris dans leurs apparitions nocturnes, et changés en statues lorsque les papes se montrèrent, pour la première fois, dans la ville des Césars.

Dans une autre course nous avons poussé plus loin du même côté. La *campagna* était du plus beau vert de printemps, excepté dans ces endroits

stériles et blanchâtres qui exhalent une forte odeur hépatique; partout ailleurs elle présentait de riches pâturages ou des champs de blé en herbe; car, quoiqu'inhabitée, elle est cultivée en quelques endroits par des bandes nombreuses de laboureurs qui descendent de la montagne et s'en retournent le plus tôt qu'ils peuvent. Nous en comptâmes cent-vingt en quatre divisions, arrachant les mauvaises herbes d'un champ de blé. Le *Monte Albano* s'élevait, du milieu de cette mer de verdure, comme une île ou un promontoire. Nous y vîmes de magnifiques maisons de campagne, au milieu de sombres bosquets de chênes verts, et plusieurs villes et hameaux qui portent des noms historiques. Sa hauteur est de 2900 pieds, et sa base, de près de 50,000 de circuit. Nous parvînmes au pied de la montagne, en trois heures, et, bientôt après, à la ville d'*Albano* située à mi-hauteur, où, nous étant procuré un guide pour *Monte Cavo*, nous commençâmes à gravir une pente douce qui nous conduisit au lac *Albano*, ou plutôt sur le bord du vaste entonnoir, de deux lieues de circuit, au fond duquel brille, d'un éclat tranquille, le miroir de ses eaux. C'est, suivant toute apparence, le cratère d'un volcan éteint. Poursuivant notre route le long des bords, nous admirions les pentes boisées de ce singulier bassin, et les magnifiques châtaigniers qui croissent çà et là sur la montagne, respectés par la cognée

du bûcheron, à cause de leurs fruits; des rochers caverneux étaient couronnés de lierre, et des mousses de toutes couleurs diversifiaient leur surface. Quelques ruines au-dessus de nous semblaient, par leur situation, avoir appartenu à *Alba longa*, la sœur aînée et l'antique rivale de Rome.

De l'autre côté du lac, on voyait le Versailles des papes, *Castel-Gandolfo*, dans une beaucoup plus belle situation que celui du roi de France. Les terres qui appartenaient à cette résidence furent aliénées au prince Poniatowski, par le dernier pape, en ses pressants besoins. Prenant à droite, nous sommes entrés dans un bois de magnifiques châtaigniers; le creux, dans le tronc d'un de ces arbres, avait six pieds de diamètre. En deux heures, nous atteignîmes *Rocca di Papa*, gros village dans une situation pittoresque, mais plus sale encore que pittoresque. Nous paraissions attirer l'attention des habitants plus que nous ne l'eussions désiré, vu leur réputation; car, sans mendier, on dit qu'ils savent se faire faire donner tout ce qu'ils veulent. Justement au-dessus du village, une vaste esplanade se fait remarquer, appelée *prato di Annibale.* La tradition assigne ce lieu au camp d'Annibal, quoiqu'il soit difficile de comprendre pourquoi ce général se nichait si haut; mais notre guide, militaire expérimenté, aussi bien qu'habile cordonnier de

dames, ne permettait pas le moindre doute à ce sujet. De ce *prato di Annibale*, au sommet du *Monte Cavo*, nous suivîmes l'antique *via Triumphalis*, pavée de dalles de deux à trois pieds de diamètre, si bien assemblées, quoique irrégulières dans leur forme, qu'après tant de siècles, ce pavé est dans le meilleur état. Quelques-unes des pierres étaient marquées des lettres Z V et il faut qu'autrefois ce lieu, où maintenant il ne passe que des ânes, fût fréquenté par des voitures; car la trace des roues s'y fait apercevoir. Le couvent, situé au sommet, est bâti sur les fondements et avec les matériaux mêmes de l'ancien temple de Jupiter *Latialis*, auquel conduisait la *via Triumphalis*. De ce lieu, et à l'ombre de magnifiques arbres, la vue embrassait tout le *Latium*, comme dans une carte de géographie, Rome au centre; et, quoique la ville éternelle fût éloignée de douze milles en ligne droite, on distinguait ses principaux quartiers. Le Tibre, comme un ruban d'argent, serpentait sur le fond vert de la campagne; il traversait Rome et toute la terre classique de l'Énéide, jusqu'à l'antique Ostia, où il se perdait dans la mer; et cette mer, d'un bleu vif, était çà et là marquée d'une voile latine blanche.

Du côté opposé, la vaste chaîne des Apennins, encore couverte de neige, formait un rempart circulaire embrassant la plus grande partie des

États de l'Église et de la Toscane. De nombreuses tours isolées, répandues sur les plaines du *Latium*, indiquaient les lieux où autrefois il y avait des villages, qu'elles étaient destinées à protéger contre les descentes inopinées des Africains et les Normands, dans le moyen âge. Ces tours, cependant, n'ont pu défendre la population contre le *Mal'aria*, et tout est désert. Nous crûmes apercevoir que nous étions surveillés par les moines de *Monte Cavo*, ayant souvent vu, pendant les deux heures que nous passâmes près de leur couvent, des têtes rasées nous observer curieusement de derrière un volet entr'ouvert. Ces moines sont maintenant sur leurs gardes, à cause du célèbre chef de voleurs *Barbone*, que l'on dit s'être réfugié chez eux, dangereusement blessé.

Le soleil était couché lorsque, en descendant, nous traversâmes de nouveau le camp d'Annibal et *Rocca di Papa*, où nous reconnûmes à leur porte quelques gens suspects, déjà rencontrés en chemin, armés de fusils. Ils nous honorèrent en passant d'un signe de tête, que nous leur rendîmes avec plaisir, satisfaits de les voir rentrer paisiblement chez eux. Ces honnêtes gens ressemblaient fort aux brigands des fossés du château Saint-Ange; ils étaient vigoureux, actifs et bien vêtus. C'est principalement de *Rocca di Papa* que Rome est approvisionnée de glace, en été, ou plutôt de neige durcie, que l'on trouve dans cer-

tains creux de la montagne, où elle se conserve toute l'année.

Un magnifique clair de lune nous accompagnait en descendant la montagne, et notre guide, *Antonio Castellini*, nous entretint tout le long du chemin de ses campagnes, surtout de celle de Russie, dont il portait des marques glorieuses, ayant perdu un doigt du pied et la moitié d'une oreille par la gelée. Ce facétieux personnage nous donna des preuves de son talent en contrefaisant, avec une assez belle voix, les chants populaires des Russes, des Allemands et des Français, aussi bien que ceux des Italiens, ses compatriotes, qui ne sont en aucune manière les meilleurs, le bas peuple ici faisant entendre des sons presque aussi peu harmonieux que la même classe en France. Il imita aussi les manières de ces différentes nations, et nous donna, en mauvais langage, mais avec assez de vérité comique, ce qu'il appelait des compliments français.

Revenu dans sa patrie, des prisons de la Russie, pauvre et éclopé, après six années de souffrances, ce jeune homme, qui, dans l'origine, avait été envoyé à la guerre contre son gré, ne parlait cependant de la vie militaire qu'avec enthousiasme. Il ne regrettait point la perte de tant d'années, et parlait sans amertume de l'abominable injustice dont lui et tant d'autres avaient été les victimes, tant la gloire militaire, ou seule-

ment la vie militaire a de charmes pour la jeunesse. Également communicatif sur ses intérêts privés, notre guide nous informa qu'il vivait avec sa mère et une sœur mariée, et que lui-même était sur le point de se marier à l'héritière d'une fortune de 250 écus. Un jeune homme, nous dit-il, ne songe point ici à se marier avant d'avoir amassé une centaine d'écus, ou de les recevoir en dot de sa femme. Il ne savait pas lire, et ses voisins, ses parents, ses amis n'étaient pas plus savants; mais il en admirait d'autant plus la supériorité des Français sur ce point. Une fois arrivés sains et saufs, on nous dit que nous avions couru quelque danger en revenant si tard, ce moment étant précisément celui où les habitants quittent les champs pour revenir chez eux, et l'occasion que nous leur avions offerte de nous voler aurait pu les tenter. Cependant, nous n'eûmes qu'à nous louer de tous ceux que nous rencontrâmes, et quelques-uns même, en nous souhaitant une *felicissima notte*, nous firent observer que nous étions bien tard (*molto tardi*) sur le grand chemin.

Depuis l'auberge d'Albano, la vue, sur la campagne et la mer, moins étendue que d'en-haut, était plus gaie et même plus pittoresque. Les arbres de la *villa Pamfili Doria*, formant le premier plan du paysage, se dessinaient sur le lointain avec une grace admirable. C'est ici que

Pompée et Domitien passaient l'été, et quelques-uns des chênes verts de la *villa Pamfili*, qui pourraient fort bien être d'origine impériale, mesuraient jusqu'à vingt pieds de circonférence. On rencontrait partout, dans les jardins de la *villa Pamfili*, des ruines éparses. Un chemin délicieux, ombragé de magnifiques arbres, nous conduisit, le lendemain, à *Castel Gandolfo*. L'intérieur du palais n'a rien de remarquable, non plus que les jardins. Ceux du palais *Barberini*, dans le voisinage, sont agréables et jouissent d'une fort belle vue; on y voit les restes d'une galerie, à moitié souterraine, qui avait autrefois un mille de longueur, et 23 pieds de largeur. Elle est pourvue de fenêtres du côté de la vue, et, dans les chaleurs de l'été, offre encore une promenade agréable, dont la température est toujours modérée. Les murs ont douze pieds d'épaisseur, le pavé est en mosaïque, et la voûte est richement ornée.

La descente, depuis le bord du vaste enfoncement, où brille le lac Albano, jusqu'à ses rives, est assez escarpée; cependant les voyageurs, pour peu qu'ils aient du zèle, ne manquent pas d'aller voir un des plus remarquables monuments du génie et de la persévérance romaine, le célèbre *Emissario*. C'est une galerie souterraine, de près de deux milles de longueur, formant la seule issue par où puissent s'écouler les eaux du lac, qui, autrement, devraient s'élever quatre cents pieds

plus haut. L'entrée, qui a trois pieds de large, sur six pieds de hauteur, est voûtée et solidement construite de grandes pierres de taille. En abandonnant au courant une chandelle allumée, sur un morceau de bois, on découvre la même construction aussi loin que la vue peut s'étendre. Cet aqueduc passe pour avoir été taillé dans le roc en moins d'une seule année : si cependant l'on considère que deux ou trois hommes, tout au plus, pouvaient travailler ensemble dans un espace aussi étroit (au marteau seulement, en l'absence de poudre à canon), qu'ils ne pouvaient travailler qu'à l'une des extrémités, puisque l'autre se trouvait sous l'eau, et que d'ailleurs ils n'avaient pas la boussole pour les diriger, de manière à faire rencontrer les deux galeries, on conclura aisément que l'ouvrage a demandé un grand nombre d'années. On croit que cette construction souterraine date du siége de Veïes, environ 400 ans avant notre ère, époque qui rentre un peu dans le domaine de la fable, puisqu'il n'y a pas d'histoire contemporaine. Le beau, mais singulier paysage de cet entonnoir, se dessinait sur les nuages. Les bords du lac sont marécageux, malsains, et, dans quelques endroits, couverts de roseaux, qui ont vingt à trente pieds de hauteur, et servent d'asile aux serpents. L'on trouve là des grottes artificielles, creusées en partie dans la montagne, où il y a des passages secrets, menant

à des bains appelés *Nymphœ*, et partout des niches à statues.

Les idées de luxe et de volupté des anciens Romains étaient fort différentes des nôtres. Il leur fallait toujours des eaux jaillissantes dans des bassins de marbre, des siéges de marbre, un pavé de marbre; choses qui peuvent plaire à l'imagination lorsqu'on les associe à l'idée d'un climat brûlant; mais celui d'Italie ne l'est qu'une partie de l'année, et même en été, tout ce marbre et toute cette eau donnent des frissons. Du lac Albano à *Marino*, on traverse un pays montueux, ombragé, et fort agréable. Près de ce dernier endroit, nous remarquâmes un de ces énormes bassins de fontaine, si communs en Italie, et qui sont des sarcophages dont on a expulsé les morts. Celui-ci était le plus grand que nous eussions encore vu, et toutes les femmes du village trouvaient place à l'entour, lavant ensemble leur linge dans ses abondantes eaux. Elles étaient vêtues de corsets rouges à longue taille, et de jupons bleus très courts; leurs têtes étaient couvertes d'une petite toque de toile blanche et pliée en carré. Le village de *Marino* est pittoresquement situé sur une saillie du rocher, sorte de *poudingue* volcanique, disposé en lits horisontaux et empreint de la saveur des cendres mouillées.

*Frascati* est un assemblage de maisons de campagne, qui ne semblent pas avoir plus de deux

cents ans, et sont, par conséquent, modernes pour l'Italie, où l'on a cessé de construire depuis cette époque; on pourrait prendre leurs jardins pour la caricature de ceux que l'on voyait partout il y a trente ans, mais dont, au contraire, ils furent les modèles que l'on chercha à imiter sans pouvoir tout-à-fait atteindre leur mauvais goût. Le plus remarquable est celui de la *villa Aldobrandini*, magnifiquement situé et ombragé de beaux arbres. Des eaux abondantes descendaient le long d'une haute rampe d'escaliers en face du palais, et des tubes, cachés dans l'herbe, faisaient jaillir ces eaux sur les curieux. Pan jouait gauchement sur son chalumeau, et un autre demi-dieu l'accompagnait de sa trompette félée, tout cela par l'action de l'eau. Dans une grotte voisine, la lyre d'Apollon retentissait sur un mont Parnasse haut de dix pieds, tandis que des muses de plomb dansaient avec Pégase, du même métal. Si les républicains de 1798 respectèrent tout ce plomb aristocratique, il faut l'attribuer sans doute à leur admiration pour l'usage ingénieux qu'on en avait su faire. Pour l'honneur du Dominicain, j'espère que les paysages portant son nom, que l'on voit ici, ne sont pas de lui.

Plus haut, sur la montagne, est la *Ruffinella*, maison de campagne, récemment habitée par Lucien Buonaparte, et dont les jardins ont été renouvelés des anciens temps par ce prince mo-

derne. L'on croit qu'elle occupe le site de la célèbre villa de Cicéron. Un demi-mille plus haut, se trouvent les ruines de *Tusculum*, où Lucien a déployé beaucoup de zèle à la recherche des antiquités; nous y vîmes un théâtre dont sept rangs de gradins demi-circulaires, larges de deux pieds, hauts de treize pouces, existent encore. Un autre théâtre en miniature s'élevait à côté comme un rejeton du grand, et, en dépit de toute symétrie, lui présentait un de ses angles. Les siéges ou gradins de celui-ci, larges de douze pouces et hauts de dix, semblaient avoir été faits pour des enfants ou des nains; car les genoux auraient touché le menton de spectateurs ordinaires, qui d'ailleurs auraient été obligés de s'asseoir sur les pieds les uns des autres. Près de ces théâtres, est une immense salle que l'on suppose avoir été destinée à des bains; le plafond était soutenu par plusieurs rangs de colonnes égyptiennes de forme conique. On a trouvé ici neuf statues de marbre et plusieurs inscriptions, ainsi qu'un Apollon en bronze. Un aqueduc souterrain, assez semblable au célèbre *Emissario* du lac Albano, amenait l'eau de la distance de trois milles. Sans égard aux vicissitudes que le temps et la fortune ont amenées, l'eau continue à couler le long de ce canal et se perd au milieu des ruines, mais n'alimente plus les fontaines qui sont à sec. L'une de ces fontaines, sur le bord de l'antique route, récemment dé-

blayée, porte une inscription qu'on dirait n'avoir été gravée que d'hier. Les murs de *Tusculum*, bâtis d'énormes pierres de taille, avec une magnificence et une solidité plus que romaines, seraient bien plus anciennes que ceux de Rome, s'ils étaient les premiers qui défendirent la ville; mais comme cette malheureuse ville fut prise et reprise plusieurs fois par son ambitieuse rivale, ces murailles peuvent n'être que modernes comparativement.

Le peuple de *Tusculum* abandonna enfin son ancienne ville et jeta plus bas les fondements de *Frascati*, dont le nom dérive probablement des matériaux avec lesquels les premières demeures furent construites. Caton le censeur était né à *Tusculum*.

Il y a trois mois que Lucien Bonaparte faillit être enlevé par des voleurs. Cette audacieuse entreprise a été diversement rapportée. En voici les détails recueillis dans la maison même; ils aideront à former une idée de l'état du pays. Vers la fin d'octobre, peu de temps avant le retour de Lucien à la ville, un de ses hôtes (*monsignor Cunio*) ayant été se promener dès le matin du côté des ruines de *Tusculum*, tomba entre les mains de six brigands, en embuscade, auxquels il eut la présence d'esprit de se donner pour un pauvre prêtre, qui était venu à la *Ruffinella* dire la messe et se promenait en attendant que

la famille fût prête à l'entendre. Après l'avoir retenu captif pendant quelques heures, les brigands promirent de le relâcher à condition qu'il les conduirait vers une certaine porte et la leur ferait ouvrir. Aussitôt que l'on entendit la voix de *monsignor*, dont l'absence avait été remarquée, un domestique courut en effet lui ouvrir; il fut saisi et *monsignor* s'échappa. Les brigands entrant précipitamment poussent les domestiques dans un coin de la salle et demandent *le prince;* mais celui-ci, averti à temps, s'échappe seul par un escalier dérobé, laissant sa femme et ses enfants, et court se cacher derrière un mur d'appui du jardin, sous le laurier qui l'ombrage, et qu'on nous a montré. Sur ces entrefaites, un peintre français, nommé *Charton*, qui se trouvait aussi chez Lucien, arrive ignorant ce qui se passait, et réprimandant les intrus d'un ton d'autorité, il est pris pour le prince et arrêté. Mais, dans la lutte qui s'engage, l'artiste reçoit un coup de crosse au front qui l'étend sur le carreau sans connaissance, et on l'emporte dans cet état. De sa cachette, Lucien put le voir distinctement, car les voleurs passèrent à côté de lui. Le malheureux peintre resta trois jours prisonnier entre leurs mains, avant de pouvoir les convaincre qu'il n'était point celui qu'ils cherchaient, et il n'y réussit à la fin qu'en faisant leur portrait. Enfin la somme de cinq cents piastres fut fixée pour sa rançon et payée par

Lucien; mais s'il avait été pris lui-même, la somme demandée pour le libérer eût probablement dépassé ses moyens; car on le dit ruiné. Les habitants de *Frascati* eurent une telle peur, que, pendant quelques jours, ils tinrent leurs portes fermées; mais personne ne songea à poursuivre les brigands, quoiqu'ils fussent connus, et le gouvernement lui-même ne prit, à ce qu'il semble, aucune mesure qui ait été suivie d'un résultat. Les voleurs s'associent ordinairement avec les charbonniers de la montagne, dont ils prennent le costume, et les bergers leur servent d'espions.

En nous en retournant à Rome, par une route peu fréquentée, nous observâmes, attaché à un poteau, le bras d'un assassin, qui, deux ans auparavant, avait commis un meurtre dans le lieu même. Plus loin, c'étaient les quatre membres d'un autre assassin, lesquels, nous dit notre voiturier, avaient appartenu à un *fort galant homme*, qui n'avait jamais fait de mal aux pauvres, et même s'était une fois montré très généreux à son égard.

Les *contadini* (paysans) que nous rencontrions, étaient vêtus de peaux de mouton, avec des trous pour les bras et la tête : en été ils tournent la laine en dehors, et quand il fait froid en dedans. Au lieu de bas et de souliers, ils s'enveloppent les jambes de guenilles, attachées avec des cordes, et les pieds d'un morceau de peau, en forme

de chausson. La tête entière paraît ensevelie sous un énorme feutre brun de forme conique. Les femmes portent ici, sur la poitrine, comme à Bologne, des corps de baleine, très roides, de dimensions exorbitantes, et formant en bas une pointe très saillante. Le jupon court et souvent déchiré laisse voir des jambes nues, couleur de tuiles, et des pieds enveloppés d'une sorte de chausson de peau, comme les hommes. Une grande broche d'argent retient les tresses de la chevelure, et la tête est couverte du morceau de toile, plié en carré, déjà décrit. Telle est la pauvreté des gens de la campagne, que j'en ai vu ramasser, dans les rues de Rome, des trognons de chou, les peler avec leur couteau, en couper des tranches et les manger crues. Un certain fluide aériforme de saleté les enveloppe et forme une atmosphère malsaine qui devient sensible à leur approche.

Parmi les objets de curiosité que le *cicerone* impose à son voyageur, il en est qui offrent trop peu d'intérêt à la lecture pour les faire passer du journal dans le livre de ce voyageur s'il a la témérité d'en faire un. Feuilletant mon journal, je crois cependant pouvoir en extraire deux ou trois de ces articles que j'avais d'abord réformés. L'église de *Santo Stefano in rotondo* est un singulier édifice, circulaire comme le nom l'indique, et divisé intérieurement par un péristyle concentrique de belle scolonnes. Cet intérieur est un peu plus

grand que le Panthéon (133 pieds de diamètre au lieu de 132) et certainement plus beau; mais il lui manque le magnifique portique extérieur de ce célèbre monument. On ne sait pas exactement s'il est lui-même des premiers âges de l'église ou plus ancien. Les murs sont chargés de peintures représentant des martyres, dans lesquel l'artiste fait preuve d'une révoltante fertilité d'imagination. Il n'y a sorte de tourments ridicules aussi bien qu'atroces auxquels il n'ait eu recours, depuis celui d'écorcher avec un mauvais rasoir le menton d'un malheureux saint, que l'on tient par le nez avec des pincettes, jusqu'à celui de le brûler à petit feu, de l'écraser par degrés sous un pesant rouleau, de lui couper les doigts pièce à pièce. Pendant que nous contemplions cet édifice, quatre voyageurs allemands, habillés à la mode de Charles-Quint, entrèrent avec un homme en soutane, qui leur servait de *cicerone*. L'un d'eux se faisait remarquer, entre ses compagnons, par un certain air de rudesse et de hauteur sans dignité. C'était, nous dit-on, le prince héréditaire de B... Les Allemands affichent à présent une disposition anti-française, ils évitent tout qui est français; soit, je les approuve, et je pense, pour ma part, qu'ils auraient dû commencer plus tôt. Le grand Frédéric eût été beaucoup plus grand, sans sa manie étrangère, mais il ne faut pas outrer. Ne voient-ils pas, ces Allemands *pour rire*, que leur affectation drama-

tique est beaucoup plus réellement française que la coupe d'un habit ne saurait l'être, et qu'ils retiennent tout l'esprit de ce dont ils évitent la forme. Rien n'est moins original que de chercher à le paraître.

Plusieurs maisons de campagne des environs de Rome, bien qu'occupant des sites plus élevés que les sept montagnes, sont devenues malsaines, par les eaux qui y avaient été amenées pour alimenter de ridicules jets d'eau et des cascades. Elles se perdent maintenant dans les jardins, où elles deviennent stagnantes; la *villa Borghese* et la *villa Pamfili* en offrent des exemples. La première est située tout près de la porte *del Popolo*, et quoique élevée au-dessus du niveau du mauvais air, elle n'en est pas moins exposée à la fièvre tierce. Les plantations, qui couvrent environ six cents arpents de terrain, sont d'une assez belle venue; on y voit principalement le chêne vert, le pin de Rome, à tête en parasol, dont la teinte obscure est, au printemps, relevée de touffes du vert le plus tendre; cet arbre, en lui-même peu pittoresque, le devient par ses dimensions; ce qui est très grand, comme ce qui est très petit, frappe par cela seul l'imagination, indépendamment de la forme, et l'imagination excitée prête un charme indéfinissable à la laideur, à ce qui manque de grace, et à ce qui manque de régularité. L'on trouve, dans ce jardin Borghese, des arbres taillés

au ciseau, des allées tirées au cordeau, et un temple au dieu de la santé. Au milieu d'eaux stagnantes amenées à grands frais, il y a cent ans, et traînant avec elles la fièvre, tous les étés. Cependant, il y a assez d'objets naturels et de bon goût pour faire oublier les autres, et à tout prendre, c'est un fort beau jardin.

Il y avait ici, autrefois, une belle collection de marbres antiques trouvés principalement à *Gabii*, mais les plus précieux furent euvoyés à Paris, par le prince lui-même, et n'étant pas le *fruit de la victoire,* ils y sont restés.

Tout près de la *villa Borghese*, on observe le *muro torto ;* c'est un mur de terrasse, bâti en brique de forme réticulaire, et par conséquent fort ancien, qui penche dans le haut, et s'arrondit comme une portion de voûte, quoiqu'originairement vertical. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il penchait, comme il le fait à présent, du temps de Bélisaire.

La *villa Pamfili* n'est pas aux portes de Rome, comme la *villa Borghese*, mais à quelques milles de distance et dans une direction contraire, c'est-à-dire du côté de la mer; l'étendue en est plus considérable, les arbres y sont plus grands, surtout les pins, qui balancent leurs belles têtes ombellifères, à cent pieds de hauteur; la situation aussi est plus élevée, et pourtant ce lieu est plus malsain encore que la *villa Borghese*, précisément parce

qu'il y a plus d'eau stagnante. Les magnifiques eaux de la fontaine du mont Janicule, à Rome, (*l'aqua Paulina*) sont amenées par le même aqueduc qui alimente les marécages de la *villa Pamfili*, et cependant le Janicule est très sain; mais c'est que les eaux de la fontaine coulent et ne s'arrêtent pas. Leur source est située près du lac *Bracciano*, et l'aqueduc qui les amène a trente-six milles de longueur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

